

# Cahiers Ferdinand de Saussure

60  
2007



Genève  
LIBRAIRIE DROZ S.A.  
11, rue Massot  
2008

# Cahiers

## Ferdinand de Saussure

Revue de linguistique générale  
Publiée par le Cercle Ferdinand de Saussure  
<http://www.cerclesaussure.org>

Comité de rédaction:

DANIELE GAMBARARA, président  
EMILIO MANZOTTI, vice-président  
MARIE-CLAUDE CAPT-ARTAUD, trésorière  
CLAIRE FOREL, secrétaire  
CURZIO CHIESA  
CLAUDIA MEJIA

PATRICK SÉRIOT, délégué de la Société suisse de linguistique

Comité scientifique international:

JEAN-CLAUDE CHEVALIER, Paris  
DANIEL DROIXHE, Bruxelles et Liège  
KONRAD KOERNER, Berlin  
GILBERT LAZARD, Paris  
GIULIO C. LEPSCHY, Londres  
RAFFAELE SIMONE, Rome  
CHRISTIAN STETTER, Aix-la-Chapelle  
PIERRE SWIGGERS, Louvain  
PETER WUNDERLI, Düsseldorf

Rédaction:

Cercle Ferdinand de Saussure  
Département de Linguistique  
Faculté des Lettres  
CH-1211 GENÈVE 4

Diffusion:

Librairie DROZ S.A.  
Rue Massot 11  
CH-1211 GENÈVE 12

---

Publié avec l'appui de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales

*Tous droits réservés*

ISBN: 978-2-600-01185-3 / ISSN: 0068-516-X

# Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue de linguistique générale

60  
2007

Genève  
LIBRAIRIE DROZ S.A.  
11, rue Massot  
2008



## A NOS LECTEURS

Le Cercle Ferdinand de Saussure a fêté en 2007 son 50<sup>ème</sup> anniversaire. Il publie chaque année un numéro de la revue; or, ce volume des *Cahiers* porte déjà le numéro 60 et cela, bien que la revue dans le passé n'ait pas toujours pu assurer, malgré la diligence du Cercle, sa livraison annuelle. Ce constat mérite un petit rappel historique.

Reportons-nous à Genève peu avant le deuxième Congrès International des Linguistes de 1931... La parution, grâce à Bally et Séchehaye, du *CLG* en 1916 aura été suivie par celle du *Recueil des publications scientifiques* en 1922. Ces premières formes de diffusion des idées de Ferdinand de Saussure ont permis le regroupement d'un petit nombre d'universitaires soucieux de mieux faire connaître la pensée de celui qu'ils considèrent comme le fondateur d'une linguistique nouvelle: la linguistique générale.

Les affinités de ces premiers saussuriens se concrétiseront par la création, à la rentrée universitaire de 1940, de la *Société Genevoise de Linguistique*, dont les statuts précisaient la raison d'être: «travailler à l'avancement de la science linguistique», un travail qui consistera notamment à publier une revue destinée à la mise en valeur de la pensée de Ferdinand de Saussure. Le petit groupe élit son premier Comité: Charles Bally, président – Albert Séchehaye, vice-président – Léopold Gautier, trésorier – Henri Frei, secrétaire. Robert Godel est l'un des membres fondateurs de la *Société*, laquelle comprendra, dès sa constitution, quelques linguistes

étrangers. C'est Bally qui a proposé le titre de la Revue: *Cahiers Ferdinand de Saussure*, titre qui a reçu immédiatement l'approbation générale. La *Société*, fidèle à sa mission, publiera à peu près chaque année un volume des *CFS*. Le numéro 1 sort en 1941: c'est l'occasion de commémorer le 50<sup>e</sup> anniversaire de la création de la chaire de Saussure (1891). Quand interviendra la dissolution (le 8 décembre 1956), après la disparition de Bally, puis de Séchehaye, et la démission de Frei, 14 *Cahiers* auront déjà paru, dans lesquels on trouve naturellement des contributions de Bally, Sechehaye, Frei et Godel, mais aussi de linguistes étrangers de renom (Jakobson, Vendryes, Isacenko...)

Le *Cercle* sera fondé en 1957, date de parution du *Cahier N°15*. Cette livraison représente un jalon important pour les études saussuriennes. En effet, Godel y publie les notes de l'*Introduction au deuxième cours de linguistique générale* (1908-1909) en se fondant essentiellement sur les cahiers d'A. Riedlinger. Il s'agit là d'un document très fiable et qui aborde des problèmes de fond (la conception de l'étude diachronique, en particulier). On a tout lieu de penser que des sémiologues aussi différents qu'ont pu l'être Roland Barthes et Luis Prieto, chacun cependant à sa manière désireux d'évaluer l'héritage saussurien et de le faire fructifier, ont eu leur contact décisif avec la pensée de Saussure en lisant ce document. Le numéro 15 commémorait ainsi, des plus dignement, le 100<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Saussure.

Cinquante ans plus tard, nous pouvons constater que notre travail de valorisation de la linguistique saussurienne a été poursuivi avec constance. Notre politique éditoriale est restée fidèle au projet initial; la rubrique « Documents » a beaucoup compté, le contenu scientifique a continué à se caractériser par des articles visant à « faire connaître, sous toutes ses formes, la pensée de Ferdinand de Saussure et ses développements » (pour reprendre les termes de nos statuts au premier paragraphe de l'article 2, et comme le prônait déjà le programme de la *Société Genevoise de Linguistique*.)

Ainsi, la vocation de notre revue reste de nourrir un champ d'étude spécifique, en favorisant une réflexion de fond en linguistique saussurienne. C'est pourquoi, en ces années anniversaires du centenaire de notre discipline, nous sommes heureux de tenir à disposition une revue spécialisée, nous adressant particulièrement aux jeunes chercheurs dont les travaux sont tout indiqués pour prendre place dans nos colonnes. Nous pourrions ainsi donner une belle visibilité à la postérité la plus récente de cette continuation « sous toutes ses formes » de la linguistique générale.

Au nom du Comité  
M.-C. C.-A.

I

150 ANS DE LA NAISSANCE  
DE FERDINAND DE SAUSSURE





## CÉLÉBRATIONS A GENÈVE DU CENT CINQUANTENAIRE DE LA NAISSANCE DE SAUSSURE

Genève, ville natale de Ferdinand de Saussure, a vu se dérouler différentes manifestations pour célébrer cet anniversaire. Olivier Flournoy, dans une conférence prononcée sous les auspices du Centre Raymond de Saussure le 11 février 2007, a ouvert les festivités. Son propos portait sur: «Sigmund Freud, le psychanalyste, Ferdinand de Saussure, le linguiste. Deux contemporains de génie. Convergences, divergences.» On trouvera son texte à la suite de cette chronique.

A l'initiative du Cercle, Claudia Mejia Quijano avec le concours de la conservatrice et du personnel de la salle des manuscrits de la Bibliothèque de Genève (anciennement Bibliothèque Publique et Universitaire) a réalisé une très belle exposition virtuelle des manuscrits saussuriens dans laquelle elle présente F. de Saussure sous ses différentes facettes: l'érudit bien sûr, mais aussi le père, le mari, le frère, le citoyen, l'homme aimable, et même le gai luron

[www.ville-ge.ch/bge/virtuel/saussure/index.html](http://www.ville-ge.ch/bge/virtuel/saussure/index.html).

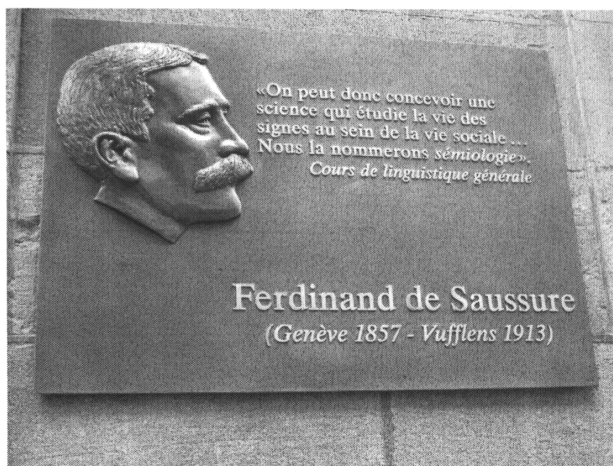
Cette exposition a servi de base à l'exposition de certains de ces manuscrits qui a été montrée au public pendant la durée du colloque 'Révolutions saussuriennes'.

La manifestation la plus considérable par son ampleur a été précisément ce colloque 'Révolutions saussuriennes' ([www.saussure.ch](http://www.saussure.ch)), organisé par les Facultés des Lettres, de Psychologie et des sciences de l'éducation, et des Sciences économiques et sociales de l'Université de Genève, et notre Cercle, avec le concours de l'Institut F. de Saussure. Pendant quatre jours, du 19 au 22 juin, des chercheurs du

monde entier, débutants ou chevronnés, ont partagé leurs approches de cette œuvre si riche. Un pèlerinage à la maison de Saussure de Genthod a permis aux participants du colloque de visiter celle des propriétés importantes des Saussure qui n'avait encore jamais reçu la visite de congressistes.

Le Cercle a tenu son Assemblée Générale à la suite du colloque et a invité un nombreux public à assister, le 23 Juin 2007, à la Société de Lecture, à une table ronde sur 'La notion d'identité' avec la participation de deux psychanalystes, François Ansermet et Olivier Flournoy ainsi que de François Flahault, philosophe. Le débat a été suivi d'une discussion animée.

Enfin, le 26 novembre, jour anniversaire de la naissance de Saussure, son arrière petit-fils, Jacques de Saussure, a organisé une cérémonie à l'occasion de l'apposition d'une plaque commémorative sur le mur de la demeure de Saussure à la Tertasse.



Comme on le voit, cette année a été riche en célébrations qui ont contribué à valoriser l'œuvre de Saussure. D'autres manifestations ne manqueront pas de suivre, comme, par exemple, la Journée d'études: *La linguistique indo-européenne, berceau de la linguistique générale*, que le Cercle organise le 24 mai 2008 (au moment de son assemblée générale) pour commémorer le centenaire des *Mélanges* offerts à Saussure en 1908 qui célébraient précisément les 30 ans du *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, cette œuvre toujours d'actualité.

Olivier Flournoy

SIGMUND FREUD ET FERDINAND DE SAUSSURE

CONVERGENCES, DIVERGENCES  
DE DEUX CONTEMPORAINS DE GÉNIE\*

*Préambule*

Nous fêtons à quelques semaines près le cent cinquantième anniversaire de la naissance de deux grands hommes, Sigmund Freud le psychanalyste né en 1856 et Ferdinand de Saussure le linguiste né en 1857.

Deux éminents savants, l'un qui a découvert et créé la psychanalyse à Vienne, l'autre qui a découvert et créé la linguistique générale à Genève, dans cette *Alma mater*. Et qui me sont familiers l'un et l'autre. Si je les rencontrais aujourd'hui, je pourrais, je crois, les tutoyer comme deux grand-pères aimés et vénérables, indépendamment de mon âge.

J'ai fait leur connaissance par défaut, si je puis dire. Freud, personnage fantastique. Saussure, personnage forclos par les siens, selon un néologisme de Lacan, ou désavoué; personnellement je préfère l'idée du 'reniement d'une abjuration' que connote le terme allemand de *Verleugnung*. (J'y reviendrai.)

Bien des choses les réunissent dans mon esprit, et deux parutions récentes m'ont aidé à y voir plus clair :

---

\* Conférence donnée à l'Université de Genève le 11 janvier 2007, organisée par le *Centre de psychanalyse Raymond de Saussure* de Genève

Le Cours de linguistique générale<sup>1</sup> que Saussure a donné à l'Université de Genève en 1910-1911 et qui nous montre l'homme sous un angle totalement inédit, chercheur et enseignant, avec son enthousiasme, ses désespoirs, sa persévérance, son désir et son refus d'une clarté didactique, si différent du Saussure que l'on devine avec peine sous l'aridité du Cours de linguistique générale publié à Genève en 1916 par Bally et Sechehaye.

Et une passionnante et très complète biographie du même Saussure intitulée *Portrait diachronique* que nous devons à Claudia Mejía qui y a consacré plus de dix ans de sa vie, biographie actuellement en cours d'édition et dont j'ai pu prendre connaissance en 'avant-première'.

### *Quelques questions théoriques d'ensemble*

La 'psycho-analyse' (c'est à dessein que j'insiste sur ce graphisme, le terme trop souvent employé d'analyse tendant à faire oublier qu'il s'agit bien d'une tentative d'analyser le psychisme d'une personne), est-elle proche des sciences médicales dont l'objet est de soigner les affections neuro-psychiatriques, en l'occurrence les névroses, psychoses, ou autres troubles et pathologies psychiques attribués au cerveau? S'agit-il alors d'une psycho-thérapie objectivante pour pallier le défaut d'une médication chimique souhaitée parfois par Freud mais encore inexistante?

Est-elle une analyse de nature intersubjective comme le précise sa pratique qui se fonde indiscutablement sur le dialogue entre deux participants, l'analyste et son 'analysant'?

Ce qui pose la question de sa 'scientificité'.

Est-elle enfin le fruit d'une interrogation interne, psychique, à l'exemple de quelques grands textes du maître, *l'Interprétation des rêves* dont la plupart des rêves cités sont les siens propres, *Totem et tabou*, étrange fiction anthropologique qui a fait couler beaucoup d'encre, et *L'homme Moïse* que l'on peut considérer comme son testament spirituel réunissant sa place dans l'institution, le décours de sa vie affective et familiale, et ses croyances psychiques les plus intimes, en somme sa 'vérité historique' comme il l'écrit lui-même? Freud est-il là homme de lettres?

Chacune de ces trois options s'oppose aux deux autres tout en leur étant intimement liée, ce qui m'évoque la notion psychanalytique d'indésirable désir<sup>2, 3</sup>, le

---

<sup>1</sup> In: Cahiers Ferdinand de Saussure. *Revue suisse de linguistique générale*. 58/2005, Droz, Genève

<sup>2</sup> Cf. Olivier Flournoy. *Un désirable désir*. P.U.F. 2003

<sup>3</sup> Pierre-Henri Castel. *Introduction à l'interprétation du rêve de Freud*. P.U.F. 1998.

désir de s'en prendre à l'une étant simultanément indésirable non pas par une banale mise à l'écart des autres, simple attitude rationnelle, logique et circonstancielle, mais bien par quelque chose de l'ordre du refoulement, du rejet dans l'inconscient avec, d'une manière concomitante, le retour du refoulé à la conscience qui se traduit par des pensées masquant et par conséquent laissant aussi deviner la présence du refoulé supposé ou inconscient.

Quant à la linguistique, est-elle proche des sciences visant l'exactitude, fondées sur la raison, comme une certaine conception de l'histoire par exemple ? Est-elle intersubjective, institution spécifiquement humaine concernant les 'actes de parole', un langage de communication entre les hommes nécessaire à leur survie, ce que Saussure affirme. Est-elle enfin interne, psychique comme le montre sa découverte majeure du signe, la sémiologie saussurienne avec ses deux versants inséparables, image acoustique et concept ou signifiant et signifié ?

Saussure a créé une expression pour qualifier le lien entre ces trois options : le 'rapport d'opposition' qui, comme l'indésirable désir, l'empêche absolument de privilégier l'une sans être contraint d'écarter les deux autres, ce qui ne lui convient pas, ni dans son rôle de professeur ni dans celui de chercheur de ce qu'est la 'langue', ni selon son éthique personnelle qui ne lui permet pas de transiger.

C'est alors que j'ai été frappé par la similitude ou l'identité profonde entre deux de leurs conceptions :

Chez Freud le retour du refoulé qui tout à la fois masque et permet de deviner le pourquoi du refoulement, partant les représentations inconscientes qui en procèdent, enfin le concept d'inconscient lui-même.

Chez Saussure, la diachronie qui permet de comprendre la complexité du signe, temporel et atemporel tout à la fois.

La diachronie est un concept typiquement saussurien signant l'originalité de ce qui participe de la formation du signifié, cet apport psychique de l'interlocuteur dans son rôle de récepteur, d'entendant. La diachronie – dia, qui passe au travers du temps – concerne, pour reprendre les termes du maître, toute 'la masse sociale' dont l'individu est porteur depuis ses origines, tout ce qui lui a permis d'acquérir sa personnalité, avec ses idées, ses concepts qui s'imposent à son esprit quand il communique en 'synchronie' avec l'autre, l'autre lui-même en pensée ou l'autre autrui par l'acte de parole.

Le déferlement diachronique atemporel, du passé dans l'immédiateté, de même que le déferlement du refoulement, régression déchaînée du présent dans la passité que Freud qualifiera de '*zeitlos*'<sup>4</sup>, évoquent l'un et l'autre la notion d'une

<sup>4</sup> Der Teufel ist zeitlos, le diable est déchaîné. (Sachs Villate)

énergie psychique propre aux deux hommes dont Saussure précisera qu'elle se traduit par la part inconsciente de nos concepts ou de nos idées, à savoir le signifié, et que Freud qualifiera de libido, l'une et l'autre connotant l'idée de désirs.

Avec le retour du refoulé et la diachronie on entrevoit une conception du temps qui se réfère à l'existence humaine et qui diffère radicalement de son utilisation comme objet de classification chronologique, de taxinomie.

Pour clore ce préambule je dirai que psychanalyse et linguistique sont pour moi à mi-chemin entre les sciences visant à l'objectivité – sciences exactes, molles ou dures – et les fictions subjectives, du genre littéraire, romans ou fables. Qu'elles les réunissent et les séparent dans un même mouvement. Elles me paraissent alors dotées de valeur, cette valeur que psychanalystes et linguistes leur accorderont selon qu'ils se considéreront hommes de sciences ou de lettres.

Je vais maintenant me laisser aller à des considérations plus personnelles concernant nos deux hommes qui appartiennent avant tout à mon 'roman familial' selon l'expression proposée par Freud.

### *Freud*

Quand j'avais trois ans, mon père s'en est allé pour six mois d'hiver faire une analyse chez Freud à Vienne, accompagné de ma mère, ma grande sœur et moi-même. Ma sœur était en pension, histoire qu'elle apprenne bien l'allemand.

Et moi, petit Œdipe, je coulais des après-midi excitantes à l'hôtel avec mon adorable maman pendant papa parlait de moi, bien sûr, à grand-papa Sigmund ou discutait de Dieu sait quoi avec une princesse venue à Vienne pour les mêmes raisons que lui.

Deux ans plus tard, nous sommes retournés là-bas pour que mon père puisse y faire une 'seconde tranche', mais la grande dépression financière avait rendu les séances chez Freud prohibitives (26 dollars la séance selon un petit reçu de Freud) et mon père est allé chez Nunberg, un de ses brillants élèves dont les tarifs étaient nettement plus accessibles. C'est alors que j'ai, dit-on, rencontré Freud en réalité à l'occasion d'une ou deux visites de courtoisie de la famille au maître.

Fantasme de parents œdipiens, puis réalité de Freud font ainsi partie de mon patrimoine amnésique infantile, de mon roman familial.

Les ans ayant passé personne ne peut plus en confirmer la véracité. Et les quelques traces écrites que j'ai précieusement gardées de Freud avec son graphisme gothique si particulier peuvent toujours être contestées par qui le veut, de bonne ou de mauvaise foi.

Depuis ces lointaines années j'ai eu l'occasion de rencontrer à des congrès Anna, fille de Freud. Et j'ai vu deux fois la princesse Marie Bonaparte. La première

fois lorsque, âgé de treize ans, j'ai passé une mémorable journée avec mes parents dans sa superbe demeure de Saint-Tropez. Il m'en est resté une vivide image-écran qui, de manière diachronique, aura bientôt traversé sept décennies. Nous étions allés nous baigner dans la mer avant le déjeuner et à notre grand étonnement son altesse continuait à nager tandis que ses hôtes étaient déjà tous de retour sur la terre ferme. C'est alors que je l'ai vue telle une Vénus de Botticelli sortir majestueusement des eaux, sa blanche poitrine nacrée scintillant sous l'ardeur du soleil et m'aveuglant de son éclat. Inoubliable vision. Mais une accorte servante prestement accourue l'a rapidement fait disparaître sous une ample serviette de bain. L'histoire veut que son altesse avait inauguré une tenue de bain en tricot de laine qui gorgée d'eau de mer lui était descendue jusqu'à la taille.

La seconde fois lorsque, bien des années plus tard, je suis allé lui présenter mes respects dans sa propriété de Saint-Cloud où elle m'a reçu fort aimablement comme le fils d'un de ses chers amis. Etendue sur un sofa à la manière de Madame Récamier elle m'a posé quelques questions, ce qui m'a donné l'occasion de lui dire que j'avais commencé ma première supervision avec Jacques Lacan. – 'Ô, cet hurluberlu !' fut son bref commentaire.

Pour en revenir à mes souvenirs de Vienne enfouis dans mon inconscient, construits et reconstruits à chaque retour du refoulé, c'est bien ce dernier qui leur confère une 'vérité historique', ce concept proposé par Freud. Ce retour consiste ici en mes deux premiers rêves dont je me suis toujours souvenu et qui se passent... à Vienne. Tous deux avec cette caractéristique d'image-écran, photographie psychique qui n'a pas changé avec le temps et qui évoque la diachronie saussurienne. L'un représente un canon sur affût braqué sur un grand immeuble peu avenant. Rêve plutôt inquiétant sans âme qui vive, sans doute lié à l'atmosphère politique d'avant guerre, agitation ouvrière et répression policière, qui régnait alors en Autriche, mais aussi – faut-il le préciser ? – à l'indicible et invisible menace d'une fornication parentale. Le second du même genre est l'image beaucoup plus charmante d'une petite locomotive, pareille à un jouet d'enfant, dont je savais en rêve que c'était celle du train qui reliait la 'Elisabethen Platz' (prénom signant condensation et déplacement) proche de là où nous habitons au Palais impérial de Schönbrunn, résidence d'été des Habsbourg. Un train à l'arrêt, immobile, qu'après-coup j'aurais pu nommer 'désir...indésirable' puisqu'il était là, figé comme sur une carte postale, ne sachant s'il allait avancer ou reculer, réunir ou séparer, Elisabeth (le prénom de ma mère !) et l'hôte de Schönbrunn, père, roi, empereur, chef d'état...

Retour du refoulé trahissant. Atemporalité de l'Inconscient. Événements diachroniques qui réunissent dans l'immédiateté du signe linguistique, tout ce vécu d'un être humain.

*Saussure*

Si Freud m'évoque mon roman familial, ce fantasme, cette fiction littéraire d'une famille œdipienne comme modèle de base analogique à la théorisation pulsionnelle d'une énergie psychique propre à *l'homo psychanalyticus*, Saussure, lui, m'évoque à première vue certains termes psychanalytiques à connotation négative tels que le clivage, (*die Spaltung*), le désert ou la néantisation (*die Vernichtung*) ou encore ce 'désaveu d'une abjuration' (*die Verleugnung*).

Ferdinand de Saussure a eu deux fils Jacques et Raymond.

Raymond a épousé la sœur de mon père, Ariane Flournoy. De ce fait mon épouse Liliane est devenue comme il aimait à dire sa nièce préférée et il lui a proposé de l'aider à créer une bibliothèque de psychanalyse à partir de la sienne et d'en assurer le secrétariat, – mission qu'elle a assurée pendant deux ans – bibliothèque qui est devenue le noyau du «Centre de psychanalyse Raymond de Saussure» lequel a organisé cette soirée commémorative à l'Université de Genève.

Raymond et Ariane ont eu deux fils de mon âge, mes cousins germains, qui ont habité chez nous de longs mois pendant la guerre de 1939/45 alors que divorcés, Raymond travaillait comme analyste à Paris puis à New York et Ariane à Florence puis à Rome où elle dirigeait avec une autre genevoise, Claire Wenner l'Association italienne pour la protection de l'enfance.

Un jour, j'avais quinze ans, nous sommes allés à pied, mon cousin Gérard et moi, au château de Vufflens, ce magnifique château du Moyen-âge propriété des Saussure situé à quelques encablures de Morges, alors inhabité mais surveillé par un couple de gardiens. Nous y avons dormi et l'avons exploré des oubliettes jusqu'au donjon pendant quarante-huit heures. Et c'est à cette occasion que j'ai entendu Gérard me parler pour la première fois non pas de son grand-père Ferdinand mais de sa grand-mère Faesch. Il appelait sa grand-mère paternelle par son nom de jeune fille: 'ma grand-mère Faesch'. Et ce n'est que bien plus tard que je me suis rendu compte de cette 'forclusion du nom du père'... en l'occurrence du grand-père.

Et il est un fait avéré que ni mon oncle ni mes cousins n'ont jamais soufflé mot de Ferdinand à ma femme ou à moi. Il nous est demeuré forclos, désavoué, ignoré, dénié, et pourtant par ailleurs combien célèbre... jusqu'au Japon, aux Etats-Unis, en Amérique du Sud.

Personnellement je préfère donc le terme de 'reniement d'une abjuration' dans ce sens particulier du mot '*die Verleugnung*'. Cette préférence repose sur mon hypothèse qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle Saussure, comme tout jeune homme de la bonne société (pas nécessairement genevoise!) étant allé séjourner quelque temps à Paris, aurait fréquenté les bordels et y aurait contracté la syphilis. Et on pourrait



en avoir conclu après sa mort précoce (à 56 ans) qu'il serait décédé de paralysie générale. Ses descendants auraient alors abjuré en public une honteuse ascendance tout en reniant cette abjuration *in petto*, conservant ainsi dans leur inconscient leur admiration et leur affection pour ce père et grand-père. Comme l'apôtre Pierre qui en se contentant d'abjurer sa foi en Jésus aurait été crucifié par ses accusateurs, mais en reniant son abjuration, les aurait trompés en leur faisant entendre qu'il ignorait tout ce dont on lui parlait, alors que dans son for intérieur il pouvait conserver sa foi dissimulée sous ce pieux mensonge.

Il me semble donc que cette étrange amnésie du prénom Ferdinand et même de l'existence du linguiste Saussure dans sa totalité signent non pas un oubli mais bien une représentation inconsciente intemporelle ou atemporelle masquée, un retour du refoulé. Ou le témoignage pour un linguiste d'une diachronie dont l'effet se fait sentir en tout temps à travers ce reniement d'une abjuration. Ferdinand de Saussure était bien là, mais nous l'ignorions absolument, protégé qu'il était par cette double négation.

Autrement dit, nos fantasmes de famille œdipienne ou ici de parents inexistantes peuvent côtoyer la réalité de la naissance jusqu'à la mort comme en témoignent nos psychanalyses et la notion linguistique de diachronie. Pour Freud, ces fantasmes ont témoigné d'une force pulsionnelle chez tous ses analysants avant que lui-même ne l'ait reconnue comme sienne également. Pour Saussure, la diachronie signe par son immédiateté une caractéristique fondamentale de la sémiologie linguistique : à savoir ces concepts psychiques de valeur, ces 'signifiés' qui s'opposent à la réalité objective et d'une manière générale à la visée des Lumières, d'une *Aufklärung* prônant la raison et la clarté.

Cette force pulsionnelle de tout un chacun, analystes, analysés, sujets pourvus du langage et de la pensée, vise donc aussi bien l'obscurité et la clarté qu'elle en provient. La raison et la déraison, le jour et la nuit, nous donnent des ailes comme ils nous font perdre la tête. Rapport d'opposition, désir indésirable...

### *Lacan*

Ce n'est que dans les années 55-58 que j'ai entendu nommer Ferdinand de Saussure pour la première fois lorsque, au séminaire de Lacan à Paris où j'habitais alors, j'ai écouté et vu Lacan oublier ou plutôt abandonner sa théorie du symbolique, trait d'union et de séparation entre le réel inconnaissable et l'imaginaire au profit de la théorie sémiologique de Saussure qui deviendra peu à peu sienne lorsqu'il s'emparera du signifiant pour en faire la chaîne signifiante inconsciente du discours de l'analysant, à laquelle s'associera l'énergie pulsionnelle dont le Phallus avec un P érigé, majuscule, et le désir indésirable qu'il inspire (phallus du père) en seront les témoins manifestes et la représentation symbolique.

L'idée d'une action possible de l'analyste sur son analysant prend alors forme et son lieu sera analogiquement, joliment et symboliquement représenté par le 'point de capiton' qui réunit par endroits les deux faces d'un édreton – la chaîne inconsciente signifiante de l'analysant et l'interprétation signifiée de son analyste – qui de préférence doivent rester séparées l'une de l'autre.

Lacan, avec la mise en acte de son idée de scansion, me semble suggérer que l'analyste, devant une découverte surprenante de son analysant concernant le signifiant, agit au mieux en interrompant la séance plutôt que d'en brouiller éventuellement le contenu avec des interventions mal à propos. De crainte, par exemple, d'une manifestation de satisfaction de sa part si discrète soit-elle à l'écoute des dires bienvenus de l'analysant, laquelle risque aussitôt d'être interprétée par ce dernier comme félicitation d'un adulte, d'un parent, le replongeant dans la satisfaction équivoque de l'enfant soumis à l'autorité. C'est-à-dire de courir le risque que l'analysant use de l'injonction à s'adonner à la règle fondamentale pour y résister. Toutefois le « point de capiton » avec son emploi mesuré et parcimonieux peut être considéré comme la représentation analogique d'une interprétation judicieuse, une inter/prétation comme j'aime à dire qui lie analyste et analysé dans un questionnement indéfini basé sur la fiction œdipienne.

Lacan, dithyrambique comme il savait l'être, encensait Ferdinand tout en couvrant de ses sarcasmes Raymond, son 'frère en psychanalyse', son contemporain qui avait embrassé la « psychologie du moi », fleuron des analystes New-Yorkais de l'époque, avant qu'il n'amorce son 'retour à Freud' en perfectionnant sa théorie du signifiant, lequel concept s'emparera du rôle du signifié saussurien qui est, lui, le principal détenteur de l'énergie psychique et le témoin central de cette diachronie si fondamentale pour sa sémiologie et la linguistique contemporaine.

### *Théodore Flournoy*

Enfin j'ai découvert avec un vif intérêt la correspondance entre mon grand-père Théodore et son ami et collègue Ferdinand à propos du sanscrit du médium Hélène Smith quand je rédigeais mon *Théodore et Léopold*<sup>5</sup> en 1986. Hélène Smith, l'héroïne de *Des Indes à la planète Mars*<sup>6</sup>, livre célèbre de Flournoy, se réincarnait comme l'on sait en divers personnages. Quand elle était en transes sa voix baissait d'un octave et c'est Léopold qui, par le truchement de cette voix de basse racontait ce qu'elle vivait et revivait dans ses voyages à travers temps et espace. Dans le

<sup>5</sup> Olivier Flournoy. *Théodore et Léopold*. A la Baconnière, Neuchâtel 1986.

<sup>6</sup> Théodore Flournoy. *Des Indes à la planète Mars*. 1899. Rééd. : Slatkine, 1983. Le Seuil, 1983.

‘cycle hindou’ Hélène devenait Simandini, princesse hindoue, et Léopold s’adressait alors à mon grand père en commençant par le saluer au nom du Dieu Ganesh : ‘Athieya Ganapatinama’, puis lui parlait en sanscrit. Mon grand-père notait tout, bien sûr en caractères romans qui étaient les siens, et ne sachant pas cette langue envoyait ses notes à son ami Ferdinand pour avoir son avis.

Et c’est avec une indéniable émotion que j’ai retrouvé ces grandes pages A5, élégantes, écrites de la main de Ferdinand où il expliquait à mon grand-père les notions élémentaires et savantes tout à la fois de sanscrit, phonologie, grammaire, lexicologie et ainsi de suite. Il lui a même composé un ‘pastiche’, un poème en latin dans lequel il a introduit les fautes du sanscrit d’Hélène afin de lui en faire part pour les lui faire bien comprendre puisque, comme l’époque le voulait, le latin n’avait pas de secret pour eux. Ces vénérables savants en habit noir, manchettes amidonnées et col cassé, barbiche ou moustache bien taillées, savaient et aimaient travailler sérieusement tout en s’amusant et s’émerveillant des frasques de la prodigieuse princesse Simandini.

Sans doute mon travail à propos de Théodore Flournoy a-t-il contribué à mon attachement à Ferdinand de Saussure à la seule lecture de ces précieux documents écrits de sa main, non seulement par leur contenu mais aussi, je dois l’ajouter, par l’émotion de pouvoir tenir en main et lire ces ‘incunables’ biffés, corrigés, comme si leur valeur tenait aussi manifestement au fait qu’ils auraient précédé la découverte de l’imprimerie, ou plutôt de l’ordinateur qui masque les ratures, les hésitations, les changements, en somme la naissance d’idées et leur surgissement inattendu, toutes choses dont le discours psychanalytique fait foi et dont l’après-coup témoigne chaque jour..., sans oublier ces points de suspension chers à Saussure, et cette formule chère aux psychanalystes dont je suis qui terminent la séance par un ‘on continuera demain’. Une formule qui vaut tout autant pour le psychanalyste-analysant que pour son analysant, toujours à l’affût d’une nouvelle idée, sans pour autant verser dans le progressisme mais pour mieux s’accepter l’un l’autre que ce soit en clarté ou en obscurité.

A ce propos, Freud cite une belle phrase de Heine que je me permets de transcrire selon mon souvenir : ‘Si dans la nuit obscure le promeneur solitaire chante à tue-tête ce n’est pas pour y voir plus clair mais bien pour faire face à ses angoisses et ses peurs’.

### *Le sanscrit*

Dès l’âge de seize ans, Saussure qui s’ennuyait au Collège de Calvin s’est attaqué à l’étude du sanscrit avec passion, délaissant semble-t-il les intérêts adolescents pour le sport ou pour les activités sociales ou privées liées à la sexualité.

D'abord comme à la langue la plus ancienne qui soit encore en usage (les Veda dateraient du deuxième millénaire avant J.C.) et la plus parfaite qui soit. Avec l'idée que la linguistique historique lui permettrait de découvrir quelque chose de la langue en soi, cette entité, cette institution vitale propre à l'homme, d'où proviendraient toutes les langues humaines et qui le fascinait.

Mais la perfection du sanscrit, découvre-t-il alors, est attribuée depuis la nuit des temps à d'innombrables savants brahmanes et à son emploi exclusif par cette 'crème' des castes, contrairement au pracrit ou au hindi, les langues communes parlées par le tout venant. Quant à l'ancienneté, il s'est vite aperçu que d'autres langues l'étaient tout autant.

Saussure a alors tourné son intérêt vers la méthode comparative. Historicisme et comparatisme linguistiques étaient très à la mode, notamment chez les linguistes allemands de l'époque. Le linguiste comparera par exemple le sanscrit avec d'autres langues, tels l'iranien ancien, le gothique allemand, le lituanien réputé fort ancien lui aussi mais connu seulement depuis quelques siècles et non défraîchi par le travail des savants. Saussure a même fait un séjour en Lituanie à vingt-trois ans pour goûter de cette langue, ce qui dans les années 1880 est assez remarquable et montre combien sa passion lui était chevillée au corps. Mais le comparatisme était un peu une voie de garage comme la botanique de l'époque, simple et infini travail de taxinomie que j'ai moi-même vécu quand je m'initiais à la botanique pour la première année de médecine, ceci pourtant soixante ans plus tard !

Puis il est revenu à l'étude du versant historique du langage pour remonter en deçà des langues particulières, et s'attaquer à cette langue mère plus générale qu'est l'indo-européen dont les linguistes supputaient l'existence. Comme quelques autres 'langues mères' à l'image de l'altaïque ou de ce 'nostratic' proposé par divers linguistes, réunissant et répertoriant quelques rares coïncidences phonosémantiques des continents africain, européen et asiatique, et que Vladislav Illich Svitych a utilisées pour composer lui aussi un poème<sup>7</sup>.

Saussure s'est alors aperçu d'une chose curieuse : l'indo-européen ne possède pas de phonétique : ce qui veut dire que personne ne l'aurait jamais parlé et que la famille indo-européenne serait de l'ordre d'une construction psychique fantasmatique, une fiction théorique, une famille de langues dont les membres seraient en somme des indo-européens virtuels, parents de toutes les langues filles de cette famille quels que soient leur âge et leur situation géographique... Comme Laïos et Jocaste, parents fantasmatiques de tous les analysants...

---

<sup>7</sup> Cf. internet : [http://en.wikipedia.org/wiki/Nostratic\\_languages](http://en.wikipedia.org/wiki/Nostratic_languages)

Ce qui fait dire à Saussure que l'origine géographique de l'indo-européen située d'habitude au Pamir, en Asie centrale, peut tout aussi bien se trouver en Allemagne profonde. Si cette mère des langues n'est ni datable ni localisable et qu'elle est fictive, virtuelle, elle est pourtant nécessaire au linguiste comme l'est l'Œdipe au psychanalyste. L'indo-européen est alors pour nous psychanalystes l'équivalent d'un fantasme ou de cette « vérité historique » originelle dont Freud parlera à la fin de sa vie, dépouillée de la réalité phono-sémantique des actes de parole énoncés dans la langue particulière du couple analyste-analysé. Si la vérité est par définition extérieure au processus dialectique, elle ne saurait faire partie intégrante du discours psychanalytique et ne peut être accueillie que par le silence attentif du partenaire. Serait-ce là une des raisons qui aurait poussé Lacan à proposer cette idée de scansion comme silence, laquelle demeure un point de controverse avec ses collègues ?

L'Indo-européen et l'«Œdipien» sont virtuels, fictifs, psychiques, diachroniques, structurants, modélisants. Et le langage tenu par le couple analysant est dit fantasmatique. Selon la psychanalyse l'amnésie infantile de l'être humain quels que soient son âge et la langue qu'il parle, peut se comprendre et se dire grâce au drame œdipien, sexuel et générationnel, même si pour autant il n'y a pas de raison de nier le fait de l'immaturation du système nerveux du petit de l'homme.

L'amnésie infantile, comme concept psychanalytique, serait alors « en vérité » fondée sur une langue aphonétique initiale, la langue œdipienne, qui trouvera sa traduction/création lors de l'échange inter-prétatif du processus psychanalytique.

Personne d'entre nous ne peut dater, ni prouver ses origines. Fantasmatique, elle tient aux on-dit des autres et à la valeur accordée aux documents disponibles. Pour Freud, les premières années de la vie si capitales sont caractéristiques de ce qu'il appellera l'amnésie infantile dont les années ultérieures témoigneront et qu'il liera à cette sexualité qui lui aura valu tant d'opprobre.

Ces considérations – dont mes deux rêves font foi, seuls « vrais » vestiges ou traces de ces premières années qui me restent en mémoire –, ont donc bien la valeur que linguistes et psychanalystes leur prêtent dans leurs efforts pour percer le mystère du versant psychique de l'être humain.

L'indo-européen ne se parle pas à défaut de phonétique, c'est une fiction. Et Schleicher au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, grand linguiste allemand, écrit un dialogue indo-européen entre un cheval et un mouton à propos de leur manière de se préserver du froid en hiver, selon une phonétique lisible qu'il construit à partir de ses trouvailles phono-sémantiques, mais pour nous la faire entendre il doit nous en donner sa version en allemand.

Les Labdacides ne parlent pas le labdacide, il n'y a pas de langue œdipienne. Ils ne parlent que le grec, ou le français, etc., selon leurs poètes, tragédiens, psychana-

lystes, qui ne peuvent que les faire dialoguer dans leur langue de poètes, de tragédiens, de psychanalystes...à mi-chemin entre la fable et la construction scientifique.

La fable: les animaux de La Fontaine parlent mais ils parlent directement en français. On les comprend. La Fontaine n'éprouve pas le besoin d'écrire un texte en glissements et une réponse en croisements, ni Esope non plus qui se contentera du grec, alors que Schleicher écrit son dialogue en indo-européen, lisible puisqu'en caractères romans ou allemands mais incompréhensibles, une fiction qu'il doit alors accompagner d'une traduction dans sa langue à lui. La construction scientifique l'exige.

Même les sciences les plus dures comme l'astrophysique n'existeraient vraisemblablement pas si les physiciens n'avaient pas rêvé de vie extra-terrestre et n'y avaient pas découvert qu'une seule fable mais bien aussi une fiction, une étincelle réveillant leur esprit de chercheur.

En psychanalyse on retrouve ces idées avec le transfert. Le transfert est une conversation fictive entre deux êtres inexistantes, fantasmatiques, sans phonétique, utilisant la langue de l'analyste et de l'analysé pour le dire. Le transfert est un dialogue entre un analyste et un analysant ayant épousé la fiction œdipienne, ce modèle intermédiaire entre la fable, pure littérature, et les sciences dites exactes. Quand nous donnons la parole au transfert, les Labdacides de Freud se traduisent en allemand et les nôtres en français, tout Thébains qu'ils soient.

Et je découvre à cet endroit quelque chose de propre à la psychanalyse, et, me semble-t-il, de perceptible chez Saussure aussi. La «mutation» attendue par le travail du psychanalyste tiendrait au déplacement voulu par ce dernier du discours énoncé suite à la règle fondamentale en discours fantasmatique œdipien.

Le discours tenu par les protagonistes, suite à cette règle, est un discours-acte (Les linguistes parlent d'actes de paroles ou de paroles-actes). L'analysant vise consciemment à manipuler son partenaire pour quelque raison que ce soit, sexuelle, familiale, sociale, économique, politique...

Or l'analyste en choisissant l'Œdipe, mythe ou légende de l'Homme de toujours, change la donne. Il n'est plus l'objet naturel manipulé par l'analysant et réciproquement il ne le considère plus comme «son objet» à analyser.

L'acte de parole, version parlée de l'action souhaitée sur l'objet, est suspendu pour chanter ce mythe tragique de l'Homme avec l'espoir qu'en le chantant les paroles des analysants pourront mieux trouver le chemin de l'amitié entre les Hommes, ces Êtres de (bonne...) volonté, doués ou dotés de la parole.

*Petites illustrations concrètes*

Si, côté Saussure, un émetteur, le locuteur émettant un ‘acte de parole’ dit au récepteur, son interlocuteur à l’écoute : ‘ma mère est morte quand j’étais petit’, le récepteur entendra quelque chose de différent, un signe dont le versant ‘image acoustique’ lui deviendra signifiant du genre ‘il me dit que sa mère serait...’ avec toutes les contraintes phono-sémantiques d’une langue, arbitraire et linéaire. Mais il ne sait pas ce que l’émetteur a en tête lorsqu’il lui dit cela.

A propos d’arbitraire et de linéaire, je soulignerai juste ce qui m’a frappé en tant qu’analyste, laissant le soin aux linguistes de penser tout ce que j’en ai lu dans le cours de Saussure de 1910-1911 et tout ce qu’ils y ont ajouté depuis.

Le terme ‘arbitraire’ n’est pas connoté péjorativement, il s’agit simultanément d’un qualificatif concernant le libre arbitre et la contrainte : ni bœuf ni Ochs ne sont plus proche de l’animal à qui ils s’adressent que *ox* ou *bue*. Par contre, s’ils sont arbitraires, ils sont aussi contraignants ; le locuteur est contraint de dire ‘ma mère est...’ pour ce qu’il désire dire par là et non ‘*ma mother ist*’. Quant à la linéarité il lui suffit de se sentir contraint de ne pas dire ‘mère ma est’ pour s’en apercevoir. Mais par ailleurs la rhétorique et la poésie, voire la fiction et les fantasmes, permettent dans une certaine mesure aux locuteurs de jouer du versant libre arbitre autant que du versant non contraignant de ces deux termes.

Et l’image acoustique psychique devenant signifiante pour et par l’entendant à partir de l’acte de parole de l’émetteur n’acquiert son sens plein que grâce à sa liaison à l’idée ou au concept signifiés par l’entendant ; ou bien, peut-on ajouter, aux préconceptions de l’entendant chargées de l’afflux diachronique – ici l’énergie ou la force psychique ne font aucun doute – de ce que Saussure appelle ‘la masse sociale’ dans laquelle cet entendant a vécu de tout temps et que Saussure qualifie d’inconsciente.

Ainsi entendre ‘sa mère est morte’ est une image acoustique signifiante chargée de tout un signifié – idées, concepts – qui fera par exemple que l’entendant aura à l’esprit un signe – la sémiologie saussurienne – différent de celui de l’émetteur. Il pourra par exemple en être triste ou heureux, s’en moquer, demeurer indifférent, et ainsi de suite... Et, chose pour moi aussi capitale qu’étonnante, l’entendant non seulement découvre une signification, mais il en devient simultanément émetteur potentiel, transformant de ce fait l’émetteur en récepteur. L’un est l’autre, ils sont les mêmes, émetteurs et récepteurs, et sont radicalement différents.

Ainsi Saussure et ses étudiants sont-ils simultanément émetteurs et récepteurs comme le suggère l’aboutissement de sa sémiologie et tour à tour l’un ou l’autre comme le veut l’élaboration théorique de celle-ci fondée sur le seul récepteur ou entendant. Véritable rapport d’opposition.

Il faut découvrir chez Saussure ces instants de désespoir qui l'assaillent dans son cours où il nous laisse entendre que si la langue pouvait se comprendre clairement, sans ces mystères et ces pièges que cerne ce rapport, il n'aurait plus qu'à cesser d'écrire, d'enseigner ou même de penser. La parfaite compréhension de l'autre, c'est l'anéantissement de toute communication, c'est alors quelque chose de l'ordre d'une équivalence à une mort psychique. Mais la parfaite différence n'est autre que la solitude, le désert, la mort psychique également. Désir indésirable...

Il s'agit bien là d'une sorte d'oxymore qui réunit et sépare absolument. Et ne pressent-on pas là la 'pointe', le génie, de ce Saussure, fondateur et découvreur de la linguistique contemporaine?... Entre l'anéantissement et le désert, il y aurait place pour... l'amitié entre les êtres doués de langage.

Et nous voici du côté de chez Freud: Comme on l'a vu ci-dessus, la question est le pourquoi d'une telle déclaration à un psychanalyste inconnu à qui on est venu demander de l'aide sous forme d'une analyse de son psychisme. Quoi de plus réel et indéniable que de dire que sa mère est morte... Pourtant l'analyste y flairera un piège à juste titre, un retour du refoulé masquant le refoulé inconscient ou l'Inconscient et des forces, les pulsions, qui auraient présidé au refoulement. De fil en aiguille il pourra par exemple suspecter une demande de compassion: vous comprenez que je n'y suis pour rien. Ou de déculpabilisation: ce n'est pas de ma faute si; ce qui pourrait indiquer la présence d'une culpabilité inconsciente, ce curieux concept sur lequel Freud est souvent revenu. Culpabilité d'avoir été par exemple à l'origine de la mort de cette mère, mais de quelle mère? La mère morte en réalité ou alors, selon l'analyste une mère œdipienne morte en vérité. Pour moi, dans mon rôle de psychanalyste, c'est bien évidemment de cette dernière qu'il s'agit. Et si l'on veut creuser davantage, il est possible que l'analysant locuteur fasse preuve d'une attitude masochiste, échecs sentimentaux, affectifs ou professionnels, toujours attribuables aux autres jusqu'à ce qu'il prenne conscience de la signification psychique, personnelle, subjective de cet 'échec et mat', soit de son désir secret et indésirable de s'absoudre de son crime en ressuscitant l'analyste comme revenant maternel et en se faisant mettre à mort par une fin d'analyse décrétée de guerre lasse par l'analyste, si ce dernier ne prend pas garde à cet ultime piège et n'arrive pas à lui interpréter son indésirable désir de mourir, meurtrier œdipien repentant rendant la vie à qui il l'aurait enlevée.

Et voilà que la mère œdipienne peut mettre en échec cette culpabilité inconsciente: culpabilité psychique fantasmatique vraie et non réelle dont on peut espérer un jour faire façon, venir à bout...

Mais, comme avec Saussure, ne saisissons-nous pas ici la même invite à l'amitié entre les Hommes? Si nous sommes membres de la même famille fantasmatique œdipienne, alors pourquoi vouloir être identiques – compris – ou s'écharper – incompris –? Seuls dans les deux cas. Misons sur l'amitié.



Le transfert est alors en vérité transfert d'un roman familial, à l'image du drame œdipien aphonétique avec inceste et meurtre, transfert dans la langue des deux partenaires où il pourra se rejouer et trouver une issue... dans la langue quotidienne, phonétique celle-là.

Interpréter l'indésirable désir de mourir, c'est une *Deutung* freudienne mais c'est alors aussi un « inter-prêt », chaque partenaire du dialogue prêtant à l'autre sa voix et ses mots pour dire l'indicible drame œdipien qui diachroniquement se joue et se rejoue chez chacun d'eux et synchroniquement se joue entre eux deux. Chemin de l'amitié entre les partenaires qui disent et rêvent le mythe du complexe d'Œdipe au lieu de l'agir en actes de paroles.

Encore une petite illustration d'un événement psychanalytique d'apparence très simple qui, après un demi-siècle, me permet d'étoffer ce « chemin de l'amitié entre les Hommes » :

Il y a juste cinquante ans au printemps 1957, Solène, jeune femme aussi belle qu'intelligente, Jean-Paul et moi, étions tous trois réunis chez Françoise Dolto pour une soirée consacrée à un contrôle collectif comme on appelait alors les supervisions de groupes.

Solène prit la parole à propos d'un enfant de cinq à six ans qu'elle avait en psychanalyse : « ce matin j'ai vu Arthur, il m'a dit : '– cette nuit j'ai rêvé à toi, tu me donnais un biberon de lait noir' –... J'ai rien compris » ajoute Solène, vaguement boudeuse. Dolto, Jean-Paul et moi n'avons pas commenté, en attention flottante, neutre et bienveillante, aurait dit Freud. Et Solène de s'écrier : « Ah ! j'y suis ». Elle venait de comprendre...

Cinquante ans plus tard cette histoire m'est aussi familière qu'à l'époque, toujours liée à la même énergie psychique diachronique. J'entends les déclarations de Solène en ce moment même comme il y a un demi siècle, selon mon image acoustique signifiante et mes concepts signifiés. Vraisemblablement mon 'signifié' a dû se modifier, mon vécu s'étant amplifié de toute la 'masse sociale' de ces cinquante années. Et mon inconscient aussi dans la mesure où l'idée qu'il ne concernerait que mon roman familial de l'époque de l'amnésie infantile est dépassée et que si je me souviens et si j'oublie chaque jour, je continue aussi à refouler et à fantasmer un retour du refoulé qui masque le refoulement, à l'instar de mes rêves. Ce qui n'a pas changé, c'est bien cette énergie psychique saussurienne ou ces pulsions psycho-sexuelles freudiennes qui m'habitent.

Et les mêmes questions concernant l' 'incident' : qu'en est-il de l'enfant, de son rêve, du lait noir, de ce mouvement d'humeur de Solène, de sa soudaine compréhension, appellent aujourd'hui une réponse que j'ignorais alors : Solène était une africaine noir de jais.

Que n'avait-elle pas compris et aurait-on pu le lui dire, sans que ce soit ouvrir sa boîte de Pandore ? Subsiste en moi l'espoir d'en parler un jour avec elle, mais hélas ! cet espoir n'est plus de ce monde<sup>8</sup>.

Solène était noire, l'enfant blanc. Ce dernier vu son âge a été contraint par les adultes (ses parents..) à aller chez Solène, substitut maternel noir, mais ayant du lait blanc, comme toute femme pour un garçonnet de six ans. Et le voilà en présence d'une analyste vis-à-vis de laquelle il éprouve de violents sentiments contradictoires. Il l'aime et la déteste comme on aime et déteste ses parents et ceci d'autant plus peut-être du fait de cette contrainte. Mais Solène, bonne analyste, ne le contraignant ni le culpabilisant, ne le conseillant ni le critiquant, finit par lui inspirer plus d'amour que de haine. Et voici ma manière d'interpréter ce rêve : la mère du petit rêveur l'a confié à une personne encore plus ambivalente qu'elle, noire au lait blanc. Si maintenant en rêve Solène lui donne du lait noir comme elle l'est, alors l'ambivalence est levée, il peut l'accepter comme mère prête à tout pour l'amour de son fils. Il en rêve non pas comme d'une Jocaste folle et inconsciente mais de son contraire, une Jocaste ni folle ni inconsciente qui se contente de lui donner un biberon de son lait à elle, garant de son amour. Et l'espoir que ce rêve m'évoque est que cette 'Solène mère fantasmatique de rêve' puisse modifier celle qu'il croit avoir en réalité, que l'amitié entre eux l'emporte sur l'inimitié, et partant, sur ses maux.

Et Saussure d'écrire à propos des langues parlées que les patois du fond des vallées alpines peuvent avoir échappé à toute évolution si ce n'est à l'occasion de fêtes et de guerres, sources de migrations et de lente évolution au contact de populations parlant d'autres idiomes. Les fêtes ne sont-elles pas l'embryon de bacchantales, de fornications osées ou interdites, de mélange des sexes et des générations, d'incestes aussi, et les guerres sources orgiaques d'horreurs et pourvoyeuses de mort, sexes et générations confondus ?

Saussure n'a-t-il pas avec ces conceptions évolutives frôlé ce que Freud a développé avec l'Œdipe, ces meurtres et ces incestes psychiques, représentations de la sexualité psychique infantile qu'il a liées à son observation de l'amnésie infantile propre à tout être humain, avec ses désirs indésirables refoulés ou inconscients à l'origine du roman familial, et qui lui ont valu d'être taxé d'obsédé du sexe ou de pansexualiste?... Avant que l'école kleinienne ne vienne tenter de mettre en exergue le seul désir de mort et l'agressivité qui lui est liée, obligeant les tenants de cette école à jouer le rôle d'une bonne mère à leur corps défendant ?

Les grandes familles linguistiques sans phonétique et le roman familial œdipien exigent tous deux d'être dits avec nos langues pour comprendre ce que veut dire

---

<sup>8</sup> Solange Faladé est décédée en 2004...

l'inconscient freudien et la diachronie saussurienne, à quoi j'ajouterai par esprit de famille le subliminal de Théodore Flournoy, trois hommes nés entre 1854 et 1857. Flournoy qui écrivait dans *Des Indes à la planète Mars*, à propos des extraordinaires performances subliminales – en dessous du seuil de la conscience – de son médium qu'elles étaient vraisemblablement liées à quelque vécu émotionnel de nature sexuelle remontant à une lointaine enfance oubliée...

Un autre oxymore me vient ici à l'esprit : outre l'indésirable désir et la relation d'opposition, c'est celui de l'amour et de la haine que Lacan formulera avec son goût des néologismes en 'je haime', un mot qui fera partie de la 'lalangue' laquelle je crois signifiait pour lui la langue de Saussure, ce produit purement psychique, intrasubjectif de sa sémiologie à l'origine des langues parlées ; et cette langue aphorétique de l'Inconscient de la famille œdipienne de Freud.

Toutefois comme je l'ai dit plus haut, si le dialogue entre la jument et le mouton du linguiste ne se distingue en rien de celui entre le renard et le corbeau du fabuliste, le premier est susceptible d'être écrit en caractères allemands, donc lisibles, avec la phonétique allemande que lui confère l'écriture, tout en demeurant dépourvu de sémantique, donc incompréhensible. Lisible/illisible. C'est ainsi qu'il exigera une interprétation pour lui donner sens, simultanément signification et adresse au lecteur.

En écrivant ces lignes je découvre quelque chose que j'ignorais jusqu'alors. Un autre rapport d'opposition pour moi inédit : l'indo-européen ne peut être lu et parlé que par le truchement de la phonétique d'une de ses langues filles, mais s'il peut être écrit selon sa propre phonétique imaginée par le linguiste c'est alors sa seule transcription en une langue fille qui lui procurera un sens, signification et adresse. Vouloir le parler et l'écrire est de l'ordre d'un désir indésirable ou d'une relation d'opposition en négatif. Il ne s'agit plus d'un oxymore qui réunit deux actes d'apparence contradictoire mais qui les désunit.

L'indo-européen est une fiction nécessaire au travail des linguistes.

L'œdipien est une fiction nécessaire au travail des psychanalystes.

Les êtres vivants des autres univers sont une fiction nécessaire au travail des astrophysiciens.

Il y a là quelque chose de propre à l'être humain quelle que soit l'orientation de ses recherches. La linguistique, la psychanalyse, les sciences dures, la littérature et les fables, toutes seraient de quelque façon projection de la vie psychique à l'extérieur de soi, liée à une énergie psychique vitale pour les unes, sexuelle pour d'autres, nouant sexualité et générations, immortalité et mortalité... Mais, psychanalyse et linguistique ne seraient-elles pas aussi un pont jeté sur l'abîme qui sépare sciences et lettres ?...

*Les échecs*

Un mot sur le jeu d'échecs que Saussure emploie pour exprimer sa pensée et que ses élèves ont exploité avec talent. Les pièces sont analogues à la réalité phonético-sémantique de l'acte de la parole. Arbitraires, elles nous contraignent à jouer à leur manière. La tour marche droit, le fou en oblique, le pion avale de travers, le cheval trotte à l'amble. Changer ces règles et le jeu ne fonctionne plus, comme celui de la sémiologie.

Pour Freud c'est le cadre qui permet le jeu : règle fondamentale, divan, fauteuil, regard à l'abri du regard de l'autre, attention flottante du psychanalyste, neutralité vis-à-vis de ses propres pulsions et bienveillance vis-à-vis de celles de son analysant, sont des mesures arbitraires et contraignantes, sinon c'est le n'importe quoi. Le jeu de l'indésirable désir œdipien de la psychanalyse nécessite ce cadre précis. Comme le jeu de la sémiologie, ce jeu psychique de la création du signe qui nécessite les actes de parole qui lui sont en relation d'opposition.

L'espace intermédiaire dont parle Winnicott, ce serait ici l'échiquier, ou le cadre qui permet l'application de la règle fondamentale par l'analysé : tout dire, ce qui se révèle inconcevable logiquement mais de l'ordre de l'indésirable désir psychanalytique, actes de paroles de l'émetteur qui permettent l'élaboration psychique interne du récepteur tout en étant en relation d'opposition avec lui.

Ce qui me semble important pour l'analyste, c'est que le joueur ne vise pas à battre son partenaire, il vise à ce que son armée de pièces œdipiennes mette le roi de l'armée opposée en échec et mat. L'analyste et l'analysé font une psychanalyse, ce sont les pions du transfert œdipien, muet, aphone, qui sont en conflit et risquent gros, ce qui a d'étonnantes répercussions :

Par exemple, une partie d'échecs jouée par de grands maîtres et inopinément interrompue pourra être reprise par n'importe qui sans qu'il n'ait aucune connaissance des coups déjà joués. Ce qui pour Saussure indique que quel que soit l'état actuel ou passé des langues parlées, français, chinois, langues idéogrammatiques, voire linéaires...le travail psychique aboutissant au signe linguistique avec son versant diachronique est toujours d'actualité, synchronique. Rapport d'opposition s'il en est.

Et pour Freud cela indique que quel que soit l'avancement d'une psychanalyse, on se trouvera toujours confronté à l'indésirable désir. Nul besoin de se souvenir de ce qui se serait dit. C'est du reste une proposition que Bion a inscrite dans ses textes.

Ce qui veut dire aussi qu'on peut changer d'analyste et faire une 'seconde tranche' sans avoir à tout recommencer, ou changer d'analysants sans difficultés particulières, ce qui va de soi pour un psychanalyste qui reçoit plusieurs personnes le même jour.

Enfin si Saussure, le professeur, vise le mat, ce qui signifierait la maîtrise de la langue, son sujet, il sait que le rapport d'opposition l'empêchera de réaliser son désir. A regret pour un maître qui cherche à exposer clairement son sujet à l'élève. Mais heureusement pour le linguiste qui s'il était vraiment maître de son sujet, la langue, n'aurait plus rien à dire ni à écrire.

Quant au psychanalyste, selon moi, il ne visera non pas la réussite, le mat, laquelle serait la guérison d'un analysant malade (d'une affection neuro-psychiatrique par exemple ce qui ferait de lui un psychothérapeute) mais bien la fin de partie entre deux psychanalysants de l'indésirable désir œdipien propre au transfert. Acceptation et compréhension simultanée et non plus conflictuelle, voire angoissante, de cette construction psychique, cette fiction, que représente l'indésirable désir. Il visera donc le pat. Le jeu du transfert se déroule entre deux analysants œdipiens fictifs qui s'expliquent dans le cadre fixé par un analyste et son analysé avant le début de la partie. Un jour, on l'espère, la vanité de la répétition de leurs conflits ou impasses cédera le pas à un intérêt amical pour l'inconnu à venir. Et si simultanément il y a guérison d'une affection neuro-psychiatrique, on ne saurait que s'en réjouir !

### *Le crépuscule et l'aurore*

J'en arrive à la fin du passage sur terre de ces deux grands personnages et au début de leur renommée diachronique pour l'un, atemporelle pour l'autre.

Saussure a montré une remarquable constance à s'attaquer aux pièges de la langue et à tenter d'en expliquer les difficultés. Son sujet de préoccupation, sa sémiologie psychique intrasubjective, inconsciente de l'union de l'image acoustique signifiante et du concept diachronique signifié se révèle impossible à être exposée clairement, rationnellement, puisque en parler implique l'acte de parole lequel nécessite l'expression phonético-sémantique intersubjective.

Véritable relation d'opposition entre désir de clarté pour l'un de ces deux aspects qui se révèle simultanément obscurité indésirable quant à l'autre.

Après son cours de 1910-1911, il mourra en 1913 âgé d'à peine cinquante-six ans, selon une certaine tradition médicale de quelque problème cérébral non précisé et laissant pendante la question d'un diagnostic à propos duquel on n'a que trop glosé. Ce qui m'a conduit à penser à cette *Verleugnung* de ses descendants, un reniement d'une abjuration que j'ai développé plus haut.

Selon moi, une autre possibilité se fait jour, celle d'une mort par épuisement psychique.

Mourir de sur-stimulation psychique...Est-ce concevable? Les anagrammes<sup>8</sup> auxquels Saussure, selon d'aucuns, ne cessait de penser, de ruminer, vers la fin de sa vie ou de recourir comme recherche éperdue de solutions au rapport d'opposition peuvent-ils en être un symptôme, un signe précurseur?...

Il me semble que tout concorde à dire que jamais Saussure n'a pu ni voulu échapper ou renoncer à cette relation d'opposition qui lui interdisait de formuler clairement sa grande découverte, cette force psychique dont l'activité psychique inconsciente témoigne et qui mène à la formation du signe linguistique. Il savait, et le laissait entendre dans son cours, parfois résigné, parfois à son grand désespoir, souvent aussi de manière lucide et paisible, qu'il s'agissait là d'un oxymore incontrournable, mais il n'a jamais, me semble-t-il, été tenté de l'éviter.

Rapport d'opposition, indésirable désir propres à l'être humain doté de la magie du verbe.

Y échapper au profit d'une clarté trompeuse n'était pas dans sa nature.

Tragédie d'une mort précoce d'un homme de génie, psychiquement épuisé dans son combat sans fin pour nous faire partager ce que l'on pourrait appeler sa vérité historique, cette diachronie qui fait que sa linguistique défie l'écoulement du temps...

Et ceci m'amène à proposer une analogie entre cet épuisement psychique et celui que je crois découvrir à propos de la mort de Freud devant ce même dilemme, celui de l'indésirable désir, avec l'aide de trois de ses derniers articles.

La *Construction dans l'analyse* (1937), court article riche en rebondissements qui ne laisse pas le lecteur indifférent. Freud y distingue clairement sa vérité historique de la réalité historique, cette vérité dont Pascal disait qu'elle était en deçà des Pyrénées, et il arrive non sans peine et hésitation à penser et à proposer que les constructions de l'analyste concernant la vie psychique de l'analysé sont nécessairement des fantasmes, des représentations inconscientes œdipiennes résultant de l'activité d'une force psychique (les pulsions psychosexuelles de l'analyste) lui permettant de proposer cette stupéfiante suggestion, à savoir que ces constructions et reconstructions que crée et que découvre l'analyste sont comparables au délire des psychotiques.

Désir indésirable s'il en est: désir enthousiasmant, satisfaction du souhait de toute une vie professionnelle, la psychanalyse serait une clef pour comprendre tout le psychisme, qu'il soit normal ou déviant. Si tous les Êtres doués de paroles sont

---

<sup>9</sup> Jean Starobinski. *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*. Gallimard. 1971.

les mêmes quoique chacun différent de l'autre, alors l'Amitié entre les Humains est chose possible, les conflits entre sexes et générations peuvent être dépassés. Mais aussi désir coupable de toute puissance narcissique, de grandeur enfantine, qui prêtera le flanc aux pires critiques.

Formidable et grandiose proposition, désir qui aussitôt se heurte à l'indésirable d'un petit article clinique, *Le clivage du moi dans le processus de défense* (1938) lequel se termine par des points de suspension. Le patient dont il y est question présente une psychopathologie complexe, un clivage, que soulignent une attitude de castration liée à la terreur d'un père fantasmatique et un comportement de masturbation frénétique aux antipodes, l'ensemble surdéterminé par un problème assurément complexe de fétichisme d'un gros orteil. Freud ne sait pas s'il s'agit là de quelque chose de neuf ou de déjà connu et ces points de suspension, qui rappellent ceux de Saussure, sont là comme la marque de son épuisement psychique devant l'infinie remise en question de ses constructions métapsychologiques par son expérience clinique.

Espoir, désespoir, indésirable désir, rapport d'opposition, vraiment l'analyse du psychisme implique de savoir s'arrêter et aussi de devoir ne jamais s'arrêter.

Mais contrairement à Saussure, Freud semble avoir trouvé une autre voie, par lassitude peut-être : il écrit *L'homme Moïse* (1934-1939) considéré souvent comme son testament spirituel où il précise sa vérité historique à lui, fantasmatique et psychanalytique, celle dont il avait esquissé l'ébauche dans *Totem et tabou*.

Ce qui me permet de penser que la mort psychique de Freud se serait accomplie dans une relative sérénité due à la renonciation à s'attaquer au problème de l'indésirable désir avec ses analysants pour se retirer sur son propre psychisme, à lui.

Sagesse ou tranquillité d'esprit que lui aurait procuré sa vérité historique qu'il exprime à travers le fantasme du meurtre du père par la horde des frères, et où on le devine s'identifiant à 'son Moïse', à son être de père psychanalyste de la horde de ses fils qui le dévoreront pour l'incorporer et rendre son œuvre atemporelle... paix ou tranquillité d'esprit qui contraste avec la tragédie de son exil politique dû au nazisme, et qui surtout vient s'opposer à la cruelle réalité d'un cancer de son... appareil phonatoire.

Olivier Flourney  
Avenue de Champel, 45  
1206 Genève





II

L'HÉRITAGE VIVANT DE LUIS J. PRIETO



## PRÉSENTATION

Luis J. Prieto est décédé à Genève le 31 mars 1996. A l'occasion de la célébration du dixième anniversaire de sa mort, l'Association italienne d'études sémiotiques – AISS, dans son XXXIV<sup>e</sup> Congrès (Università della Calabria, 17-19 novembre 2006) lui a consacré une table ronde à laquelle ont participé Umberto Eco, Marcello Walter Bruno, Donata Chiricò, Emanuele Fadda et Tommaso Russo. Ce n'était pas une commémoration, mais un moment de travail sur la pensée saussurienne et celle de Prieto, duquel on a aussi présenté une préédition des articles inédits qui seront prochainement publiés en Italie.

On trouvera dans cette section les textes des allocutions de cette manifestation, ainsi que d'autres articles qui traitent des problèmes théoriques que Prieto a éclairés grâce à la puissance généralisatrice de sa réflexion.

Comme on le sait, Prieto a repris à son compte le développement de la sémiologie générale à partir des brèves indications de Ferdinand de Saussure. C'est ainsi qu'il a commencé à développer une linguistique générale en tant que science sémiologique et ses explications ont permis de faire avancer le projet saussurien.

Il convient donc de donner toute sa place à cette contribution dans ce numéro anniversaire des *Cahiers*.

D. G.



Umberto Eco

LA PERTINENCE DE LUIS PRIETO\*

1. *Prieto: ce qu'il a été*

C'est tout d'abord de Luis Prieto l'ami que je veux évoquer le souvenir. C'est avec lui que j'ai commencé à discuter au début des recherches sémiotiques. A cette époque, on a vu émerger en Italie, en Suisse, en France et ailleurs, une discipline que la plupart des gens rattachaient au nom – et à l'héritage – de Saussure. En Italie un groupe de savants, parmi lesquels T. De Mauro, E. Garroni (dont nous regrettons qu'il ne soit plus parmi nous pour cet hommage à Luis), élaborait un projet sémiologique auquel Prieto, qui arrivait des milieux francophones, se joignit tant et si bien qu'il lia des liens très étroits avec notre pays et surtout avec cette université dans laquelle enseignait son élève, devenu depuis un interlocuteur à part entière.

Je ne voudrais cependant pas m'en tenir uniquement à des souvenirs personnels. Je tiens particulièrement à parler de l'actualité des travaux de Prieto, ou, pour reprendre un terme priétien par excellence, de leur pertinence pour les recherches contemporaines. En vérité, il faudrait parler de *pertinences* au pluriel, puisqu'il

---

\* Ce texte est l'adaptation en français de l'allocation prononcée en italien par U. Eco à l'Università della Calabria, au cours de la table ronde consacrée au travail de Luis Prieto. La traduction a été assurée par C. Forel et approuvée par l'auteur.

s'agit d'une œuvre multiforme où il a abordé différents problèmes. Personnellement je considère *Pertinence et Pratique* comme un chef-d'œuvre parmi ses livres, alors que j'apprécie beaucoup moins ses *Principes de noologie* (1967) dont le modèle sémantique me semble trop rigide<sup>1</sup>.

Je vais revenir sur son ouvrage de 1975 – peut-être, à juste titre, le plus connu, – à la fin de cette brève évocation. Mais je voudrais dire tout d'abord quelque chose de *Messages et signaux*.

## 2. *Messages et signaux: la préhistoire des sémiotiques particulières*

J'ai toujours soutenu que tout comme il existe une sémiotique générale de type philosophique, il existe des sémiotiques spécifiques. J'ai aussi toujours affirmé que parmi ces dernières, il y en avait qui pouvaient revendiquer le statut de sciences dures parce que ce sont des analyses qui peuvent être réfutées et qui peuvent aussi avoir une valeur prédictive dans la mesure où elles peuvent établir quel est le comportement habituel de l'utilisateur d'un système sémiotique donné. De ce point de vue, le travail fait dans *Messages et signaux* n'a pas encore été égalé. Dans cet ouvrage Prieto démontrait au moins au niveau de quelques systèmes simples<sup>2</sup> qu'on pouvait donner une description scientifique tellement exhaustive que je ne vois pas comment il serait possible d'aller plus loin et proposer une autre analyse des signaux 'à bras' des marins. Pour ce faire il utilisait ce critère simple mais puissant que lui avait enseigné son maître Martinet, celui de l'articulation, qui lui permettait de distinguer l'articulation simple, l'articulation du signifié, la double articulation, etc. Ce faisant il a accompli tout ce qu'il y avait à faire. Il a fait œuvre de discernement. Prieto disait qu'à partir de ce niveau on démontre qu'on peut arriver à une précision scientifique absolue<sup>3</sup> et il avait raison.

C'est dans cet état d'esprit que dans *La structure absente* (Eco 1968: 137 svv., [p. 206 de la trad. franç.]), où je me posais le problème de savoir comment analy-

<sup>1</sup> A cette époque, tout comme d'autres chercheurs parmi lesquels Daniele Gambarara (qui deviendra pourtant par la suite l'élève de Prieto), je travaillais à des modèles différents, comme celui qu'on a appelé le 'Modèle Q' proposé par Ross Quillian (Cf. Eco 1975: 173 svv.). De Mauro, au contraire, reconnaissait la méthode proposée dans les *Principes de noologie*, dont il écrivit une élogieuse préface pour l'édition italienne; et il se proposait d'en combler la lacune principale, à savoir le traitement des noèmes lexicaux. (Cf. De Mauro 1970).

<sup>2</sup> Comme, par exemple, la numérotation des chambres d'hôtel, les codes maritimes avec les signaux 'à bras' ou les signaux de la route. Dans tous ces cas, Prieto démonte les codes en leur parties constitutives et donne à voir en quoi ils sont efficaces, en les comparant avec d'autres articulations possibles utilisées pour exprimer les mêmes messages.

<sup>3</sup> Ce n'est pas un hasard si, dans le même livre, il parle d'une 'systématique' sémiologique. (Prieto 1966: 153 svv.).

ser les signes visuels, j'étais parti de la terminologie priétienne (sèmes<sup>4</sup>, signes, figures) et de ses exemples intéressants et si bien trouvés (comme le bâton blanc des non voyants ou le drapeau qui indique la présence d'un amiral à bord). J'essayais d'appliquer cette méthode à des objets de nature plus fugace – comme la musique – pour montrer qu'il n'y avait pas que les codes (comme nous les appelions alors) qui puissent présenter toutes les combinaisons possibles entre les deux articulations<sup>5</sup>, mais que parfois le nombre des articulations elles-mêmes et la hiérarchie qui règne entre elles pouvaient être modifiés au gré d'une pertinentisation qui varie de cas en cas<sup>6</sup>.

Et puis il y a tout le reste: la sémiotique – pas plus que les sémiotiques qui s'occupent de divers objets différents à partir des langues parlées – ne s'arrête certainement pas à ce que nous venons de voir. Mais le travail à la fois clair et précis et, par dessus tout, très exhaustif que Prieto avait fait sur ces codes simples font de lui l'initiateur de ce nous appelons aujourd'hui les sémiotiques particulières. Dans ces pages techniques et presque ennuyeuses consacrées à des systèmes de signes que Barthes aurait peut-être qualifiés d'un intérêt dérisoire, Prieto nous a montré que l'on pouvait aussi aborder des objets plus complexes avec des méthodes qui ne se bornent pas à être de simples explorations.

Pour moi le titre de l'ouvrage de Prieto reste donc *Messages et signaux*, même s'il a été malheureusement traduit en italien par *Lineamenti di semiologia* chez Laterza. C'est un titre ambitieux par rapport à l'original qui était plus modeste mais plus précis<sup>7</sup>. Il ne s'agit en effet pas d'un manuel, comme on en trouve beaucoup,

<sup>4</sup> En réalité, c'est à Buysens (1943) qu'il revient d'attribuer la notion de *sème* comme macro-signé avec des caractéristiques déterminées, correspondant *grosso modo* à un énoncé linguistique (alors que beaucoup d'autres – et avant tout la tradition qui remonte à Pottier et à Greimas – utilisent cette notion pour se référer à ce que Hjelmslev appelait les *figures* du contenu). Cette notion de sème a ensuite été reprise par Prieto et par De Mauro (cf. Eco 1984: § 1.5.2, [p. 27 svv. de la trad. franç.]). Je l'ai moi-même utilisée (d'une manière que Prieto n'aurait peut-être pas approuvée) pour désigner aussi une classe de signifiants iconiques – ceux qui correspondent d'une certaine manière à un énoncé élémentaire.

<sup>5</sup> En particulier, j'ai utilisé cette idée contre Lévi-Strauss qui, de non linguiste et non sémiologue qu'il était, avait embrassé la double articulation comme un dogme et appliquait le modèle linguistique à n'importe quel objet (cf. Eco 1968: 131 svv. [pp. 201 et suiv. de la trad. franç.]).

<sup>6</sup> Par la suite, dans le *Trattato* (Eco 1975: n.39 svv.) j'ai repris ces analyses en regardant, dans le contexte des modes de production des signes, comment les diverses formes d'articulation permettaient la répétition des unités combinatoires.

<sup>7</sup> A dire vrai, dans la préface de l'édition française (Prieto 1966: 6), Prieto semble hésiter entre les deux approches dans la mesure où il commence par dire: «Le livre que le lecteur a entre les mains traite précisément des signaux», pour ajouter ensuite: «Son but est d'exposer les fondements de la science qui étudie ces instruments et qu'on appelle, depuis Ferdinand de Saussure, la «sémiologie». C'est peut-être cette dernière phrase qui a incité les éditeurs italiens à choisir un titre différent de l'original. Il convient toutefois d'ajouter que pour Prieto, à cette époque, la sémiologie consistait véritablement en l'étude des signaux.

dans lequel les différentes approches techniques disponibles sur le marché – qui était alors plutôt restreint – sont présentées d’une manière qui se veut objective, mais qui ne peut jamais l’être vraiment. L’ouvrage de Prieto constitue un manuel *pratique*, qui explique comment pratiquer l’analyse et pourquoi, au moins dans certains cas, l’analyse ‘fonctionne’. C’est pour cela que je pense que c’est un petit livre à mettre entre les mains de tous les étudiants de sémiotique pour qu’ils se fassent les dents et qu’ils commencent à comprendre comment on travaille sur des systèmes de signes. S’ils s’attaquent plus tard à des systèmes plus complexes et qu’ils réussissent, ça sera alors leur mérite.

### 3. *Pertinence et Pratique* : une approche sémiologique de la psychologie cognitive

Mais c’est surtout *Pertinence et Pratique* que j’aimerais évoquer, puisque depuis la parution de ce livre, la *pertinence* est devenue un sujet très à la mode. Il suffit de penser à Sperber qui restreint le sujet aux problèmes du langage verbal<sup>8</sup>, alors que Prieto non seulement rattachait très étroitement la pertinence à la pratique<sup>9</sup> (nous verrons ce que cela signifie) mais il l’élargissait aussi à l’interprétation de l’usage de tous les objets. En cela Prieto a même fait œuvre de pionnier. Cependant, comme les deux acceptions sont absolument indépendantes l’une de l’autre, les psychologues cognitivistes n’ont pas songé à Prieto alors que celui-ci avait aussi mis en évidence, bien avant tout le monde, ce que depuis Gibson on appelle les *affordances*<sup>10</sup>, c’est-à-dire les pertinences qu’un objet présente puisque c’est en fonction de nos pratiques, nous décidons quelles sont celles qu’il faut retenir. Il faut donc aussi relire *Pertinence et Pratique* à la lumière du concept psychologique d’*affordances*, c’est un ouvrage éclairant et qui permet de mettre un frein aux déconstructivismes expérimentaux<sup>11</sup>. Je me souviens avoir utilisé les

<sup>8</sup> Sperber et Wilson définissent la pertinence comme la « propriété unique (...) qui détermine quelle information particulière retiendra l’attention d’un individu à un moment donné » (Sperber & Wilson 1986: 76 de la traduction française). Sperber – à la suite de Grice – définit la communication verbale comme une « communication ostensive » (ou « ostensive-inférentielle »), dans la mesure où l’émetteur présente au récepteur des stimuli à partir desquels celui-ci établit des inférences, il affirme en outre que le principe de pertinence (qui n’a rien à voir avec la pertinence de Prieto, mais qui serait plus proche de la ‘maxime pragmatique’ de Peirce) « n’est valable que pour la communication ostensive ». (*ibid*: 235).

<sup>9</sup> Cf. Prieto (1975: 152): « Connaissance et praxis sont inséparables », qui démontre à nouveau un pragmatisme classique.

<sup>10</sup> J’ai consacré le § 3.4.6 de *Kant e l’ornitorinco* (Eco 1997: 137 svv. [pour la trad. franç. p. 165]) au fait que la notion d’*affordance* de Gibson équivalait à la pertinence priétienne.

<sup>11</sup> Cf. par exemple, Prieto (1975: 149): « il n’y a que [la] réalité [matérielle] qui soit donnée indépendamment de l’homme, en sorte que, s’il n’y avait pas justement les connaissances de la réalité matérielle, il n’y aurait rien d’autre que cette réalité qui puisse être connu. »



idées de Prieto lors d'un débat en Angleterre avec Rorty qui soutenait déjà que les faits n'existaient pas mais seulement les interprétations qu'on en donne<sup>12</sup>, et il allait même jusqu'à dire que les objets n'existaient pas non plus mais seulement les manières dont on interprétait ces objets. Il illustre cela avec un exemple tout à fait déplorable (qu'il a ensuite retiré du texte imprimé) en disant: je peux utiliser un tournevis pour dévisser, je peux utiliser un tournevis pour ouvrir un paquet (ce qui est très vrai des livres que vous envoient aujourd'hui les éditeurs et qui sont emballés avec du papier adhésif, immondes objets que l'on ne peut ouvrir qu'avec un tournevis) et il ajoute je peux aussi me gratter l'intérieur de l'oreille avec un tournevis. Je me souviens lui avoir répondu, précisément en citant Prieto, que la longueur de la partie métallique et la longueur de la poignée rendaient le fait de se gratter l'oreille avec un tournevis très dangereux parce qu'il suffisait d'un faux mouvement pour se perforer le tympan ! Et qu'il est donc beaucoup plus utile, comme le fait l'humanité, d'utiliser un cure-dent avec un peu de coton au bout<sup>13</sup>. Mais la faille de l'argument de Rorty, c'est qu'il ne tenait pas compte du fait que les objets offrent des éventails de pertinence, et que nous les choisissons en fonction de certaines pratiques. Mais aussi qu'en fonction de certaines pratiques il est des pertinences qui sont fallacieuses et n'existent pas. C'est la raison pour laquelle j'ai dit alors qu'il y a des pertinences 'folles' (comme celle du tournevis utilisé, en dépit du danger que cela représente, pour se gratter l'intérieur de l'oreille), mais qu'il y a surtout des pertinences impossibles, comme par exemple le fait qu'un tournevis du fait même qu'il ne peut rien contenir ne pourra jamais être utilisé comme cendrier. Dans le premier essai de *Kant e l'ornitorinco*, j'utilisais l'expression de 'lignes de résistance de l'être' pour me référer à ces pertinences impossibles. (Eco 1997: 37 svv.)<sup>14</sup>.

Je conseillerais donc de bien relire aujourd'hui encore le livre de Prieto qui – comme d'autres choses qu'il a écrites – me paraît avoir été annonciateur de nombreuses théories et de nombreux points de vue exprimés par la suite.

Umberto Eco  
Scuola Superiore di Studi Umanistici  
Bologna

<sup>12</sup> J'ai consacré deux ouvrages au problème des *limites* de l'interprétation: Eco (1990) et (1992). On trouvera dans ce second ouvrage la trace du débat avec Rorty auquel je fais référence ici.

<sup>13</sup> Cf. Eco (1992: 174 sv. [p. 135 de la trad. franç..])

<sup>14</sup> Cf. Eco 1997: 38 svv. [p. 54 svv. de la trad. franç. que nous redonnons ici. NdT]: «i limiti naturali ci sono [.. (prouve) l'existence de ces limites naturelles]»; ou encore: «L'essere può non avere un senso, ma *ha dei sensi*; forse non dei sensi obbligati, ma certo *dei sensi vietati* [L'être peut bien ne pas avoir un sens, mais *il a des sens*; sans doute pas des sens obligatoires, mais à coup sûr *des sens interdits*.]», «la realtà impone restrizioni alla nostra conoscenza solo nel senso che rifiuta interpretazioni false [la réalité n'impose des restrictions à notre connaissance (...) qu'au sens où elle rejette les fausses interprétations]».

## BIBLIOGRAPHIE

- Barthes, Roland, 1964, *Eléments de sémiologie*, «Communications», 4, pp. 91-135
- Buysse, Eric, 1943, *Les langages et le discours*, Bruxelles, Office de Publicité
- De Mauro, Tullio, 1970, *Proposte per una teoria formalizzata del noema lessicale e della storicità e socialità dei fenomeni linguistici*, in: *Linguaggi nella società e nella tecnica* (Studi per il centenario della morte di C. Olivetti, Milano 1970), pp. 39-81 [revu et publié sous le titre *Saggio di teoria formalizzata del noema lessicale*, in De Mauro, *Introduzione alla semantica*, Bari, Laterza, 1965, pp. 235-282 (à partir de l'édition de 1971)]
- Id.* 1971, *Senso e significato*, Bari, Adriatica
- Eco, Umberto, 1968, *La struttura assente*, Milano, Bompiani [trad. franç. *La structure absente*, Paris, Mercure, 1972]
- Id.*, 1975, *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani
- Id.*, 1984, *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi [trad. franç.: *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF, 2<sup>e</sup> éd., 1992]
- Id.*, 1990, *I limiti dell'interpretazione*, Milano, Bompiani [trad. franç.: *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992]
- Id.*, 1997, *Kant e l'ornitorinco*, Milano, Bompiani [trad. franç.: *Kant et l'ornithorynque*, Paris, Maisonneuve, 1999]
- Id. et alii* 1992, *Interpretation and Overinterpretation*, Cambridge, Cambridge University Press [trad. ital.: *Interpretazione e sovrainterpretazione*, Milano, Bompiani, 1995, trad. franç.: *Interprétation et surinterprétation*, Paris, PUF, 1995]
- Garroni, Emilio, 1968, *Semiotica ed estetica*, Bari, Laterza
- Id.*, 1972, *Progetto di semiotica*, Bari, Laterza
- Id.*, 1977, *Ricognizione della semiotica*, Roma, Officina
- Gibson, James J., 1978, *The Ecological Approach to Visual Perception of Pictures*, «Leonardo» 11/3, pp. 227-235
- Prieto, Luis J., 1964, *Principes de noologie*, The Hague, Mouton
- Id.*, 1966, *Messages et signaux*, Paris, PUF
- Id.*, 1975, *Pertinence et pratique*, Paris, Minuit
- Rorty, Richard, 1992, *The Progress of the Pragmatist*, in: *Eco et alii* (1992), pp. 81-99 (de l'édition italienne)
- Sperber, Dan & Wilson, Deirdre, 1986, *Relevance. Communication and Cognition*, Harvard, Harvard University Press [trad. franç.: *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit, 1989]

Marcello Walter Bruno

SÉMIOLOGIE DE L'AURA  
LUIS PRIETO ET L'ŒUVRE D'ART A L'ÉPOQUE  
DE L'IMAGE CINÉMATOGRAPHIQUE

La question de l'art semble plus apte  
à recevoir une réponse philosophique qu'artistique.  
Nigel Warburton

Qu'est-ce que la sémiologie de Prieto a à voir avec l'ange de Benjamin? L'audacieux rapprochement a été fait par Andrea Valle dans l'essai *Calcul des faits possibles. Jorge Luis Prieto, Travis Bickel et l'ange de l'histoire* (dans Caprettini & Valle 2006) où le final du film de Scorsese et Schrader *Taxi Driver* sert à montrer le problème du passage du chaos des événements bruts (que l'*Angelus novus* de Benjamin voit comme pure actualité catastrophique) à l'ordre de l'interprétation (donc l'insertion de la « matière première » des événements dans un cadre rationnaliste, par le biais d'une opération que nous appellerons *framing* ou « pertinentisation »). Le protagoniste du film est caractérisé par la recherche du sens de son propre voyage terrestre (le chauffeur de taxi n'est-il pas ce voyageur professionnel dont le sens de marche est hétéro-déterminé par une série infinie de commanditaires? voici l'identification totale du sujet dans la fonction actantielle à travers l'assimilation anagrammatique du nom dans le titre: trAvIsbIckIE = tAxIdrIvEr) et le parcours de Valle dans la sémiologie fonctionnelle-structuraliste de Prieto

montre comment l'interprétation épistémologique de la découverte du phonème (cf. l'appendice de Prieto 1966) finisse par renouer certains points névralgiques – la pertinence et la pratique, l'objet et le sujet, le point de vue et la vérité – jusqu'à arriver à une théorie de l'instrumentalisation, une praxéologie générale, qui est déjà une anthropologie philosophique. La sémiotique générale de Prieto existe, en somme, mais là où l'ange de l'histoire ne voit que des fragments d'essais, morceaux fractals d'une théorie auto poétique, le sémiologue du cinéma peut essayer de faire un nouveau montage des attractions.

### *Sémiotique, esthétique et marxisme*

Luis Prieto ne cite jamais Walter Benjamin – même s'il met en exergue dans *Pertinence et pratique* un poète très proche de Benjamin, Bertold Brecht – mais le deuxième volume des *Saggi di Semiotica* commence par une réflexion sur le mythe de l'original (l'original en tant qu'objet d'art et objet de collection, Prieto, 1988) qui devrait rentrer dans toute anthologie sérieuse sur les rapports entre art et technique ; ce volume se termine par un essai sur la signification de l'œuvre d'art (« trop particulier [et] écrit dans des circonstances trop particulières pour qu'il puisse être dédié à quelqu'un d'autre qu'à mon épouse Helvecia ») qui s'ouvre à des horizons qu'aujourd'hui nous pourrions appeler de sémiotique de l'esthésie ou d'esthétique phénoménologique. Au milieu, un essai dense sur l'image « spécifiquement » photographique et cinématographique (considérée comme un instrument très particulier, qui – pour faire partie d'une pratique symbolique dans laquelle est en jeu un référent – doit être produit suivant une technique dont cet i est une partie constituante) semble mis exprès pour reprendre le discours laissé en suspend par *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique* (Benjamin 1936). Quel est ce discours ?

En premier lieu, soutient Benjamin, l'époque de la reproductibilité technique de l'art semble établir l'irréparable perte d'un caractère traditionnel : l'*aura*, c'est-à-dire l'atmosphère originare et unique qui entourait une œuvre. Le fait que l'art ait perdu son aura signifie, du moins à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'elle semble avoir perdu sa valeur culturelle traditionnelle (magico-religieuse) liée au *hic et nunc* de sa propre originalité, avec l'excuse qu'elle s'adresse à la masse, sous forme de produit techniquement reproductible. Donc, outre à l'idéal de l'authenticité (à la base du rapport entre original et copie), est également en question la progressive affirmation de nouvelles formes d'art (la photographie, le cinéma) dans lesquelles production et reproduction coïncident [...] (Vercellone, Bertinetto & Garello 2003 : 288-289)<sup>1</sup>

La définition « atmosphérique » de l'*aura* signifie, pour être précis, que le concept de « aura » n'est jamais proprement défini, délimité par Benjamin ; ni pourrait proprement l'être, puisqu'il s'agit d'un concept qui ne relève pas d'une sémio-

<sup>1</sup> Nous avons préféré traduire nous-même en français les citations dont l'original est en italien.

tique textuelle (l'aura n'est pas une qualité du sens ou de la semence – c'est-à-dire que ce n'est pas une caractéristique du signe en tant que tel) mais plutôt d'une psychologie sociale, d'une anthropologie religieuse, d'une sémiotique de la culture. Mais si par «aura» l'on entend l'ensemble de cadres sociaux et cognitifs qui font de l'art ce qu'il est, si l'on entend le contexte du circuit de l'art (représenté aujourd'hui par les galeristes, les commissaires d'expositions, les conservateurs de musées etc.) avec ses fonctions discursives (le *packaging* descriptif, la critique en tant qu'activité de *framing*), il est alors possible – contrairement à l'hypothèse de Benjamin de la disparition de l'aura après l'introduction des technologies de reproduction visuelle – que dans le système de l'art du XVIII<sup>e</sup> siècle

les choses se soient passées différemment. Précisément pour ses récentes tendances à l'intellectualisation, beaucoup d'œuvres d'art contemporaines consistent exclusivement en l'aura qui les entoure. (Dal Lago & Giordano 2006: 18)

L'aura n'est pas morte du tout dans cette conception sociologique, mais elle est vivante et fait bien vendre: la différence par rapport au passé est que la caractéristique culturelle de l'œuvre d'art était basée sur le caractère religieux de la valeur d'usage, tandis que la modernité a déplacé l'accent sur le charisme de l'auteur et donc sur la valeur de la *griffe* (sur l'original en tant que produit exécuté personnellement par l'auteur), en même temps, la postmodernité trouve l'"aurisation" directement dans la valeur d'échange de la marchandise esthétique (valeur surdéterminée par le système autoréférentiel du marché de l'art). Autrement dit «l'aura d'une œuvre d'art est simplement l'effet qu'elle produit» (*ibidem*: 141); mais, d'autre part, «si on *organise* la vision de quelque chose comme art, voici que l'aura apparaît» (*ibidem*: 142, c'est nous qui soulignons). Donc, l'effet "auratique" dépend de l'œuvre, mais l'œuvre dépend du système de l'art: dans ce sens l'aura existe encore, mais en tant que valeur ajoutée – créée par le marché – à un objet (ou un événement) qui fonctionne comme le «mcguffin» théorisé par Hitchcock.

Cela signifie-t-il que le concept de «aura» a uniquement une valeur sociologique, comme effet et cause de relations sociales (qu'elles soient créées par l'industrie culturelle ou par les intégrismes politico-religieux)? La question, avant d'être sémiotique, est politique, car elle demande un jugement sur la valeur libertodémystifiant ou idéologico-fétichiste autant de la prétendue culture de masse (hausse du niveau spirituel/intellectuel moyen ou manipulation des consciences de la part des industries culturelles?) que de la prétendue culture d'élite (l'art moderne est une révolution déconstructiviste ou l'énième bien-refuge du capitalisme tardif?). Il ne faut pas oublier que le Juif errant Walter Benjamin, qui s'échappe des nazis en emportant avec lui un tableau de Paul Klee, et l'Argentin errant Luis Prieto, que le coup d'état de 1966 pousse d'abord à Alger puis à Paris et enfin à Genève (la chaire de Saussure!), ont en commun d'avoir choisi explicitement leur

camp, à gauche, même si il y a quelques différences. Si le marxisme de Benjamin est un marxisme talmudique, dans lequel l'ange de l'histoire donne la parole au passé incompris et la théorie esthétique est moins que la pratique du collectionnisme (Fuchs est, pour ainsi dire, meilleur que Hegel), celui de Prieto est un marxisme «praguois», dans lequel la révolution phonologique (la dénaturalisation de l'identité) devient la base d'une théorie de la praxis qui coïncide avec une sémiotique scientifique. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le dernier chapitre de *Pertinence et pratique*, qui parle de la distinction entre sciences humaines et idéologie, soude l'axe Saussure/Troubetzkoy avec l'axe Marx/Bourdieu, le structuralisme linguistique avec le matérialisme historique, à la recherche d'une «objectivité» épistémologiquement fondée sur le concept de l'arbitraire.

Pourrions-nous introduire Prieto dans la lignée d'une esthétique (néo)marxiste ? Sa théorie de la connaissance semble faite pour donner un fondement sémiotique au concept de «reflet esthétique» de Lukacs («le rôle de l'art est la représentation fidèle et véridique de toute la réalité dans son ensemble» selon la formule des *Contributions à l'histoire de l'esthétique*), basé sur la catégorie de «particularité» (l'art reproduit l'essentiel) et sur la notion de «type» (ce qui implique une prospective, un point de vue, donc une prise de position «idéologique» de l'artiste) : la dialectique entre pertinence et pratique est ce dont le «réalisme critique» de Lukacs a besoin pour ne pas tomber dans le «réalisme socialiste». L'assimilation prietienne de l'œuvre d'art à l'invention technico-scientifique (qui est un concept avant d'être un objet) aurait plu au Della Volpe de la *Critique du goût*, pour lequel l'art est raison, la discoursibilité du discours poétique est procédure rationnelle-intellectuelle, et la cohérence du texte esthétique est impossible à établir sans référence à une signification conceptuelle à véhiculer.

Prieto (1975 : 74-75), après avoir défini la «fiction artistique» comme une sorte de connotation sans dénotation (défonctionnalisation de l'opération de base, avec référence «au roman ou au film de fiction, à la fiction architectonique constituée par exemple d'un arc de triomphe ou aux produits de cet art essentiellement 'fictif' qu'est la bijouterie»), se relie à Bourdieu pour supposer «un lien entre le fait que la fiction artistique soit devenue la norme dans la production d'œuvres d'art et l'avènement de l'ordre bourgeois». En effet

Tant qu'on a à faire à une œuvre d'art non fictive [comme le film documentaire, le portrait, le tableau religieux ou, bien entendu, la maison, le pont et la chaise], le déchiffrement de celle-ci qui se limite à l'opération de base, même s'il n'atteint pas le «contenu artistique», possède déjà un sens en soi, tandis que, s'il s'agit d'une œuvre artistique de fiction, dans la quelle l'opération de base n'est qu'un prétexte pour la connotation, un déchiffrement ainsi limité est dépourvu de sens. Dès qu'il y a donc fiction artistique, le déchiffrement de l'œuvre d'art au niveau de l'opération

de base, qui est à la portée de la majorité des membres du groupe social, n'a de sens que s'il mène au déchiffrement connotatif, réservé à une minorité. (*ibidem*)

L'œuvre d'art est étudiée par la sémiologie de la connotation, là où la connotation est définie non pas comme quelque chose d'étranger à la signification, mais comme une façon de concevoir un objet qui suppose une autre façon (notatrice), donc comme une conception « subsidiaire » par rapport à une autre conception du même objet; la fonctionnalisation sociale des connotations (d'elles-mêmes neutres) a à voir avec les préjugés de classe, parce que c'est dans la relation instrument/opération que « se démarquent ceux qui ont la prétention d'appartenir à une élite » (Prieto 1975: 71). La communication artistique est une sorte de fonctionnalisation de la connotation, donc elle aussi se prête à des phénomènes de « distinction »: l'aura de l'objet unique et/ou original, à l'intérieur de ce contexte théorique, serait seulement un phénomène économique, parasitaire par rapport au « contenu artistique » de l'objet.

Reste le fait que même une sémiotique marxiste est avant tout une sémiotique, qui a besoin de définir son champ d'intervention, c'est-à-dire son objet d'étude et sa méthode d'approche scientifique. Pour Prieto (1966: préface à l'édition italienne, 1971) les « objets littéraires » sont de toute façon des signaux linguistiques (comme ceux étudiés par la linguistique, mais « doublement communicatifs ») et les objets artistiques qui ont une fonction non communicative (ex. les objets architectoniques ou de *design*) sont de toute façon des signaux (iconiques et analogiques) et pas simplement des index conventionnels. On pourrait en déduire que

l'étude des objets artistiques se situe au niveau du domaine de la sémiologie de la communication. Puisque, cependant, la communication artistique utiliserait à ses fins, et dans tous les cas, la sémantisation d'un comportement – ce qui consisterait autrement dit en un usage particulier du phénomène duquel la signification non communicative est le résultat – on peut supposer que la sémiologie qui concentre son attention sur un tel phénomène soit plus apte à son étude que la sémiologie de la communication; ou, pour mieux dire, puisque la sémiologie dans toutes ses orientations n'est pour le moment [1970], en grande partie, qu'un projet, on peut supposer que seule l'évolution de la sémiologie de la signification rendra possible l'étude rigoureuse de l'objet artistique. (*ibidem*: 12)

L'esthétique sémiotique réussira-t-elle à dissoudre ou à résoudre le problème de l'aura? La question doit être abordée en suivant les deux souches tirées par Benjamin: celle de la reproductibilité technique, qui renvoie à une sémiotique de l'image photographique et cinématographique; et celle des notions d'originalité et/ou d'unicité. Voyons comment Prieto s'est attaqué avec ces sujets.

*La reproductibilité technique du référent*

Dans l'essai *Entre signal et indice : l'image photographique et l'image cinématographique* (Prieto 1991b), un objet ressemblant à un autre est « une image » s'il satisfait trois conditions :

- c'est un objet matériel (pas une représentation mentale) ;
- il intervient en tant que moyen dans une pratique symbolique (dont le but est un objet de pensée, pas un objet matériel : donc une communication ou interprétation d'indice) ;
- l'autre objet matériel auquel il ressemble intervient également (en qualité de référent) dans cette pratique symbolique.

Exemple : une échographie, faite pour établir le sexe d'un enfant (c'est le but qui fait l'image !), est une entité matérielle qui – en plus d'être utilisée comme indice – ressemble au référent (le fœtus avec ses attributs anatomiques, qui sont représentés par l'image).

La spécificité de l'image photographique réside dans la technique avec laquelle celle-ci est produite : une image peut être considérée proprement photographique quand le référent est, avec la caméra, la cause directe (le photogramme imprimé comme négatif sur la pellicule vierge – mais qui est considéré « pré-image » étant donné qu'il n'intervient pas comme moyen dans la pratique symbolique) ou indirecte (la photo imprimée sur papier sensible vierge). Bien entendu Prieto écrit avant l'apparition des caméras digitales et des images virtuelles comme celles des téléphones mobiles : il insiste donc inutilement sur le caractère « stable » de l'image photographique, toujours imaginée en relation avec un support matériel manipulable (la pellicule, le papier). Mais l'essentiel est dit : la photo est une image-instrument (pas une image-expédient) qui peut être soit un indice (comme beaucoup de photos d'actualité fondées sur l'« inconscient optique » de Benjamin) soit un signal.

La cinématographie naît quand on essaie de photographier l'objet spatial en mouvement, c'est-à-dire quand on essaie de produire des images bidimensionnelles mobiles (objets spatiotemporels constitué et d'un objet spatial bidimensionnel dynamique, et d'un événement) dont le mouvement est causé par le référent. Si le théâtre doit être entendu comme une représentation d'événements (*mimesis praxeos!*) par le biais d'« images tridimensionnelles mobiles » (les acteurs sont des images, c'est-à-dire des signes iconiques : la signification est le personnage), l'image cinématographique doit être définie image photographique mobile, ou image bidimensionnelle mobile produite suivant une technique dans laquelle le référent intervient comme moyen.



Prieto dit que c'est un faux problème que de se demander si l'image mobile existe réellement ou si elle est simplement une illusion, puisque l'unique réalité effective est celle des images statiques successives (les photogrammes, qui ne sont autre que des pré-images photographiques statiques), comme dans l'image télévisuelle il n'y a en réalité que des points lumineux successifs. Par contre les images « vidéo » (électroniques ?) – tout comme leur variété que sont les images télévisuelles en direct – satisfont « toutes les conditions pour être considérées images cinématographiques »: en effet « dans la technique de production des images vidéo le référent avec l'aide de la caméra vidéo est le moyen par lequel la bande magnétique vierge est transformée en bande enregistrée, et celle-ci et le magnétoscope (lecteur vidéo) constituent ensemble le moyen par lequel *l'écran devient l'image bidimensionnelle mobile* » (Prieto 1991b: 147, c'est nous qui soulignons). On peut donc voir comment, en parlant de télévision, Prieto résout – sans le savoir – l'ancien problème bergsonien du « faux mouvement » du cinéma-cerveau: il est vrai que l'entité physique ultime du film est le photogramme – tout comme pour l'image digitale on arrive au pixel, qui ne signifie pas davantage que le ne fait un phonème –, mais le photogramme (tout comme le soi-disant *frame* ou « tableau » télévisé ?) n'est qu'une « pré-image »; le statut d'« image » au sens propre du terme est réservé à l'objet spatiotemporel supporté par le ciné-écran ou par l'écran télé. L'image-mouvement est la transcendance des pré-images en tant que objets spacieux: la durée est un composant reproductible du référent.

Si la télévision des débuts (« en direct » sans « effets spéciaux » ou trucs visuels) et les premiers enregistrements sur bande vidéo (toujours sous-entendus comme technologie de reproduction visuelle, sans manipulations électroniques) peuvent être assimilés au « cinéma » (ce dernier également compris dans l'acception strictement « photographique » posée par Prieto) malgré les différences d'appareillage de production et réception, les dessins animés *ne peuvent pas* être considérés comme du cinéma car le référent n'intervient pas dans la production des images.

Quant au cinéma sonore, celui-ci « commence seulement quand les éléments audibles du référent sont la cause de ceux que l'on entend dans la salle » (*ibidem*: 146): en somme, avec l'enregistrement en prise directe transformé en colonne audio de la pellicule. Bien sûr, le sonore comporte le problème du rapport entre signal et code: l'audio vision n'est-elle pas immédiatement pluri-codes? Mais Prieto (*ibidem*, note 17) tient à distinguer le « cinéma » du « film »: l'image cinématographique est un (unique objet qui fonctionne comme) signal – et cet unique signal est destiné à un unique code; l'image « spatiotemporelle » peut en tant que telle (en tant qu'objet spatiotemporel, c'est-à-dire événement) représenter un événement-référent, avec ses éléments visibles (réductibles à objets spacieux, les pré-images photogrammatiques) et ses éléments audibles (objets temporels: la langue-référent, la musique-référent, les bruits-référents et, nous dirions, tout

l'audio «diégétique» et «profilmique»). Dans le film – et donc dans le texte concret audiovisuel qui est le résultat d'opérations complexes qui mettent en jeu différentes techniques – outre au «code cinématographique» il peut exister des «codes d'accompagnement», comme par exemple la «musique d'accompagnement» (cf. Prieto 1966: 22, note 15) et la «langue d'accompagnement»: le film peut donc aller au-delà de la représentation (reproduction) de l'événement-référent, en ajoutant des éléments que nous appellerons «extradiégétiques» (la voie *over*, la musique qui vient de la fosse d'orchestre) ou «post-produits» (manipulation des pré-images, effets spéciaux visuels ou sonores).

Une complexification ultérieure provient de la considération de la fiction cinématographique, dans laquelle l'image reste (de manière basique) «photographique» comme la technologie de production – qui donc implique nécessairement un profilmique – mais remplace le référent avec un objet qui lui ressemble; Prieto appelle évidemment «acteur» la pré-image qui occupe la place d'un référent-personne («personnage») dans la technique au moyen de laquelle on produit l'image de ce référent, et appelle (moins évidemment) «scénographie» une pré-image qui intervient à la place d'un référent-non-personne (mais ici on voit comment le concept de «pré-image» est passé du filmique au préfilmique ou mieux encore profilmique, c'est-à-dire du photogramme au set). L'idée de la «vérité» de l'image photographique ou cinématographique est évidemment relative à la possibilité d'«établir si le référent même – et pas une scénographie ou un acteur – intervient dans la production de l'image» (Prieto 1991: 150); mais cette possibilité met en jeu la détermination du référent, qui peut être spécifique (fonctionnelle) ou numérique (ontologique). Si le référent d'une photographie est «cathédrale gothique», la photo prise à Amiens est fonctionnellement équivalente à celle prise à Beauvais; mais si dans le film de Costa-Gravas *Porté disparu* la scène tournée au palais présidentiel de Montevideo (objet numériquement déterminable, c'est-à-dire unique et individuel) a été tournée au palais présidentiel de Santiago du Chili, alors nous ne sommes pas en présence du référent-non-personnage mais bien d'une pré-image scénographique.

Maintenant, cette fondamentale distinction entre l'identité spécifique et l'identité numérique est de manière évidente liée à la question du sujet (et de la distinction *ego/alter*), problème auquel la sémiotique priétienne prévient par le biais de l'étude des pratiques (l'exécuteur d'une pratique est le sujet) et de la connotation. Mais, comme on peut lire dans l'essai *Décision et sujet*,

il y a encore un autre problème dans lequel la sémiotique [priétienne (! MWB)] fait intervenir la notion de «sujet», c'est-à-dire le problème de la signification de l'œuvre d'art. Pour ce qui est de ce problème-ci le parcours d'une telle sémiotique a été toutefois exactement l'inverse de celui par elle suivi au cours de l'étude des deux autres. Celle-ci ne conduit en effet pas à l'étude du sujet provenant de la réflexion

sur l'œuvre d'art, mais, au contraire, ce sont les conclusions auxquelles cette sémiotique arrive dans l'étude du sujet, qui semblent susceptibles de contribuer à l'éclaircissement des problèmes qui regardent le phénomène artistique. (*ibidem*: 160)

### *Le mythe de l'original dans la communication esthétique*

Ce qui fait qu'une œuvre d'art en est une, pour le Prieto de l'essai *Hypothèse sur la signification de l'œuvre d'art*, ce n'est pas la façon par laquelle elle signifie (le canal dont elle se sert pour signifier) mais le fait qu'elle signifie, son type particulier d'objet de pensé – qui est: l'être un un précis.

On aurait affaire à un signe artistique c'est-à-dire à une œuvre d'art à chaque fois que quelqu'un – l'auteur-, à travers un objet produit exprès ou à travers un objet dont il se sert en même temps pour « narrer » ou exposer un « argument » ou pour satisfaire une autre fonction [...] signifie son être 'un', l'être le 'un' particulier qu'il est. (*ibidem*: 247)

Les œuvres d'art sont des objets matériels, et en tant que tels (en tant que « réalisation » d'un projet artistique) elles se divisent en trois types (cf. l'essai *Sur les différents types d'objets matériels et sur le type d'objet matériel qui constitue le sujet*):

- spatiaux (ex. un tableau),
- spatiotemporels (ex. la projection d'un film),
- temporels (ex. l'exécution d'un passage musical).

Voyons comment prend forme le problème de l'identité spécifique de l'œuvre d'art temporelle dans l'essai *L'interprétation de l'œuvre musicale* (toujours dans Prieto 1991). Un musicien qui joue de tête se comporte comme le copiste d'un tableau: pour produire une réalisation de l'œuvre spécifiquement identique à celle « originale » (que l'on suppose écoutée, en direct ou enregistrée, une ou plusieurs fois), il devra décider quelles sont les caractéristiques pertinentes qui doivent être reproduites (produites à nouveau pour avoir une nouvelle réalisation de la « même » œuvre). Mais un interprète professionnel se sert d'une partition, qui n'est pas une réalisation de l'œuvre mais bien un « concept », et à cet ensemble de caractéristiques nécessaires ajoute « d'autres caractéristiques déterminées, qui sont elles aussi pertinentes à ses yeux – et qui le sont également pour l'auditeur, du moment que ce dernier distingue entre elles les interprétations de la même œuvre faites par différents musiciens » (*ibidem*: 50). L'objet produit par l'interprète est, en somme, la réalisation commune de deux œuvres musicales distinctes (constituées d'identités spécifiques différentes): l'œuvre créée par l'auteur, dont l'identité spécifique est définie par les caractéristiques indiquées dans la partition; et l'œuvre créée par l'interprète, qui ajoute ses propres pertinentisations – nous pourrions dire, son style.

Ce qui est dit pour l'œuvre musicale vaut également pour les œuvres théâtrales, chorégraphiques, etc. c'est-à-dire, de manière générale, pour toutes les œuvres dans lesquelles la dimension temporelle intervient dans la réalisation, et *que pour celles-là*. Il me semble maintenant évident que cette limitation s'explique, d'une part, par le fait qu'au seul sujet des œuvres mentionnées l'on admette que leurs réalisations ne sont pas seulement leurs originaux et, d'autre part, par le caractère éphémère des réalisations de ces œuvres, qui oblige à produire constamment de nouvelles réalisations. (*ibidem*: 53, Prieto souligne)

Bien entendu l'insistance sur le « caractère éphémère » de la réalisation musicale délaisse le problème de la reproduction phonographique – qui déplace la musique du statut de objet purement temporel (donc à reproduire dans le sens d'une fabrication *ex nihilo* de la matière du signifiant) à objet spatiotemporel (comme dans le cinéma sonore, où la reproduction de la musique doit être considérée comme une réactivation technique d'un signal fixé de manière permanente sur un support) -, mais il reste la déconnection sémiotique entre l'objet et le projet: une chanson est un « concept » (qui doit être considéré, je pense, comme *type* textuel) qui ne doit pas être confondu avec sa réalisation concrète (*token*). Mais que se passe-t-il si l'on considère les objets artistiques spatiaux, c'est-à-dire les œuvres picturales ?

L'essai de 1988 *Le mythe de l'original: l'original comme objet d'art et objet de collection* commence par la distinction entre « identité spécifique » (ensemble des caractéristiques – entre les infinies possédées par un objet et qu'un objet individuel peut partager avec d'autres objets individuels – considérés pertinents par un sujet par rapport à un but déterminé) et « identité numérique » (l'individualité même, non partageable avec aucun autre objet, par laquelle chaque objet n'est identique qu'à soi-même) pour définir l'authenticité: « authentique est l'objet numériquement déterminé ou chacun des objets numériquement déterminés qui sont les seuls, parmi tous ceux qui possèdent une identité spécifique, à se trouver dans un rapport donné avec un autre objet, à son tour numériquement déterminé, et éventuellement avec une détermination temporelle de celui-ci » (Prieto 1991: 25). La double acception de l'authenticité comporte une double acception de la fausseté: la fausseté numérique (non vérifiable, comme on peut le voir dans le film de Daniel Vigne *Le retour de Martin Guerre*, et comme l'identité numérique: même un test de l'ADN, pour Prieto, ne fait que vérifier l'identité spécifique) et la fausseté spécifique, en principe vérifiable (ou attribuable avec des degrés de probabilité).

Après quoi, le passage conceptuel central est celui dans lequel Prieto définit l'œuvre d'art comme un cas particulier d'invention, étant donné que

- l'invention n'est pas un objet mais un concept, c'est-à-dire cette (et seulement celle-là) identité spécifique dont l'inventeur pense qu'un objet doit être pourvu pour être efficace comme moyen pour atteindre un certain but;

- une invention est «exécutée» (réalisée) quand est produit un objet pourvu de l'identité spécifique qui constitue l'invention;
- un objet est la réalisation de l'invention (c'est-à-dire de l'identité spécifique qui la constitue) quel que soit son identité numérique, par conséquent deux objets numériquement distincts sont tous les deux et au même titre des réalisations de l'invention s'ils sont tous les deux pourvus de la susdite identité spécifique;
- l'inventeur (créateur de l'identité spécifique qui constitue l'invention) n'est pas nécessairement l'exécuteur ou le réalisateur de l'invention (c'est-à-dire le producteur de l'objet pourvu de l'identité spécifique qui constitue l'invention).

En somme, les Frères Lumière sont les inventeurs de l'appareil cinématographique même si ce ne sont pas eux qui ont physiquement construit le prototype; quel que soit l'appareillage doté de certaines caractéristiques déterminable, c'est un «appareil cinématographique Lumière» même s'il n'a pas été physiquement construit par les Lumière; un objet numériquement déterminé est un «faux» appareil Lumière si ses caractéristiques techniques et fonctionnelles diffèrent ou si des caractéristiques temporelles se sont rendues pertinentes (vérifiabilité de la date de fabrication aux alentours de 1895) ou spatiales (vérifiabilité du lieu de production, qui devrait être la fabrique Lumière).

Maintenant, l'auteur d'une œuvre d'art [...] ne procède pas de manière différente par rapport à l'inventeur. Quand c'est lui-même qui exécute son œuvre, l'auteur *ne cherche rien d'autre* que la production d'un objet qui présente certaines caractéristiques et qui soit donc pourvu d'une identité spécifique précise. Plus particulièrement, l'identité numérique de l'objet à produire *ne semble pas l'intéresser du tout* et ce n'est jamais en en tenant compte que, une fois l'objet produit, l'auteur l'accepte ou pas comme une réalisation réussie de son œuvre.

Donc, en clair:

- l'œuvre d'art n'est pas un objet mais un concept, c'est-à-dire cette (et rien que celle-là) identité spécifique dont l'inventeur pense qu'un objet doit être pourvu pour être efficace comme moyen pour atteindre un certain but;
- une œuvre d'art est «exécutée» (réalisée) quand est produit un objet pourvu de l'identité spécifique qui constitue l'œuvre;
- un objet est la réalisation de l'œuvre d'art (c'est-à-dire de l'identité spécifique qui la constitue) quel que soit son identité numérique, par conséquent deux objets numériquement distincts sont tous deux et au même titre réalisation de l'œuvre si tous deux sont pourvus de la dite identité spécifique;

- l'auteur (créateur de l'identité spécifique qui constitue l'œuvre) n'est pas nécessairement l'exécuteur ou le réalisateur de l'œuvre (c'est-à-dire le producteur de l'objet pourvu de l'identité spécifique qui constitue l'œuvre).

En reliant le point de vue de l'auteur au concept et l'exécution à l'objet, Prieto obtient comme résultat la déconnection entre l'identité spécifique de l'œuvre d'art et l'identité numérique de sa réalisation: œuvre (concept) et auteur (du projet des caractéristiques pertinentes d'un objet possible) existent au-delà du fait que les objets qui réalisent le concept soient nombreux, uniques, ou n'existent pas – et au-delà du fait que les objets soit réalisés par le même auteur ou par d'autres exécuteurs matériels. En somme, bien que au Prado il y ait l'exécution de l'œuvre *Guernica* effectuée par Picasso en personne, «n'importe quel objet, à condition qu'il soit pourvu, comme l'est sans aucun doute l'objet exposé au Prado, de l'identité spécifique que constitue *Guernica*, devrait être retenue, indépendamment de qui l'a produit, une réalisation de *Guernica* au même titre que l'objet exposé au Prado» (*ibidem*: 38).

L'exemple de Picasso est nécessaire pour aborder un problème – le mythe de l'original – qui ne semble pas concerner les arts temporels (basés en général sur la distinction facile entre projet et exécution: il est évident pour le public du théâtre que le texte spectaculaire ne doit pas être confus avec le texte dramaturgique) mais qui constitue historiquement, par exemple dans le débat sur la perte du caractère «auratique» de l'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique, une des questions inhérentes aux arts visuels en tant qu'arts spatiaux. Maintenant, c'est justement le caractère spatial de l'objet pictural et sculptural qui semble être la racine du problème: alors que l'objet temporel (une exécution musicale) ou spatio-temporel (une projection cinématographique) constitue un événement éphémère (nous pourrions dire un «service» par opposition à un «produit»: le spectateur paie un billet pour regarder et/ou écouter), le tableau est un objet matériel achetable et transférable comme n'importe quel autre «produit» physique. On peut, en somme, collectionner le tableau: et le collectionnisme, en tant qu'activité d'achat-vente, attribue une valeur en relation à la rareté de la marchandise; l'unicité, qui devrait être la caractéristique spécifique de l'original, n'est que la forme extrême de la rareté, et donc la forme extrême de la valeur économique de l'objet artistique.

Mais il y a un autre problème d'importance épistémologique, et c'est le fait que dans l'art pictural l'exécuteur coïncide avec l'auteur, faisant de l'objet-tableau le *type* de soi-même.

On a à faire ici à l'unique aspect des réalisations originales des œuvres d'art, à part leur valeur de collection, qui peut justifier leur préférence par rapport à toutes les autres. L'auteur de l'œuvre, en effet, puisque c'est lui-même qui l'a créée, sait nécessairement quelle est l'identité spécifique qui la constitue. Par conséquent,

l'original qui, par définition, a été reconnu par l'auteur comme pourvu de cette identité spécifique, en est certainement pourvu et constitue certainement une réalisation de l'œuvre. L'avantage que possède un original de ce point de vue ne justifie toute fois pas le refus a priori de la possibilité qu'un objet, sans être un original de l'œuvre, puisse être effectivement sa réalisation. (*ibidem*: 43-44)

Il existe deux procédures très différentes pour produire des réalisations non originales d'une œuvre en utilisant pour cela son original: celle manuelle de la *copie*, basée sur l'interprétation subjective des traits pertinents et qui doit donc être considérée comme réalisation « hypothétique » du concept; et celle mécanique de la *reproduction*, dans laquelle – en introduisant dans l'objet des caractéristiques possibles sans s'intéresser au fait qu'elles soient pertinentes ou pas et en mettant, si l'on peut dire, en suspens l'interprétation – et donc la probabilité que l'objet constitue effectivement une réalisation de l'œuvre devient une certitude. Et voilà que le cercle de la « spécificité » se ferme aussi pour l'œuvre d'art visuelle: l'invention de la photographie – avec laquelle « pour la première fois on réussit à produire, avec une technique dans laquelle le référent, autant tridimensionnel que bidimensionnel, intervient comme moyen, des images *bidimensionnelles* » (*ibidem*: 135, c'est Prieto qui souligne) – permet la *pertinentisation automatique inconsciente* (dans le sens que Benjamin parle d'« inconscient optique ») de l'objet pictural original, le tableau « authentique », en permettant le transfert « pratiquement total » de ses caractéristiques (donc de son identité spécifique) à un autre objet, sans même l'éventuelle « distorsion interprétative » (pertinentisation par excès ou par défaut) due à l'intervention d'un exécuteur humain.

L'aurisation de l'original reste en tant que *pertinentisation de l'identité numérique* utilisée par ce « spectateur modèle » particulier qu'est le collectionneur, tandis que le message de l'auteur (le concept) passe intacte dans toute la série des copies conformes à l'original, copies « identiques » (spécifiquement) sans être « authentiques ».

Marcello Walter Bruno  
Università della Calabria  
emmevubi@unical.it

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- W. Benjamin (1936), *L'opera d'arte nell'epoca della sua riproducibilità tecnica*, Einaudi, Turin, 2000. [= *Das Kunstwerk im Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit*]. Trad. franç.: *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, in *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000.

- G.P. Caprettini & A Valle (éd.), *Semiotiche al cinema. Esercizi di simulazione*, Mondadori, Milan 2006.
- A. Dal Lago & S. Giordano, *Mercanti d'aura. Logiche dell'arte contemporanea*, il Mulino, Bologne 2006.
- L.J. Prieto (1966), *Lineamenti di semiologia, Messaggi e segnali*. Laterza, Bari, 1971; en appendix, trad. ital. de: *La découverte du phonème. Interprétation épistémologique*. «La Pensée», n° 148 (1969), pp. 35-53 [= *Messages et signaux*, PUF, Paris].
- Id. (1975), *Pertinence et pratique*, Minuit, Paris.
- Id. (1985a), *Decisión y sujeto* «Psicoanálisis», Revista de la Asociación psicoanalítica de Buenos Aires, vol. VII (1985), N° 1-2, pp. 85-107. Trad. ital. *Decisione e soggetto*, in *Saggi di Semiotica*, II, 1991.
- Id. (1985b), *Sull'identità dell'opera d'arte* «Studi di estetica», vol. 7 (N.S. a.XIII/2, 1985), pp. 9-20. Bologna 1985. Trad. franç.: *Sur l'identité de l'œuvre d'art*, in: *Création et créativité*, pp. 77-92. Albeuve (VD) 1986.
- Id. (1988), *Il mito dell'originale: l'originale come oggetto d'arte e come oggetto da collezione*, in: *Museo dei musei* [catalogo di una mostra, a cura di L. Passetto], pp. 202-208. Firenze 1988; Ried, in *SS II* 1991. Trad. franç.: *Le mythe de l'original: l'original comme objet d'art et comme objet de collection*, «Poétique», N° 81, pp. 3-19. Paris 1990; réimpr. in: *Esthétique et Poétique*, textes réunis et présentés par Gérard Genette. Paris, Seuil, 1990, pp. 131-156.
- Id. (1991), *Saggi di semiotica II, Sull'arte e sul soggetto*, Pratiche, Parme.
- Id. (1991b), *Fra segnale e indizio... l'immagine fotografica e l'immagine cinematografica*, *Saggi di Semiotica II*, 1991. Trad. franç.: *Entre signal et indice: l'image photographique et l'image cinématographique*, «Cahiers Ferdinand de Saussure», N° 50 (1997), pp. 21-43.
- F. Vercellone, A. Bertinetto & G. Garelli, *Storia dell'estetica moderna e contemporanea*, il Mulino, Bologne 2003.
- N. Warburton (2003), *La questione dell'arte*, Einaudi, Turin, 2004. [= *The Art Question*, Routledge, London].



Marie-Claude Capt-Artaud

DE L'ESSENCE DOUBLE DE L'ARBITRAIRE :  
QUELQUES « CONSÉQUENCES VOILÉES »

Saussure affirmait l'importance de l'arbitraire du signe par ces mots :

La place hiérarchique de cette vérité-là est tout au sommet. Ce n'est que peu à peu que l'on finit par reconnaître combien de faits différents ne sont que des ramifications, des conséquences voilées de cette vérité-là<sup>1</sup>.

Cette mise en perspective nous entraîne très loin du sempiternel constat banal : telle suite de sons, érigée en signifiant, n'a aucune affinité naturelle avec le signifié qui lui est apparié ; un tel constat est d'ailleurs transposable à tout type de codification. En revanche, il devient dès lors impératif de prendre en considération les propriétés remarquables du signe linguistique, son irréductible originalité, à commencer par l'un de ses attributs prééminents : ne pas pouvoir exister à l'état isolé. Un signe ne reçoit de valeur qu'au sein du réseau dont il est terme, il est entièrement tributaire d'autres signes coexistant autour de lui.

Depuis que la réception des idées de Ferdinand de Saussure a, à juste titre, commencé à mettre l'accent sur le fait que la notion d'arbitraire du signe devait être mise en regard de la notion, plus particularisée, de valeur, on bute sur des difficultés qui sont vraiment liées à une compréhension profonde de « la nature du signe

---

<sup>1</sup> Saussure, Ferdinand de, *Troisième cours de linguistique générale*, CFS 58, Genève, Droz, 2005, p. 221.

linguistique» et, partant, de l'ensemble de signes qui constitue la langue. C'est notamment la notion de «coordination associative» qui devient le lieu d'une interrogation: comment rendre raison du «mécanisme de la langue» quand il conduit le locuteur à convoquer des mots «comparables»? Dans la dernière leçon du Troisième cours, Saussure adopte la formulation suivante: pour «trouver la signification d'un mot... on est obligé de comparer la série de mots comparables». Il laissera ainsi la question tout entière ouverte, non sans nous avoir convaincu que pour saisir la signification du mot *perspicacité* par exemple, il nous faut le confronter aux mots *lucidité*, *clairvoyance*, *sagacité*... et constater que ce qui revient en propre à *perspicacité* est ce que les autres termes alentour «n'ont pas déjà revendiqué».

Cet exposé souhaite contribuer à l'élucidation du terme *comparable*, en interrogeant tout particulièrement la comparabilité qui fonde ce que Saussure a appelé «série associative reposant sur le signifié» et dont le *CLG* – en reprenant la série *enseignement*, *instruction*, *apprentissage*, *éducation* – s'avance jusqu'à dire qu'elle repose «sur la seule analogie des signifiés»<sup>2</sup>. On cherchera à voir d'où vient la *base de comparaison* à l'œuvre dans de telles collations<sup>3</sup>. Dans son avant-dernière leçon, Saussure commente comme suit la coordination associative<sup>4</sup>:

[Elle se fait] par association psychique avec d'autres termes existants dans la langue. Exemple: un mot comme *enseignement* appellera d'une façon inconsciente pour l'esprit en particulier une foule d'autres mots qui, par un côté ou un autre, ont quelque chose de commun avec lui. Ce peut être par des côtés très différents. Par exemple *enseignement* se trouvera compris dans une série associative où on verra:

<i>enseignement</i>	Il y a quelque chose de commun dans l'idée représentée et quelque
<i>enseigner</i>	chose de commun dans l'image acoustique
<i>enseignons, etc.</i>	

De même:

<i>enseignement</i>	Une autre série associative reposant également sur le rapport entre signifiant et signifié
<i>armement</i>	
<i>rendement</i>	

<i>enseignement</i>	Série associative reposant sur le signifié
<i>instruction</i>	
<i>apprentissage</i>	
<i>éducation</i>	

<sup>2</sup> Saussure, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Edité par Ch. Bally et A. Sechehaye, Paris, Payot, 1916, p. 174. (C'est nous qui soulignons.)

<sup>3</sup> J'emprunte l'expression «base de comparaison» à Troubetzkoy: le phonologue a eu en effet besoin de résoudre cette question en ce qui concernait les oppositions pertinentes des sons de la parole.

<sup>4</sup> Saussure, Ferdinand de, «Troisième Cours» 57., *CFS* 58, p. 278. (Nous reprenons pour l'essentiel la mise en page du Cahier Constantin.)

Cf. série associative dans le fait que *enseignement* étant un substantif est en rapport avec les autres substantifs.

(N.B. On voit que c'est sous forme d'un rajout qu'intervient une dernière observation concernant la prise en compte d'une catégorisation grammaticale.)

Par ailleurs, dans *De l'essence double du langage*, Saussure note :

Ce serait ne pas comprendre où est la puissance de la langue que de se plaindre de son inexactitude. On n'empêchera jamais qu'une seule et même chose ne soit appelée selon les cas *une maison, une construction, un bâtiment, un édifice, un immeuble, une habitation, une résidence*<sup>5</sup>.

L'objet « est disloqué sur plusieurs termes », commente-t-il. Toute cette série de termes plus ou moins équivalents constitue ce que Saussure a donc fini par nommer « série associative reposant sur le signifié ». Chacun de ces mots ne reçoit sa valeur qu'en vertu de la coexistence des autres termes de la série. En creusant la notion de valeur, on apercevra le rôle que joue l'arbitraire du signe dans la prise en compte de la diversité des points de vue qui président à l'identification des objets. Cerner la valeur d'emploi du mot « comparable » quand on l'applique à ces convocations de termes devrait en effet contribuer à montrer que cette comparabilité-là tient aux liens entre l'arbitraire de la langue et les pertinences des hommes qui la parlent. En ces temps scientifiques marqués par une propension à naturaliser des phénomènes qui avaient enfin pu être considérés, tout au long du vingtième siècle, en tant que constructions cognitives, il semble particulièrement utile d'insister sur ce premier attendu de la capacité sémiologique propre à l'homme. « On n'empêchera jamais qu'une seule et même chose ne soit appelée *selon les cas...* » : Saussure tient ici à régler ce qui ne peut pas apparaître, encore aujourd'hui, comme un vieux compte. Il n'y a pas de mots propres indépendamment d'un point de vue. Il n'y a pas un vrai du monde qui se découvrirait à notre regard identificateur.

### *Une doxa tenace*

On se souvient que, dans son *Essai d'une théorie des morphèmes* – communication présentée au 4<sup>e</sup> congrès international des linguistes en 1938 – Hjelmslev se réfère très explicitement au « mécanisme de la langue » ainsi : « On sait que le mécanisme de la langue est établi par un réseau de rapports syntagmatiques et paradigmatiques. » Et il ajoute, tout à fait incidemment :

<sup>5</sup> Saussure, Ferdinand de, *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard, 2002, p. 76.

C'est pour éviter le psychologisme adopté dans le *Cours* de Ferdinand de Saussure que *je substitue* le terme de «rapport *paradigmatique*» à celui de «rapport *associatif*»<sup>6</sup>. (C'est nous qui soulignons.)

Cette substitution a causé un grave dommage à l'enseignement saussurien<sup>7</sup>. En effet Hjelmslev, en reprenant aux grammairiens le terme classique de *paradigme*, focalisait l'attention sur cette remarque subsidiaire: «*enseignement* étant un substantif est en rapport avec les autres substantifs», au détriment des autres aspects de la coordination associative et, en particulier des séries qui «reposent sur le signifié». Car comment, en rabattant toute la question sur la seule notion de paradigme, restaurer le point de vue qui permet au sujet parlant de sélectionner, pour «composer sa parole», entre *maison*, *habitation*, *résidence* ou entre *enseignement*, *instruction*, *apprentissage*? Certes, on comprend pourquoi Hjelmslev a simplifié la donne<sup>8</sup>: les deux premières séries envisagées par Saussure semblent pouvoir s'établir chacune sur une seule «base de comparaison», laquelle, de surcroît, est présente à l'esprit du grammairien. La première convoque différents termes à partir d'un même radical, la seconde rassemble des substantifs formés de manière analogue. En revanche, la fameuse «série associative reposant sur le signifié» se construit nécessairement sur *deux* bases de comparaison. Pour y recourir, le sujet parlant va assurément devoir convoquer des termes appartenant au même paradigme, mais bien davantage encore, il sera conduit à explorer le potentiel synonymique de chacun d'eux, ce qui lui fera jeter des passerelles d'un paradigme à l'autre – et s'en tenir alors à la seule base de comparaison «reposant sur le signifié»<sup>9</sup>.

Revenons un instant à la série *enseignement*, *armement*, *rendement*. On l'élabore du point de vue d'un descripteur de la langue qui envisagerait la formation des

<sup>6</sup> Hjelmslev, *Essai de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1971, p. 161. (En note de bas de page !)

<sup>7</sup> C'était pourtant une inspiration très opportune qui avait amené Bally et Sechehaye à consacrer un plein chapitre du *CLG* au «Mécanisme de la langue», juste après avoir intitulé le chapitre précédent «Rapports syntagmatiques et rapports associatifs» (chapitres 5 et 6). Une telle mise en relief des deux principaux aspects de l'activité des sujets parlants dévoilait les lignes de force de la pensée saussurienne. Pourquoi Hjelmslev, grand lecteur de cet ouvrage, n'y a-t-il pas accordé l'importance requise, alors même qu'il se réfère explicitement à ces passages-là dans son propre texte ?

<sup>8</sup> Alors qu'il eût été plus légitime de la compliquer, au contraire, en complétant l'inventaire de Saussure par des séries du type *côté*, *latéral*, *obliquement*, *dévier*... pour lesquelles l'association mise uniquement, tous paradigmes confondus, sur «la seule analogie des signifiés» – séries que les termes mêmes du *CLG* pouvaient inviter à envisager. (J'ai choisi *côté* comme mot d'appel car c'est un terme que Saussure emploie souvent.)

<sup>9</sup> Comme nous tentions de l'illustrer en établissant la série *côté*, *latéral*, *obliquement*, *dévier*..., un même trait de contenu se trouvera souvent dispersé dans le tissu lexical. L'établissement de telles séries invite en effet à circuler dans la langue de façon parfois très sinueuse.

substantifs en *-ment*. Passons à la série *enseignement, enseigner, enseignant*. Certes, elle peut être construite par un descripteur qui cherche à rassembler tous les termes formés dans la langue à partir d'un même radical, mais elle peut également être envisagée, comme on le verra, par un sujet parlant qui, en agençant son propos, hésite à confier ce trait du contenu (*enseign-*) au verbe ou au substantif de la phrase qu'il est en train d'échafauder. (Remarquons que ce travail d'agencement est des plus familiers au traducteur, si souvent aux prises avec la non-coïncidence des ressources paradigmatiques d'une langue à l'autre.) Examinons à nouveau notre troisième série. Son originalité tient à ceci: quand elle est élaborée *par le sujet parlant*, ce dernier, se livrant au travail associatif, subsume, en un unique point de vue, ce qui serait en quelque sorte et le point de vue du grammairien – rester dans la même catégorie paradigmatique – et le point de vue du synonymiste – établir une liste de mots de sens proche. Il faut bien constater d'ailleurs que le synonymiste se fixe implicitement comme règle de ne rassembler que des mots appartenant aux mêmes paradigmes. N'est-ce tout simplement pas que le point de vue du sujet parlant – impliquant le recours simultané aux deux bases de comparaison – reste toujours à l'œuvre dans le travail du synonymiste? Réciproquement, il y a toujours du synonymiste chez le sujet parlant. Bréal déjà s'était plu à imaginer que nous avons dans la tête un dictionnaire des synonymes «qui s'ouvre en cas de besoin». Le chapitre 2 de l'*Essai de Sémantique*, intitulé «La loi de répartition», se termine par ces mots:

Une question qui concerne plutôt le philosophe que le linguiste serait de savoir *comment cette répartition se fait en nous* [...], si nous avons dans notre tête un dictionnaire des synonymes. [...] Quelquefois le mot juste jaillit du premier coup. D'autres fois il se fait attendre: alors le dictionnaire latent entre en fonction, et envoie successivement les synonymes qu'il tient en réserve, jusqu'à ce que le terme désiré se soit fait connaître<sup>10</sup>.

A cette étape de l'exposé, remarquons, sous forme de parenthèse, une volubilité synonymique certaine chez Saussure. Il semble que le jeune Ferdinand se soit familiarisé dès le collège avec cette gymnastique. En effet, le français enseigné dans les classes de «rhétorique» et de «maturité» qu'il a suivies à Genève au collège Calvin comportait au programme de nombreux exercices de synonymie. C'est peut-être cet entraînement précoce qui l'amènera plus tard à une affirmation aussi audacieuse que celle-ci: «le potentiel synonymique d'un terme est infini» (*De l'essence double du langage*).

<sup>10</sup> Bréal, Michel, *Essai de sémantique*, Paris, Hachette, 1897 (c'est nous qui soulignons).

*Mais comment cette répartition se fait-elle en nous?*

On l'a dit, Saussure n'aborde pas la question de la comparabilité elle-même alors qu'il revient sans cesse sur le sujet, utilisant parfois le mot « semblable » – comme ici : « La valeur d'un mot ne vaut à tout moment que par rapport aux autres unités semblables » – ou encore le mot « similaire » (« les termes similaires »). Ces qualificatifs, qui sous-tendent la notion de valeur et semblent tenir lieu d'explication à l'établissement des rapports associatifs, demandent encore et toujours à être explicités. On l'entend, les sujets parlants se fondent, pour être en mesure d'élaborer ces listes associatives, sur « quelque chose de commun » qui leur est offert par les mots eux-mêmes, mais quoi<sup>11</sup>? Pour tenter de répondre à cette question, je vais me livrer à l'examen de quelques expressions propres à la pensée saussurienne qui me semblent aptes à enclencher une démarche fructueuse et sur lesquelles il n'est cependant pas habituel de faire porter l'attention.

La première étape consistera à mettre en doute le bien fondé d'un vocabulaire qui n'est pas du tout saussurien, à savoir la dichotomie *forme/substance* et à remplacer ces deux termes par les formules de Saussure lui-même. Rappelons-le : c'est au moment où il réfléchit très précisément au type de vocabulaire dont il a besoin et qu'il forge toute la série un peu oubliée de *aposème*, *parasème*, *sôme* etc... qu'il réfère tout à coup à ce qu'il est d'usage d'appeler *substance* en la nommant *matière à signifier*. Quant à *la forme*, mot qui, comme on le sait, a donné à Saussure beaucoup de fil à retordre, il l'échange – au moment de définir la langue – par l'expression de *milieu intermédiaire*. En disposant de ce nouveau vocabulaire, nous pourrions beaucoup mieux interroger comment le façonnage rendu praticable par les *signes ambiants* (encore un terme de Saussure) permet de donner figure à ce qui est « à signifier ».

Une deuxième étape nous conduira à scruter le mécanisme de la langue qui comprend tout à la fois la coordination syntagmatique – celle qui invite le sujet parlant à agencer des énoncés conformes – et la coordination associative qui, à chaque instant, l'amène à opérer un choix dans les listes de mots comparables proposées par son « trésor intérieur » : « C'est cette opposition continuelle au sein du groupe d'association qui permet de sélectionner un élément au moment du discours », dira Saussure. A nous concentrer sur « la série associative reposant sur le signifié », nous serons confrontés à une question elle aussi restée ouverte et que Saussure lui-même présente comme une « objection » à son analyse : « Est-ce que le syntagme n'appartient pas à la parole et ne mélangeons-nous pas les deux sphères langue/parole pour distinguer les deux sphères syntagme/association ? »

---

<sup>11</sup> On se souviendra des formulations du *CLG* (celles que Hjelmslev avait à disposition) : « En dehors du discours, les mots offrant quelque chose de commun s'associent dans la mémoire, et il se forme ainsi des groupes au sein desquels règnent des rapports très divers. » (p. 171).

Chemin faisant, nous envisagerons la possibilité de prendre appui sur le couple *individu/masse parlante* pour nous aider à cerner des critères qui permettent au sujet parlant, en élaborant ces listes de termes présentant une certaine parenté, d'intervenir dans la matière à signifier.

### *Oublier le couple forme/substance*

J'ai choisi de faire de la notion de *matière à signifier* le point de départ de cet examen (tout en gardant à l'esprit le constat fait par Saussure : « il n'y a pas un seul point qui soit l'évident point de départ » ou encore « le théorème 12 est, sous une autre forme, le même que le théorème 33 »). En préférant l'expression de « matière à signifier », Saussure rompt d'une manière très vive avec la notion philosophique de substance, se trouvant ainsi quitte du débat classique empirisme/idéalisme et définitivement à l'abri de toute contamination nominaliste. Car ce que semble recouvrir cette notion nouvelle n'a plus à voir avec l'idée d'un quelconque substrat préexistant qu'une forme devrait organiser, mais, au contraire, se présente comme du possible promis à signification, pour autant que le mode de saisie disponible puisse le faire advenir. J'ai déjà eu l'occasion de faire observer que quand Saussure sort d'un vocabulaire en vigueur de longue date pour lancer des formulations de son cru, on a le sentiment qu'il recourt à plusieurs langues à la fois, à la manière d'un palimpseste, nous laissant reconstruire, par transparence, par exemple, ici, la forme latine du gérondif, quelque chose comme *significanda* (« ce qui devra un jour advenir à signification »). L'ordonnance de cette matière est entièrement tributaire, nous le disions plus haut, de la forme qui va la chercher pour l'accomplir : mais le rôle du réseau de valeurs agencées au sein du milieu intermédiaire ne se limite pas à nous mettre en mesure de référer à une ordonnance déjà validée par la langue ; il permet également d'aménager à tout moment de nouveaux agencements.

Une des propriétés les plus importantes du réseau de valeurs qu'est la langue c'est sa plasticité :

Tout le temps elle s'avance et se meut à l'aide de la formidable machine de ses catégories négatives [...] immédiatement prêtes à emmagasiner une idée quelconque qui vient s'ajouter aux précédentes<sup>12</sup>.

Car la langue d'un groupe social, pour rester fidèle à sa mission (encore un terme utilisé par Saussure), doit être suffisamment flexible pour pouvoir répondre aux besoins renouvelés sans relâche d'un monde en incessante transformation. « C'est parce qu'elle se continue qu'elle se transforme », répète Saussure, « mouvement qui se fait de façon diverse, et plus ou moins rapide selon les cas, mais fatalement. Rien ne peut l'entraver », souligne-t-il. Par ailleurs,

---

<sup>12</sup> Saussure, Ferdinand de, *ELG*, *op. cit.*, p. 76.

C'est l'œuvre de l'intelligence collective d'élaborer et de fixer ce produit qui fournit à l'individu les éléments dont il peut composer sa parole.

Et plus encore :

La langue est considérée comme un produit du travail social [qui] concerne tous les individus à tous les instants de manière que chacun y ait sa part et naturellement son influence<sup>13</sup>.

Leur capacité à prendre en charge l'inédit caractérise les langues naturelles puisqu'elles permettent au sujet parlant de continuer à tenir des propos sur un monde en perpétuel réajustement. Tout cela implique une vision forte du temps à venir, ouvert à l'imprévisible, et dont l'approche était rendue malaisée du fait du couple forme/substance. Avec son image du filet projeté sur le sable, Hjelmslev, par exemple, nous invitait surtout à constater la non-coïncidence d'une langue à l'autre, chaque idiome imposant une saisie *sui generis* de la substance. Avec le vocabulaire saussurien invoqué ici, on peut d'emblée s'interroger sur la manière dont va pouvoir être ressaisi différemment, par une même langue, tel ou tel secteur de la matière à signifier.

#### *Trouver une base de comparaison*

Je vais ici faire appel à une mise en examen très générale de la notion de caractéristique proposée par Luis Prieto. Certes, la réflexion du sémiologue argentin ne faisait état d'aucun lien avec le problème précisément posé ici : quelle est la base de comparaison à l'œuvre dans la série associative. Il m'est pourtant apparu que sa démarche pouvait être reconduite pour éclairer la face cachée de la comparabilité propre aux signes de la langue.

Prieto a généralisé la notion de *caractéristique pertinente* à toute identification d'objet, à toute construction cognitive. Utiliser l'explicitation qu'il donne de la notion même de caractéristique nous montrera comment un rapport de ressemblance est toujours le fondement d'un rapport d'opposition. Dire d'un papier qu'il est *blanc*, c'est bien sûr l'opposer à un papier *ivoire*, mais ce rapport d'opposition n'est envisageable que si l'on se place sur le terrain commun aux deux objets : avoir une couleur, couleur qui intéresse un sujet engagé dans une pratique (ici, par exemple, l'impression d'un beau livre). Prieto propose de définir toute caractéristique par la prise en compte de deux éléments : « on ne saurait dire à propos d'une porte par exemple, qu'une de ses caractéristiques est simplement «2 mètres» mais «2 mètres de hauteur». Il propose la notation suivante : «(*hauteur*) 2 mètres », et décide d'appeler «élément contrastif» ce qu'il place entre les parenthèses, et de

<sup>13</sup> Saussure, Ferdinand de, Troisième Cours, Cahier Constantin, CFS 58, p. 89.



réserver le terme de «élément oppositionnel» pour la deuxième composante. C'est par l'élément oppositionnel qu'un objet diffère d'autres objets, l'élément contrastif de la caractéristique restant, en revanche, commun à l'ensemble des objets considérés. Prieto appellera ensuite *dimension* cet élément contrastif; ce vocable me semble un choix des plus heureux car il met l'accent sur la commensurabilité des objets pris en compte. Donc, dire d'un papier qu'il est blanc, c'est impliquer que la dimension (couleur) est pertinente. Il est vrai que, lorsque l'élément oppositionnel en question apparaît presque toujours associé à tel ou tel élément contrastif, on peut facilement croire que la caractéristique est entièrement constituée par la composante oppositionnelle. L'élément contrastif reste inaperçu<sup>14</sup>. Et pourtant, cette partie cachée de la caractéristique revêt une importance toute particulière: c'est un point de vue sur l'objet que peut adopter le sujet. Avec les portes et les fenêtres, Prieto nous montre l'importance de l'élément contrastif: 2m n'est pas capable à lui seul d'effectuer la caractérisation, il faut savoir si la porte en question mesure 2m de hauteur ou de largeur<sup>15</sup>.

Cette manière d'envisager toute caractérisation permet à Prieto de dégager ce qu'il nomme un *schéma contrastif*. Ce schéma rassemble toutes les dimensions sur lesquelles se fonde l'identification de l'objet: «Un tel schéma est une sorte de formulaire à remplir» écrit-il. Pour identifier une voiture, par exemple, on retiendra les rubriques *marque, modèle, puissance, consommation* etc., qui constituent les éléments contrastifs nécessaires à l'identification du véhicule en question. Identification qui ne deviendra effective que grâce aux éléments oppositionnels qui vont compléter le formulaire. Par exemple (marque)... Peugeot; (modèle)... coupé 406; (puissance)... 210 chevaux; (consommation)... 11 litres au 100 kilomètres.

Une première remarque s'impose. En remplissant le formulaire, on n'a pas fait plus que d'indiquer l'appartenance de cette automobile à l'ensemble des véhicules similaires: on a bien distingué un type de véhicule par opposition à toutes sortes d'autres véhicules automobiles, mais on en est resté à définir une catégorie d'objets composée de tous les exemplaires de ce coupé 406 Peugeot. Ce dernier constat

<sup>14</sup> Ce serait le cas de l'élément oppositionnel *blanc*, presque toujours combiné avec la dimension (couleur). Néanmoins, même dans un cas comme celui-là, l'élément oppositionnel peut s'apparier à d'autres dimensions: *bruit blanc, nuit blanche, vote blanc*... L'élément oppositionnel *ivoire*, quant à lui, se combine le plus fréquemment avec l'élément contrastif (matière), par exemple dans la caractérisation d'un bibelot. Notons que les peintres utilisent l'expression «noir d'ivoire» pour nommer la nuance précise que prend la couleur noire quand elle est obtenue par le broyage d'os calcinés. Une telle expression nous invite à prendre en compte les dimensions.

<sup>15</sup> Nous sommes ici rendus à des considérations qui auraient pu faire dire à Prieto ce que Saussure a amèrement déploré: dans ces domaines, quand on avance une idée importante, elle peut être entendue comme une banalité.

nous invite à revenir à la langue. Certains philosophes ont déploré ce qu'ils considéraient comme une déficience des langues naturelles. Nos langues ne nous permettraient pas d'approcher au plus près de la singularité des objets (et *a fortiori* de la singularité des êtres). Dire d'un homme qu'il est grand, c'est reconnaître son appartenance à une classe d'hommes comparables du point de vue de la (taille), dire d'un objet qu'il est rond c'est reconnaître son appartenance à une classe d'objets comparables du point de vue de la (forme). Car toute caractérisation suppose des critères de commensurabilité. Lui reprocher ces catégorisations, c'est méconnaître la magie de la langue<sup>16</sup>. En effet, décrire un objet ou un être vivant c'est toujours le mettre en rapport avec d'autres objets sur un critère de ressemblance. En procédant ainsi, grâce au lexique qu'elle met à notre disposition, la langue nous fournit du même coup des dimensions qui permettent une certaine ordonnance du monde. Sans dimensions, pas d'ordonnance possible. Il convient peut-être ici de rappeler une des définitions de Saussure : «La langue est un principe de classement.»<sup>17</sup>

Les écrivains ont compris cela depuis longtemps. *Le Roman de Tristan et Iseult*, par exemple, nous offre une illustration charmante des vertus de ce principe de classement. Comment, en effet, mieux nous faire sentir l'irréductible singularité du petit chien enchanté que Tristan a voulu offrir à Yseult si ce n'est en constatant que la langue était impuissante à le décrire : «Nul ne saurait par des paroles assez habiles décrire sa nature et sa beauté. Son poil était coloré de nuances si merveilleusement disposées que l'on ne savait nommer sa couleur ...»<sup>18</sup>. Dans le roman de Gogol *Les âmes mortes* nous est présenté, dès les premières lignes, un personnage mystérieux «ni beau ni laid, ni gras ni maigre, ni jeune ni vieux»; il est presque invisible : «son arrivée en ville passa inaperçue». D'entrée de jeu, Gogol nous fait ressentir l'étrangeté de ce personnage, aux autres hommes non comparable. Pour souligner qu'un objet échappe à notre regard identificateur (ce chien est enchanté, cet homme est d'un autre monde), les écrivains ont comme première ressource d'indiquer que la description échappe à la saisie par la langue dont ils

<sup>16</sup> Rappelons qu'à un autre égard Saussure a pu dire : «Ce serait ne pas comprendre où est la puissance de la langue que de se plaindre de son inexactitude.» (*ELG*, p. 76, c'est moi qui souligne).

<sup>17</sup> Puisque nous devons assimiler ce classement dès le berceau, nous sommes enclins à *naturaliser* les dimensions (qui n'apparaissent plus comme autant de points de vue) et à imputer à l'élément oppositionnel le statut de *caractéristique présentée par l'objet*. Chaque langue naturelle recèlerait ainsi dans l'étendue de son lexique l'ensemble des points de vue sur le monde envisageables par la communauté qui a recours à cet état de langue. Chaque langue représente un principe de classement *sui generis*. Néanmoins, on pourrait se demander si certaines dimensions ne sont pas nécessairement prises en charge par toute langue naturelle. N'importe quelle collectivité humaine ne doit-elle pas pouvoir dire d'un homme qu'il est vieux, d'un enfant qu'il est malade, d'un fruit qu'il est mûr, autrement dit, ne doit-elle pas rendre pertinentes les dimensions qui ont trait à la vie même des gens ? Il y a sans doute là une proposition concernant «la question des universaux».

<sup>18</sup> *Le Roman de Tristan et Iseult*, par Joseph Bédier, Paris, 10/18, 1981, p. 129.

disposent, même eux, des hommes qui ont pour métier de convoquer les mots qui parviennent à évoquer les choses les plus singulières.

### *De la mutabilité des dimensions*

Parfois la langue n'est pas en mesure de saisir la matière à signifier parce qu'elle n'a pas encore pris en compte la dimension devenue pertinente pour le groupe. Elle est comme en retard sur le mouvement. On doit souvent à l'initiative de penseurs, philosophes ou hommes politiques de faire entrer dans la langue de nouveaux mots qui ouvrent la porte à de nouvelles dimensions. Auguste Comte, dans son *Cours de Philosophie* invente ainsi en 1854 le mot *altruisme*. Jusqu'alors, on envisage l'intérêt porté à autrui uniquement dans le cadre de l'amour dû à Dieu. Si l'on ouvre le *Dictionnaire de l'Académie* (1694) à l'entrée *amour*, il apparaît très clairement que la notion faîtière c'est *l'amour de Dieu* et que les autres types d'amour ne sont considérés qu'en tant que manifestations dérivées de ce sentiment principal. Il en est ainsi de *l'amour du prochain* et de *l'amour de soi*. Les Jansénistes de Port Royal s'étaient déjà rendu compte que l'amour de soi pouvait donner lieu à un dévoiement de l'amour de Dieu qu'ils ont qualifié d'*égoïsme*, ouvrant ainsi une première brèche dans la compacité de ce vocabulaire. En lançant le terme *altruisme*, Auguste Comte a scindé une dimension unique, le point de vue de la charité chrétienne, en deux dimensions ; l'amour du prochain pouvait rester l'intérêt qu'on porte à l'autre par devoir religieux, mais l'altruisme devenait l'intérêt qu'on éprouve pour l'autre sans référence aucune au sentiment religieux. En dotant la communauté linguistique de ce terme nouveau, Auguste Comte introduisait dans la langue une nouvelle dimension, liée à un amour laïque. *Egoïsme* et *altruisme* pouvaient devenir les termes d'une opposition pertinente à partir de la nouvelle dimension, laquelle prenait en compte l'existence des sentiments hors religion ; ce nouveau point de vue adopté sur la matière à signifier est aujourd'hui bien indispensable. L'ancienne dimension a pu passer à l'arrière-plan en devenant d'un usage beaucoup plus particulier<sup>19</sup>.

<sup>19</sup> A l'époque d'Auguste Comte le mot d'*altruisme* est entré très vite dans le «*trésor commun*» et fait partie depuis lors du vocabulaire adopté par la masse parlante. Toutes les tentatives individuelles n'ont pas cette fortune. On raconte qu'après l'abolition de la Royauté certains conventionnels voulaient appeler le nouveau régime, régi par des lois constitutionnelles, *La Loyauté*. Cette proposition n'a eu aucun écho. C'est la masse parlante qui tranche : c'est elle qui détient le pouvoir discrétionnaire de décider si la dimension qu'on lui indique est pertinente pour elle. On le sait, le signe ne peut se constituer que s'il est ratifié par «*consensus*». Voilà en quoi l'arbitraire affranchit doublement le signe linguistique : certes, sa bifacialité n'est jamais le fruit de la nécessité naturelle, mais encore – et c'est sur ce point qu'il convient de faire porter le poids – cette bifacialité ne peut jamais être instituée par une quelconque autorité codifiante, imposée par quelque pouvoir en place. Ce sont les hommes qui se servent de leur langue pour vivre qui valident ce que la langue doit leur permettre de rendre pertinent. C'est pourquoi, pour admettre telle «*association pensée-son*», *i.e* établir la bifacialité du signe linguistique, la masse parlante ne s'autorise que d'elle-même.

Passons à un exemple de changement qui, contrairement au précédent, a nécessité de nombreux artisans. A Saint-Domingue, avant la Révolution Française, il y a les hommes qui sont tout simplement libres, ce sont naturellement les blancs, et ceux qui sont à l'évidence des esclaves : les noirs. Les femmes blanches n'étant pas assez nombreuses, des colons prirent femme dans la communauté noire, donnant assez vite lieu à un métissage. Apparaissent alors des individus qui, en plus d'être libres, ont une caractérisation paradoxale : libres quoique de couleur. En effet, on se fonde toujours sur une répartition des hommes imputable à des données naturelles *i.e.* sur la dimension ethnique. Il a fallu que ces «libres de couleur» prennent conscience de la force qu'ils représentaient pour parvenir à se faire identifier comme une nouvelle catégorie dans le monde colonial. Il ne s'agissait pas seulement de leur nombre mais de la place conquise par ce groupe, de sa vitalité et, partant, de la part qu'il prenait à l'activité économique. Néanmoins leur identification restait dépendante du critère ethnique. En 1792, l'Assemblée Constituante n'écouterait plus les arguments des colons, les blancs qui continuent à fonder leur répartition sur la couleur de la peau – un point de vue qui, entre tous, *naturalise* les différences reconnaissables ! La Constituante est enfin sensible aux arguments avancés par les Brissot, Condorcet, et quelques autres, lesquels adoptèrent des critères purement juridiques ; leur point de vue devint celui des droits civiques. Les libres de couleur, devenus une classe de citoyens à part entière, n'en continuèrent pas moins à être encore durablement définis comme libres quoique de couleur. Il faudra franchir bien des étapes pour qu'on renonce enfin à la suprématie de la dimension ethnique, prétendument naturelle : qu'on lui fasse perdre ce rôle organisateur de la zone de la matière à signifier concernant les libertés individuelles. Dès lors, la seule opposition valide put devenir homme libre/homme privé de liberté. L'expression « libre de couleur » pouvait enfin disparaître.

### *Polysémie / valeur potentielle, valeur d'emploi*

Il faudrait aussi se pencher sur une question plus générale : celle du «déplacement des valeurs». Faisons-le brièvement. Notons que parfois un même vocable change de valeur tout simplement en migrant d'une série associative à une autre ; on peut sans doute rendre raison de ces mouvements en montrant qu'un même élément oppositionnel s'apparie une fois avec telle dimension, une fois avec telle autre. Ces va-et-vient de signes qui se trouvent parfois dans telle liste associative parfois dans telle autre font partie des phénomènes qu'on range classiquement sous la bannière de la polysémie. Autre manifestation de cette mobilité des éléments oppositionnels appariables avec plusieurs dimensions : l'apparition de valeurs nouvelles convoyées par un même terme. Prenons le mot *sec*. Naguère, *pain sec* signifiait *pain seul* (sans beurre ni confiture dans le poème de Victor Hugo «Jeanne au pain sec») Aujourd'hui, *pain sec* équivaut à *pain dur*. Ce qui a changé dans la

valeur du mot, c'est la dimension : on est passé de considérations sur l'apprêt au seul point de vue de la fraîcheur. Le passage d'une dimension à l'autre reflète un changement du rôle du pain dans le repas. Venue d'un monde où le pain est la nourriture de base qu'on agrmente d'une garniture, notre manière de vivre a changé ; le pain n'étant plus lui-même qu'un agrément du repas, la question de sa fraîcheur est devenue primordiale. Aujourd'hui, les éléments oppositionnels *sec* et *dur* sont devenus équivalents pour caractériser le pain sur la dimension (fraîcheur). Autrefois, on construisait une autre liste associative autour du mot *sec*, qui mettait ce terme en opposition avec des mots comparables de ce même point de vue (*tartiné*, *garni* etc.) ; la valeur de « sans ajout » pouvait ainsi lui revenir (valeur que ce mot garde encore dans certains entourages comme : mur de pierres sèches, un style *sec*...).

Tous ces menus faits de langue nous font bien entendre le leitmotiv saussurien :

Considérée à n'importe quel point de vue, la langue ne consiste pas en un ensemble de valeurs positives et absolues mais dans un ensemble de valeurs *négatives* ou de valeurs *relatives* n'ayant d'existence que par le fait de leur opposition<sup>20</sup>.

Ce qui importe, c'est comment chaque terme est « solidaire d'autres termes ». *Valeur d'emploi* – vocabulaire suffisamment saussurien – pourrait être réservé à cette valeur que le terme « prend »<sup>21</sup> dans l'énoncé du fait de son entourage syntagmatique. Le mot « sec », qui est opposable à « frais » dans l'entourage « pain sec » a une tout autre valeur d'emploi dans l'entourage « temps sec », où il est parfaitement compatible avec son co-caractérisant « frais » : « temps sec et frais » ; c'est qu'ici la valeur d'emploi du mot « frais » diffère également. Une valeur d'emploi advient à l'élément oppositionnel lorsqu'il est combiné avec la dimension pertinente en l'occurrence. C'est l'entourage syntagmatique qui indique à quelle liste associative s'en remettre pour « postélaborer » cette valeur – déterminée, disait Saussure, par « l'ensemble des signes présents ou absents au même moment »<sup>22</sup>. Proposons le terme de « valeur potentielle » pour la somme de toutes les valeurs d'emploi qui peuvent échoir à un même élément oppositionnel du fait de sa combinabilité avec diverses dimensions lexicales. Chaque terme détient sa valeur potentielle du système. *Valeur potentielle* serait synonyme de « signifié » mais présente l'avantage d'envisager cette face du signe, non plus dans le cadre étroit de la bifacialité, mais dans le cadre primordial du jeu des oppositions, principe même de la sémiotité.

<sup>20</sup> ELG, *op. cit.*, p. 77

<sup>21</sup> J'emprunte les guillemets à Roland Barthes qui précisait : « au sens où la mayonnaise prend ».

<sup>22</sup> ELG, *op. cit.*, p. 88

*L'essence double de l'arbitraire linguistique*

On a vu que l'insertion de mots nouveaux ou l'effacement de termes existants ne concernent pas seulement la finesse de touche dans la répartition de la matière à signifier, comme on a pris l'habitude de le penser. Bien sûr, *redouter*, *craindre*, *avoir peur* se répartissent une zone de la matière à signifier. Si *redouter* venait à disparaître, tout son contenu irait à ses concurrents. Si au contraire *appréhender* vient à compléter la liste antérieure, les termes qui y figurent déjà voient leur valeur précisée, perdent en laxité. Toutefois, ces valeurs modifiées continuent à s'opposer sur une même dimension. Dans les exemples invoqués plus haut en revanche, il s'agissait de l'apparition ou de la disparition des dimensions elles-mêmes. Nous avons appelé *dimensions lexicales* ces points de vue qui permettent d'établir les listes associatives comprenant « tant ou tant » de termes (comme le disait Saussure) et dont le nombre affine l'ordre du discernable. Ces dimensions-là sont le reflet même des préoccupations des groupes humains qui ont besoin de leur langue pour vivre, pour référer à leurs pratiques.

De plus, comme nous le disions plus haut, les listes associatives peuvent aussi regrouper des mots qui se trouvent dans différents paradigmes<sup>23</sup>. Ainsi, la coordination associative peut convoquer, à côté de *redouter*, *craindre*... *peureux*, *crainitivement*, *poltron*, *pusillanimité*... Et il est bon, pour tenir un propos sur les caractéristiques pertinentes reconnues aux substances mises en jeu par les pratiques de pouvoir recourir autant à des substantifs qu'à des verbes ou à des adjectifs. Du reste, comme on l'a déjà remarqué, une même dimension lexicale peut être en quelque sorte dispersée sur diverses catégories linguistiques. Ainsi, les Français ont à disposition des mots comme *mirer*, *tuilé*, *robe*, pour décrire l'aspect d'un vin. Or, cet aspect de l'arbitraire linguistique peut être contraignant, par exemple quand on est tenu de dire avec un verbe ce que l'on voudrait dire avec un substantif. On dira « merci, vous m'avez choyée » alors qu'on aurait aimé dire « merci de vos choiements » ou « de votre choyage »<sup>24</sup>. Saussure a noté ce genre de carence quand il clame : « A tout moment j'ai besoin d'un adjectif en -able. » Quand un tel terme fait défaut, on le forge toutefois assez naturellement en s'appuyant sur un « type de syntagme » existant (« dépestable », « indécorable »). Il s'agit là d'un manque dans la langue qui n'est pas du même ordre que le trou que nous avons vu comblé par le mot *altruisme* dans l'exemple allégué plus haut. Il s'agit certes dans les deux cas d'un arbitraire imputable à la fortuité d'un état de langue. Cependant, dans l'un, l'arbitraire concerne les dispositifs syntagmatiques qui forcent le sens dans

<sup>23</sup> Voir en particulier les notes 8 et 9.

<sup>24</sup> En anglais, par exemple, on aurait pu dans ce cas utiliser un nom : « You gave me a treat ! ». En allemand, à côté du verbe *verhättseln*, on a le substantif *Verhättselung*...

certaines voies obligées; dans l'autre, c'est la capacité de la langue à prendre en charge les pertinences qui importent aux hommes qui est en question. Et là, on a grande envie de croire Saussure quand il dit: «Un état fortuit est donné et on s'en empare [...] dans chaque état, l'esprit insuffle, vivifie une matière donnée.»<sup>25</sup>

Revenons derechef au schéma contrastif nécessaire à l'identification de tout objet. Prieto a pensé que tout syntagme se fonde lui aussi sur un ensemble de dimensions. Ce formulaire à remplir varie d'une langue à l'autre. En français, par exemple, les dimensions utilisées pour identifier la phrase seraient ce que les grammairistes traditionnelles appellent (sujet), (verbe), (complément d'objet), etc. Sur l'ensemble de ces dimensions apparaîtraient des éléments oppositionnels qui permettraient d'identifier telle ou telle phrase. Saussure explique à la fin du Troisième cours:

Associativement je puis appeler mot *dominus* aussi bien que *domino*, *domin-*; syntagmatiquement, je dois prendre ou bien *dominus* ou *domini* [...] le mot mot n'a du reste pas le même sens dans les deux séries<sup>26</sup>.

En effet, tant qu'on reste dans la série associative, virtuelle, l'élément oppositionnel combiné avec une même dimension lexicale est repérable sous ses différentes formes (*dominus*, *domino*, *domin-*, aussi bien que dans la série *manger*, *mangeur*, *mangeaille*, ou encore, *enseigner*, *enseignement*, *enseignant*). En revanche, quand on est dans la production effective d'un syntagme on doit savoir si on met l'élément oppositionnel *domin-* sur la dimension (sujet) ou sur la dimension (complément de nom) pour former les caractéristiques de la phrase. Ce sont là en effet les deux dimensions syntaxiques différentes impliquées dans les deux formes respectives *dominus* et *domini*. Il arrive, on l'a vu, que la langue rende telle dimension syntaxique incompatible avec telle dimension lexicale: je peux dire «ceci m'est étranger» mais plus «ceci m'étrange» comme cela était encore possible en 1907. Brillat-Savarin, en fin gastronome, ridiculise «les gens qui s'indigent», un comportement par trop fréquent en ce début de XIX<sup>e</sup> siècle. On doit s'accommoder de cet arbitraire syntaxique, apprendre à composer en s'inclinant devant la fortuité de l'état de langue. Tout au contraire, les dimensions lexicales, pour leur part, reflétant ce que la langue a retenu des pertinences des hommes qui la parlent, font apparaître cette zone de la langue promise à l'emparement par l'esprit.

Résumons. Nous avons essayé de mettre en évidence deux aspects différents de l'arbitraire du signe. L'un fait que telle dimension lexicale se trouve plus ou moins bien nantie (longues listes de synonymes, ou mêmes «mots» de la série associative repérables dans plusieurs catégories syntaxiques). L'autre peut révéler une carence

<sup>25</sup> Saussure, Ferdinand de, *op. cit.*, CFS 58, p. 265.

<sup>26</sup> CFS 58, *op. cit.*, p. 281.

dans la prise en charge par la langue de points de vue possibles, suscitant des lignes de raréfaction dans le milieu intermédiaire. C'est cet arbitraire-là dont il faut apprendre à se montrer curieux. Signalons qu'une pratique critique bien ritualisée de ce dernier arbitraire est représentée par le recours aux grandes figures de rhétorique (métaphore et oxymore en tête).

*Conclusion : Une robe sans cesse rapiécée de sa propre étoffe*

Quelle que soit la langue qu'il parle, et quelle que puisse être sa maîtrise de cette langue, tout sujet parlant sera amené à faire l'expérience des mots qui manquent ; aura-t-il éprouvé le désir de prendre en compte une dimension lexicale non encore aperçue, une dimension qui n'a pas été validée par le vocabulaire en vigueur ? Mais comment prendre conscience de dimensions qui manqueraient puisque la langue ne nous permet pas de les concevoir ? On pense ici à la concession faite par Saussure : « Si l'un des deux côtés du signe pouvait passer pour avoir une existence en soi, ce serait le côté conceptuel, l'idée comme base du signe. » (*ELG*, p. 333). Cependant, on peut s'attacher davantage encore à l'examen de la circulation induite par « la coordination associative » et entrevoir alors comment de nouvelles solidarités se créent entre mots ainsi rapprochés, ménageant une possible émergence de nouvelles dimensions. Saussure en a d'ailleurs fermement posé le principe : « L'aspect réciproque et relatif de ces signes change de moment en moment d'une manière infinie... » (*ELG*, p. 88). N'est-ce pas ce qu'il laissait à penser lorsqu'il recourait à une comparaison qui a pu paraître étrange : « La langue est une robe sans cesse rapiécée de sa propre étoffe. » Le sentiment du manque est une invitation à circuler dans la langue, à faire et à défaire des listes associatives toujours recommencées. Cette circulation entraîne ce que Saussure a désigné, dès 1891, par « le tourbillon des signes dans la colonne verticale », tourbillon qui empêche à jamais de se figurer « la langue comme une forme fixe ». La conviction du linguiste peut ici encore être confortée par celle de l'écrivain. Marcel Proust, en janvier 1908, dira à propos de la langue : « Son unité n'est faite que [...] d'une immobilité apparente qui cache une vie vertigineuse et perpétuelle. »<sup>27</sup> Quant à Valéry, si souvent en affinité avec Saussure, il puise dans le même vocabulaire que lui pour relever que « Le manque d'un seul mot fait mieux vivre une phrase : elle s'ouvre plus vaste et propose à l'esprit d'être un peu plus esprit pour combler la lacune »<sup>28</sup>.

<sup>27</sup> Proust, Marcel, *Lettres à Madame et Monsieur Emile Straus*, Paris, Plon, 1936, p. 93.

<sup>28</sup> Paul Valéry, *Dialogue de l'arbre*, in *Œuvres complètes*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1960, Vol. II, p. 192. Cette remarque du poète semble faire écho au propos de Saussure cité plus haut : « l'esprit insufflé, vivifie une matière donnée. »



Nous espérons être à même de conclure avec un certain optimisme : au lieu de concevoir l'identité conférée aux êtres et aux objets dans le cadre d'une fixité de la substance, d'une réalité que nous serions tenus de découvrir en la soumettant à une mise en forme estampée d'arbitraire, explorons les liens entre matière à signifier et milieu intermédiaire. Nous pourrions peut-être alors voir comment on peut solliciter «cette somme de signes évocables» pour que se crée du neuf dans un monde commun. C'est en tout cas en exerçant la langue de manière qu'elle puisse refléter une incomplétude sans cesse disponible, en y surprenant de la place pour de l'ailleurs et de l'autrement, que nous nous tiendrons très loin de toute crispation identifiante.

En établissant leurs pertinences, momentanément valides et sans cesse révisables, les groupes humains construisent une réalité culturelle («historique», pour reprendre ici le mot dans l'acception que lui donne Michel Bréal dans sa *Sémantique*) et dont les langues naturelles sont à la fois le reflet et le principal agent. Aussi Saussure a-t-il escompté qu'un nouveau regard d'historien sur la langue, qui interrogerait «les conditions où une pensée arrive à correspondre à un signe», apporterait

la preuve que ce n'est pas la pensée qui crée le signe, mais le signe qui guide primordialement la pensée (dès lors la crée en réalité, et la porte à son tour à créer des signes, peu différents toujours de ceux qu'elle avait reçus)<sup>29</sup>.

Marie-Claude Capt-Artaud  
Université de Genève  
Marie-Claude.Capt@lettres.unige.ch

## BIBLIOGRAPHIE\*

- Saussure, Ferdinand de, *Cours de Linguistique Générale*, édition critique de Rudolf Engler, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1967.
- Saussure, Ferdinand de, *Notes sur la linguistique générale*, publiées par Rudolf Engler, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1974.
- Saussure, Ferdinand de, *Cours de Linguistique Générale*, édition critique de Tullio de Mauro, Paris, Payot, 1975.

---

<sup>29</sup> Saussure, Ferdinand de, *De l'essence double du langage*, [Avis au lecteur / Capital], reproduit dans *ELG, op. cit.*, p. 46.

\* J'ai souhaité adopter pour ce bref rappel bibliographique un autre ordre que l'ordre alphabétique de rigueur; je remercie les *Cahiers* de m'avoir accordé cette licence,

- Saussure, Ferdinand de, «De l'Essence double du langage», présentation des manuscrits déposés à la Bibliothèque de Genève en 1996 et transcription par Rudolf Engler de quelques feuillets, *CFS* 50, pp. 201-205, Genève, Droz, 1997.
- Saussure, Ferdinand de, *Ecrits de linguistique générale*, texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard, 2002.
- Saussure, Ferdinand de, *De l'Essence double du langage*, transcription diplomatique établie par Rudolf Engler, première livraison décembre 2004, deuxième livraison mars 2005, disponible sur <http://www.revue-texto.net/saussure/DeSaussure/Essence/+Engler.html>
- Saussure, Ferdinand de, *Notes d'Emile Constantin pour le troisième cours de linguistique générale*, *CFS* 58, Genève, Droz, 2005.
- Hjelmslev, Louis, *Essai de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1971.
- Prieto, Luis, «Caractéristique et dimension», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 42, Genève, Droz, 1988.
- Capt-Artaud, Marie-Claude, «Redouter, craindre, avoir peur...» ou *La plus belle pièce de l'héritage rhétorique – Cahiers Ferdinand de Saussure*, 47, Genève, Droz, 1993.
- Capt-Artaud, Marie-Claude, «La langue, mystérieux milieu intermédiaire» in *Cahier de l'Herne*, n° 76, Paris, 2002.

Emanuele Fadda

## L'IDENTITÉ SYMBOLIQUE

### NOTES SUR LE SUJET DE LA SÉMIOSE CHEZ PRIETO<sup>1</sup>

Dans ce travail, je traiterai quelques remarques de Prieto sur le sujet de la sémiotique, ou plutôt sur la sémiotique du sujet. Bien qu'il s'agisse d'observations non systématiques, et présentées dans un très petit nombre d'écrits<sup>2</sup>, je pense qu'il est possible d'en dégager – à l'aide d'une comparaison avec d'autres penseurs – les lignes ou le noyau d'une théorie, centrée sur une notion non priétienne, mais qu'on peut tirer des pages de Prieto, à savoir, celle d'*identité symbolique*.

Bien évidemment, faute d'espace, je ne pourrai faire autre chose que de rappeler certains des aspects les plus importants : le rôle de la *praxis* (fondamental chez Prieto), la distinction entre sujet-interprète et sujet interprétable (qui rapproche Prieto du pragmatisme américain), la valeur de la perception physico-opératoire de son individualité, la relation avec le *temps*.

Mais, tout d'abord, je voudrais considérer ce qui m'apparaît comme le début de l'étude sémiotique de la subjectivité – les recherches d'Umberto Eco.

---

<sup>1</sup> Ce texte développe mon intervention à la table ronde consacrée à «Luis Prieto, a dieci anni dalla morte», au XXXIV<sup>e</sup> Congrès de l'*Associazione italiana di studi semiotici* (Université de Calabre, 17-19 novembre 2006).

<sup>2</sup> Notamment, Prieto (1991a) et (1991b).

### 1. *Le défi d'Eco: des structures au sujet*

Entre les années 70 et les années 80, Umberto Eco est parmi les premiers à s'apercevoir de la valeur fondamentale que la notion de sujet a pour la sémiotique générale. Les deux étapes principales de cette « découverte » peuvent être identifiées avec la quatrième partie du *Trattato di semiotica generale* (« Le sujet de la sémiotique ») et avec le paragraphe final du chapitre sur le signe dans *Sémiotique et philosophie du langage*.

Dans l'ouvrage de 1975, Eco, après avoir développé une théorie cohérente, centrée sur la dichotomie entre l'étude des codes et celle de la production des signes, avoue que cette théorie, en quelque sorte, n'est pas complète. Notamment, il remarque l'absence d'une sorte de « fantôme »,

un fantôme que tout le discours précédent avait éludé continuellement, en le laissant à peine entrevoir sur l'arrière-plan (Eco 1975: 375)<sup>3</sup>.

Et ce fantôme, c'est justement le « sujet humain en tant qu'acteur de la pratique sémiotique » (*ibid.*). Une fois ce fantôme ramené à la vie, il faudra rechercher « sa place dans le cadre de la théorie » (*ibid.*). Pour ce faire – affirme-t-il – on ne pourra pas s'adresser à un sujet abstrait, au sujet en tant que simple entité corrélative au signe, mais plutôt au sujet dans son caractère concret :

Une théorie [sémiotique] aurait à considérer le rôle du sujet (...) non seulement en tant que fiction méthodologique, mais aussi et surtout en tant que *sujet concret*, enraciné dans un système de conditionnements historiques, biologiques, psychiques, comme il est étudié, p. ex., par la psychanalyse et les autres disciplines humaines. (*ibid.*)

Si l'objet est le même que dans les autres sciences humaines, ce seront plutôt les catégories employées qui changeront. Eco définit ainsi la tâche de la sémiotique :

La sémiotique a un seul devoir: définir le sujet de la sémiose par des catégories exclusivement sémiotiques: et elle *peut* le faire (Eco 1975: 377).

La sémiotique a affaire aux sujets des actes sémiotiques, et ces sujets peuvent être définis en termes de structures sémiotiques ou, de ce point de vue, ne peuvent pas être définis (Eco 1975: 378).

Ce dernier passage, cependant, nous dit que la sémiotique, pour arriver au sujet, doit passer par les signes qu'il produit et par les codes qu'il emploie. Eco conclut donc, par une sorte de pirouette (qui n'est pourtant qu'apparente), que la sémiotique s'occupe du sujet *lorsqu'elle s'occupe des signes* :

---

<sup>3</sup> Les citations d'Eco (1975) ont été traduites par moi-même à partir de l'édition italienne, tandis que, pour Eco (1984), j'ai pu utiliser l'édition française.

La sémiotique a le droit de reconnaître [les] sujets [empiriques] *seulement dans la mesure où ils se manifestent à travers des fonctions de signes*. (...) Si elle accepte de façon critique cette limite méthodologique qui lui est propre, la sémiotique échappe au risque de l'idéalisme. Ou bien, elle *le bouleverse*: elle reconnaît comme le seul sujet vérifiable de son discours l'existence sociale de l'univers de la signification, dans la mesure où elle est exhibée par la vérifiabilité physique des interprétants, qui sont (...) des *expressions matérielles* (Eco 1975: 378 sv.).

Les signes, en tant qu'objets matériels<sup>4</sup>, témoignent pour nous de l'*existence* des sujets qui les produisent: derrière l'univers des relations étudiées par la sémiotique, il y a des *choses* – et des personnes. Je dirais même plus, les signes *sont* leurs sujets mêmes: Peirce nous enseigne que l'homme est un signe<sup>5</sup>, et donc il est sensé de dire aussi que le signe est l'homme qui le produit.

Dans *Sémiotique et philosophie du langage*, Eco repart de cette approche peircienne, mais il ajoute deux éléments: le premier, c'est l'indispensabilité d'une dimension *historique* («La science des signes est la science de la façon dont se constitue historiquement le sujet». Eco 1984: 61); le deuxième me semble se cacher dans ce passage:

Nous sommes peut-être, quelque part, la pulsion profonde qui produit la sémiologie. Mais nous nous reconnaissons uniquement comme sémiologie en acte, systèmes de signification et processus de communication (*ibid.*).

La perspective, ici, semble être la même que dans l'œuvre de 1975. Mais il est possible aussi – et je serais d'accord pour le faire – d'y voir une allusion à une dichotomie fondamentale (celle qui oppose *esprit* et *personne*) pour certains auteurs du pragmatisme classique américain, tels que Peirce lui-même et G. H. Mead, mais aussi pour Prieto. Avant de voir les raisons de ce rapprochement, cependant, il faudra dire quelque chose sur l'approche particulière du sémiologue argentin sur le thème du sujet.

## 2. Prieto: de la praxis au sujet

Le point de départ de la démarche de Prieto, c'est le résultat fondamental de *Pertinence et pratique*, qui peut être exprimé par la proportion suivante:

Signe: communication = instrument: pratique

Pour Prieto, il n'y a pas de connaissance qui ne soit pertinente dans une pratique (c'est-à-dire, ne soit le *moyen* ou le *but* de quelque chose que nous faisons), et donc

<sup>4</sup> Nous allons voir comment ce caractère *matériel* des signes est fondamental pour Prieto aussi.

<sup>5</sup> Notamment, dans ce passage célèbre: «The word or sign which man uses *is* the man itself. (...) man is an *external* sign. That is to say, man and the external sign are identical» (Peirce 1868 = CP 5314). Eco semble beaucoup aimer ce texte, et il le cite chaque fois qu'il aborde le thème du sujet.

il n'y a pas de connaissances absolues et non modifiables. Mais il n'y a pas non plus de connaissance sans signes : donc, connaissance, communication et signes sont liés à la praxis. Le signe relie la communication à la connaissance, mais aussi – puisqu'il est un *outil*, un instrument – à la praxis. Une fois ce lien établi, il est possible de ramener toute dimension cognitive à la dimension pratique, et partir de cette dernière.

Prieto commence donc par définir le comportement et la décision. Le premier, c'est la transformation (ou parfois un *manque de transformation* – mais, dans ce cas, il n'est pas une pratique) finalisée de son corps par le sujet ; la deuxième, c'est une transformation non naturelle opérée par un sujet, dont le corps peut être *cause* sans avoir été *effet*.

Bref, le sujet, étant *un esprit qui dispose d'un corps*, peut se situer à l'origine de changements non naturels, et il peut briser la chaîne des causes et de la nécessité naturelle. Selon Prieto, il y a un seul être capable de se détacher de la nécessité matérielle (étant « biologiquement programmé pour échapper à la nécessité biologique »)<sup>6</sup> : l'être humain.

Puisque l'être humain est le seul qui puisse exercer une praxis, il est le seul à pouvoir exercer la *connaissance* au sens propre (parce que la connaissance demande des signes, et les signes sont des outils pour une praxis).

Un autre problème, c'est le suivant : combien de types de connaissances peut-on avoir ? Et la réponse est : seulement deux. Si l'homme est inséré dans une réalité matérielle qui existe – et Prieto énonce ce postulat matérialiste dans les premiers essais de Prieto (1989)<sup>7</sup> – et s'il est le seul être capable de la connaître, on aura seulement des connaissances humaines de la réalité matérielle et des connaissances de connaissances humaines de la réalité matérielle (lesquelles, étant insérées dans le *temps*, constituent une *histoire*). Il est insensé de chercher des niveaux ultérieurs, extra-humains, de la connaissance<sup>8</sup>.

---

<sup>6</sup> Cf. Prieto (1987, p. 11) : « la capacité de décision dont est doué l'être humain, grâce à laquelle il peut échapper à la causalité naturelle et devenir ainsi le créateur de l'histoire. (...) C'est là la situation toute particulière de l'homme dans l'univers : l'homme, pourrait-on dire, est biologiquement 'programmé' de telle sorte qu'il peut produire une réalité qui, elle, n'obéit pas à la 'programmation' biologique ».

<sup>7</sup> Cf. Prieto (1989 : 23 sv.).

<sup>8</sup> A partir de ce raisonnement, Prieto cherche à justifier la prétention de la sémiologie à jouer un rôle important dans les sciences humaines. Puisque cette discipline, par une généralisation des lois découvertes par la phonologie, étudie le procès par lequel les connaissances de la réalité matérielle deviennent des connaissances de connaissances, alors, la sémiologie peut aspirer à se constituer en paradigme des sciences humaines (cf. Prieto 1989 : 45-54).

Mais Prieto affirme très clairement que le niveau fondamental, c'est celui de la praxis, et c'est la praxis qui permet et fonde la subjectivité et la connaissance<sup>9</sup>. C'est pourquoi il faudra examiner quelques catégories élaborées par le sémiologue argentin pour décrire la praxis : notamment, celles d'*opérant* et de *norme*. En voilà les définitions :

L'insieme dei mezzi ugualmente efficaci per raggiungere uno scopo costituisce un *operante*. (Prieto 1991 : 192 suiv.)

Una norma può essere definita come un *insieme di comportamenti* che due o più soggetti distinguono, senza nessun rapporto con l'istinto, da altri comportamenti ugualmente efficaci per raggiungere gli stessi scopi e che i soggetti in questione scelgono piuttosto che questi altri comportamenti per raggiungere tali scopi. Dato, di conseguenza, uno scopo, una norma distingue, nell'insieme dei comportamenti ugualmente idonei per raggiungerlo [voire l'*opérant*, E.F.], quei comportamenti che appartengono ad essa e sono quindi *normali* e quegli altri che non appartengono ad essa e sono quindi *fuorinorma*. (Prieto 1991 : 191 suiv.)

La *norme*, donc, constitue la section de l'*opérant* qui est *librement choisie* par le sujet pour arriver à un certain but. Et c'est justement cette notion de *norme* qui constitue, à mon avis, la clé pour comprendre les idées de Prieto sur la subjectivité, parce qu'elle peut être comparée avec d'autres notions, élaborées pour classer les formes de l'action par certains représentants du pragmatisme philosophique américain.

### 3. *Esprit et personne : Prieto, Peirce, Mead*

Dans cette section, je voudrais comparer les catégories priétiennes aux concepts employés par Ch. S. Peirce et G. H. Mead dans leur analyse sémiotique de la subjectivité<sup>10</sup>. Cette analyse se fonde sur un concept dispositionnel, qui désigne à la fois une classe d'actions et la disposition à choisir certains outils (ou certaines façons) pour faire certaines choses<sup>11</sup>. Chez Peirce, ce concept est nommé *habit*<sup>12</sup>, et il est défini ainsi :

<sup>9</sup> Cf. Prieto (1987 : 10) : « Une pratique, en effet, ne saurait être que le fait d'un sujet, lequel à son tour est tel pour autant seulement qu'il est capable d'exercer des pratiques ».

<sup>10</sup> Les remarques qui suivent se réfèrent à un travail articulé de comparaison entre les perspectives sémiologiques du pragmatisme de Peirce et Mead, d'un côté, et du structuralisme de Saussure et Prieto, de l'autre, que j'ai développé dans plusieurs textes, tels que Fadda (2001, 2004, 2005, 2006).

<sup>11</sup> Ce type de concept dispositionnel, pourtant, n'est pas forcément lié à une perspective sémiotique : on peut le trouver, par exemple, chez Bourdieu, qui le nommait *habitus*.

<sup>12</sup> La traduction française standard du mot est *habitude*, mais elle ne peut pas rappeler la signification latine du terme, et les liens avec l'*hexis* des *Ethiques* d'Aristote. C'est pourquoi Bourdieu a choisi d'adopter le mot latin.

multiply reiterated behavior of the same kind, under similar combinations of precepts and fancies, produces a tendency – the *habit* – actually to behave in similar way under similar circumstances in the future. Moreover – *here is the point* – every man exercises more or less control over himself by means of modifying his own habits. (Peirce 1907: 413)

Ce concept de *habit* est sans doute analogue à celui de norme chez Prieto (bien que ce dernier tire son origine de la linguistique)<sup>13</sup>. Mead, de son côté, ajoute à ce cadre la distinction entre un côté individuel et un côté public de l'*habit*, et il nomme le premier *attitude* et le deuxième *universel*<sup>14</sup>. L'*attitude* est une disposition-classe d'actions dans la mesure où elle est choisie par l'exécutant, tandis que l'*universel* est bien la même chose, mais en tant que règle dans laquelle une *communauté* peut se reconnaître. C'est justement cet aspect qui est souligné par Prieto, lorsqu'il affirme :

Una norma determina così una *comunità di soggetti* nella misura in cui, grazie al suo carattere condiviso, ognuno dei soggetti che l'adottano svolge per gli altri il ruolo di *altro* simmetrico di cui ognuno ha bisogno per riconoscersi come *uno* (Prieto 1991: 193).

La relation entre norme (ou *universel*, chez Mead) et communauté est symétrique: la norme détermine une communauté, mais c'est la communauté qui fait vivre la norme, par l'adoption continuelle de ses comportements.

Donc, un premier niveau d'analogie concerne les notions de norme, *habit*, et le couple *attitude/universel*. Mais il y a un niveau ultérieur. Dans ses écrits de la maturité, Peirce élabore une dichotomie entre les deux aspects fondamentaux du sujet: le sujet en tant qu'*interprète* des signes, et le sujet en tant que *signe* interprété et interprétable par les autres sujets<sup>15</sup>. Peirce appelle le premier *mind* (esprit), et le deuxième *personne*<sup>16</sup>. Mead, lui, appelle le sujet-signe (interprétable par les autres esprits, y compris soi-même) le *Soi*. Le *soi* (ou la *personne*), c'est un ensemble d'universels partagé par le sujet avec d'autres sujets.

Et Prieto? Chez lui aussi, on trouve un concept de *sujet* en tant qu'*interprète* (ou bien: exécuteur de pratiques, et *donc* *interprète* des signes), et aussi l'idée que l'on

<sup>13</sup> Et notamment de Hjelmslev: cf. Fadda (2003).

<sup>14</sup> Cf. Mead (1934: § 12 et *passim*).

<sup>15</sup> Je pense qu'il est possible d'entrevoir la même distinction dans les mots d'Eco (1984) cités *supra*: la « pulsion profonde » serait la capacité d'interprétation, tandis que la « sémiologie en acte » serait la capacité d'être interprété en tant que signifiant. Le texte peircéen sur l'homme-signe serait aussi à ramener à ce deuxième aspect.

<sup>16</sup> Peirce insiste notamment sur le fait que les idées/signes qui constituent la personne, pour être intelligibles, doivent exhiber une sorte de *coordination*: cf. Peirce 1892: 331: « Personality is a certain kind of coordination or connection among ideas ».



peut envisager le sujet en tant que *faisceau de normes* qui constituent autant de signes qui rendent les individus intelligibles aux autres, en les ramenant aux communautés. Ce qui nous manque, c'est une dénomination spécifique pour se référer à cet aspect de la subjectivité. Je propose ici le terme d'*identité symbolique*, qui me semble justifié par deux facteurs :

1. Prieto parle souvent – comme on le verra dans les paragraphes suivants – de ‘vie symbolique’, ‘naissance symbolique’ et, en général, d’une dimension symbolique de l’existence humaine, qu’il faut considérer en plus de la dimension biologique
2. l’auteur est très intéressé par le sujet de l’*identité* dans ses différentes formes, et il affirme très clairement que l’homme doit toujours «*precisare e mantenere la coscienza della propria identità numerica e quindi la coscienza di se stesso come uno e come oggetto*» (Prieto 1991 : 185). Or, c’est justement ce type de conscience – commune au sujet et aux *autres* sujets qui entrent en relation avec lui – que j’appellerai ‘identité symbolique’.

Après avoir remarqué l’analogie profonde qui relie l’approche priétienne à d’autres conceptions sémiotico-praxiques de la subjectivité, il faut maintenant se tourner vers Prieto lui-même et vers *sa* conception de l’identité symbolique (et notamment de son *ontogenèse*).

#### 4. *Vie symbolique (sive on naît toujours deux fois, au moins)*

L’essai *Decisione e soggetto*, publié d’abord dans une revue argentine de psychanalyse<sup>17</sup>, constitue justement une description de l’ontogenèse de l’identité symbolique, c’est-à-dire de la façon dont *on devient* un sujet.

On a une première étape de ce processus dans la petite enfance, lorsque, avec la reconnaissance de sa consistance d’objet matériel, l’on passe de la conscience ‘adjective’ à la conscience ‘substantive’. La première est la conscience dans sa forme minimale, qui équivaut à la capacité de *sensation*, possédée aussi par les animaux non humains (et qui peut s’exprimer en quelque sorte par des adjectifs ; p. ex. «*lisse*», «*rouge*», «*bon*» etc.). La conscience substantive est la conscience de son *identité numérique*<sup>18</sup>, qui entraîne la capacité de construire des *concepts* (qui peuvent être exprimés par des noms ; p. ex. «*arbre*», «*saxe*» etc.).

<sup>17</sup> L. J. Prieto, «*Decisión y sujeto*», publié dans «*Homenaje a David Liberman*», *Psicoanálisis Revista de la Asociación Psicoanalítica de Buenos Aires*, vol VII, 1985, pp. 85-107. V. aussi n.2.

<sup>18</sup> Il s’agit-là de son «*être-un*». Dans ses derniers ouvrages Prieto parle à cet égard d’une identité *extensionnelle*. Cf. Prieto (1989 : 25, 162) et *infra* § 5.

Il s'agit d'un pas important, certes, mais, avant que l'on puisse parler d'une véritable *réalité mentale*, et donc d'une *vie symbolique* et d'une pleine subjectivité, d'autres événements sont nécessaires. Pour l'être humain, être un sujet ne consiste pas seulement en la reconnaissance d'un monde matériel, dont il fait partie. Un sujet ne peut pas se découvrir comme tel, ne peut pas devenir vraiment *un*, tant qu'il ne découvre qu'il y a d'autres sujets (d'autres *uns*) avec lesquels il faut se mesurer. Dès lors, il ne pourra jamais plus vivre dans la solitude. Les étapes de cette « découverte » (appelée par Prieto la « dialectique de l'un et de l'autre ») se déroulent pendant l'enfance.

Les premiers choix de l'enfant concernent l'alimentation. En effet, pour les animaux (et aussi pour les tout-petits enfants) le fait de se nourrir (en préservant son identité biogéographique) *n'est pas une décision*; mais il y a un moment où l'enfant découvre qu'il peut aussi ne pas manger, en s'affirmant ainsi lui-même vis-à-vis de sa mère (qui est le premier « un » avec lequel il doit se mesurer). C'est justement cela que Prieto appelle le « dilemme anorexique »: manger ou bien affirmer son individualité ?

Puisque la mort biologique n'est pas un but possible, il faudra trouver une autre façon d'affirmer son individualité, et l'enfant la trouve d'abord dans la pratique de ses *jeux* avec sa mère, qui le conduisent enfin à l'adoption d'une *normalisation* de plus en plus complète: il va adopter des *normes* pour chaque comportement, il va faire toute chose *comme* l'autre (sa mère, d'abord) le fait<sup>19</sup>. D'ici lors, il ne pourra jamais plus vivre tout comme s'il était seul, parce qu'*il y a les autres* et qu'il doit les considérer au moment d'exécuter toute pratique.

On peut parler, à cet égard, d'une *naissance symbolique*, parallèle et successive à la naissance qui nous « jette » dans la vie biologique. L'entrée dans la vie biologique est donc une sorte de perte de l'inconscience, et entraîne une nouvelle nécessité de *lutter* à tout moment pour la conservation de ce deuxième type de vie<sup>20</sup>. C'est difficile, certes, mais celui qui ne naît pas deux fois (biologiquement et symboliquement) ne peut pas se dire un véritable sujet humain.

Chacun d'entre nous, donc, appartient (parfois heureusement, parfois malgré lui) à une série de communautés, chacune correspondant à une norme qu'il adopte. Nous sommes sociaux dans chaque chose que nous faisons, parce que chaque geste, *chaque pratique parle de nous* (en parlant aussi de tous ceux qui adoptent les mêmes normes que nous). C'est pourquoi *nous ne sommes jamais seuls* – même s'il n'y a personne avec nous.

<sup>19</sup> Pour la définition de *normalisation* v. Prieto (1991 : 191 suivv.).

<sup>20</sup> Il s'agit notamment, à mon avis, de ce que Goffman appelle *face-work*.

### 5. *Etre un (parmi les autres)*

L'entrée dans la vie symbolique, suppose donc deux étapes principales : l'adoption d'une conscience substantive et la normalisation. La première permet d'entrer en relation avec d'autres corps, la deuxième avec d'autres esprits.

Le premier aspect, bien qu'il n'arrive pas à épuiser les caractères de la cognition subjective de l'homme, est très important. Le problème de la subjectivité sémiotique de l'être humain est examiné d'abord par Prieto en partant de son côté matériel : le fait que chacun d'entre nous a (ou bien plutôt, *est*) un objet matériel : son corps. La « découverte » des autres objets c'est aussi, et en même temps, la découverte de son corps en tant qu'objet : il y a des objets, et moi aussi, j'en suis un.

Il s'agit pourtant d'un objet matériel d'un type assez particulier, parce qu'il peut être une *cause* sans avoir été un effet : je peux exercer mon contrôle sur l'objet que je suis. Une fois encore, il faut remarquer les correspondances entre Prieto et Mead. Ce dernier, en effet, souligne bien ce même aspect, et il ébauche aussi une analyse du concept élémentaire d'objet physique élaboré par le nourrisson<sup>21</sup>. La façon de voir l'objet *en tant qu'objet*, détaché de l'appréhension sensorielle et de la consommation, mais comme élément, actuel ou potentiel, d'une *pratique*<sup>22</sup>, est très importante aussi pour la « construction » de *son* individualité physique, et de la conscience de son identité numérique-biologique. Le fait que tout ceci ne soit pas trivial ou donné pour acquis est prouvé par le *silence* de Peirce sur la question, et même sur la séparation entre le concept de personne et celui d'individu<sup>23</sup>. Il n'accorde aucune importance, en effet, au fait qu'il faut découvrir qu'on est un corps, un objet, s'individualiser physiquement et apprendre son pouvoir sur les éléments du monde physique, avant d'être un sujet défini et définissable par les normes, les *habits*, les attitudes universelles dont on est porteur.

Mais ni Prieto ni Mead ne veulent amoindrir la valeur de ce que j'ai appelé l'*identité symbolique* (le fait que chaque sujet soit « localisé » sémiotiquement en

<sup>21</sup> Notamment, pour être un objet, quelque chose doit pouvoir exercer une pression (et, inversement, une *résistance* à la pression d'autres objets), et il doit ainsi avoir un *inside* (un « dedans »). Sur l'évolution de ce concept (et sur le rôle très important de la *main*) v. Mead (1934 : § 22).

<sup>22</sup> Un texte de Prieto très important à cet égard est l'introduction à l'édition française de *Messages et signaux* (1966).

<sup>23</sup> En général, Peirce juge très peu importante la capacité du sujet de décider volontairement d'exercer une praxis à travers d'autres objets matériels. Cf. Peirce (1868 : 55) : « The individual man, since his separate existence is manifested only by ignorance and error, so far as he is anything apart from his fellows, and from what he and they are to be, is only a negation » et Peirce (1898 = CP 1.673) : « [we are] mere cells of a social organism. Our deepest sentiment pronounces the verdict of our own insignificance. Psychological analysis shows that there is nothing which distinguishes my personal identity except my faults and my limitations – or, if you please, my blind will, which it is my highest endeavor to annihilate ».

tant que faisceau de normes, et appartenant à un ensemble indéfini de communautés), et qui constitue, certes, le caractère « plus humain » et « plus sémiotique » de la subjectivité. Le saussurisme de Prieto et le pragmatisme de Mead entraînent une primauté de la *socialité* qui ne peut pas être discutée. Pas d'individu, pas de personne sans une communauté sociale – dans la phylogenèse et dans l'ontogenèse<sup>24</sup>. Ils le disent très clairement, tous les deux.

Mais il disent aussi très clairement que c'est seulement *après* qu'on a appris à être un corps, que l'on peut apprendre à être un esprit, un signe, une identité symbolique<sup>25</sup>. Il faudrait alors dire, peut-être, qu'on ne naît pas deux fois, mais trois : entre la naissance biologique et la naissance symbolique, il y a quelque chose comme une naissance pratico-opérationnelle, qui suppose la conscience de son individualité physique.

### 6. *Le temps, facteur essentiel*

On a donc vu que Prieto et Mead (mais pas Peirce) soulignent l'importance du concept-de-soi physico-opérateur pour la constitution pleine de la subjectivité. Mais il y a encore au moins un facteur essentiel pour définir le caractère personnel du sujet sémiotique : le rôle du *temps*. Ici, c'est justement vers Peirce – et pas vers Mead – qu'il faut se tourner. Peirce souligne ce lien dans la conclusion de son écrit appelé *The Law of Mind*, où il définit la personnalité *par sa relation avec le temps* :

Personality (...) is not a thing to be apprehended in an instant. It has to be lived in time; nor can any finite time embrace it in all its fullness. (Peirce 1992: 331)

Personality, so far as it is apprehended in a moment, is immediate self-consciousness. But the word 'coordination'<sup>26</sup> implies (...) a teleological harmony in ideas, and in the case of personality this teleology is more than a purposive pursuit of a predetermined end; it is a developmental teleology. This is personal character. A general idea, living and conscious now, is already determinative of acts in the future to an extent to which is not now conscious. This reference to the future is an essential element of personality. Were the ends of a person already explicit, there would be no room for development, for growth, for life; and consequently there would be no personality. (*ibid.*)

Ces passages sont très riches, mais je me bornerai à remarquer l'intérêt de Peirce pour le *futur* dans son indétermination, qui n'est pas un élément d'irrationa-

<sup>24</sup> Sur ces aspects, je me permets de renvoyer à Fadda (2006: introduction et *passim*).

<sup>25</sup> On a donc affaire ici à *deux* propositions qu'on peut dire anti-cartésiennes : 1) on apprend sa subjectivité à partir de l'existence des *autres* sujets (c'est la perspective de Peirce); 2) il faut d'abord apprendre son *individualité physique*: on est une *res extensa* avant (ou, au moins, en même temps) d'être une *res cogitans*.

<sup>26</sup> Rappelons (cf. *supra* n. 16) que Peirce définit la personnalité comme une « coordination » – même désincarnée, comme on l'a vu dans le paragraphe précédent – « d'idées ».

lité, mais, au contraire, permet d'échapper au déterminisme strict et représente l'évolution comme une *histoire*. Peirce voit le présent toujours « chargé de futur » : la personnalité contient en soi tout le changement et toute la nouveauté qu'elle pourra apporter, même si elle ne le sait pas avant<sup>27</sup>.

Prieto, de son côté, semble être plus lié au passé, et son présent, c'est un présent qui glisse inexorablement vers le passé. C'est pourquoi, même en prenant comme point de départ un sujet « technique » (les *événements* en tant qu'objets matériels temporels qui impliquent le *corps* du sujet), il est amené à quitter pour une fois son jargon en affirmant que :

Non ogni evento si vive con uguale intensità e non è dunque nemmeno uguale l'intensità con cui « si muore » un evento : *più intensamente si vive, più intensamente si muore*. Si vorrebbe certo non morire, o, almeno, morire meno intensamente, ma il prezzo del non morire o del morire meno intensamente è il non vivere o il vivere meno intensamente. E' per questa ragione che l'euforia non è affatto incompatibile con la malinconia, anzi, l'euforia è sempre accompagnata dalla malinconia e solo colui che è capace dell'una è capace dell'altra e viceversa. L'evento – ad esempio la vita – è *sempre* triste giacché vivendolo « lo si muore » ; ma più è bello più è triste e a motivo appunto che è bello<sup>28</sup> (Prieto 1991 : 242).

Que peut-on ajouter d'autre ?

Emanuele Fadda  
Università di Catania  
lelefadda@gmail.com

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Eco, Umberto, 1975, *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani.  
 Id., 1984, *Semiotica e filosofia del linguaggio*, Torino, Einaudi [trad. franç. : *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF, 1988].  
 Fadda, Emanuele, 2001, « Le lieu théorique de la sémiologie de L. J. Prieto », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 54 (2001), Genève, Droz, pp. 385-403.

<sup>27</sup> Il faudrait à cet égard rappeler l'idée peircéenne d'évolution, qui prévoit un rôle pour le cas (ce qu'il appelle *tychisme*), mais aussi pour le déterminisme (*anachasme*) et pour la créativité (*agapasme*).

<sup>28</sup> Ce passage est sans doute également influencé par deux circonstances biographiques : la maladie qui affectait l'auteur depuis des années, et sa passion pour le tango, dont il reprend la forme particulière d'esthétique.

- Id.*, 2003, «L'aggettivo 'semiotico'. Note sulla lettura di Hjelmslev da parte di Luis J. Prieto», *Janus* (Quaderni del Circolo Glossematico di Padova) n° 3, Padova, Il Poligrafico 2003.
- Id.*, 2004, *La semiotica una e bina. Problemi di filosofia del segno da Ch. S. Peirce a F. de Saussure e L. J. Prieto*, Rende, CELUC, 2004.
- Id.*, 2005, «Les abductions de Saussure», *Cahiers Ferdinand de Saussure* 57 (2005), Genève, Droz, pp.115-128.
- Id.*, 2006, *Lingua e mente sociale. Per una teoria delle istituzioni linguistiche a partire da Mead e Saussure*, Acireale/Roma, Bonanno, 2006.
- Goffman, Erving 1959, *The Presentation of Self in Everyday Life*, Doubleday, Garden City-New York, 1959.
- Mead, George H., 1934, *Mind, Self and Society: From the Standpoint of a Social Behaviorist* (ed. by Ch. W. Morris), Chicago, University of Chicago Press [trad. franç.: *L'esprit, le Soi, la Société*, Paris, PUF, 2005].
- Peirce, Charles S., 1869, «Some Consequences of Four Incapacities», *Journal of Speculative Philosophy* 2 (1868), pp. 140-157 (= Peirce 1992, pp.28-55).
- Id.*, 1892, *The Law of Mind* (= Peirce 1992, pp. 312-333).
- Id.*, 1898, *Detached Ideas on Vitally Important Topics* (partiellement reproduit dans *Collected Papers* = Peirce 1931-1958).
- Id.*, 1907, *Pragmatism* (= Peirce 1998, pp. 394-403).
- Id.*, 1931-1958, *Collected Papers* (éd. par C. Hartshorne, P. Weiss et A. Burks), Cambridge (Mass.), Harvard University Press, (VIII vol.).
- Id.*, 1992-1998, *Essential Peirce* (éd. par le «Peirce Edition Project»), Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 1992-98 (II vol.).
- Prieto, Luis J., 1966, «Homme et signal» (introduction à l'éd. franç. de: *Messages et signaux*, Paris, PUF).
- Id.*, 1975, *Pertinence et pratique*, Paris, Minuit.
- Id.*, 1987, «Une sémiologie. Problèmes et parcours», *Degrés* 50, Bruxelles.
- Id.*, 1989, *Saggi di semiotica*, vol. I, Parma, Pratiche Editrice.
- Id.*, 1991, *Saggi di semiotica*, vol. II, Parma, Pratiche Editrice.

Claudia Mejía Quijano

## OBJECTIVITÉ ET SCIENCES HUMAINES

A l'occasion du 10<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Luis Prieto, j'aimerais revenir sur un aspect de son œuvre qui revêt une grande importance à mes yeux par rapport à l'actualité de la linguistique générale et plus largement à celle des disciplines humaines, fortement sollicitées aujourd'hui dans l'*application* de leurs principes aux *nouvelles pratiques symboliques*.

En effet, dans notre monde actuel – envahi par la technologie des pratiques matérielles, les pratiques symboliques ont paradoxalement pris aussi une ampleur inattendue<sup>1</sup>. Si l'on pense au domaine psychologique, on peut aisément constater comment le développement de la biotechnologie, par exemple la fécondation in vitro, exige des pratiques symboliques nouvelles, en l'occurrence, une nouvelle forme de *filiation* liée à une parentalité stérile<sup>2</sup>. Parmi les pratiques symboliques langagières, on pourrait d'abord mentionner la traduction qui a connu un développement considérable ces trente dernières années, lié à la globalisation permise par la technologie informatique. Le même phénomène est encore observable à propos

---

<sup>1</sup> A propos des pratiques matérielles et pratiques symboliques, voir en particulier une présentation de Luis Jorge Prieto dans son article, «Entre signal et indice : l'image photographique et l'image cinématographique». *CFS* 50 (1997), Genève, Droz.

<sup>2</sup> Voir à ce propos de l'auteur, en collaboration avec François Ansermet et Marc Germond, *Parentalité stérile et procréation médicalement assistée. Le dégel du devenir*, Paris, Eres, 2006.

de l'apprentissage des langues secondes, devenu aussi nécessaire à notre vie moderne que d'être connecté à internet. Face aux nouvelles pratiques symboliques, les disciplines humaines se sont vues fortement sollicitées et l'on a vu fleurir les disciplines dites « appliquées » : la psychologie appliquée, la sociologie appliquée, la linguistique appliquée, la pédagogie appliquée. Pourtant, l'« application » des principes des disciplines humaines exige une réponse au problème de l'objectivité de ces disciplines, laquelle pour nombre de scientifiques ne semble pas encore assurément établie.

A partir de l'analyse du travail des phonologues praguois, complétée par les principes saussuriens, Prieto a donné une solution à l'impasse la plus importante du structuralisme en linguistique concernant justement la scientificité des disciplines humaines<sup>3</sup>, solution que je vais rappeler dans un premier temps et qui était la réponse à une question de Saussure, comme je l'avais signalé dans un premier article d'hommage au sémiologue argentin<sup>4</sup>. A présent, il me semble nécessaire de mieux scruter ce problème afin de comprendre les obstacles sans cesse rencontrés dans le chemin sémiologique, et de rappeler que, sur la base des fondements saussuriens, les disciplines humaines ont la chance d'avancer dans leur constitution en tant que *sciences* à part entière. La linguistique générale a en effet *scientifiquement* validé ses principes à l'aide de deux opérations de vérification adéquates, à savoir la reconstruction et le déchiffrement.

### *Vérité et Pertinence*

On peut commencer par rappeler la spécificité de l'objet de la linguistique et la sémiologie générales, lequel n'est pas constitué par une substance existant indépendamment de l'activité humaine. L'apport de Saussure au XIX<sup>e</sup> siècle fut de montrer que le produit humain qu'est une langue, tout en étant partageable, tout en étant social, était de *nature psychique*. Une langue est ainsi une « connaissance » – un ensemble de caractéristiques de la réalité, créée par une communauté déterminée, obéissant aux besoins et activités en cours dans cette communauté. Certes, en tant qu'objet psychique, la langue n'existe que dans le cerveau d'un individu et n'est observable que dans l'exercice individuel de l'activité de communication. Elle ne dépend pourtant pas de l'individu en tant qu'organisme autonome, mais de l'individu en tant que « sujet social ».

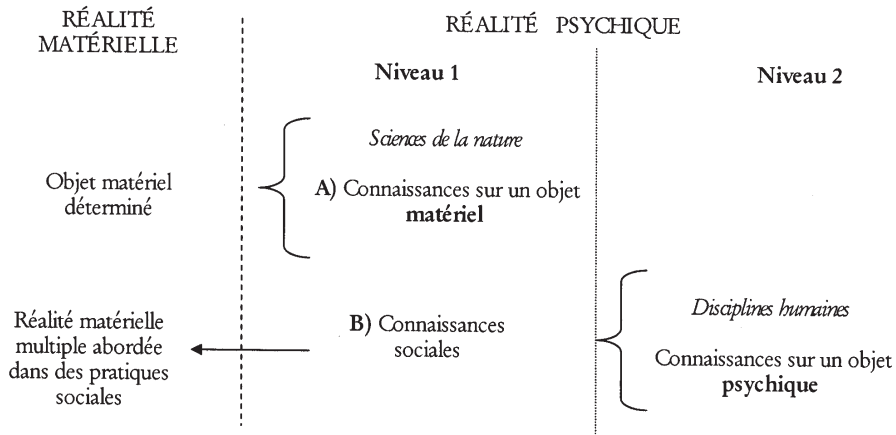
Les disciplines humaines vivent dès lors un décalage avec les sciences de la nature, figuré dans le schéma suivant : d'un côté, l'objet est constitué par la réalité

<sup>3</sup> Voir en particulier Luis Jorge Prieto. « La découverte du phonème ». *La pensée*, N° 148, 35-53, Paris, 1969 ; ainsi que le chapitre 5 de *Pertinence et Pratique*, Paris, Minuit, 1975.

<sup>4</sup> « *Unde exoriar?* », *CFS* 50 (1997), Genève, Droz.



matérielle, par des faits existant indépendamment de la connaissance humaine ; de l'autre, par des faits uniquement psychiques, des produits sociaux :



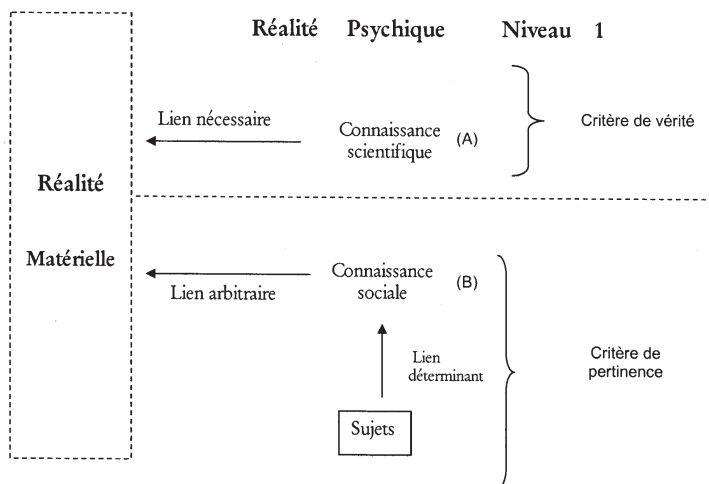
Les sciences de la nature et les disciplines humaines appartiennent donc à la même réalité psychique, mais les unes (niveau 1) étudient une réalité matérielle, les autres (niveau 2) se penchent sur une réalité psychique. On peut dès lors comparer sur le seul niveau 1 les connaissances que sont les sciences de la nature (A) aux connaissances construites socialement autour de la réalité matérielle impliquée dans certaines pratiques (B). Il s'agit dans les deux cas de « connaissances », mais les unes sont considérées *scientifiques* parce que validées et acceptées comme *vraies*; alors que les autres ne sont pas susceptibles de vérification et on ne peut pas leur appliquer le critère de vérité.

En effet, le critère de vérité tient au lien *nécessaire* entre la connaissance et la réalité connue. Or, il n'y a pas de lien nécessaire entre la connaissance qu'est une langue et la réalité matérielle sur laquelle elle est construite ; il existe une irréductible différence *géographique* et *temporelle* entre les langues ; chaque langue est un objet *sui generis*, unique dans le temps et dans l'espace. Le premier principe de l'étude scientifique du langage, *l'arbitraire du signe* résume cette caractéristique des langues.

Une langue n'est donc pas objective, ni peut aspirer à l'être ; cet objet est essentiellement subjectif, à savoir arbitraire et n'obéissant qu'aux pertinences des membres d'une communauté donnée. Le *lien constitutif* d'une langue est ainsi uniquement dicté par *les sujets*. Ce sont les sujets qui choisissent quelles caractéristiques ils vont retenir pour leurs phonèmes ou leurs référents. Les phonologues au début du XX<sup>e</sup> siècle ont ainsi proposé le *critère de pertinence* pour expliciter la connaissance langagière de la réalité sonore qu'est le phonème et Prieto, en généralisant

cet acquis, l'a opposé au critère de vérité. Une langue étant une réalité psychique qui n'a pas de lien *nécessaire* à la réalité matérielle autour de laquelle elle a été construite, il serait incongru de lui appliquer le critère de vérité: un phonème ne peut pas être « faux »; tous les phonèmes de toutes les langues, aussi différents et contradictoires entre eux soient-ils, seraient, si l'on veut utiliser ce mot, « vrais », car ils correspondent toujours à une partie de la réalité matérielle, la partie *pertinente* pour communiquer dans chaque communauté. La langue est donc un produit psychique et social qui n'est pas objectif et auquel on ne peut pas appliquer le critère de vérité.

Reprenons à ce sujet un schéma que Prieto aimait expliquer dans ses cours :



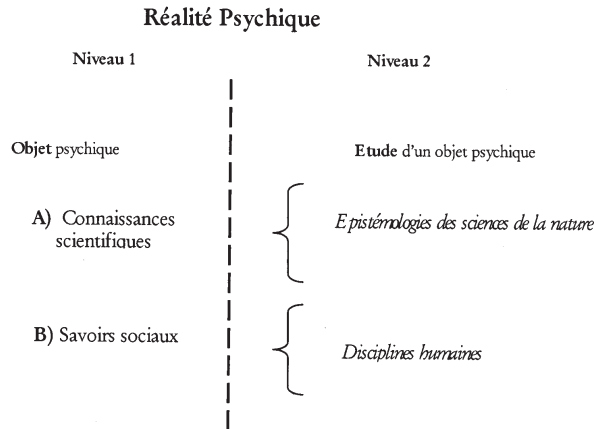
Pour bien garder à l'esprit cette distinction dans la suite de l'argumentation, on réservera dorénavant le terme de « connaissances » pour celles qui peuvent être objectives (A) et celui de « savoirs » pour celles qui, comme la langue, ne peuvent être que subjectives (B).

Il est ainsi regrettable que les disciplines humaines aient toujours été observées comme si elles avaient une base de comparaison commune avec les sciences de la nature alors que leurs objets sont incommensurables<sup>5</sup>.

<sup>5</sup> Avant de continuer, une précision s'impose quant au terme « disciplines humaines ». Je vais limiter ma réflexion à la comparaison entre les disciplines dont les objets partagent ces caractéristiques définitives: objet d'étude psychique, social, arbitraire, non susceptible de vérité. C'est pourquoi, même si d'autres études pourraient certainement rentrer dans ce cadre, il faudrait entendre ici la référence exclusive à la *linguistique* et à la *sémiologie générales* ainsi qu'à la *psychanalyse*, disciplines dont les objets présentent, assurément à mon avis, ces caractéristiques.

*L'étude spéculaire*

En revanche, si à la suite de Prieto l'on se place uniquement au niveau 2 de la réalité psychique, les disciplines humaines pourraient être comparées aux classiquement dénommées «épistémologies des sciences», qui se posent les mêmes questions: Comment des connaissances sont-elles construites? Quelle relation entretiennent-elles avec la réalité matérielle?



Si l'on compare les disciplines humaines et les épistémologies des sciences, eu égard à leur *objectivité*, la différence signalée au niveau 1 entre «connaissance» et «savoir» devient centrale. Les épistémologies ont en effet une base initiale pour leur objectivité puisque les connaissances qui constituent leurs objets sont dans une large mesure «objectives». Une telle base est évidemment absente dans le cas où les objets d'étude sont des savoirs sociaux, parfaitement «subjectifs». La définition de la scientificité d'une connaissance dépend du critère de vérité, les épistémologies peuvent justement s'étayer sur ce critère. Dès lors une question se pose: en tant qu'étude, une épistémologie a-t-elle des critères de scientificité spécifiques à elle-même, indépendants de son objet? Dans le cas d'une réponse négative, l'objectivité des épistémologies pourrait être conçue comme une sorte de *reflet* de leur objet, elles ne seraient en fait qu'une «spéculation» sur les sciences de la nature.

Quoi qu'il en soit pour les épistémologies des sciences de la nature, cette comparaison avec les disciplines humaines met en relief l'importance du fait que le critère de vérité, base de l'objectivité scientifique, ne peut pas être appliqué à l'objet des disciplines humaines. Or, si le critère de vérité n'est pas applicable à l'objet étudié, devrait-il être appliqué à l'étude? En d'autres termes, l'étude d'un objet subjectif peut-elle être objective?

Répondre négativement à cette question revient à concevoir les disciplines humaines également sur un plan spéculaire : l'objectivité de l'étude n'étant que le *reflet* de l'objectivité de l'objet. C'est bien la réponse paradoxale du structuralisme. Pour Lacan, par exemple – qui pourtant expliqua magistralement les rapports spéculaires, la question de la scientificité de la psychanalyse est « collée » à la scientificité de son objet :

L'objet de la psychanalyse (j'annonce ma couleur et vous la voyez venir avec lui), n'est autre que ce que j'ai déjà avancé de la fonction qui y joue l'objet *a*. Le savoir sur l'objet *a* serait alors la science de la psychanalyse ? C'est très précisément la formule qu'il s'agit d'éviter, puisque cet objet *a* est à insérer [...] dans la division du sujet par où se structure très spécialement [...] le champ psychanalytique<sup>6</sup>.

Dans le même texte, quelques pages auparavant, Lacan avait signalé que « il n'y a pas de science de l'homme, parce que l'homme de la science n'existe pas, mais seulement son sujet ». La position de Lacan est, on le sait, complexe et difficile à préciser, mais on peut affirmer sans crainte de la défigurer que la question de la scientificité de la psychanalyse *dépend entièrement* de la nature inconsciente de l'inconscient, à la fois « objet » et « sujet » de la psychanalyse.

On retrouve une réponse équivalente à cet égard chez Foucault concernant d'autres disciplines humaines. Pour cet historien de la pensée, même le terme « sciences » humaines est une simple étiquette historique sans réel sens :

Inutile donc de dire que les sciences humaines sont de fausses sciences ; ce ne sont pas de sciences du tout ; la configuration qui définit leur positivité et les enracine dans l'*épistémé* moderne les met en même temps hors d'état d'être des sciences ; et si on demande alors pourquoi elles ont pris ce titre, il suffira de rappeler qu'il appartient à la définition archéologique de leur enracinement qu'elles appellent et accueillent le transfert de modèles empruntés à des sciences. [...] La culture occidentale a constitué, sous le nom d'homme, un être qui, par un seul et même jeu de raisons, doit être domaine positif du *savoir* et ne peut pas être objet de science<sup>7</sup>.

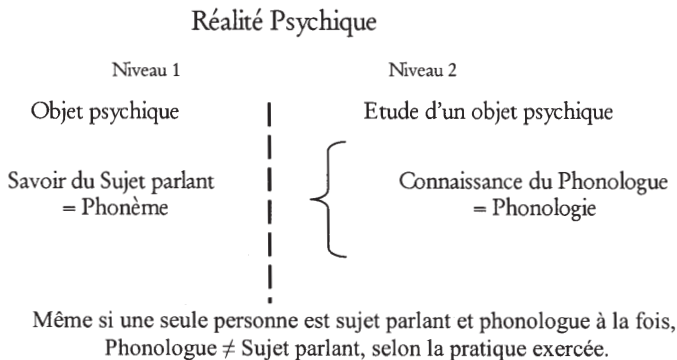
Ces affirmations concernant la *non scientificité* des disciplines humaines liée au statut de leur objet correspondent, sans aucun doute, à la constatation d'un état de fait : les disciplines humaines dont parle Foucault (sociologie, psychologie...) n'étaient pas des « sciences ». Or, cet état de fait, qui n'est toujours pas discutable, est-il *nécessaire* ? Dans le besoin de distinguer, de séparer, de tracer des limites strictes à leurs *objets vis-à-vis* des objets des sciences naturelles, les structuralistes ont préféré circonscrire toutes les disciplines humaines dans des limites où le débat sur la vérification de leurs principes n'avaient pas de place, et ont donc négligé de

<sup>6</sup> Jacques Lacan. « La science et la vérité » (1965), *Ecrits II*, Paris, Seuil, 1971, p. 228.

<sup>7</sup> Michel Foucault. *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 378.

fonder leur objectivité. Cela mène à l'impasse la plus importante du structuralisme, à laquelle Prieto a justement donné sa solution sur le plan linguistique.

En effet, en abordant le travail de Troubetzkoy, Prieto montra que la phonologie, étude du phonologue (niveau 2 de la réalité psychique) est une connaissance entièrement distincte du *savoir du sujet parlant* (niveau 1), i.e. du phonème étudié par la phonologie. Le phonologue n'a pas à se placer au même niveau que le sujet parlant, car ce n'est pas lui, *en tant que phonologue*, qui construit le phonème. Bien entendu, tout phonologue est aussi un sujet parlant qui a construit les phonèmes de sa langue, mais *en tant que sujet parlant*. Certes, ceci rend complexe le travail du phonologue, mais il n'est pas impossible de distinguer *les rôles et les actes psychiques*, selon les différentes pratiques exercées.



La tâche du phonologue, dans sa pratique de sujet connaissant, est d'explicitier la pertinence que le sujet parlant adopte sur les sons lorsque ce dernier construit le phonème dans la pratique de la communication. Et c'est justement parce que le phonologue est aussi un sujet parlant qu'il peut explicitier le savoir qu'est le phonème.

Si l'on pense maintenant à la psychanalyse, cela veut dire que la connaissance de l'analyste, tout en rendant compte du savoir inconscient que l'analysant construit dès son enfance, ne doit pas se confondre avec ce savoir, même si chaque analyste a également construit dès son enfance son propre savoir inconscient et même si, dans la cure et à travers la relation transférentielle, ces deux savoirs peuvent momentanément devenir un seul. L'histoire de la psychanalyse témoigne de l'extrême difficulté que représente cette distinction entre *savoir* inconscient et *connaissance* du savoir inconscient. Le complexe d'Oedipe, par exemple, en tant que *connaissance psychanalytique* a difficilement été distingué du *savoir oedipien* construit par le sujet libidinal.

Si la phonologie a été pionnière dans cette distinction entre l'objet étudié et l'étude de l'objet, ce fut grâce au développement de la phonétique instrumentale à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui aida les phonologues à comprendre la différence entre leur savoir de sujets parlants et la réalité matérielle des sons. C'est à ce moment qu'ils ont pu expliciter la pertinence du savoir du sujet parlant et, ce faisant, ils ont donné à leurs observations un statut d'étude, distincte de l'objet étudié.

A partir de cette distinction posée par Prieto entre la connaissance du phonologue et le savoir du sujet parlant, et en admettant que le phonème est un savoir arbitraire, on peut se poser la question de l'objectivité de la connaissance du phonologue. Les objets étudiés par les sciences humaines ne sont pas objectifs et ne peuvent pas l'être, mais il pourrait en aller tout autrement pour les disciplines qui étudient ces objets : au fond, les disciplines humaines malgré la subjectivité de leur objet, *peuvent-elles, doivent-elles* atteindre une certaine objectivité ?

Pour tenter de répondre à cette question, on doit tout d'abord mentionner les obstacles qui ont fait croire que les disciplines humaines ne peuvent pas être objectives. Commençons par l'argument de la *pratique*.

### *Le vaisseau à la mer*

La place primordiale de la pratique sociale dans l'étude de l'objet psychique est un élément souvent remarqué. Saussure, par exemple, montrant la nature psychique de la « substance linguistique », n'a pas cessé de mentionner à côté de cette substance psychique l'élément primordial qu'est « l'activité » du sujet parlant. Ainsi dans cette note des années 1890 :

Le langage n'offre sous aucune de ses manifestations une substance, mais seulement des actions combinées ou isolées de forces physiologiques, physiques, mentales ; néanmoins toutes nos distinctions, toute notre terminologie, toutes nos façons de parler sont moulées sur cette supposition involontaire d'une substance<sup>8</sup>.

Près de 15 ans après, dans son deuxième cours de linguistique générale en 1908, Saussure proposait, avec une belle image, d'inclure cet élément de *l'acte* dans la définition même de l'objet étudié par la sémiologie :

Le système sémiologique quel qu'il soit n'est pas le vaisseau qui est sur le chantier mais le vaisseau qui est sur la mer.

Comme vaisseau à étudier : n'est intéressant que le vaisseau en tant qu'allant sur mer<sup>9</sup>.

<sup>8</sup> *Bibliothèque de Genève*. Papiers Ferdinand de Saussure, Ms. fr. 3951, f. 1.

<sup>9</sup> Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Edition critique par Rudolf Engler, Otto Harrasowitz, Wiesbaden, 1968, Tome 1, II C 1276 ; B 1286.

Les savoirs étudiés par la sémiologie sont des vaisseaux voguant dans la mer sociale des pratiques symboliques et en tant qu'objets d'étude ils ne peuvent donc être envisagés que « sur mer », à savoir dans l'acte.

La psychanalyse, de son côté, est rivée, elle aussi, à une dualité équivalente entre savoir inconscient et *pratique* libidinale. Dans l'étude psychanalytique, cette pratique prend une place encore plus considérable que le savoir inconscient lui-même – fuyant et difficile à expliciter, parce que, dans un but clinique, la pratique libidinale est redoublée par la cure analytique.

Le fait que l'objet d'étude soit psychique et ne puisse être ainsi retrouvé, observé, analysé que lorsqu'il est « réalisé » en acte lors d'une pratique déterminée, constitue un obstacle redoutable à son étude scientifique. Il est en effet bien difficile d'envisager un tel objet comme susceptible d'objectivation, et plus encore, de vérification. De plus, les hommes combinent entre elles leurs pratiques, et les objets matériels ou psychiques que celles-ci font intervenir s'enchaînent et s'imbriquent d'une façon parfois inextricable.

Dans la clinique de la fécondation in vitro, on rencontre des exemples concrets de ces imbrications, comme le cas de cette femme qui, ayant eu des enfants suite au traitement de sa stérilité, les croyait très beaux et disait qu'ils devaient leur beauté au fait que les spermatozoïdes avaient été « lavés ». Lors des traitements de fécondation in vitro les biologistes « lavent » effectivement les gamètes masculins, mais il est certain que cette *pratique matérielle* n'a pas comme but la beauté physique des enfants issus de la fécondation in vitro. Par cet imaginaire de « purification », cette mère tentait en fait d'assimiler le vécu étonnant de sa « parentalité stérile ». Le « lavage » des spermatozoïdes était donc une « chose » pour le biologiste, un acte dans sa routine quotidienne – pratique matérielle ; et une autre « chose » pour la mère, à savoir un passage presque mystique d'un état de dégradation (stérilité) à la pureté essentielle qui donne la vie – pratique symbolique<sup>10</sup>.

La pratique rend pertinentes certaines caractéristiques de la réalité matérielle, et c'est cet ensemble de caractéristiques qui constitue l'objet psychique à étudier. La pratique fait donc partie intégrante de la définition même de l'objet, et pour garder à l'esprit cet élément définitoire, on va se référer à l'objet d'étude des disciplines humaines dans la suite du texte avec le terme « savoir pratique ».

La pratique comme élément définitoire du savoir est un redoutable obstacle à l'étude objective parce qu'elle brouille les frontières entre l'objet psychique et les

---

<sup>10</sup> Pour un développement de l'intrication des pratiques dans la clinique de la fécondation in vitro, voir de l'auteur en collaboration avec F. Ansermet et M. Germond, *Parentalité stérile. La procréation médicalement assistée. Le dégel du devenir*, Paris, Eres, 2006.

déterminations « naturelles » présentes dans l'acte. A cet égard la comparaison avec ces autres produits de l'activité humaine que sont les « savoirs faire » (sports, métiers manuels, jeu des instruments, arts, etc.) peut être éclairante.

### *Les possibilités de l'objectivation*

Cette comparaison semblerait à première vue naïve, on le sait, « parler » n'est pas comparable à, par exemple, « faire du macramé ». Pourtant, du point de vue du lien à la pratique ces deux sortes de savoirs partagent un type d'apprentissage commun qui fonde notre comparaison. Cet apprentissage passe par l'imitation, la répétition et la construction individuelle du savoir; c'est la répétition dans l'acte qui permet d'acquérir autant un savoir faire qu'un savoir pratique.

En effet, la langue s'apprend par imitation et répétition, en se construisant sur un modèle réalisé en acte, comme l'a expliqué Daniele Gambarara dans son article *Il circuito della parole e il modo di riproduzione delle lingue*<sup>11</sup>. Gambarara précise comment cette sorte d'apprentissage spécifique des langues est à la base de leur « évolution », chaque génération d'apprenants construisant un savoir qui, à travers l'*objet matériel* réalisant ce savoir dans l'acte, est compatible avec celui de la génération précédente, mais qui est à la fois nécessairement différent en tant qu'*objet psychique* parce que les circonstances de la pratique exercée sont nécessairement différentes. Gambarara qualifie ce type d'apprentissage d'*implicite* étant donné que les caractéristiques qui définissent l'objet psychique n'y sont pas explicitées.

Cet apprentissage implicite permet une dynamique particulière où la liberté humaine se conjugue avec des contraintes de tous ordres. Sur un modèle imposé mais uniquement présent dans l'acte à travers une réalité déterminée, chaque sujet parlant construit sa langue à la mesure de ses besoins et de ses désirs. Chaque « langue » ainsi construite – strictement « unique », reste pourtant suffisamment compatible avec celles des contemporains pour permettre le partage social. L'écart creusé entre les langues des adolescents et celles des vieillards, qui provoque méprises et non compréhension, démontre combien les langues individuelles sont *nécessairement* distinctes, ne se rapprochant les unes des autres que par la pratique continue de la communication. Le phénomène diachronique, loupe temporelle de cet écart générationnel, est le résultat de ces incessants éloignements et rapprochements implicites.

Ce type d'apprentissage a l'avantage de susciter et encourager la créativité des sujets. Dans le cadre sécurisant de l'intercompréhension, les sujets peuvent retenir pour leurs objets les caractéristiques qui conviennent à leur pratique *hic et nunc*.

<sup>11</sup> Daniele Gambarara, « Il circuito della parole e il modo di riproduzione delle lingue », *Studi saussuriani per R. Godel*, Bologna, Il Mulino, 1974.



Liberté et contrainte se conjuguent ainsi dans un apprentissage excluant la fixation et, par là, l'emprise d'une norme artificielle, tout en assurant l'identité synchrone du savoir pratique de tous les sujets, sans laquelle la pratique de la communication serait impossible.

De son côté, l'apprentissage des savoirs faire est également « implicite », mais il diffère de l'apprentissage du savoir pratique en ce que la pratique qui sous-tend un savoir faire n'exige pas le partage social du savoir lui-même ; ce qui est partagé, c'est le produit matériel réalisant le savoir et celui-ci reste ainsi souvent uniquement individuel. Dès lors l'apprentissage du savoir faire se présente comme *inséparable* de l'acte : « c'est en forgeant qu'on devient forgeron ». Lorsqu'ils donnent lieu à des produits matériels rentrant dans des pratiques artistiques, pour de nombreuses personnes les savoirs faire relèvent de l'ordre naturel. On dit, par exemple, que certains individus exerçant artistiquement un savoir faire particulier sont « doués », qu'ils possèdent un « talent ». Cependant, on reconnaît aussi au savoir faire un caractère « acquis », puisque le besoin de l'expérience, l'imitation et la répétition sont préalables à l'acte individuel montrant ce savoir faire. Étrangement cette expérience fait envisager le savoir faire comme quelque chose de mécanique, presque assimilable à un « réflexe acquis » d'où la réflexion a été bannie par les facultés naturelles. Talent ou habitude, les savoirs faire sont rarement envisagés comme des objets psychiques à part entière car ils restent souvent individuels et inséparables de l'acte.

Les savoirs faire et les savoirs pratiques se ressemblent donc par leur lien étroit à la pratique, même si, d'un côté, on aurait une pratique individuelle envisagée comme étant près de la « faculté naturelle » et, de l'autre, une pratique uniquement sociale et psychique. Saussure disait concernant la langue : « L'acte *individuel* quand il s'agit de langage suppose *deux* individus. »<sup>12</sup> Ce caractère social est fondamental en sémiologie : il permet de distinguer nettement le système sémiologique de la faculté naturelle du langage, et d'envisager ainsi l'objet d'étude comme dépendant entièrement des pertinences humaines.

L'élément social donne aux *savoirs pratiques* la possibilité de se détacher non seulement de la faculté naturelle, mais encore de l'acte et cela grâce à la possibilité de l'*explicitation* des caractéristiques pertinentes les constituant. Les lettres de l'alphabet grec sont, par exemple, l'explicitation du savoir pratique que sont les phonèmes de cette langue. C'est ce « détachement » qui, en quelque sorte, « objectivise » le savoir pratique et le rend étudiable. Les lettres ont donné une réalisation visuelle à ces savoirs, et par là aussi une réalité *distincte de la pratique communi-*

---

<sup>12</sup> Emile Constantin, *Linguistique générale. Cours de Monsieur le professeur Ferdinand de Saussure*, CFS 58 (2005), p. 266 du manuscrit.

*cative*, elles ont ainsi permis l'existence d'une autre sorte d'apprentissage du système phonémique, un apprentissage cette fois-ci *explicite*.

Les savoirs pratiques sont donc des produits psychiques déterminés par une pratique donnée, tout comme les savoirs faire, mais à la différence de ces derniers, les savoirs pratiques grâce à leur caractère strictement social sont susceptibles d'être « extraits » de l'acte par l'explicitation de leurs caractéristiques. Ce détachement les rend susceptibles d'être utilisés dans d'autres pratiques distinctes de celle qui leur a donné lieu. Ils pourraient donc être étudiables de façon « objective ».

Cependant, les savoirs pratiques présentent également une caractéristique qui est encore un obstacle redoutable à leur étude, car l'explicitation de leurs caractéristiques, qui leur donne une « concrétisation », fixe en fait les savoirs pratiques à un moment donné. Or, comme ces savoirs sont rivos aux pratiques symboliques humaines, et ces pratiques changent continuellement, les savoirs pratiques sont en fait, *par essence*, momentanés, éphémères.

### *La mortalité des produits humains*

En effet, n'existant que dans une activité déterminée, les savoirs pratiques changent selon les variables de l'acte, selon les sujets intervenant, selon la réalité matérielle envisagée à chaque fois. Cette incessante « mort et renaissance » des savoirs pratiques en fait des objets essentiellement historiques, à savoir datables. L'aspect éphémère du savoir pratique est difficile à envisager car ce sont les savoirs pratiques *explicités* qui ont été les plus étudiés, et l'explicitation « concrétise » l'objet psychique lui donnant un aspect fallacieusement durable. Saussure n'avait à cet égard aucune sympathie pour l'écriture, ennemie de la langue, « mirage », « piège » pour le linguiste qui l'empêche de saisir la nature « momentanée » de son objet. Les langues orales sont des systèmes changeants, remaniés sans cesse par l'usage des locuteurs, usage qui permet à chaque génération d'adapter l'outil à leurs besoins singuliers, actuels.

C'est la recreation incessante du savoir pratique qu'est une langue, recreation exigée par sa disparition constante, qui lui assure une continuité particulière, *étrangère à la permanence immuable*: c'est en se transmettant nécessairement distincte mais suffisamment semblable que la langue se continue à travers les générations des sujets parlants. Le savoir pratique est historique, datable, unique, éphémère, mais « continu » justement parce qu'il ne « reste » pas. Cette continuité lui crée une « histoire ».

Foucault, dans *Les mots et les choses*, remarquait le lien étroit que l'Histoire entretient avec les disciplines humaines :

[...] cette disposition de l'Histoire dans l'espace épistémologique est d'une grande importance pour son rapport aux sciences humaines. Puisque l'homme historique,

c'est l'homme vivant, travaillant et parlant, tout contenu de l'Histoire quel qu'il soit relève de la psychologie, de la sociologie ou des sciences du langage. Mais inversement, puisque l'être humain est devenu de part en part historique, aucun des contenus analysés par les sciences humaines ne peut rester stable en lui-même ni échapper au mouvement de l'Histoire<sup>13</sup>.

L'objet d'étude des disciplines humaines a donc une histoire particulière. Si l'on revient à la comparaison des disciplines humaines avec les épistémologies, on peut remarquer que l'histoire des sciences – étroitement imbriquée avec l'épistémologie des sciences, est modelée par le critère de vérité, une connaissance étant *actuelle* tant qu'elle est considérée vraie. L'histoire des sciences est dès lors couramment envisagée comme une suite linéaire de vérités devenant caduques et étant remplacées par d'autres vérités.

Les savoirs pratiques, eux, sont continus autrement, ils possèdent une *continuité* temporelle. Ce qui est bien différent de la suite linéaire ; continuité temporelle qui permet la réalisation d'une reconstruction à partir de la comparaison d'étapes ultérieures. Remarquons qu'en psychanalyse, la reconstruction d'un nœud inconscient antérieur au moment de la cure à partir des produits actuels est également faisable, alors que la suite historique des connaissances des sciences naturelles ne peut pas être reconstruite à partir des vérités actuelles.

La particulière continuité du savoir pratique qu'est la langue a poussé Saussure à proposer la dualité synchronie/diachronie comme un principe fondamental de son étude *scientifique* du langage<sup>14</sup>. Alors qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle les sciences humaines commençaient timidement à prendre conscience de cette dualité essentielle, le mouvement structuraliste après la deuxième guerre mondiale, en privilégiant le côté synchronique comme définitoire de l'objet au détriment du côté diachronique, a mis entre parenthèse le volet historique des disciplines humaines en donnant la charge principale à la seule Histoire.

Pour Saussure, en revanche, c'est la transmission implicite de la langue qui pose les problèmes essentiels au niveau de la définition de la « substance linguistique », c'est le fait singulier de la transmission qui permet de mieux connaître la nature spécifique du signe comme objet psychique, ainsi qu'il l'affirme dès 1894 :

Ce sera la réaction capitale de l'étude du langage sur la théorie des signes, ce sera l'horizon à jamais nouveau qu'elle aura ouvert..., que de lui avoir appris et révélé tout un côté nouveau du signe, à savoir que celui-ci ne commence à être réellement connu que quand on a vu qu'il est une chose non seulement transmissible, mai *de sa*

<sup>13</sup> Michel Foucault. *Les mots...* *op. cit.*, p. 382.

<sup>14</sup> Voir Emile Constantin, *Linguistique générale. Cours de Monsieur le professeur Ferdinand de Saussure*, CFS 58 (2005), *op. cit.*, note 12.

*nature destiné à être transmis*, 2° modification.... Seulement, pour celui qui veut faire la théorie du langage, c'est la complication centuplée<sup>15</sup>.

En effet, comme les savoirs pratiques sont « de leur nature destinés à être transmis » ils ont une double vie, momentanée et historique, ce sont des objets uniques et continus, et l'étude doit prendre acte de cette dualité. Saussure a ainsi proposé de scinder la science linguistique en deux, selon si l'on prend en compte ou si l'on exclut l'élément temporel.

Quelle doit être la forme [scientifique] de la linguistique ?

[...] Si l'on prend les faits synchroniques du français du douzième siècle par exemple, cela représente un ensemble qui est de nature dissemblable à ce que contient l'histoire du français du treizième siècle au vingtième siècle, la marche de la langue du treizième siècle au vingtième siècle. Ce qui est de nature toute semblable à ce que contient un tableau du japonais actuel ou d'une langue bantoue de l'Afrique actuelle ou le tableau du grec attique en 400 ou le tableau du français au vingtième siècle. Ou dans ces différents tableaux, ce seront autant de rapports similaires qui sont objet de l'exposé et d'études. Les faits seront du même ordre.

D'un autre côté, si l'on prend la somme de faits évolutifs, d'altérations, diachroniques qui marquent une période comme celle du français du treizième siècle et le français du vingtième siècle, d'autre part la somme des faits évolutifs relevés dans autre période, par exemple dans le malais. Ces différentes périodes offriront une somme de faits similaires de période en période. [...]

Autre chose importante: *Une fois ces distinctions théoriques établies on peut généraliser dans chacune des deux directions d'études indiquées* par le fait qu'en étudiant série d'états je me trouve devant des états d'une ou de périodes similaires, je pourrai généraliser les faits, dans chacune de ces sphères, par le fait que ces sphères représentent chacune un tout similaire, et l'on pourra instituer une science coordonnant et classant phénomènes observables dans états de langue.

Rien n'empêche de généraliser les faits d'altération surpris dans domaines différents<sup>16</sup>.

\* \* \*

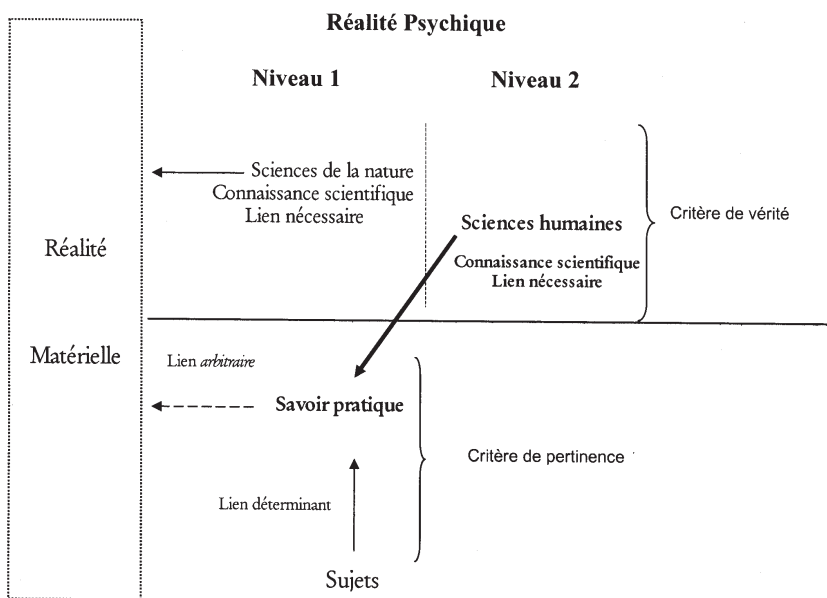
La *pratique* et l'*élément temporel* sont donc les deux grands obstacles qui, ensemble avec le caractère arbitraire de l'objet, ont fait croire que les disciplines humaines ne peuvent pas être objectives. Examinons maintenant l'hypothèse contraire en tenant compte de ces obstacles et posons que l'*étude* d'un objet

<sup>15</sup> Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Edition critique par Rudolf Engler, Otto Harrasowitz, Wiesbaden, 1968, Tome 1, Note 10, 1267. C'est moi qui souligne.

<sup>16</sup> Emile Constantin, *Linguistique générale. Cours de Monsieur le professeur Ferdinand de Saussure, op. cit.*, pp. 359-362 du manuscrit. C'est moi qui souligne.

psychique – n'existant que momentanément dans l'acte tout en étant continu à travers le temps, peut être *objective*.

Quels seraient les critères de scientificité pour «la connaissance d'un savoir pratique»? La prise en compte du critère de vérité me semble être une condition indéniable dans la validation de toute connaissance et la connaissance d'un savoir pratique n'est pas une exception. Un phonème est un savoir pertinent ou non, certes, mais la *notion de phonème*, elle, est une connaissance vraie ou fausse, à savoir elle correspond ou ne correspond pas aux «phonèmes» de toutes les langues ayant existé. On pourrait ainsi rajouter au schéma de Prieto une nouvelle case :



Sur la base du critère de vérité on peut donc envisager *l'exigence* d'objectivité pour les connaissances des savoirs pratiques tout en sauvegardant la spécificité de ces savoirs (sociaux, arbitraires, n'existant que dans l'acte, momentanés et continus). La spécificité des objets des sciences humaines n'est nullement un obstacle à l'objectivité de ces disciplines puisque les connaissances ne sont pas des reflets de leurs objets, elles obéissent à des pratiques spécifiques. La connaissance scientifique est construite dans une pratique où règne le critère de vérité et c'est seulement en reconnaissant ce cadre que les sciences humaines peuvent se détacher de leur objet, ne plus être une simple image dans le miroir, pour ainsi réussir à l'étudier objectivement.

Cependant, ce qui a été dit jusqu'ici permet d'envisager que l'objectivité des disciplines humaines doit être vérifiée autrement que celle des sciences de la nature car pour ces sciences on vérifie l'objectivité des connaissances par l'expérimentation impliquant la reproductibilité de l'objet. Pour de nombreux scientifiques hors de la vérification expérimentale il ne peut pas y avoir d'objectivité. Or, en sciences humaines on n'applique pas la méthode expérimentale. Comment pourrait-on alors affirmer que les sciences humaines sont « objectives »? Mais au fond,

### *Qu'est-ce que l'objectivité?*

Tout le monde est d'accord sur le fait que la pensée humaine est d'abord entièrement subjective. Cette pensée devient « objective » à travers un processus.

Un premier pas de ce processus est réalisé lorsque la connaissance est mise à l'épreuve de la donnée quantitative : si un certain nombre de connaissances subjectives sur un objet matériel coïncident sur certains points, cet ensemble de points prend une réalité « objective », c'est-à-dire qu'il se détache du sujet individuel en se constituant comme quelque chose en dehors de lui.

L'opération qui rend objective une connaissance consiste donc d'abord à neutraliser ce que le sujet individuel apporte à la connaissance de spécifiquement personnel. Dans ce premier pas, on introduit la donnée quantitative au niveau du sujet connaissant.

Cette introduction suppose évidemment que plusieurs sujets puissent se trouver en face du *même* objet, et elle est d'autant plus efficace que les différents sujets n'entretiennent pas de relations entre eux. Cela veut dire que l'objet étudié doit être *reproductible*. Dans les sciences de la nature où l'objet existe indépendamment du sujet observateur, il est possible de reproduire l'objet dans ses coordonnées principales et de réaliser ainsi des expériences qui vont vérifier les concepts prétendant rendre raison de l'objet en question. Cette vérification se fonde sur le critère de vérité, lui-même basé sur le lien nécessaire entre l'objet et la connaissance.

La vérification est le deuxième pas de l'opération d'objectivation d'une connaissance : l'on met à l'épreuve de la réalité le concept qui était déjà promu non subjectif dans le premier pas. Dans ce deuxième pas, on introduit la donnée quantitative cette fois-ci au niveau de l'objet à connaître.

Ce n'est qu'après la vérification scientifique que vient l'application des concepts, laquelle n'est jamais en soi une validation du concept, la simple application *avérée juste* n'est pas un garant de scientificité. Saussure faisait allusion à cette méprise courante avec un exemple parlant :

C'est à peu près la même [15] chose (toutes proportions gardées) que si l'un disait, après une série d'observations extérieures, que le carré de l'hypoténuse est [le]

double du carré des deux autres côtés, que l'autre dit, qu'il n'y a point de rapport avec eux, que le troisième, [qu'il est égal à la somme des carrés de deux autres côtés]. On ne peut refuser au troisième une supériorité dans son résultat ou dans son coup d'œil, sur les deux autres; mais ce serait une erreur [ ]: entre celle de ce affirmations qui est juste (et contrôlable, remarquons-le) ou celles dont la fausseté [apparaît], il n'y a pas proprement de progrès de méthode; et il ne pourra y en avoir que si on renverse [ ] Aucune de ces affirmations n'a plus de valeur que l'autre, parce que la notion du vrai point de départ leur manque au même degré<sup>17</sup>.

L'application d'un concept devrait être précédée de sa validation scientifique. C'est pourquoi de nos jours il est indispensable pour les disciplines humaines, fortement sollicitées dans leurs applications, d'atteindre une objectivité certaine.

Actuellement, la vérification scientifique n'est que la validation expérimentale de liens causaux, utilisant la méthode hypothético-déductive dans une optique prospective fondée sur la reproductibilité de l'objet étudié. L'objectivité semble ainsi indissociablement liée à ce type d'expérimentation. Or, il se trouve que les objets étudiés par les disciplines humaines non seulement sont arbitraires, mais encore, dépendant des Sujets et de leurs coordonnées historiques, ne sont pas reproductibles. Les objets des sciences de la nature sont reproductibles car ils sont a-temporels dans le sens où, certes, ils existent dans le temps, mais le temps n'est pas une de leurs caractéristiques. Ils peuvent donc être reproduits, exister à peu près les « mêmes » à deux moments distincts. La coordonnée temporelle fait au contraire partie inhérente de l'objet des disciplines humaines.

C'est ainsi que toutes les disciplines humaines depuis leurs débuts ont adopté unanimement une seule optique pour leur étude, *l'optique rétrospective*. Les objets d'étude des disciplines humaines « ne sont pas » ou « ne seront pas », ils « ont été »; l'objet étudié est nécessairement un objet passé, car il est tout d'abord un produit humain qui doit justement être produit pour pouvoir devenir par la suite objet d'étude. Le caractère historique de cet objet qui fait de lui un objet non reproductible dans ses coordonnées déterminantes, résulte du fait que ces caractéristiques ne tiennent pas à la réalité matérielle existant indépendamment de l'homme, mais sont rivées au Sujet social et aux pratiques de ce dernier. Or, les individus humains étant mortels, leurs pertinences et leurs activités sont également « mortelles », à savoir sans possibilité de répétition à l'identique. Le point de vue adopté pour l'étude d'un savoir pratique ne peut être que rétrospectif, l'objet étant nécessairement un objet passé et, de plus, étant arbitraire il n'est nullement possible de connaître ses déterminations dans un avenir.

<sup>17</sup> Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Edition critique par Rudolf Engler, Otto Harrasowitz, Wiesbaden, 1968, Note 10, 1267. *Papiers Ferdinand de Saussure. Ms.fr. 3951/10, f.14-15. Bibliothèque de Genève.*

La possibilité de l'objectivité des disciplines humaines est dès lors mise en doute non seulement à cause des caractéristiques de l'objet d'étude, mais aussi par ceux qui ne conçoivent qu'une objectivité vérifiée par l'expérimentation reproductible.

Cependant, il faut signaler que ce qui constitue le cœur de l'objectivité n'est pas tant l'expérimentation reproductible en elle-même, mais bien plutôt *l'introduction de la donnée quantitative* tant au niveau du sujet connaissant qu'à celui de l'objet étudié. L'expérimentation reproductible n'est en fait qu'une « mise en œuvre », une version de cette introduction adaptée aux caractéristiques spécifiques de l'objet des sciences de la nature.

Si l'on admet cette affirmation concernant le cœur de l'objectivité, on peut envisager une vérification de l'objectivité excluant l'expérimentation reproductible et qui serait pourtant bien réelle *du fait qu'elle inclurait la donnée quantitative sur les deux plans du sujet connaissant et de l'objet à connaître*. L'expérimentation reproductible deviendrait alors un des moyens de vérification scientifique, celui *spécifique* aux connaissances des objets reproductibles existants indépendamment de l'homme.

*Récapitulons*: Le premier pas dans la constitution des sciences humaines, accompli à la fin du XIX<sup>e</sup> et explicité au XX<sup>e</sup> siècle par le structuralisme, fut la « dénaturalisation » des connaissances, à savoir la reconnaissance du caractère arbitraire (opposé à naturel) et de la nature psychique (opposé à physique) des objets étudiés par les disciplines humaines. Ensuite, Prieto a ouvert la voie de la reconnaissance de *l'indépendance* de l'étude elle-même vis-à-vis de l'objet d'étude. Ces pas ayant été accomplis, même s'il faut toujours lutter contre des forces naturalisantes et spéculaires, on s'est rendu compte que l'objet des disciplines humaines étant unique et arbitraire n'est pas reproductible, et la méthode expérimentale dans une optique prospective perd tous ses moyens face à un objet qui ne peut pas être reproduit dans la plupart de ses constantes.

On peut maintenant poser en d'autres termes la question que doivent résoudre les sciences humaines : Comment introduire dans la validation de leurs principes la donnée quantitative au niveau du sujet connaissant et à celui de l'objet à connaître ? Autrement dit, quel processus pourrait rendre objectives des connaissances sur un objet arbitraire, n'existant que dans l'acte, non reproductible mais continu, et uniquement étudiable dans une optique rétrospective ?

On ne prétendra pas ici expliquer in extenso cette nouvelle forme de vérification scientifique, mais on peut pour finir scruter *en linguistique* certaines notions intéressantes à cet égard, notamment celle du *caractère explicite* d'une connaissance, car ce caractère différencie une connaissance scientifique d'une connaissance non scientifique, comme Prieto l'a si justement signalé.



*Les pistes de solution*

Prieto parlait en effet de « connaissances non scientifiques » en rapport à l'explicitation des concepts :

Qu'est-ce qu'une connaissance non-scientifique ?

Sans prétendre nullement résoudre le problème que pose cette définition, nous signalerons une caractéristique qui semble apparaître toujours dans la connaissance scientifique et qui ne se retrouve pas, en revanche, dans la connaissance non scientifique, à savoir l'explicitation des concepts avec lesquels la connaissance en question opère<sup>18</sup>.

*Explicitation*, voilà le maître mot de mon propos. C'est le caractère explicite des connaissances qui permet le débat, la réfutation/validation, le changement conscient. Un premier pas dans l'objectivation d'un savoir pratique consiste à le rendre explicite, et à en rendre compte à l'aide de connaissances, elles aussi, explicites. C'est ainsi qu'autour de la qualité *implicite* de la *transmission* de la langue, on peut envisager l'objectivité de la linguistique générale, notamment si l'on prend également en compte la réflexion saussurienne.

Saussure s'est en effet confronté sa vie durant à ce problème, il voulait trouver les fondements *scientifiques* de la linguistique et après maints essais d'explicitation de ces principes, il a proposé comme solution de *scinder l'étude* de son objet, la science linguistique devient chez lui deux sciences, la linguistique synchronique et la linguistique diachronique. Prenons cette proposition de Saussure eu égard à notre problème : cela voudrait dire que l'on doit envisager *deux* façons de vérifier les principes linguistiques, séparément du côté synchronique et du côté diachronique. Si cela était faisable. Ne pourrait-on pas mettre en lumière, selon chaque axe, des méthodes de « vérification » déjà utilisées en linguistique de façon empirique ? Cela se peut, en effet.

Du côté diachronique, on peut remarquer que Saussure lui-même réalisa une première vérification du *principe sur la nature systématique de la langue*. Je pense ici à la *reconstruction* des langues qui a une *valeur de vérité* généralement acceptée. La reconstruction des langues a en effet été prouvée exacte. Saussure est allé même jusqu'à « *prédire le passé* » : le phonème qu'il a reconstruit comme ayant dû faire partie du système vocalique de l'indo-européen a été en effet « attesté » 50 ans après avoir été « déduit ». C'est pourquoi cette vérification a fait croire, dans un premier temps, qu'il s'agissait de liens causaux naturels, alors qu'il s'agit de la continuité spécifique aux systèmes psychiques et arbitraires.

---

<sup>18</sup> Luis Jorge Prieto. *Pertinence et Pratique*, Paris, Minuit, 1975, p.150, note 8.

Donc, sur ce seul côté diachronique, sans expérimentation et avec un point de vue rétrospectif, on a pourtant pu inclure la méthode hypothético-déductive et la donnée quantitative tant au niveau du sujet qu'à celui de l'objet, grâce à la comparaison de *nombreuses langues* réalisée par de *nombreux linguistes* au XIX<sup>e</sup> siècle. Cette sorte de vérification serait spécifiquement applicable aux connaissances des savoirs pratiques qui, comme la langue, sont arbitraires et, justement par cet arbitraire, nécessairement *systématiques*.

Maintenant du côté synchronique, on pourrait mentionner cette autre grande conquête du XIX<sup>e</sup> qui fut le déchiffrement des écritures anciennes, un exercice de *déduction* qui a réussi au moment où l'on a pris en compte la pratique communicative et les constantes de la réalité, pertinentes pour cette pratique, alliées à la syntaxe des monèmes. Ce fut, en effet, la prise en compte de deux différences strictement culturelles, la différence de sexes dans le cas des hiéroglyphes et de la différence de générations dans celui du cunéiforme, permises par un modèle morpho-syntaxique précis (sémitique et indo-européen respectivement) qui indiquèrent le chemin aux premiers déchiffreurs, Champollion et Grotefend<sup>19</sup>. Dans le déchiffrement, réalisé par *tant de savants sur plusieurs langues*, on retrouve ainsi une vérification étonnante. A nouveau, sans expérimentation et sur un matériel ayant existé, nous observons l'introduction de la donnée quantitative et de la méthode hypothético-déductive dans la vérification du principe de la *nature sociale et psychique de la langue* ainsi que du deuxième principe sur la *linéarité du signifiant*.

La reconstruction et le déchiffrement ont de fait montré l'objectivité des connaissances d'un savoir pratique, à savoir justement des principes généraux postulés par Saussure dans son «Troisième cours de linguistique générale». Soulignons aussi que cette objectivité présuppose l'*explicitation* du savoir pratique étudié. La reconstruction et le déchiffrement ont en effet été uniquement réalisés sur des «lettres», ce travail n'a pu être réalisé que grâce à l'*explicitation* du savoir phonémique que sont les lettres.

Cet élément de l'*explicitation* constitue peut-être l'obstacle le plus important à la reconnaissance de la psychanalyse en tant que science à part entière. En psychanalyse, la reconstruction et le déchiffrement sont en effet des opérations également fondamentales: déchiffrement des éléments signifiants des productions actuelles de l'inconscient (rêves, lapsus, symptômes...) et reconstruction, à l'aide des récurrences et corrélations, du passé libidinal enfoui par l'amnésie infantile. Cependant,

---

<sup>19</sup> Pour une explication faite par Saussure du déchiffrement du cunéiforme voir Emile Constantin, *op. cit.*, p. 182 et, par rapport aux hiéroglyphes, voir en particulier la préface de Jean-Claude Goyon à la *Lettre à Monsieur Dacier* de Champollion chez Fata Morgana.

le travail le plus important mais aussi le plus ardu d'une psychanalyse consiste à rendre tout d'abord *explicite* le savoir inconscient qui permettra de déchiffrer et de reconstruire. En effet, on peut expliciter ce qui est implicite, non pas ce qui est nié, censuré. Or, la plupart du savoir inconscient est justement refoulé. Ayant introduit une censure à l'origine même de ce savoir, la pratique libidinale fait barrage à l'explicitation de ce dernier. C'est ainsi qu'après plus d'un siècle de déchiffrements et de reconstructions du savoir inconscient la notion de « complexe d'Œdipe » est généralement acceptée comme vraie, notamment par ceux qui ont effectivement « explicité » une partie de leur propre savoir inconscient. Sans cette explicitation on se trouverait en psychanalyse dans le cas d'un phonologue qui ne saurait pas « écrire » les phonèmes de sa langue, à savoir qui ne saurait pas les envisager autrement que dans l'acte éphémère. Comment pourrait-il alors les étudier ?

La communauté des méthodes de vérification (déchiffrement et reconstruction) entre la linguistique générale et la psychanalyse permet ainsi de comprendre le rôle de l'explicitation dans les connaissances scientifiques, rôle qu'à la suite de Saussure Prieto a mis en relief afin de continuer la fondation d'une étude scientifique du langage.

Claudia Mejía Quijano  
Universidad de Antioquia  
clmejia@idiomas.udea.edu.co



Tommaso Russo\*

ASYMÉTRIES DU SIGNE :  
OUTILS, GESTES, MOTS/SIGNES

La notion de « système d'intercompréhension » qui fait son entrée en scène dans la première partie de *Pertinence et Pratique*, l'œuvre la plus lue et la plus discutée du sémiologue argentin Luis J. Prieto, constitue une des contributions les plus originales que cet auteur nous a offertes pour renouveler l'échafaudage théorique de la sémiologie saussurienne et hjelmslevienne.

C'est précisément dans cette construction théorique, proposerais-je, qu'on peut découvrir le noyau d'une conception originale de la spécificité des langues parmi tous les autres systèmes sémiologiques humains. Il s'agit, comme on le verra, d'une conception riche en déroulements théoriques pour le débat contemporain qui se joue autour de la question des pratiques humaines et de leur imbrication au cœur de la verbalité.

Les perspectives ouvertes par cette notion absorbent Prieto dans la dernière partie de sa production et détournent son chemin théorique vers des directions apparemment hérétiques qui le feront être accusé de « s'être éloigné de la sémiologie » (voir Prieto et De Mauro 1991).

---

\* Tommaso Russo est mort le 13 septembre 2007, alors que ce *Cahier* était déjà en composition. Il n'avait pas encore 37 ans. On lui rendra hommage dans le prochain numéro, pour lequel on avait déjà accepté un autre article de sa part. D. G.

Il s'agit, au contraire, d'un nouvel élan important, comme on peut vraiment l'apprécier aujourd'hui, qui va probablement plus loin de ce que l'on pouvait évaluer à l'époque, au-delà peut-être aussi de ce que l'auteur prévoyait lui-même. Parmi les applications les plus intéressantes de cette notion, on trouve, par exemple, celles liées au domaine des formes de communication visuo-gestuelles des personnes sourdes, les langues des signes : systèmes qui étaient à l'époque encore peu connus par les sémiologues.

La notion de « système d'intercompréhension » donne, en effet, la possibilité d'éclairer les liens que ces langues entretiennent, d'un côté avec d'autres systèmes gestuels et le domaine des techniques manuelles non linguistiques, et de l'autre avec les langues vocales.

Le domaine des langues de signes est encore un terrain *relativement* et *regrettablement* inexploré par les sémiologues : cependant des études approfondies ont démontré que ces langues, véhiculées à travers la dimension visuo-gestuelle, sont équivalentes, du point de vue de la complexité grammaticale et sémantique, aux langues orales (voir Cuxac 2000). Il est donc évident qu'elles assument une importance primaire au niveau de la question de la spécificité des langues historico-naturelles : il s'agit bien des seuls systèmes sémiotiques qui peuvent se prévaloir du qualificatif de « langue » au sens propre, avec les langues orales.

Les considérations de Prieto amènent donc à des développements importants pour les langues des signes, justement parce qu'elles touchent au sujet plus vaste de la distinction entre les langues et les autres systèmes de signes non linguistiques.

### *Le cadre théorique de la notion*

Une esquisse du rôle de la notion de « système d'intercompréhension » dans la sémiologie de Prieto est nécessaire avant d'aborder la question de l'application de son apport théorique aux langues des signes et de se confronter avec le nœud des liens entre les pratiques humaines, les systèmes gestuels non linguistiques et les systèmes de signes linguistiques.

Cette construction théorique fait ses débuts sur scène dans *Pertinence et pratique*, quand Prieto a déjà présenté une des thèses centrales de son livre : c'est-à-dire l'idée que les systèmes sémiotiques, et notamment les systèmes linguistiques, sont une forme particulière de *système de classification*, et partant de *connaissance*.

L'identité entre *système de classification* et *sémiotique*, sera quand même conservée par Prieto jusqu'à la fin de sa vie. C'est à partir de cette relation d'équivalence que s'ensuit, d'un côté, que les langues sont des *formes de connaissance*, mais aussi que *toute forme de connaissance est une sémiotique*. Il s'agit de l'un des

nombreux aspects théoriques qui rapprochent beaucoup Prieto de Charles Sanders Peirce, l'autre fondateur de la sémiotique, avec Saussure.

On doit remarquer que Prieto tend à garder ensemble les deux affirmations : *toute connaissance est une sémiotique*, mais aussi *toute sémiotique est une forme de connaissance*.

L'idée porteuse de cette thèse est une des intuitions capitales les plus discutées de son appareil théorique, c'est-à-dire que les connaissances de l'homme découlent de la dimension de l'action humaine et que ces actions se déroulent de manière intrinsèquement *classificatoire*. En effet pour faire une chose quelconque, on doit toujours distinguer entre classes des choses utiles et inutiles, entre des moyens qui aident à poursuivre un but pratique et entre différents buts qu'on peut poursuivre.

Cette vérité à l'apparence banale enferme une profonde réélaboration des notions d'«utilité», d'«outil» et de «but»: suivant Prieto, actions et connaissances ne sont pas détachables les unes des autres, mais constituent deux aspects logiques du même phénomène. Dans les œuvres postérieures à *Pertinence et pratique*, il en arrivera logiquement à appeler la connaissance *un type particulier de pratique*.

On a affaire ici à une observation capitale: toute connaissance est constituée en vue d'un intérêt. Cela entraîne cette conséquence, nullement banale, que tout système de classification en suppose un autre: *un système d'intérêts pratiques*, peut-on dire. C'est ici qu'on trouve la racine de la notion de «pertinence»: une notion, affirme Prieto dans un essai de 1989, qui «semble même un critère de validité logiquement antérieur à celui constitué par la vérité, puisque la question de la vérité d'une connaissance ne se pose que pour une connaissance déjà considérée comme pertinente» (Prieto 1989: 11).

Les systèmes de signes, comme on le voit, se déroulent alors comme une forme de classification: même plus, ils comprennent en eux-mêmes, à différents degrés, ce que j'appellerai *le principe de classification* par excellence: l'individuation des pertinences. C'est à partir de ce point de vue que Prieto va relire la sémiologie saussurienne.

Un des axiomes de cette sémiologie est bien sûr que les langues sont constituées de classes de formes expressives, c'est-à-dire de *signifiants*, en relation avec des classes de *signifiés*.

La spécificité de la lecture prietienne consiste dans l'introduction d'une série d'*asymétries* dans ce cadre symétrique (Prieto 1975: 108-116). En cela, Prieto s'éloigne de Saussure et d'Hjelmslev.

Ces asymétries du signe concernent le côté du signifié et son rapport avec la dimension de l'action humaine.

L'origine de ces asymétries réside dans le *système d'intercompréhension*<sup>1</sup>: ce système constitue en fait la charnière entre un système des signes et l'ensemble plus vaste des pratiques mises en œuvre par les parlants. Ce substrat de *praxis* que Prieto évoque, change la façon courante de concevoir la relation entre signifiants et signifiés dans l'approche de la sémiologie saussurienne, et détermine la dite asymétrie du côté de la signification. Pour Prieto, en effet, le système d'intercompréhension est la clef de la compréhension mutuelle entre émetteur et récepteur: c'est-à-dire qu'il concerne *la façon dont une alternative entre sens différents devient pertinente, dans un acte de signification particulier*.

Il faut être clair sur ce point: étant donné que toute communication suppose une incertitude de la part du récepteur, et que l'activité de classification peut s'exercer sur des plans et modalités indéfinis<sup>2</sup>, un accord préalable sur le système de référence aux classes de contenu auxquelles on renvoie est nécessaire pour que le récepteur comprenne « ce que l'émetteur veut dire »,

Or un tel accord est seulement atteint, et alors toujours atteint, lorsque le système de classement qui détermine l'incertitude du récepteur, c'est-à-dire celui auquel il se réfère pour déterminer ce qu'il comprend, coïncide avec le système de classement auquel s'en remet l'émetteur pour déterminer ce qu'« il veut dire » (Prieto 1975: 53)

Cela veut dire que la communication, linguistique ou pas, suppose une incertitude, mais suppose toujours aussi des attentes de la part du récepteur<sup>3</sup>. Tout système sémiotique, à partir de la communication non verbale jusqu'à celle verbale, manie ces attentes sous des formes différentes, à travers son particulier *système d'intercompréhension*. Avec les mots de Prieto: « nous appellerons le système de classement auquel s'en remet l'émetteur pour déterminer ce qu'il « veut dire » le système d'intercompréhension sur lequel se fonde l'acte sémique » (1975: 53-54).

<sup>1</sup> «Le système de classement ... que constituent les signifiés des sèmes d'un code supposent en effet un autre système de classement se référant au même univers du discours qu'eux, auquel ils sont subordonnés et qui, de ce fait, les précède logiquement, à savoir celui que nous appelons le «système d'intercompréhension», tandis que rien de semblable ne se passe pour le système de classement unique que forment les signifiants correspondants» (Prieto 1975: 108-109)

<sup>2</sup> On suppose, comme nous l'avons dit, la liberté de la pertinence.

<sup>3</sup> Le thème est wittgensteinien, mais présent dans toute la tradition pragmatique, cf. aussi Gambarara (1999) à ce sujet.



Or la caractéristique capitale de ce *système d'intercompréhension*, très différent de la langue saussurienne et du système des *évaluations collectives* (Hjelmslev 1943) de Hjelmslev (toutes deux des constructions théoriques visant à donner la même garantie), est à mon avis le fait d'être en même temps à l'intérieur et à l'extérieur du système sémiotique. Il est inclus dans le système de communication dans la mesure où il est la garantie des actes de compréhension, mais il est en dehors de ce système dans la mesure où il est étroitement dépendant de l'ensemble des pratiques et connaissances des utilisateurs : en effet, le système d'intercompréhension nous rend compte de la relation entre les systèmes sémiotiques et la dimension culturelle :

Les rapports qui lient les classes composant le système d'intercompréhension et les signifiés des signaux nous semblent constituer par ailleurs la zone de contact entre un code et la culture à laquelle il sert, la charnière à travers laquelle passent et la subordination du code à la culture et l'influence que l'un exerce sans doute sur l'autre (Prieto 1975 : 60).

De ces présupposés théoriques découle que l'un des caractères distinctifs des langues réside dans le rapport particulier avec leur système d'intercompréhension et, donc, comme on l'a vu, dans la relation d'influence réciproque entre *langues* et *pratiques culturelles*. Cette relation est très spéciale en ce qui concerne les systèmes linguistiques, notamment parce que les langues commercent d'une façon particulière avec leur système d'intercompréhension.

Au début, cette relation est définie par Prieto (1975 : 60, n. 30) comme un rapport avec un *système d'intercompréhension particulièrement riche*, ce qui veut dire que les langues ont la capacité de donner un sens de plusieurs façons, de plusieurs points de vue, aux mêmes faits. Ensuite, Prieto nous donne une nouvelle formulation du problème, qui me semble particulièrement réussie et efficace : la relation entre système d'intercompréhension et système linguistique est interprétée comme un cas particulier d'asymétrie du signe et de mise en rapport avec la notion de *connotation*.

#### *Asymétrie entre plans et connotation*

L'asymétrie à laquelle j'ai fait référence, réside dans la structure du plan des signifiés des langues, et il s'agit d'une asymétrie qui, étant en principe plausible pour tout système sémiotique, se manifeste en premier dans les systèmes linguistiques : le plan des classes des signifiés, nous dit Prieto, est structuré de telle façon que *chaque signe est toujours en relation avec deux principes de classification, sur le plan du sens*. Les deux systèmes sont : le système des «(classes de) signifiés » et le système des «(classes d')intercompréhension ».

Or, l'intersection entre ces deux classes est ce qui détermine que chaque signe a à la fois un signifié dénotatif et plusieurs signifiés connotatifs : les signifiés conno-

tatifs sont en effet ceux que le signe tire du fait que son signifié est toujours aussi inscrit comme classe dans un système d'intercompréhension, c'est-à-dire qu'il est mis en relation avec une pratique qui ouvre l'acte de signification à un éventail de «sens corrélés».

Plus tard, dans le premier volume de ses *Saggi di semiotica (Essais de sémiotique)*, dans l'article *Il senso come conoscenza (Le sens comme connaissance)*, Prieto envisage la relation en ces termes : le signifié d'un signe est toujours l'effet de la signification, mais aussi en même temps la cause d'autres effets sur le plan des pratiques dans lesquelles il est impliqué.

Pour donner un exemple, le signifié de la parole «feu» dénote bien le processus chimique de combustion, mais le signe *feu* renvoie aussi à une classe dans le système d'intercompréhension, à savoir à une pratique où, par exemple, 'on allume le feu'. Ce lien avec une pratique fait que le signe *feu* s'ouvre à toute une série de signifiés connotatifs liés à cette pratique. Ce lien le rapproche donc connotativement à des situations évoquant la chaleur, l'intimité et la passion, la réunion de plusieurs personnes pour se réchauffer, etc. Se manifestent donc d'autres sens possibles et d'autres pratiques corrélées à travers lesquels se déploie la potentialité de renvoi significatif de ce signe. Le signe s'ouvre en éventail à une série de «sens», à un sillage connotatif, mis en évidence par les pratiques auxquelles il renvoie<sup>4</sup>.

### *La spécificité des langues*

Une caractéristique centrale des langues est justement leur rapport avec cette double classification du sens : le plan du signifié des langues est particulièrement riche en possibilités classificatoires alternatives, parce que c'est un des principaux systèmes opérationnels de l'homme, mais aussi parce que il est intrinsèquement lié à la capacité humaine de trouver des pertinences.

En particulier, cette caractéristique se manifeste dans le fait que, au centre des systèmes de signification humaine, on trouve des «classes de sens» qui se placent dans un rapport d'intersection entre elles et qui disent donc la même chose de plusieurs façons :

Lorsque le code dont on se sert dans un acte sémique est une langue, c'est-à-dire lorsque cet acte sémique est un acte de parole, l'émetteur peut ...choisir entre plusieurs sèmes qui sont toujours susceptibles de servir à «dire» ce qu'il «veut dire» (Prieto 1975 : 133).

Cette possibilité d'exprimer les choses de plusieurs façons dérive directement de cette intersection des classes de sens, qui est typique des langues.

<sup>4</sup> Saussure, dans les derniers paragraphes des notes «De l'Essence Double», semble se référer précisément à cette ouverture des signes linguistiques. Cf. Russo 2005.

Il me semble qu'ici réside encore une intuition qui a été négligée, et qui, en revanche, résulte extrêmement productive si on la projette dans le débat actuel sur la spécificité des langues, mais à condition de savoir la développer de façon critique. Désormais, nous allons cesser de lire le texte de Prieto à la lettre pour essayer de développer sa pensée dans la direction du problème de la spécificité des langues au milieu des systèmes sémiotiques, tel qu'il se présente aujourd'hui.

Le problème de l'intersection des classes de sens acquiert en effet un nouvel éclairage quand on le met en rapport avec la notion de système d'intercompréhension : la pluralité de classifications des sens tire vraiment son origine de ce système, selon Prieto (1975 : 132-134).

Il y a donc un substrat de pratiques et de savoirs structuré en « un système d'intercompréhension » qui sert de *quille*, d'ancre qui stabilise la structure de la signification, mais ces pratiques doivent créer plusieurs façons de dire la même chose : elles peuvent être utilisées pour une activité significative, en principe libre d'instituer de nouvelles pertinences.

De là dérive une caractéristique des phénomènes connotatifs typiques des langues : le fait qu'ils permettent de saisir un même contenu à partir d'une série de points de vue, *en principe indéfinis*. A la différence d'un signe de la communication non verbale, le signe d'une langue permet de renvoyer à une zone d'intersection entre différentes pratiques de telle façon que chaque signifié dénotatif projette à côté de soi une série de signifiés connotatifs. En outre, grâce à cette intersection, ce qui est signifié connotatif dans une occasion déterminée, peut devenir dénotatif dans une autre occasion (Prieto 1975 : 108 et sqq., 1989 : 55-68, Barthes 1964, Hjelmslev 1943 : 76). L'ouverture de la pertinence permet donc de mettre en lumière les mêmes pratiques à partir de plusieurs points de vue. Les langues sont « obligées », pour fonctionner comme principal système classificatoire, pratique et communicatif de l'homme, de mettre en relief des plans de pertinence toujours différents, sur la base des pratiques humaines qui reviennent le plus souvent parmi les objets de connaissance et intérêt. Tout cela garantit à la langue une position centrale par rapport à d'autres activités pratiques outre qu'à d'autres systèmes sémiotiques : la langue devient de cette façon le système principal d'organisation et d'articulation des autres activités, puisque les buts de chaque activité singulière sont vus dans la langue comme étant en relation avec d'autres pratiques aussi : à travers la langue, nous savons toujours que le 'feu' a à voir avec la pratique de 'récolter du bois', mais aussi avec celle d'allumer une allumette', et avec la pratique de 'se réchauffer'. Chacune de ces pratiques ne met en évidence qu'un seul aspect pertinent du phénomène, alors que la langue détermine une zone d'intersection avec les diverses pratiques mises en cause : la langue devient une *méta-technique* outre que le principal système sémiotique.

Dans la langue n'est donc pas déposé un savoir, mais *la clé d'accès au rapport entre plusieurs savoirs*, la possibilité de se mouvoir entre plusieurs savoirs spécifiques d'une culture (ce sont des thèmes, par ailleurs, chers à la tradition ethnolinguistique, cf. Cardona 1985 a e b). La langue focalise et projette, avec sa loupe, les différentes dimensions d'une même pratique sur un réseau ordonné d'oppositions entre classes. A son tour cette projection n'est possible que parce qu'elle détermine ces pratiques pluridimensionnelles qui constituent le point d'intersection constant entre les diverses formes de l'agir et du connaître humain.

### *La spécificité sémiotique des langues des signes*

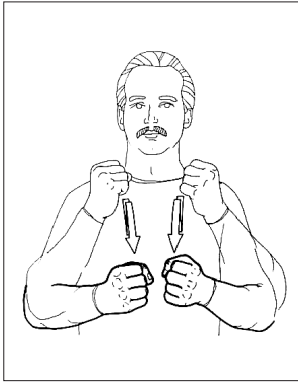
J'ai fait allusion, au début, à un système de signes où cette pluridimensionnalité des pratiques humaines et leur intersection avec les classes de sens (avec la polysémie et avec la pluralité de façons de parler d'une chose) apparaît de manière particulièrement évidente : *les langues des signes des gens sourds*.

Ces systèmes de signes sont désormais objets de classifications typologiques très raffinées qui ont créé une véritable linguistique des signes (par ex. Klima et Bellugi 1979, Wilbur 1987, Jouison 1995, Cuxac, 2000, Liddell 2003, Russo et Volterra 2007). Ils présentent une très nette asymétrie sur le plan des rapports entre signifiants et signifiés. Ces langues sont évidemment organisées autour de pratiques poly-dimensionnelles, pluri-stables (Bozzi 1998, Fortuna 2001).

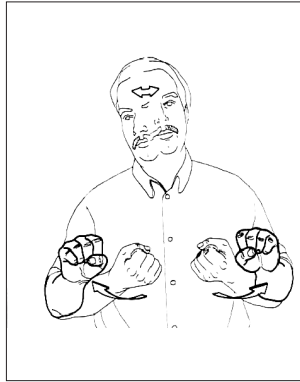
Donnons un exemple tiré du lexique de la LIS, la langue des signes italienne. Dans les langues des signes, tout élément lexical est décomposable en ses composants formels, dits *configuration*, *lieu*, *mouvement* et *orientation*. Ces éléments sont habituellement comparés aux phonèmes des langues vocales, même s'ils conservent quelquefois un certain niveau d'iconicité : une relation entre leur forme et le signifié, qui les dotent d'une nuance de signifié.

Maintenant, si nous observons l'organisation du lexique de la LIS, nous nous rendons compte que les simples signes peuvent être organisés justement suivant deux principes de classification qui s'entrecroisent de manière intéressante : d'un côté, les classes de formes expressives renvoient, de façon totalement arbitraire, à des classes de signifiés. De l'autre, ces mêmes classes renvoient *iconiquement* à un substrat de pratiques de manipulation qui constitue vraiment le « système d'intercompréhension » des langues des signes.

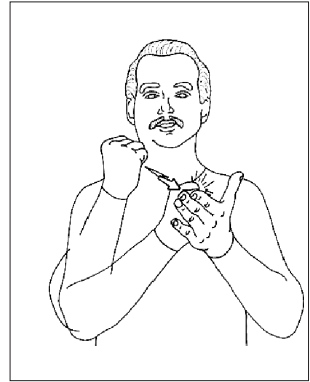
Ex.



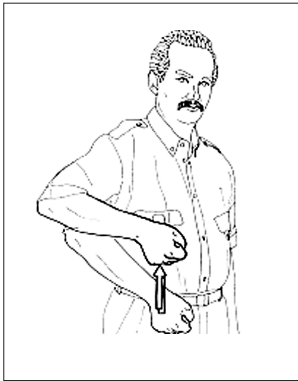
POSSIBLE



IMPOSSIBLE



CERTIFICAT



VALISE



AUTOMNE

Fig. a (6 signes de la LIS qui partagent un même paramètre: la configuration A)

Comme on le voit par cet exemple, *la relation entre classes de signifiants et classes de signifiés est arbitraire*, alors que *la relation entre les classes du système d'intercompréhension apparaît, dans de nombreux cas, comme motivée ou iconique*. Par exemple, le signe VALISE est formé de quatre des deux paramètres de formation qui sont comparables aux phonèmes des langues vocales (configuration: A *fermeture*, lieu: *dans l'espace neutre*, orientation de la main: *vers le signant* et mouvement: *vers le haut*), des paramètres totalement arbitraires en soi. Cependant, un regard attentif s'apercevra que l'action de la main renvoie à une activité de préhension qui peut être reliée, connotativement, à l'activité de saisir «la poignée de la valise». En effet, tous les signes illustrés dans la Figure a partagent

la configuration A: une configuration de la main à poing fermé. Malgré cela, ils ont tous des significations différentes.

Le renvoi de la majeure partie de ces signes est donc à *une pratique de manipulation primaire fondamentale pour l'emploi des outils*, à savoir la manipulation manuelle à poing fermé<sup>4</sup>.

Il s'agit exactement de la même activité de manipulation dont nous parle Leroi-Gourhan, dans son livre *Le geste et la parole* (1965), et qui marque un passage décisif du point de vue de l'homínisation, c'est-à-dire le moment où l'espèce *homo* découvre être *faber*, et grâce à la libération des mains, commence à construire un système culturel basé sur certaines pratiques d'emploi des outils, qui, à leur tour, génèrent l'aptitude de l'homme *au projet* et sa tendance à distribuer la connaissance autour de lui: dans le savoir des autres et dans les mêmes artefacts objets de ce savoir. Ces derniers, justement en tant qu'artefacts, sont reproductibles, transmissibles et sociaux (cf. dans une même direction, Petrilli 2001). Il s'agit donc vraiment de pratiques qui se situent à l'intersection entre plusieurs classes d'intérêts et qui ont une valeur pluridimensionnelle: à partir de ces dernières, on peut renvoyer à (rendre pertinents) des dimensions différentes de l'action humaine.

Maintenant, la centralité de ces pratiques sur le plan du contenu d'une langue des signes réside dans le fait qu'elles constituent ensemble des actions, une forme de communication, et des connaissances techniques. Si nous nous déplaçons au plan des classes de signifiés, nous nous rendons compte en effet que chacun des signifiés des signes exemplifiés, à travers le système d'intercompréhension, peut s'ouvrir à l'éventail connotatif de sens qui sont liés aux pratiques de manipulation correspondantes: on peut ainsi établir un renvoi entre sens à travers les pratiques du système d'intercompréhension, étant donné que chacune d'entre elles est multi-emploi, est pluri-pertinenciable.

Les noyaux de sens liés aux pratiques de manipulation sont donc re-déterminés comme signifiés appartenant au système linguistique dans la langue des signes en examen: la Langue des Signes Italienne (LIS). A partir du même noyau, on arrive à des signifiés très différents comme IMPOSSIBLE et CERTIFICAT, et ces signifiés ont leur stabilité dans le système, chose qui n'arrive pas, en revanche, dans les gestes non linguistiques des personnes qui entendent.

Le geste des personnes qui entendent, qu'il soit lié à la gesticulation spontanée ou à des répertoires de gestes emblématiques dans les cas plus codifiés, comme ceux étudiés par le sociologue de la communication Adam Kendon, n'a pas la

---

<sup>4</sup> Si nous cherchons dans le lexique de la LIS, nous trouvons, du reste, d'autres pratiques de manipulation, au centre d'autres paradigmes lexicaux, très importantes elles aussi.

même autonomie sémantique et contribue au niveau du signifié illocutoire d'un acte linguistique, en laissant que la spécification des signifiés soit exercée au plan de la langue verbale courante (Kendon 2004, Russo, sous presse).

L'incorporation de ces gestes de manipulation dans la dimension linguistique, comme cela se passe dans le cas des langues des signes, institue une dimension systématique sur le plan des signifiés et sur celui de l'expression (cf. Gambarara, sous presse) qui n'est pas sans conséquences pour les rapports connotatifs entre les signifiés. Les relations d'intersection entre ces classes, dans les langues des signes comme dans toute langue historico-naturelle, sont tels qu'ils *génèrent le plus large éventail de sens pertinenciables avec le maximum d'économie du système*, ce qui n'arrive pas dans les gestes de ceux qui entendent.

La relation avec un noyau de sens commun dote les signes de la LIS de renvois connotatifs entremêlés. On peut, à ce point, noter un autre aspect important et spécifique des langues : chacun de ces signes est doté de « connotation autonymique », c'est-à-dire qu'il peut être utilisé pour se référer à lui-même en tant que signe. C'est un autre aspect typique de la dimension de système de la langue : alors que dans le cas des gestes de ceux qui entendent, pour se référer de façon non ambiguë à un geste comme élément signifiant, il faut avoir recours à un autre code plus puissant (par ex. : la langue parlée), dans le cas des signes de la LIS, on peut parler des signes avec les mêmes signes.

C'est l'autonomie du système sémantique qui rend possible, à partir de l'intérieur de ce système, la détermination de cette aire où la dimension d'intercompréhension, le renvoi à des pratiques communes et partagées, se transforme, se cristallise en relation de codétermination jusqu'à une correspondance biunivoque entre un signifié et un signifiant. Le spectre connotatif est en effet si ample qu'il prend dans ses mailles aussi cette même activité linguistique, et cette dernière est ainsi si consolidée et si stable qu'elle permet une référence à sa propre constitution, sans pour cela se désintégrer. Nous sommes ici face au cas où le savoir pratique, manipulateur, se transforme en savoir linguistique sur l'emploi des signes et des paroles et génère une *récurtivité* du renvoi sémantique. Seule la dialectique entre l'ouverture polysémique des pratiques et leur institutionnalisation dans le système, le renvoi continu entre ces deux aspects et leur potentialité de se commuter réciproquement, rend possible cette récurtivité autonymique : la pratique se fait langue, système partagé, mais la langue devient, à son tour, meta-technique, interface pour l'action.

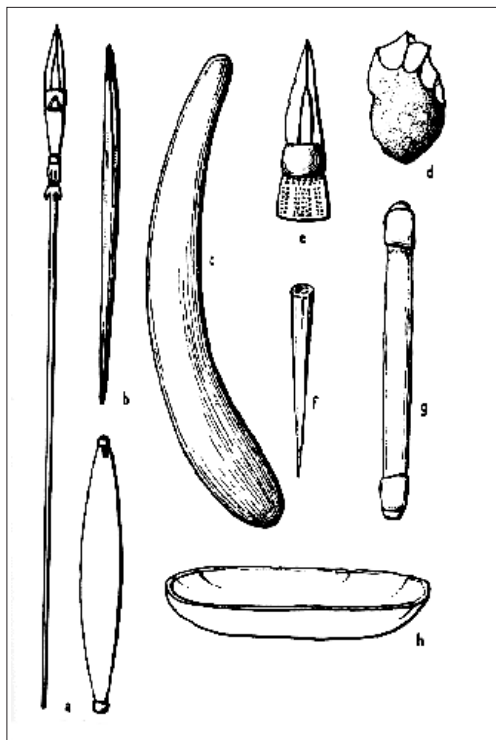


Fig. b (Les premiers outils humains, tiré de Leroi-Gourhan 1965)

### 5. Conclusion

Il me semble que nous devons interpréter ce nœud théorique de la façon suivante: les langues s'installent sur un substrat originaire de pratiques qui renvoient à une pluralité de systèmes de référence pertinents possibles, même plus, les langues sont « obligées », pour fonctionner comme principal système classificatoire, pratique et communicatif de l'homme (nous avons vu que les trois choses vont nécessairement ensemble pour Prieto) de mettre en relief des plans de pertinence toujours différents, sur la base des pratiques humaines qui reviennent le plus souvent parmi les objets de connaissance et d'intérêt.

Le thème des intersections entre classes est, en conclusion, le thème de la *pluridimensionnalité des pratiques humaines qui, même en restant toujours les mêmes, montrent des facettes toujours différentes*, et donc permettent d'instituer des pertinences toujours différentes: l'homme n'est pas seulement *faber*, mais *multifaber*,



facteur de tant de choses différentes à partir d'un corps peu spécialisé et de peu d'actions différentes de manipulation (Leroi-Gourhan 1965, cf. Figure b, Mazzeo 2003).

La question revient de manière peu différente chez Wittgenstein quand il parle de l'entrecroisement de routes et ruelles qui caractérise la cité du langage (1953, I, §18). L'entrecroisement des pratiques humaines, et le fait qu'elles renvoient à des effets qui sont à leur tour les causes d'autre chose (cf. Prieto 1991), représente une ouverture constante à la possibilité de rendre pertinents les mêmes événements de façons différentes.

Cet entrecroisement dans les langues est un des moteurs de l'asymétrie du sens par rapport au signifiant: il s'agit d'une pluridimensionnalité intrinsèque par laquelle une dimension *signifiée* peut devenir en même temps *signifiante*, avec une autre perspective sur le même objet.

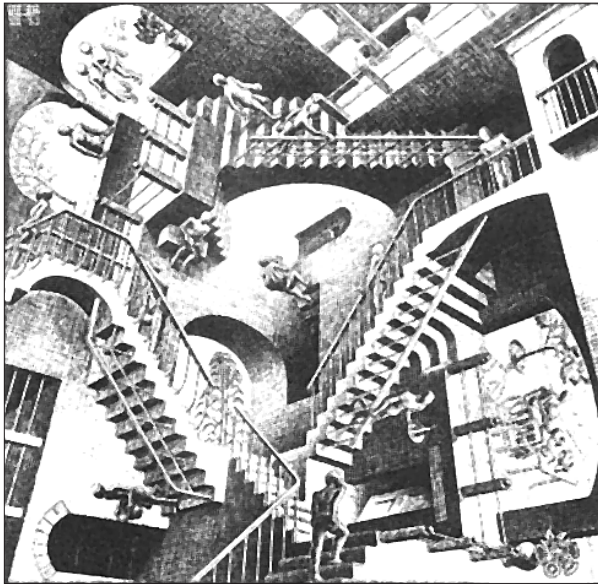


Fig. c (Escaliers d'Escher)

Le type de relation entre signifiés demandé par une langue grâce à son rapport avec le «système d'intercompréhension» peut être assimilé au rapport qui s'instaure entre les différents parcours exécutés par les protagonistes des *Escaliers* d'Escher, dans la version du tableau reportée ici, Figure c.

Tout signifié, à travers le renvoi à une pratique du système d'intercompréhension qui se place à l'intersection entre plusieurs sens, reprend comme signifié

connotatif un sens en rapport d'intersection partielle, mais qui peut être développé, exprimé, manifesté dans une autre direction. En outre, comme nous venons de le voir, le premier signifié est re-compris aussi par lui-même, comme dans le cas de la *connotation autonymique*.

De la même façon, dans la version des *Escaliers* d'Escher reproduite ici, chacun des parcours qu'accomplit l'homme en montant les escaliers (chacune des pratiques humaines), présuppose les autres (connotation simple: l'homme est déjà passé aussi par les escaliers des autres étages), mais cependant, chacun présuppose aussi soi-même (le retour sur soi de la connotation autonymique). Cette récursivité dans les langues n'est pas une récursivité fermée, parce que chaque pratique humaine renvoie à d'autres signifiés et à d'autres pratiques, en plus du fait de permettre de se référer à elle-même.

Du reste, même dans le tableau d'Escher, sur la droite, on entrevoit que les escaliers sont situés à l'intérieur d'une maison au dehors de laquelle on aperçoit une femme assise à une table, en train d'éplucher des légumes: la pluridimensionnalité des pratiques humaines réside dans le fait que pour les mener à terme, on doit toujours présupposer la possibilité de l'« autre », l'entrée de son point de vue dans notre activité. Pour que cet entrecroisement de pluridimensionnalité, polysémie et réflexivité soit mené à bout, la systémicité d'une langue, avec ses normes sémantique et syntaxiques et avec la possibilité toujours ouverte de les changer dans l'interaction avec les autres, est donc nécessaire. Systémicité, récursivité interprétative, polysémie et ouverture pragmatique sont donc des traits définitoires des langues qui les rendent uniques au milieu des formes de communication humaine.

Tommaso Russo  
Università della Calabria

## BIBLIOGRAPHIE

- Barthes, R. (1964), *Eléments de sémiologie*, « Communications », 4: 91-135.
- Bozzi, P. (1998), *Fisica Ingenua*, Milano, Garzanti.
- Calbris, G. (sous presse), « Le geste dans la parole: un système symbolique », in Kendon, A. et Russo, T. (eds.), *Gesture. Special Issue*, Amsterdam, Benjamins.
- Cardona, G. R. (1985a) *I sei lati del mondo*, Roma, Laterza.
- Cardona, G. R. (1985b), *La foresta di piume*, Roma, Laterza.
- Cuxac, C. (2000), *La langue des signes française (LSF); les voies de l'iconicité*, « Faits de Langue », 15/16, Paris, Ophrys.
- Fortuna, S. (2001), *A un secondo sguardo*, Roma, Manifestolibri.
- Gambarara, D. (1999), « Dai segni alle lingue », in Gensini, S., éd. *Manuale della comunicazione*, Roma, Carocci, 91-117; réimpr. in Id., *Come bipede implume. Corpi e menti del segno*, Acireale-Roma, Bonanno, 2005.
- Gambarara D. (sous presse), « Instrumental activity and symbolic languages », in Kendon, A. et Russo, T. (eds.), *Gesture. Special Issue*, Amsterdam, Benjamins.
- Hjelmslev, L. (1943 [1953]), *Prolegomena to a Theory of Language*; trad. franç. : *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968.
- Jouison, P. (1995), *Ecrits sur la langue des signes française*, Paris, Editions L'Harmattan
- Kendon A. (2004), *Gesture: Visible action as Utterance*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Klima, U. et Bellugi, E. (1979), *The Signs of Language*, Cambridge, Harvard University Press.
- Leroi-Gourhan, A. (1965), *Le geste et la parole*, vol. I et II, Paris, Editions Albin Michel.
- Liddell, S.K. (2003), *Grammar, Gesture and Meaning in American Sign Language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Mazzeo, M. (2003), *Tatto e linguaggio*, Roma, Editori Riuniti.
- Petrilli, R. (2001), *L'interazione simbolica*, Roma, Guerra.
- Prieto, L. J. (1975), *Pertinence et pratique. Essai de sémiologie*, Paris, Les Editions de Minuit.
- Prieto, L. J. (1986), « Relevance », in Th. A. Sebeok (ed.), *Encyclopaedic Dictionary of Semiotics*, Berlin-New York-Amsterdam, vol. II, pp. 794-795.
- Prieto, L. J. (1989-91), *Saggi di semiotica*, voll. I, II et III, Parma, Pratiche Ed.
- Prieto L. J. et De Mauro T. (1991), « Colloquio con Tullio De Mauro sulle prospettive della semiologia » in *Saggi di semiotica*, vol. II, Parma, Pratiche Ed.

- Russo, T. (2005), Compte rendu de «F. de Saussure, Scritti inediti di linguistica generale, trad. comm. T. De Mauro», «Cahiers Ferdinand de Saussure» 58, pp. 299-308.
- Russo, T. (sous presse), «Metaphors in Sign Languages and in co-verbal gesturing» in Kendon, A. et Russo, T. (eds.), *Gesture. Special Issue*, Amsterdam, Benjamins.
- Russo et Volterra 2007, *Le lingue dei segni. Storia e semiotica*, Roma, Carocci.
- Wilbur, R. B. (1987), *ASL : Linguistic and applied dimension*, Boston, College Hill Press.
- Wittgenstein, L. (1953), *Philosophische Untersuchungen*; trad. franç. : *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, 2004.

III  
ARTICLES



Claire Forel

## MONTRER AU MAÎTRE CE QU'IL FAIT\*

La réflexion saussurienne sur les phénomènes langagiers et sur l'objet de la linguistique est encore largement méconnue des enseignants de langues étrangères. Et pourtant, l'apprentissage conscient d'une langue étrangère est un moment privilégié pour rapprocher emploi de la langue et conscience de la langue. Dans cette optique, les idées de Saussure peuvent être d'un grand intérêt. Nous allons examiner quelques-uns des points de vue développés plus particulièrement dans le troisième cours<sup>1</sup>.

### *Une réflexion sur la langue*

Dans l'une des premières leçons, si ce n'est la première, du troisième cours de linguistique générale, Saussure, après avoir esquissé l'histoire puis défini la

---

\* Je tiens à remercier Marie-Claude Capt-Artaud et Daniele Gambarara de leurs précieuses suggestions.

<sup>1</sup> Comme on le sait, dans leur numéro 58 (2005), les *CFS* ont publié les notes fragmentaires rédigées par Saussure pour ce troisième et dernier cours que D. Gambarara et C. Mejia ont placées en regard des notes prises par l'un des élèves ayant assisté à ce cours, E. Constantin. Bien que ces deux séries de notes soient rassemblées dans un seul document, les éditeurs de ce troisième cours ont clairement distingué entre ces deux textes qui paraissent donc sous deux titres différents : Ferdinand de Saussure, « Notes préparatoires pour le cours de Linguistique générale 1910-1911 » et E. Constantin, « Linguistique générale. Cours de M. le Professeur de Saussure, 1910-1911 ». Comme il se trouve que toutes mes citations proviennent des notes de Constantin, on ne trouvera que cette référence.

matière et la tâche de la linguistique, justifie «l'utilité de la linguistique ou le titre qu'elle peut avoir à figurer dans le cercle des études qui intéressent ce qu'on appelle 'la culture générale'»<sup>2</sup>. Il commence par souligner le bien-fondé de connaissances dans ce domaine :

D'une façon encore plus générale, il est évident que le langage joue dans les sociétés humaines un rôle si considérable, c'est un facteur d'une importance telle <à la fois> pour l'individu humain et la société humaine, qu'il est impossible de supposer que l'étude d'une partie aussi notable de la nature humaine doive rester purement et simplement l'affaire de quelques spécialistes ; tout le monde est appelé, semble-t-il, à prendre une idée aussi correcte que possible de ce que représente ce côté des manifestations humaines en général.

Mais il y ajoute une mission, celle de dissiper des idées fausses :

Et cela d'autant plus que les idées rationnelles, approuvables, la conception à laquelle la linguistique a fini par arriver, n'est nullement de celles qui s'offrent au premier coup d'œil. Il n'y a aucun domaine qui, plus que la langue, ait donné lieu à des idées chimériques et absurdes. Le langage est un objet de mirages de toutes espèces. Les erreurs faites par le langage sont ce qu'il y a de plus intéressant psychologiquement parlant. Chacun laissé à lui-même se fait une idée très éloignée de la vérité sur les phénomènes qui se produisent dans le langage. Il est donc également de ce côté-là légitime à la linguistique qu'elle puisse aujourd'hui se croire en état de rectifier beaucoup d'idées, de porter la lumière là où la généralité des hommes d'étude seraient très facilement enclins à se tromper, à commettre des erreurs plus graves<sup>3</sup>.

Mon propos suit ces deux axes tout en ayant une portée moins considérable puisque je vais le restreindre à un domaine bien spécifique. Il me semble en effet particulièrement important qu'au cours de son cursus scolaire, un élève ait quelque idée sur ce qu'est une langue et il me paraît tout aussi important de dissiper les conceptions erronées que l'enseignement reçu pourrait faire naître : d'où le titre de mon travail. Toutefois, le domaine dans lequel cette entreprise me paraît la plus fructueuse n'est pas forcément celui de l'étude de la langue maternelle ou de la langue de l'école, mais le cours de langues étrangères. Avant même d'évoquer le potentiel de conscientisation linguistique que peut offrir le contact avec une langue encore peu connue (quand elle n'est pas carrément inconnue), arrêtons-nous un instant sur des représentations qui préexistent – et même survivent – à l'acquisition d'une langue étrangère. J'ai toujours été très frappée tout au long de mes quelque vingt-cinq années d'enseignement d'anglais par les remarques d'ordre méthodologique faites par des élèves aussi différents que des mécaniciens, des gymnasiens

<sup>2</sup> Constantin, E., «Linguistique générale, Cours de M. le Professeur de Saussure, 1910-1911», *CFS* 58 (2005), p. 86.

<sup>3</sup> Constantin, E., «Linguistique générale, Cours ...», p. 86



voire des étudiants : elles semblaient très souvent procéder d'une représentation qui leur faisait concevoir l'apprentissage d'une langue étrangère comme la mémorisation d'un lexique toujours plus vaste allant de pair avec l'appropriation de règles de grammaire progressivement plus complexes<sup>4</sup>. Cette représentation de la langue étrangère comme une chose relativement désincarnée contrastait singulièrement avec ce qu'ils voulaient savoir de son emploi : comment se salue-t-on entre jeunes, pourquoi les textes des chansons qu'ils aimaient écouter semblaient si différents de ce qu'ils apprenaient en classe, par exemple.

La vision des enseignants, sans être aussi simpliste, procède parfois d'un tel esprit. Cela me frappait particulièrement lorsque je devais superviser les cours donnés par des jeunes enseignants en formation. En effet, la manière dont la langue était enseignée pouvait souvent renforcer les conceptions erronées des élèves. Nous allons voir quelques exemples de confusions entretenues par les enseignants.

### *La langue de l'autre*

Revenons sur le choix de la langue étrangère pour faire réfléchir au phénomène linguistique lui-même, plutôt que de mener cette réflexion dans le cadre de l'étude de la langue maternelle. Cela correspondait à une intuition dont j'ai trouvé la confirmation dans ce même troisième cours de Saussure. Parlant de l'observation de la diversité géographique (par opposition à la diversité dans le temps), Saussure affirme :

...Le fait de la diversité dans l'espace s'offre d'emblée et sans autre. Même les tribus sauvages ont cette notion, parce qu'il leur arrive forcément d'être en contact avec les autres tribus n'ayant pas le même parler, et c'est par là qu'on peut dire que tout peuple prend le mieux conscience de la langue, [...]. C'est le contact avec les alloglosses qui lui ouvre l'esprit sur le fait de la langue lui-même. Le vieux mythe de la tour de Babel montre que le problème s'est posé de tout temps : D'où vient que nous ne parlons pas tous de la même façon ? Remarquons que les peuplades primitives sont enclines à voir le fait de cette diversité, et leur conception n'est pas sans intérêt : d'une part, c'est ce qui distingue au plus haut point des autres, <des> voisins. Ce caractère de la langue, auquel ils sont bien forcés de faire attention, devient un de ceux par lesquels ils se sentent opposés à une population voisine. Et de quelle manière se représentent-ils la chose ? Comme étant une habitude différente qu'ils assimileront à l'habitude différente de l'habillement, de la coiffure, de l'armement : c'est tout à fait juste<sup>5</sup>.

<sup>4</sup> Comme en témoigne cette remarque faite au Grand conseil genevois par la députée Janine Hagmann, «L'enseignement de l'allemand manque d'efficacité. [...] On a pensé qu'en faisant chanter trois fois «Gute Nacht» aux enfants, on leur apprendrait à parler. C'est faux : ils ont besoin de grammaire et de listes de vocabulaire.», *Le Temps*, (quotidien publié à Genève) édition du 29/11/07.

<sup>5</sup> Constantin, E., «Linguistique générale, Cours...», pp. 94-95.

C'est en constatant une différence flagrante que l'on se crée d'une part un sentiment d'identité, mais aussi que l'on dénature en quelque sorte sa manière de faire, puisqu'à côté d'elle, il en existe d'autres. C'est bien dans un but d'ouverture au monde et d'éveil linguistique que le projet EOLE, «Eveil au langage et Ouverture aux langues», a été mis sur pied à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Genève. Il est destiné à des enfants des toutes petites classes, de 4-7 ans environ, et il se fonde sur ce que l'on a appelé le *language awareness*<sup>6</sup>. Il vise entre autres

la structuration des connaissances linguistiques des élèves par la prise en compte de diverses langues présentes ou non dans la classe; développement de la réflexion sur le langage et les langues et d'habiletés métalinguistiques; développement d'une perspective comparative, fondée sur «l'altérité linguistique» et qui permet de mieux connaître une langue (par exemple le français) en en connaissant d'autres<sup>7</sup>.

Le processus de conscience linguistique (*language awareness*) peut être entamé très jeune et favoriser différentes prises de conscience en rapport avec l'âge des enfants. Une des activités proposées consiste à raconter en utilisant des marionnettes, un même conte, «Le petit chaperon rouge» par exemple, dans toutes les langues parlées en plus du français au sein d'une même classe. Cette technique a de nombreuses retombées, comme de permettre aux enfants de dépasser ce que Saussure appelle le 'côté physique' de la langue étrangère pour entrer dans le fait social, à savoir que cette étrange suite de sons permet à certains élèves de comprendre un conte connu de tous. Par conséquent, les enfants peuvent être amenés à constater que si leurs camarades peuvent franchir cet obstacle apparemment insurmontable qu'est une suite de sons étrangers, c'est parce qu'ils parviennent à leur associer un sens. Un autre bénéfice escompté est de prévenir l'émergence de cette autre idée que Saussure dénonçait: «Le fait de parler autrement considéré comme une incapacité de parler, voilà une de ces idées fausses.»<sup>8</sup>

Enfin, grâce à l'aspect répétitif que l'on trouve dans tout conte et grâce au support d'un autre système de représentation que sont les marionnettes, on peut permettre à des enfants d'isoler certaines suites de sons et d'en comprendre grosso modo le sens: ce serait le cas dans «Le petit chaperon rouge» avec la séquence: «Gd-mère vous avez de grands yeux!» «C'est pour mieux te voir mon enfant...»

<sup>6</sup> La notion a été proposée par Eric W. Hawkins dans les années 70. Voir Hawkins, E.W. «Foreign Language Study and Language Awareness», *Language Awareness*, Vol. 8, No. 3 & 4, 1999.

<sup>7</sup> Voir le site de l'équipe «Pluralité linguistique et culturelle à l'école.» et notamment le rapport sur le projet Eveil au langage et Ouverture aux langues (EOLE) [http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/perregau/rech\\_eole.html](http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/perregau/rech_eole.html)

<sup>8</sup> Constantin, E., «Linguistique générale, Cours...», pp. 95-96.

La langue de l'autre, à cause des difficultés qu'elle présente et des stratégies qu'il faut développer pour les surmonter, est un champ d'observation privilégié pour aborder des questions comme la bifacialité et l'arbitraire du signe, les unités abstraites comme l'ordre des mots et les différentes catégories grammaticales, etc. Il n'y a rien de tel que la perception de l'altérité pour faire ressortir l'identité spécifique des objets mis en présence. Du reste c'est bien ce que Saussure préconisait quand il affirmait :

Et le linguiste est dans l'impossibilité d'étudier autre chose au début que la diversité des langues. [...] Par l'étude, l'observation de ces langues, il pourra tirer des traits généraux, il retiendra tout ce qui lui paraît essentiel et universel, pour laisser de côté le particulier et l'accidentel<sup>9</sup>.

On peut inciter les élèves à devenir **observateurs** d'au moins deux ordres de faits : la langue-cible et la langue maternelle (d'usage). Pour essayer de le faire arriver à l'essentiel. Comme le linguiste ne peut pas faire l'économie de l'observation **des** langues, l'élève, s'il veut pouvoir percevoir le phénomène linguistique, doit avoir les moyens de la comparaison. Quand il fait du *language awareness*, l'enseignant amène l'élève à adopter une attitude de linguiste.

Bien entendu, la méthode sera adaptée selon que l'apprentissage se fait en immersion, c'est-à-dire idéalement, sans conscientisation des processus linguistiques, ou de manière plus traditionnelle. Nous allons maintenant nous intéresser aux partis pris de certains enseignants.

### *Quelle langue enseigne-t-on?*

La question de l'écriture est si importante aux yeux de Saussure qu'il y consacre tout un chapitre dans la première partie de son cours. Il dénonce la confusion entre langue orale, la seule vraie selon lui, et langue écrite : « Dans un ouvrage <même> comme la grammaire de Bopp il est difficile de voir la différence qu'il fait entre la langue écrite et la langue parlée, la lettre et le son. »<sup>10</sup> Il explique en outre cette prépondérance par trois causes, dont l'une est que

C'est l'image qui paraît être la chose en chair et en os, parce qu'elle est fixe, tangible, visible, tandis que la parole nous paraît insaisissable, fuyante dès qu'elle a fini de résonner.

A ce propos j'ai une anecdote personnelle dont le souvenir est encore cuisant et qui illustre bien la chose. A l'âge de 8 ans environ, j'orthographiais le mot 'obtenir' avec un 'p' : 'optenir'. L'institutrice essaya de me faire remarquer que l'on disait

<sup>9</sup> Constantin, E., «Linguistique générale, Cours...», p. 89.

<sup>10</sup> Constantin, E., «Linguistique générale, Cours...», p. 143.

/obtənr/ et, pour appuyer la justesse de ce qu'elle voulait me faire voir, elle répéta le mot qui cette fois sonna comme /optənr/! Mon enseignante n'avait pas su échapper au « mirage par lequel on est porté à confondre les deux choses : ce qui est écrit et ce qui est parlé ». <sup>11</sup>

Cette allégeance à la toute puissance de l'écrit sur l'oral se retrouve en classe de langue. La manière privilégiée de mesurer la performance linguistique reste le recours à l'écrit. Pas moins de quatre des cinq parties d'un examen comme le *First Cambridge Certificate* repose sur une évaluation écrite: cela semble aller de soi pour le *Reading* et le *Writing*, c'est moins évident pour le *Listening* ou le *Use of English*. Ce sont bien sûr des raisons pratiques qui amènent à privilégier cette forme.

Même si, fort heureusement, l'enseignement des langues étrangères est de nos jours largement axé sur la pratique orale, la forme usuelle de l'évaluation reste l'écrit. Si l'on fait remarquer à de jeunes enseignants la disproportion entre leur pratique en classe, qui est largement orale, et la manière dont ils testent le savoir ainsi exercé, c'est-à-dire l'écrit, ils tombent des nues. Ils sont victimes de l'illusion selon laquelle « La langue et l'écriture sont deux systèmes de signes dont l'un a pour mission <uniquement> de représenter l'autre » <sup>12</sup>. Or l'écriture, par son caractère plus conscient, n'est pas la parfaite contrepartie de l'oralité.

Saussure explique également la prépondérance de l'écriture par la spécificité du moyen utilisé pour cette forme de communication :

Une troisième cause, c'est que nous n'avons pas seulement à compter avec le fait nu de l'écriture mais avec tout ce qui constitue ce qu'on appelle la langue écrite <sup>13</sup>.

### *La place de la littérature*

Intéressons-nous maintenant non plus seulement au support mais à la langue utilisée. Paradoxalement, la même langue peut être utilisée à l'écrit et à l'oral, on peut aussi bien « parler comme un livre » ou « écrire comme on parle ». Une précision encore : pour les besoins de la démonstration nous parlerons de langue écrite, langue cultivée ou de langue littéraire sans opérer de distinction entre les trois. Saussure présentait ainsi le problème :

Toute langue littéraire <cultivée> arrive à posséder dans le livre <une sphère d'existence indépendante de sphère normale qui est dans la bouche des hommes> une sphère de diffusion séparée. Il s'établit un usage de la langue pour le livre et un système d'écriture dit orthographe pour le livre.

<sup>11</sup> Constantin, E., « Linguistique générale, Cours... », p. 143.

<sup>12</sup> Constantin, E., « Linguistique générale, Cours... », p. 143.

<sup>13</sup> Constantin, E., « Linguistique générale, Cours... », p. 143.

[...]

Des dictionnaires officiels se créent pour cette langue <littéraire>. On enseigne à l'école d'après le livre et dans le livre<sup>14</sup>.

Lorsque le *Cadre européen de référence pour les langues* définit les degrés de maîtrise les plus élevés dans une langue étrangère, il ne mentionne pas seulement la connaissance de ce qui fait la langue commune, il y ajoute des compétences qui relèvent de la langue littéraire. Pour le niveau dit C1, le deuxième plus haut niveau de maîtrise, c'est-à-dire *grosso modo* le niveau du *Certificate in Advanced English*, il indique que l'utilisateur non natif d'une langue est réputé expérimenté s'il :

Peut comprendre une grande gamme de textes *longs et exigeants*, ainsi que saisir des significations implicites. Peut s'exprimer spontanément et couramment sans trop apparemment devoir chercher ses mots. Peut utiliser la langue de façon efficace et souple dans la vie sociale, professionnelle ou académique. Peut s'exprimer sur des *sujets complexes de façon claire et bien structurée* et manifester son *contrôle des outils d'organisation, d'articulation et de cohésion du discours*<sup>15</sup>.

Il s'agit d'atteindre dans la langue seconde des niveaux de compétence déjà acquis dans la langue première. Le problème est que tous les locuteurs natifs ne sont pas forcément capables d'exécuter de telles opérations discursives dans leur langue maternelle. Une telle épreuve ne sanctionne donc pas seulement la compétence linguistique mais la maîtrise, dans la langue seconde, de ce que Bally appelait la 'langue écrite' :

Un fait de langage qui reflète un état social supérieur ou une forme d'activité ou de pensée plus haute que celle du commun, appartient à la *langue dite écrite*. [...] Une expression n'a nullement besoin d'être écrite pour porter la marque de cette forme générale; elle conserve ce caractère et même le montre mieux encore quand elle est employée dans le parler<sup>16</sup>.

Toutefois pour certains enseignants, cette maîtrise n'est pas suffisante, il faut y ajouter une capacité à parler de textes dits littéraires. Un groupe d'enseignants du gymnase de Genève a rédigé un document pour justifier la lecture de textes 'littéraires' dans le cursus scolaire. On peut y lire dans le préambule :

### **De la place de la littérature au cours de langue seconde au gymnase**

A la lecture des différents textes de lois, tant au niveau fédéral que cantonal, on se rend compte que la place de la littérature au gymnase est toujours affirmée. Cependant, face aux forces du marché qui tendent à *réduire la langue à un simple vecteur*

<sup>14</sup> Constantin, E., «Linguistique générale, Cours...», pp. 143-144.

<sup>15</sup> Conseil de l'Europe, *Cadre européen commun de référence pour les langues*, Paris 2001, p. 25, c'est nous qui soulignons.

<sup>16</sup> Bally, Ch., *Traité de stylistique française*, 2<sup>e</sup> édition: Heidelberg 1921 [1909], § 225, p. 224.

*d'échanges dans un monde globalisé*, il convient de réaffirmer la place incontournable de la (des) littérature(s) dans le cursus d'apprentissage des langues secondes au gymnase.

Plus loin on ajoute cette considération assez surprenante :

Plus que tout autre texte ou discours, le texte littéraire fait apparaître la langue dans sa *matérialité*. L'élève est initié aux différents registres de langue, à la dimension métaphorique et symbolique et prend conscience du fait que la langue n'est pas réductible à un simple message.

C'est tout d'abord la notion de langue qui est problématique dans cette argumentation. Il y a une sorte de dédain pour cette fonction première de la langue qui est bien de permettre l'échange ; c'est là sa dimension sociale, qui justifie sa constitution comme Saussure s'est attaché à le démontrer. De plus, on pourrait adresser à ces enseignants ce reproche que Saussure faisait aux romanistes : « Par là, il arrive que le point de vue littéraire se confonde plus ou moins avec le point de vue linguistique. »<sup>17</sup> Enfin, les remarques sur la 'matérialité de la langue' appellent quelques précisions. Tout d'abord, les 'différents registres de langues', les métaphores et les symboles ne sont de loin pas l'apanage des seuls textes littéraires. Il convient aussi de lever un malentendu fâcheux : la lecture de textes littéraires n'est pas une manière naturelle d'enrichir sa langue étrangère. La littérature nous montre comment on peut faire de la langue le moyen d'une communication artistique et comme aimait à le rappeler Bally, les bons auteurs ont déformé la langue de leur temps, si bien que les imiter amènerait probablement à se faire sanctionner !

### *Le signe*

Revenons-en maintenant à ce qui fait la langue. Dans son nouveau chapitre V du troisième cours, consacré à la valeur, Saussure dénonce « la vue bornée considérant la langue comme une nomenclature »<sup>18</sup>. Il en appelle à délaisser la notion de mot pour arriver à celle de terme, qui implique que l'on n'aborde plus un fait linguistique comme une singularité, mais comme l'élément d'un système. Cette nécessité théorique et même pratique, s'il s'agit de décrire tel ou tel aspect d'une langue particulière, ne semble guère opérationnelle à l'enseignant de langues. En effet, l'apprentissage méthodique d'une langue, par opposition à un apprentissage en immersion par exemple, suppose que l'on isole des faits, voire qu'on les simplifie, pour permettre leur appropriation. Le découpage de la langue étrangère en tranches enseignables explique les conceptions nomenclaturistes auxquelles je faisais allusion plus haut.

<sup>17</sup> Constantin, E., « Linguistique générale, Cours... », p. 84.

<sup>18</sup> Constantin, E., « Linguistique générale, Cours... », p. 282.

Dans son article sur les « Aspect linguistiques de la traduction », Jakobson insistait déjà sur le fait que « les langues diffèrent essentiellement par ce qu'elles doivent exprimer, et non pas par ce qu'elles peuvent exprimer »<sup>19</sup>, partant du principe que, comme le dira plus tard De Mauro, elles sont omnipotentes. Et c'est bien la prise de conscience des contraintes imposées par chaque langue qui constitue à mes yeux le gain culturel le plus précieux de l'apprentissage des langues étrangères.

### L'arbitraire

Dans le troisième cours toujours, Saussure rappelle que « Il faut aborder le <mot> du dehors en partant du système et des termes coexistants »<sup>20</sup>. Et il cite deux cas qui nous semblent bien entrer dans notre propos. Le premier a trait au lexique, c'est le fameux cas de *mutton/sheep* :

Si l'on prend [...] un simple fait de vocabulaire, un mot quelconque comme je suppose, *mouton-mutton* : Cela n'a pas la même valeur que l'anglais *sheep*, car si l'on parle du mouton qui est sur pré et pas sur la table, on dit *sheep*. C'est la présence dans la langue d'un second terme qui limite la valeur qu'on peut mettre dans *sheep*<sup>21</sup>.

La prise en compte de l'arbitraire du signe oblige à une décentration par rapport aux manières de faire de la langue première, voire de la langue de l'école si cet apprentissage s'est fait de manière spontanée. Prieto parlait de la naturalisation de la connaissance ou d'empirisme spontané dont on fait preuve lorsque on considère une « connaissance comme étant entièrement déterminée par son objet ou, plutôt, puisqu' [on] croit qu'une connaissance ne peut que refléter l'objet 'tel qu'il est', à ne poser nulle question à son propos »<sup>22</sup>. Si l'enseignant souligne la valeur différente attribuée à *sheep* par rapport à 'mouton', il peut amener ses élèves à se poser des questions sur les pertinences propres à chaque langue et donc, comme le dit Prieto, à dénaturiser la connaissance que constitue sa langue usuelle. En cela, il s'agit véritablement d'un gain de l'ordre de la culture générale qui surgit à l'occasion d'un problème très pratique : acquérir du vocabulaire dans une langue étrangère. Une approche que l'on pourrait qualifier de nomenclaturiste, c'est-à-dire l'établissement d'un simple système de correspondances plus ou moins complexes entre deux langues, induit chez les élèves ce que j'appelle le syndrome de 'ils sont

<sup>19</sup> Jakobson, R., « Aspects linguistiques de la traduction », *Essais de linguistique générale*, Paris 1963, p. 84.

<sup>20</sup> Constantin, E., « Linguistique générale, Cours... », p. 284.

<sup>21</sup> Constantin, E., « Linguistique générale, Cours... », p. 284.

<sup>22</sup> Prieto, L.J., *Pertinence et Pratique*, Paris 1975, p. 79.

fous ces Bretons': c'est-à-dire qu'ils en viennent à considérer comme des bizarreries les contraintes de la langue étrangère au lieu de voir que chaque langue, y compris la leur, impose son propre système de pertinences.

Dans sa présentation de l'arbitraire, Saussure ne s'en tient pas au lexique. Il évoque également des faits syntaxiques comme, par exemple, le pluriel.

Le pluriel et les termes quels qu'ils soient qui marquent le pluriel. La valeur d'un pluriel allemand ou latin n'est pas la valeur d'un pluriel sanscrit<sup>23</sup>.

Cet exemple va nous permettre de parler de la prise en compte, ou souvent de la non prise en compte, de la bifacialité du signe dans la présentation de paradigmes morpho-syntaxiques.

### La bifacialité

Bien entendu, l'exemple de *mutton/sheep* vs 'mouton' concernait déjà la bifacialité puisque c'est bien parce que la pertinence de la distinction entre le mouton dans le pré et le mouton sur la table à manger vient de ce que l'on n'emploie pas la même suite de sons pour en parler. Ce qui m'intéresse ici, ce sont les cas où l'on intitule 'règles de grammaire' ce qui ne sont que l'établissement de paradigmes morphologiques ou des manipulations syntaxiques, mais sans faire référence au sens. Telle cette jeune enseignante qui annonce clairement à ses élèves qu'ils doivent « deviner une nouvelle règle de grammaire », alors qu'en fait ce qui l'intéresse vraiment c'est de montrer la construction avec *will* en anglais. Toute l'attention est focalisée sur la forme et non pas sur le sens: pourtant la méthodologie était intéressante, puisqu'on parlait de l'écoute d'un dialogue qui constituait un nouvel épisode dans une histoire connue des élèves. Au lieu de partir du sens (de quoi parle-t-on dans cet épisode?), puis d'examiner comment ce sens (des prédictions sur l'an 2050) était transmis, l'enseignante s'est concentrée sur la forme: quelles sont les 'formes du futur'? Prise dans cet ordre là, forme puis éventuellement sens, il ne faut pas s'étonner qu'une langue étrangère puisse apparaître avant tout comme un système de formes correctes. Là non plus, « nous ne sommes pas dans le fait social de la langue ».<sup>24</sup>

Une petite enquête effectuée par Michael Swan illustre bien la prééminence du point de vue formel sur le point de vue communicatif chez les enseignants. Il a demandé à deux groupes différents d'évaluer des phrases incorrectes produites par des apprentis anglicistes: l'un de ces groupes était composé d'enseignants, l'autre

<sup>23</sup> Constantin, E., « Linguistique générale, Cours... », p. 284. Le sanscrit comporte un duel, ce qui rend son pluriel (trois et plus) différent du pluriel de l'allemand qui commence à partir de deux.

<sup>24</sup> Constantin, E., « Linguistique générale, Cours... », p. 216.



de locuteurs natifs. Bien entendu, les deux groupes sont arrivés à des résultats très différents: ce qui gênait les enseignants relevait de la non-application de règles dites 'de grammaire', ce qui ne semblait pas gêner les locuteurs natifs. Par contre, ceux-ci stigmatisaient des phrases ne comprenant certes 'que des erreurs lexicales', mais qui obscurcissaient le sens au point de le rendre inintelligible<sup>25</sup>.

La volonté de simplifier les règles sans vouloir avoir recours au sens amène à des situations absurdes. Il en va ainsi pour la règle sur l'usage de *some* et *any*. La règle usuellement offerte est purement contextuelle: en présence d'un verbe à la forme interrogative ou négative, utilisez *any*. A l'affirmatif, utilisez *some*. Dans une telle approche, il sera difficile de faire saisir la différence de sens entre *I don't like some pop music* et *I don't like any pop music!*

On peut ainsi facilement étendre à la grammaire des langues étrangères le reproche que Saussure fait à la grammaire traditionnelle:

C'est une grammaire normative, c'est-à-dire qu'elle croit devoir se préoccuper des lois à édicter au lieu d'être constatative des faits existants. Elle n'a pas une vue d'ensemble sur la langue<sup>26</sup>.

Un des aspects de *language awareness* consiste à amener l'apprenant à constater puis à relever les moyens employés pour établir un sens, quitte à se former une petite règle, une sorte de 'truc' qui lui permettrait de mieux mémoriser la forme. C'est bien ce qu'avait essayé de faire ma jeune enseignante. Mais il aurait fallu demander aux élèves de comprendre comment le sens avait été transmis et non pas d'arriver à un joli petit tableau désincarné. De plus, pour continuer à exploiter la citation de Saussure, les règles proposées ne reposent pas sur une vue d'ensemble de la langue. Ainsi, lorsque l'excellent petit manuel *L'anglais de A à Z* présente les formes du possessif à la troisième personne du singulier, il ne pense pas à reprendre cette remarque pourtant pertinente faite à propos des pronoms personnels de la troisième personne du singulier, à savoir qu'«en anglais, les noms n'ont pas de genre grammatical». Il ne suffit bien sûr pas de présenter ce fait une fois pour que tout soit résolu. Mais il convient de rendre bien présent à l'esprit et aussi souvent que nécessaire que l'on se trouve dans un système de pertinences différent. Si on définit la culture de l'autre par une manière différente de procéder, voilà un champ d'application particulièrement riche!

<sup>25</sup> Swan, Michael, «Seven Bad Reasons for Teaching Grammar – and Two Good Ones», in: Richards J. & W. Renandya, *Methodology in Language Teaching*, Cambridge 2002, pp. 148-152.

<sup>26</sup> Constantin, E., «Linguistique générale, Cours...», p. 260.

## Acquis/transmis

J'aimerais maintenant en venir à une dernière considération à propos de l'arbitraire du signe dans le cas de l'apprentissage d'une langue étrangère. Comme le souligne Claudia Mejia, sur le plan diachronique, «*arbitraire* veut dire 'imposé'»<sup>27</sup>. Cette imposition est cependant largement acceptée, puisqu'elle est héritée. Saussure explique cela par toute une série de raisons comme

- **tout l'effort exigé par apprentissage d'une langue**
- le fait que l'on n'applique pas la réflexion à la langue  
et enfin que
- la réflexion n'est pas même provoquée en ce sens que d'une manière générale chaque peuple est satisfait de la langue qu'il a reçue<sup>28</sup>.

Lorsque l'on apprend une autre langue de manière consciente, on doit, comme nous l'avons vu, **accepter** de passer d'un système dont on n'est pas conscient qu'il est arbitraire à un autre qui, lui, nous paraît complètement arbitraire. Mais à la différence de ce qui se passe pour la langue maternelle, il n'y a pas transmission mais bien acquisition, pour reprendre la terminologie de Bally. Tout ce qui pouvait sembler naturel, pour reprendre cette fois les mots de Prieto, comme 'allant de soi' dans la langue maternelle est aussi **imposé** dans la langue-cible, mais cette imposition-là est un peu particulière. Alors que pour la langue maternelle, c'est «l'ensemble de ses semblables»<sup>29</sup> qui transmet l'outil linguistique à l'enfant, la source principale de l'élève scolarisé est son enseignant et le matériel (manuel, enregistrements audio, petits films, etc.) dont celui-ci se sert. Dès lors le rapport à la langue n'est plus le même. De fait, à cause même du processus d'apprentissage, le moyen de communication que l'élève cherche à s'approprier revêt souvent un caractère formel, très normé. C'est probablement cela qui contribue à donner de la langue étrangère l'impression qu'elle est avant tout une grammaire.

Si certains s'accommodent très bien de faire des fautes dans la langue étrangère, pour d'autres le sentiment de leur inadéquation les empêche de s'exprimer avec aisance. Or des fautes, nous en faisons tous tout le temps. Dans notre langue maternelle, outre les lapsus que nous commettons, nous participons tous à l'altération de la langue en faisant ces innombrables fautes dont Henri Frei nous explique qu'elles annoncent la forme future de notre langue<sup>30</sup>. Ce qui change avec les fautes faites en

<sup>27</sup> Mejía, Cl., «*Sous le signe du doute*», *CFS* 58 (2005), p. 65.

<sup>28</sup> Constantin, E., «*Linguistique générale, Cours...*», p. 239.

<sup>29</sup> Constantin, E., «*Linguistique générale, Cours...*», p. 87.

<sup>30</sup> Voir Frei, H., *La grammaire des fautes*, Genève 1993 [1929].

langue étrangère, c'est qu'elles apparaissent comme des preuves de notre manque de maîtrise.

On retrouve du reste ce sentiment d'inadéquation chez certains locuteurs natifs à propos de tout ce pan de la langue maternelle qui, toujours selon Bally, est acquis – et non pas transmis – particulièrement à l'école. Je pense à l'usage d'un vocabulaire non usuel, de structures syntaxiques complexes mais aussi à certaines opérations discursives que l'on trouve souvent, mais pas exclusivement, dans la langue écrite. Comme nous le faisons remarquer plus haut, le niveau C1 du *Cadre Européen de référence* n'est pas à la portée de tous les locuteurs natifs ! C'est bien à cela que font référence ceux qui, comme ce blogueur à la fois l'exprime et l'illustre, se demandent : « pourquoi les ados français ne savent plus parler français ? ». Ce n'est bien entendu pas la connaissance de la langue qui est remise en cause, mais de ce que l'on fait avec la langue. Cette confusion est constante dans le public aussi bien que chez les professionnels que sont les enseignants.

Ce dernier exemple vient s'ajouter à tous les autres que nous avons donnés pour montrer que la linguistique d'inspiration saussurienne peut encore amener des clarifications utiles à l'enseignant de langues de façon à ce que ses élèves puissent « prendre une idée aussi correcte que possible de ce que représente ce côté des manifestations humaines en général »<sup>31</sup>, c'est-à-dire le langage.

Claire Forel  
Université de Genève  
Claire.Forel@lettres.unige.ch

---

<sup>31</sup> Constantin, E., «Linguistique générale, Cours...», p. 86.



Franco Lo Piparo

## SAUSSURE ET LES GRECS

Cet essai a pour but de montrer une série de ressemblances entre certains éléments fondamentaux de la réflexion théorique de Saussure et des théories élaborées par la philosophie grecque. Je m'intéresserai en particulier à deux questions : (1) le statut théorique de l'expression verbale ; (2) la phonologie. Dans le premier cas, je ferai une comparaison avec la théorie du signe des Stoïciens et les critiques épistémologiques de Sextus Empiricus. Dans le second, les termes de comparaison seront les rares mais pénétrantes observations phonologiques d'Aristote<sup>1</sup>.

Ces réflexions ne veulent pas s'insérer dans une optique de chasse stérile au précurseur, et considèrent comme non pertinente la question d'établir, quand il nous arrive de découvrir une ressemblance entre une théorie moderne et une théorie antique, si les penseurs de l'Antiquité ont anticipé des théories modernes ou si les modernes ont répété des concepts antiques.

### *I. Le statut de l'expression verbale*

#### Le sème et ses articulations

Une grande partie de la réflexion saussurienne est concentrée sur le statut théorique que l'on doit attribuer à l'expression verbale : comment la définir, quelles

---

<sup>1</sup> Dans le texte toutes les traductions du grec sont de moi sauf indication contraire.

sont ses caractéristiques particulières, quelles sont les parties qui la composent et en vertu de quoi ses composantes sont-elles reliées. La réflexion théorique est accompagnée de la recherche d'une terminologie capable d'exprimer sans ambiguïté la complexité du problème auquel il pensait et les théories qu'il développait<sup>2</sup>. Il s'occupe longuement de cette question dans le manuscrit intitulé par Godel (1957: 50) et Engler (*CLG/E*: 3306-3327) *Notes Item*, rédigé d'après Bouquet (1997: 280) vers 1890 et d'après Engler (1975: 840) vers 1897-1900<sup>3</sup>.

Les termes que Saussure propose sont tous des adaptations de mots grecs et cela pourrait déjà constituer un petit indice sur les sources philosophiques dans lesquelles le linguiste genevois trouvait ses idées et son inspiration. L'expression verbale, envisagée dans sa globalité, est appelée *sème*: translittération du mot grec  $\sigma\tilde{\eta}\mu\alpha$ , forme archaïque de  $\sigma\eta\mu\epsilon\tilde{\iota}\omicron\nu$  'signe'. Il le préfère à *signe* car, à la différence de ce dernier, il n'incite pas le lecteur à associer le terme uniquement à son *côté* matériel.

Entre autres, le mot de *sème* écarte, ou voudrait écarter, toute *prépondérance* et toute séparation initiale entre le côté vocal et le côté idéologique du signe. Il représente *le tout du signe*, c'est-à-dire signe et signification unis en une sorte de personnalité (*CLG/E*: 3310.12).

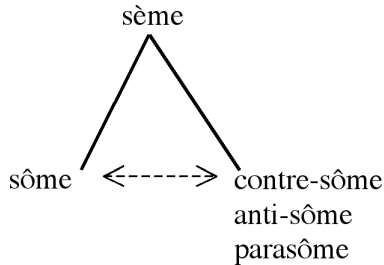
Ici le *signe* est le *côté vocal*, le *sème* est le signe dans sa totalité (*le tout du signe*), comprenant le *côté vocal* et la *signification*. Pour désigner ce qui, dans le texte rédigé par Bally et Sechehaye, sera *signifiant* et *signifié*, deux terminologies différentes sont expérimentées. Pour l'aspect matériel et perceptible du *sème*, il propose le terme de *sôme*, du grec  $\sigma\tilde{\omega}\mu\alpha$  'corps'; tandis que l'aspect psychique et conceptuel (la *signification*), et donc non perceptible, est appelé *contre-sôme* 'contraire de corps', *anti-sôme* 'anticorps' ou *parasôme* 'au-delà du corps'. Termes qui, tous, viennent clairement du grec.

Cette terminologie est un indice à ne pas négliger. Evidemment, Saussure, s'inspirant dans la continuation de la philosophie de Platon, d'Aristote et des Stoïciens, voyait dans la réflexion théorique sur le langage une manière d'aborder de nouveau des problématiques philosophiques plus générales sur le rapport entre le corps et ce qui l'anime, que les Grecs désignaient du nom de  $\psi\upsilon\chi\eta$  'âme'. Dans le *Troisième Cours*, à propos de la nature nécessairement double du langage (image acoustique et concept), il s'exprimait encore en ces termes: « Comparaison avec la personne (formée du corps et de l'âme) en partie juste » (*CLG/TC*: 224).

<sup>2</sup> Avec une formulation heureuse Claudia Mejía remarque: « Il ne s'agit pas ici de nommer des concepts, mais bien plutôt de trouver des concepts en les nommant » (1999: 238).

<sup>3</sup> D'après Gambarara le manuscrit pourrait dater d'une période encore plus récente (*communication personnelle*). La maturité théorique des réflexions qu'il contient m'amène à considérer cette hypothèse comme plus vraisemblable.

Cette terminologie pourrait être représentée de la manière suivante :



Mais il s'agit d'une expérience terminologique immédiatement abandonnée. A part *sème*, les autres termes sont considérés comme inadéquats par rapport à la théorie qu'il était en train d'élaborer. Le terme le plus insatisfaisant est *sôme* car un corps, même mort et sans vie, conserve toujours son organisation interne alors que celle-ci disparaît totalement dans une expression verbale (*sème*) séparée de sa signification :

Le *sôme* sera comme le cadavre divisible en parties *organisées*, ce qui est faux. (...) Dans l'être organisé la fonction peut mourir sans que l'organe meure. Même le cadavre possède encore ses organes, ce qui est matière à la science anatomique. Dans le mot, il n'existe absolument rien d'anatomique, c'est-à-dire aucune différence de pièces fondée sur un rapport de la fonction et de la pièce qui jouait pour cette fonction, il n'existe qu'une suite de phonations entièrement *semblables* entre elles, en ce que rien n'était plus propre à constituer le poumon du mot que son pied. (CLG/E: 3318. 8-9).

Y a-t-il une chose qui soit l'analyse *anatomique* du mot? Non. Pour la raison suivante: l'anatomiste sépare dans un corps organisé des parties qui *après abstraction de la vie* <ont> *néanmoins le fait de la vie*. Anatomiquement l'estomac est une chose, comme il l'était physiologiquement pendant la vie: c'est pourquoi l'anatomiste ne fait pas passer son couteau par le milieu de l'estomac, il suit tout le temps les contours, dictés et établis par la vie, qui le conduisent autour de l'estomac, et l'empêchent en même temps de confondre avec lui la rate, ou autre chose. ... Prenons <maintenant> le mot privé de vie (sa *substance phonique*): forme-t-il encore un corps organisé? A aucun titre, à aucun degré. De par le principe central que la relation du sens au *sôme* est arbitraire, irrémisiblement il arrive que ce qui était tout à l'heure ἀποδελκτοῦς n'est plus qu'une masse amorphe a+p+o+d+e+. A mettre quelque part: Avec *sôme* je fais encore une concession, car un σῶμα quoique mort évoque l'organe. (CLG/E: 3327-1).

L'inadéquation du terme dérive du fait que dans la langue, il n'est pas possible de distinguer physiologie et anatomie :

Comparaison avec anatomie et physiologie. Les deux ne font qu'un pour la langue; l'erreur est justement de croire que la *grammaire* est la physiologie (étudiant la *fonc-*

tion) pendant que la phonétique – ou la phonologie? – serait l’anatomie. Très utile de voir par où la comparaison pêche. L’œil ne ressemble pas à la main, ni le poumon à l’épine dorsale; et ainsi, même faisant abstraction de la fonction, l’anatomiste a devant lui dans chaque organe un *objet différent*. Mais aucune différence entre par exemple -*î*- signe du féminin et -*î*- signe d’optatif; il n’y a que matière brute dès qu’on retire la fonction conventionnelle en linguistique. C’est la fonction dont est investi un phonisme qui fait que nous accordons passagèrement le titre d’*organe* à ce phonisme, qui en lui-même ressemble à tous les autres phonismes, et est susceptible de prendre absolument (*tel qu’il est*) n’importe quelle fonction.

Remarque semblable sur *structure* d’un mot. Encore une de ces images qui sous l’illusion de la clarté recouvre des mondes d’idées fausses et mal conçues. *Un mot n’a aucune structure. Dès qu’on fait abstraction du sens des différentes parties.* (CLG/E: 3319.2).

Ces considérations amènent Saussure à penser que si le terme *sôme* était adopté, il risquerait d’être confondu avec *sème*:

Même un terme comme *sôme* (σῶμα) deviendrait en très peu de temps, s’il avait la chance d’être adopté, synonyme de *sème*, auquel il veut être opposé. C’est ici que la terminologie linguistique paie son tribut à la vérité même que nous établissons comme fait d’observation. (...) *sôme* sera comme le cadavre divisible en parties organisées, ce qui est faux. (CLG/E: 3318.8).

Les termes *contre-sôme*, *anti-sôme* et *parasôme*, dérivant de *sôme*, présentent inévitablement l’inadéquation du premier terme.

Le *contre-sôme* = signification pourra-t-il jamais être traité pour sa part, comme le *sôme*, hors du *sème*? On pourrait le souhaiter, mais c’est momentanément hors de toute prévision du linguiste ou du psychologue.

Il s’agit de limiter *dans leur sphère* respective le *sôme* ou l’*anti-sôme*. Or le *sôme* se limite facilement dans sa sphère, qui est tout physique. C’est là l’origine et l’explication des orgies benéfiques. L’*antisôme* n’est pas du tout limitable dans sa sphère. Entre deux le *sème* et la *sphère du sème*. (CLG/E: 3320.2).

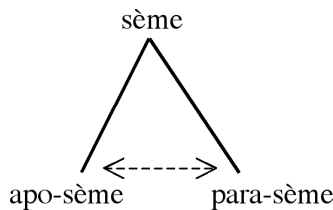
Ce qu’on appelle la signification est ce que nous appelons le *parasôme* et, à la différence du *sôme*, ne peut jamais être dégagée de manière à devenir pour elle-même un objet de recherche ou d’observation. Entendons-nous bien: elle peut devenir dans une certaine mesure un tel objet de recherche et d’observation à la condition qu’on en revienne sans cesse au *sème*, aux différents *sèmes* qui unissent ce *parasôme* à quelque chose de matériel, c’est-à-dire au *sôme*, mais ceci ne constitue rien de semblable à l’étude des *sômes*, que nous avons reconnue indépendante. (CLG/E: 3320.3).

Le problème que Saussure doit affronter est la recherche d’une terminologie qui représente sans ambiguïté trois questions: (1) la nature nécessairement *double* (à *deux faces* sera la formule employée dans le *Cours*) du *sème* (le futur *signe*); (2) le fait que le *côté* matériel n’existe qu’en fonction du *sème* (de ce point de vue *sôme* est, pour les raisons déjà évoquées, un terme fallacieux); (3) le fait que, non seule-



ment la signification est intrinsèquement connexe au *sème* et donc indissociable d'un corps, mais qu'elle renvoie également à d'autres *sèmes*.

La solution qu'il a trouvée est heureuse et, à mon avis, plus transparente que les termes *signe/signifiant/signifié* imposés avec le *Cours*. (a) Le terme *sème* reste inchangé tandis que ses composantes sont indiquées par des dérivés de *sème*. (b) Le côté matériel est appelé *aposème*: *apo* associé à *sème* indique l'idée de quelque chose que l'on obtient par un processus d'abstraction, à partir du (ἀπό) *sème*; à la différence de *sôme* il ne suggère pas l'idée fautive que le corps phonique de la langue conserve une structure propre en-dehors de ses fonctions significatives. (c) La signification du *sème* est appelée *parasème*: *para* suggère l'idée de quelque chose qui est proche (παρά) du *sème* mais va également au-delà (παρά) du *sème* lui-même; à la différence de *contre-sôme*, *anti-sôme*, *parasôme*, il rend bien l'idée que la signification n'est pas une entité dépourvue de corps mais connexe à un *sème*, c'est-à-dire elle aussi matérielle et corporelle. Ce schéma devrait être constitué ainsi :



Cette nouvelle terminologie reflète bien la priorité psychique du *sème* et la nature dérivée et subalterne d'*aposème* et *parasème*: «Les sujets parlants n'ont aucune conscience des *aposèmes* qu'ils prononcent, pas plus de l'*idée pure* d'autre part. Ils n'ont conscience que du *sème*» (CLG/E: 3315.2).

Parmi toutes les terminologies expérimentées par Saussure, celle-ci semble la meilleure car elle est construite à partir de la totalité sémique. Dans les *Notes Items*, Saussure en est bien conscient: «il serait faux de dire que nous faisons une question très capitale de *sème* au lieu de *signe*. Vérité est que *parasème* et *aposème* sont des notions capitales» (CLG/E: 3310.13).

*Aposème* a l'avantage qu'on peut le prendre comme on voudra: chose déduite d'un *signe*, ou chose dépouillée de sa signification, ou de signification, cela revient au même pour la clarté. (CLG/E: 3110.14).

L'*aposème* est l'enveloppe vocale du *sème*. Et non l'enveloppe d'une signification. Le *sème* n'existe pas seulement par phonisme et signification, mais par corrélation avec d'autres *sèmes*. (CLG/E: 3311.1).

Tout *aposème* est pris à un moment donné. C'est le fait d'être ainsi dans la langue qui fait qu'il mérite un nom comme *aposème* et n'est pas simplement une suite phonique. Notamment il est délimité en avant et en arrière. (CLG/E: 3314.4).

Il ne faut pas appeler réciproquement *aposème* une formule phonique quelconque comme *-bd-*, mais seulement les formules phoniques qui ont un certain moment été le corps d'un *sème*. (CLG/E: 3314.5).

Appeler *parasème* le côté sémantique du *sème* a deux avantages : cela montre la corporalité intrinsèque des *significations* puisqu'elles sont elles-mêmes des *sèmes* et en même temps elle rend transparente la nature systémique et non atomistique de la signification de chaque mot :

*Les parasèmes.* Pour un mot quelconque faisant partie de la langue, un second mot, même n'ayant avec le premier aucune 'parenté', est un parasème. La seule et simple qualité du parasème est de faire partie du même système psychologique de signes, de manière que si l'on trouve, après observation, qu'un signe donné a sa complète existence hors des signes concurrents du système, *qu'il n'y a point d'importance à observer* pour un signe donné l'ensemble des signes concurrents, le mot de parasème devra tomber, et réciproquement il devra subsister si on constate qu'un mot n'est point complètement autonome dans le système dont il fait partie. (CLG/E: 3313.2).

Nous avançons une hypothèse qui reste à vérifier : *parasème* pourrait avoir été conçu sur le modèle du terme aristotélicien de *paronyme*. Je cite la définition des *Catégories* :

Les paronymes sont des <termes> qui, dérivant par transformation [τῆ πτώσει] d'un nom déterminé [ἀπὸ τινος], prennent leur dénomination en se référant à ce nom (τὴν κατὰ τοῦνομα προσηγορίαν ἔχει) : la dénomination 'grammatical' dérive de 'grammaire', 'courageux' de 'courage'. (*Cat.*, 1a 12-15).

Pour étayer cette hypothèse, on remarque que pour Aristote les paronymes n'ont pas seulement une parenté morphologique (*grammaire/grammatical; courage/courageux*), ils font également partie d'un champ sémantique dont les membres pourraient être dépourvus de dérivation morphologique. Les noms des nombres, par exemple, sont des paronymes : « trois [τρία] et deux [δύο] sont des mots paronymes, comme chacun des autres nombres » (*Phys.*, 207b 8-10).

Les Stoïciens sur le signe, le signifiant et le signifié

Ce n'est que durant la leçon du 19 mai 1911 que les termes *signifiant/signifié* sont introduits et que le terme *signe* est utilisé en se référant à la totalité de l'expression verbale (De Mauro 1967 : note 128 ; Bouquet 1997 : 282) :

Le *signifiant* et le *signifié* sont les deux éléments composant le *signe*.

Le signifiant est auditif ; le signifié, conceptuel. Explication de cette modification de termes : il peut être utile d'opposer le signifiant et le signifié en laissant de côté

l'opposition d'image et concept. Précédemment, nous donnions simplement le mot : *signe*, qui laissait confusion.

Ajoutons cette *remarque*: Nous ne gagnons pas par là ce mot qui manque encore et désignerait sans ambiguïté possible leur ensemble. N'importe quel terme on choisira (*signe, terme, mot, etc.*) glissera à côté et sera en danger de ne désigner qu'une partie (*CLG/E*: 1116-1119; *CLG/TC*: 237-8).

D'après De Mauro (suivi par Bouquet) cette leçon est la solution du problème terminologique et théorique posé pendant la leçon du 2 mai 1911 :

Une question que nous avouons ne pouvoir trancher, c'est de s'entendre sur ce point: appellerons-nous *signe* le total, combinaison du concept avec l'image <acoustique>? Ou bien l'image acoustique elle-même, la moitié plus matérielle, peut-elle par elle-même s'appeler *signe*? En tout cas, si *arbos* est appelé *signe*, ce ne sera jamais que en tant que portant un concept. Il faudrait disposer de deux mots différents. Nous tâcherons d'éviter les confusions qui pourraient être très graves (*CLG/E*: 1111-1114; *CLG/TC*: 221).

Le couple signifiant/signifié est un néologisme qui reproduit la terminologie employée par les Stoïciens pour expliquer la composition double des expressions verbales<sup>4</sup>. Cet aspect de la théorie linguistique des antiques Stoïciens est rappelée par Sextus Empiricus :

Les Stoïciens défendaient l'opinion qu'il existe trois choses liées ensemble : le *signifié* [τὸ σημαϊνόμενον], le *signifiant* [τὸ σημαϊνον] et le *porteur de nom* [τὸ τυγκάνον]. Le *signifiant* est l'émission vocale, par exemple 'Dion'. Le *signifié* est l'état de choses qui est révélé par l'émission vocale [σημαινόμενον δὲ αὐτὸ τὸ πρᾶγμα τὸ ὑπ' αὐτῆς δηλούμενον] et que nous saisissons en tant qu'il subsiste en conformité avec notre pensée, alors que ceux dont la langue est différente [οἱ βάρβαροι], ne le comprennent pas. Le *porteur de nom* est l'objet extérieur <à la langue> [τυγκάνον δὲ ἔκτος ὑποκείμενον], par exemple, Dion lui-même. *De ces trois entités, deux sont des corps* [σώματα], *l'émission vocale et le porteur de nom* [τὴν φωνὴν καὶ τὸ τυγκάνον]; *mais le troisième est incorporel* [ἀσώματον]: *l'état de choses signifié* [τὸ σημαϊνόμενον πρᾶγμα], *et dicible* [λεκτόν], *qui est vrai ou faux.* (Sextus Empiricus, *AL*, II, 11-12; Arnim, *SVF*, II: 166).

Il s'agit d'un passage important par plusieurs aspects. On y respire un air théorique qui rappelle les problèmes affrontés par Saussure. Les correspondances sont pratiquement littérales même dans les détails. Par exemple, la nature *incorporelle* (calque de ἀσώματον) du signifié linguistique est reprise par Saussure dans les mêmes termes que les Stoïciens dans une des pages de certains manuscrits découverts par hasard en 1996.

<sup>4</sup> L'ascendance stoïcienne du couple a été remarquée par Jakobson (1966: 22-3) et, avec des perplexités, par De Mauro (1967: 380-1).

Nature *incorporelle*, comme pour toute valeur, de ce qui fait les unités de la langue (...).

Cette valeur est une chose *incorporelle*; or de même il faut se représenter les mots pour être dans le vrai comme des unités incorporelles (*ELG*: 287).

Les *Stoicorum Veterum Fragmenta* de Hans von Arnim, publiés dans les années 1903-1905, consacrent de nombreuses pages aux notions de signe, signifiant et signifié. Et en tout cas, un linguiste de formation classique comme Saussure n'avait pas besoin du recueil de von Arnim pour avoir accès aux œuvres de Sextus Empiricus (II<sup>e</sup> siècle après J. C.) ou aux *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres* de Diogène Laërce (III<sup>e</sup> siècle après J. C.) où les réflexions sémiotiques et linguistiques des Stoïciens sont amplement reproduites.

### Les faux signes d'après Sextus Empiricus

L'œuvre de Sextus Empiricus est particulièrement importante pour le problème que nous affrontons. Le philosophe sceptique ne se limite pas à citer les Stoïciens, il soumet les thèses stoïciennes sur le signe à une critique épistémologique approfondie. Je rappelle les sujets qui, à mon avis, présentent une parenté avec les réflexions saussuriennes. Deux précisions terminologiques: (1) dans les textes stoïciens, les termes *signifiant* (σημαίνων) et *signe* (σημείον) ont tendance à être confondus; (2) je traduis presque toujours par *signifié* aussi bien σημαίνόμενον que σημειωτόν, littéralement 'signé' et/ou 'signalé'.

Selon Sextus Empiricus, la philosophie stoïcienne distingue deux types d'entités :

Parmi les choses-qui-sont [τῶν ὄντων], (...), certaines ont une existence distincte, d'autres existent en relation à d'autres [τὰ μὲν ἔστι κατὰ διαφορὰν τὰ δὲ πρὸς τι πῶς ἔχοντα] (*AL*, II: 161).

Les signes sont des entités du second type. Ils ont la structure logique de l'implication: *si A, alors B* (εἰ τόδε, τόδε). Les exemples que l'on retrouve souvent dans les textes philosophiques grecs sont: *S'il y a de la fumée, alors il y a aussi du feu* et *Si une femme a du lait, alors elle vient d'accoucher*.

Le signe a donc une ontologie relationnelle. En suivant les indications d'Aristote, les Stoïciens observent que les deux termes de l'implication dénotent des réalités épistémologiques différentes: la première (*si A*) est perceptible ou au moins déjà connue; la seconde (*alors B*), n'étant pas perçue, est connue par inférence du premier terme. Le signe est donc une relation épistémique entre ce qui est manifeste (δηλον) ou déjà connu et ce qui, n'étant pas directement accessible à la connaissance (ἄδηλον), doit être révélé par inférence.

<Les Dogmatiques [ici : Les Stoïciens]> disent : parmi les choses-qui-sont, certaines sont totalement manifestes [πρόδηλα], d'autres ne le sont pas [ἄδηλα]: les choses

qui apparaissent sont des *signifiants*, les choses non manifestes sont *signifiées* par celles qui apparaissent [σημαίνοντα μὲν τὰ φαινόμενα, σημαινόμενα δὲ ὑπὸ τῶν φαινομένων τὰ ἄδηλα] parce que, selon eux, les choses qui apparaissent sont la vue des choses non manifestes [ὄψις γὰρ ... τῶν ἀδηλῶν τὰ φαινόμενα]. *Le signifiant et le signifié sont donc des réalités qui n'existent que l'un en relation à l'autre* [τὸ δὲ σημαῖνον καὶ τὸ σημαινόμενον ἔστι πρὸς τι]. *Donc tout toute chose est en relation avec d'autres* [πρὸς τι ἄρα ἔστι πάντα] (PH, I, 138).

A partir de cette thèse, les Stoïciens distinguent deux types de signes en adoptant comme critère la manière d'être *non manifeste* (ἄδηλον) du fait dénoté par le second terme de l'implication (... *alors B*).

*Premier type de signe.* Le second terme peut en principe être connu indépendamment de l'implication *sémiotique*. C'est le cas du feu impliqué-signifié par le signifiant *fumée*: en ce moment, le feu, je ne le vois pas (ἄδηλον) mais je l'ai vu avec la fumée et donc je sais, indépendamment de la relation sémiotique, que s'il y a de la fumée, il y a aussi du feu. La relation signifiant/signifié dans laquelle le signifié peut en principe être connu d'une manière autonome produit un signe que les Stoïciens appellent *commémoratif* (σημεῖον ὑπομνηστικόν). C'est un signe utile dans la vie pratique et qui ne pose pas de problèmes épistémologiques du moment que son but est de « rappeler le souvenir de la chose qui a été observée avec lui » (AL, II: 143).

*Second type de signe.* Le second terme de l'implication ne peut pas être connu d'une manière autonome. C'est le cas du rapport entre les configurations et les mouvements du corps et les états psychiques: il est impossible de connaître l'état mental d'un animal sans en observer les manifestations somatiques<sup>5</sup>. La relation signifiant/signifié dans laquelle le signifié ne peut, en principe, pas être connu en-dehors du signifiant qui le montre, produit un signe que les Stoïciens appellent *indicatif* (σημεῖον ἐνδεικτικόν).

Je cite la définition des deux signes comme la rappelle Sextus Empiricus:

D'après eux, certains signes sont commémoratifs [ὑπομνηστικά], d'autres indicatifs [ἐνδεικτικά].

Ils appellent signe commémoratif celui qui, après avoir été observé d'une manière manifeste avec la chose qu'il signale [σημειωτῶ] quand nous le percevons, nous amène à nous en souvenir quand celle-ci (la chose signalée) n'est plus manifeste [ἐκείνου ἀδηλουμένου], comme dans le cas de la fumée et du feu.

Ils appellent indicatif un signe qui, bien que n'ayant pas été observé d'une manière manifeste avec la chose signalée [ὃ μὴ συμπαρατηρηθὲν τῷ σημειωτῶ δι'

<sup>5</sup> Aristote mettait déjà en relation connaissance physiognomique et syllogisme du signe: à ce sujet voir Lo Piparo (2007: 134-62).

ἐναργείας], par sa nature même signifie ce dont il est le signe, comme, par exemple les mouvements du corps sont des signes de l'âme. (*PH*, II: 100-101).

Le signe qui pose des problèmes épistémologiques est naturellement le second: quelle légitimité cognitive peut avoir – se demande l'anti-métaphysicien Sextus Empiricus – un signe qui signifie des faits qu'on ne peut pas connaître en dehors du signe qui les signifie?

Dans les *Catégories* et dans la *Métaphysique* Aristote évoquait des réalités dont l'ontologie est entièrement relationnelle: mâle/femelle, esclave/maître, humide/sec, chaud/froid, moitié/double. On peut y ajouter: droite/gauche, pair/impair, sur/sous, grand/petit. Ce sont des couples de termes dont l'existence ne peut qu'être « simultanée [ἄμα] »:

(...) le double et la moitié sont des <relatifs [τὰ πρὸς τι]> simultanés (ἄμα): s'il y a moitié, il y a double; c'est également s'il y a maître qu'il y a esclave. Les autres relatifs <du même type> se comportent de la même manière. Ces relatifs ont également la particularité de se dissoudre réciproquement: en effet, s'il n'y a pas de double, il n'y a pas de moitié, et s'il n'y a pas de moitié, il n'y a pas de double. Et c'est également vrai pour les autres relatifs de ce type (*Cat.* 7b 16-22).

Pour Sextus Empiricus, les *signes indicatifs* appartiennent à la typologie des *relatifs simultanés*:

Le signe <indicatif> fera partie des relatifs [τῶν πρὸς τι] {à savoir, *des choses qui n'existent que l'une en relation à l'autre*}. Comme le signifié [σημειωτόν], en effet, est pensé en relation au signe, <de la même manière le signe est également un relatif>, du moment qu'il est le signe de quelque chose, c'est-à-dire du signifié [τοῦ σημειωτοῦ]. Alors, si l'on supprimait l'un des deux, l'autre serait également éliminé, comme par exemple pour la droite et la gauche: en effet, s'il n'y avait pas de droite, il n'y aurait pas non plus de gauche, par le fait que chacun de ces termes est relatif, et s'il n'y avait pas de gauche, la notion même de droite disparaîtrait.

D'autre part, les relatifs sont appris l'un en relation à l'autre [ἀλλήλοις] (...). Donc, comme le signe est lui aussi un relatif (...), il faut apprendre ce dont il est le signe en même temps que lui. (*AL*, II: 164-165).

Et voici la critique radicale de Sextus Empiricus: les *relatifs simultanés* sont improprement appelés *signes*. En effet, dire que le double est le signe de la moitié et vice versa ou que le mâle est le signe de la femelle et vice versa n'a pas beaucoup de sens.

Le signe ne peut pas faire découvrir le conséquent si le signifié est relatif au signe [εἶγε πρὸς τὸ σημεῖον ἐστι τὸ σημειωτόν] et il est donc appris par le signe. En effet, les relatifs s'apprennent l'un par rapport à l'autre: comme la droite ne peut pas être apprise, avant la gauche, comme 'droite de la gauche' ni vice versa (cette considération est vraie pour les autres relatifs), il n'est pas possible non plus que le signe soit appris avant le signifié. *Et si le signe n'est pas appris avant le signifié, il ne peut*

*pas non plus servir à découvrir celui-ci, qui est appris en même temps que lui, et non après* (PH, II: 117-118).

Les choses qui sont apprises toutes les deux ensemble n'ont pas besoin l'une de la révélation de l'autre, elles se présentent simultanément, et *on ne peut donc pas affirmer que le signe est un signe ni que le signifié [σημειωτόν] existe en tant que signifié* (AL, II: 168).

La conclusion est drastique: le signe indicatif, appartenant à la catégorie des *relatifs simultanés*, est un faux signe ou, selon l'expression de Sextus Empiricus, «le signe indicatif n'existe pas» (PH, II: 130). D'après cette critique attentive, les *relatifs simultanés* ne sont pas des signes, mais des valeurs d'un système qui, comme le système saussurien, se base uniquement sur la relation entre les termes (droite/gauche; masculin/féminin; esclave/maître; etc.).

Les mots: signes ou valeurs d'un système?

Revenons au langage. Si l'expression verbale était un signe, il ferait partie des signes indicatifs: mis à part les cas banals de mots qui dénotent des objets perceptibles (*cheval, chaise, etc.*)<sup>6</sup>, les langues sont, dans une large mesure, formées de mots dont le signifié ne peut pas, en principe, être pensé en dehors du mot qui le désigne: *maire, démocratie, rien, tous, et, ou, non*, et ainsi de suite. Dans ces cas, le mot et son contenu cognitif doivent être classés sans l'ombre d'un doute parmi les *relatifs simultanés*.

La conclusion de Sextus Empiricus aurait été: *les mots ne peuvent pas être des signes*. La conclusion de Saussure va dans le même sens, même s'il procède d'une manière moins directe: au cours de ses dernières leçons à Genève, il continue à employer le terme *signe* mais il le redéfinit de manière à le vider de tout contenu sémiotique.

*Signe* remplace ce qui était le *sème* dans le manuscrit *Notes Item*, une réalité double ou biface de par sa constitution, dont le caractère linguistique ne subsiste qu'en présence des deux faces. Ces deux faces sont le *signifiant* ou *aposeme* et le *signifié* ou *parasème*. Leur connexion est comparée au *recto* et au *verso* de la feuille de papier: «on ne peut découper le recto sans découper en même temps le verso; de même dans la langue, on ne saurait isoler ni le son de la pensée, ni la pensée du son» (CLG: 157). Dans la terminologie, à mon avis plus claire, d'Aristote, *signifiant* et *signifié* sont *relatifs simultanés* comme mâle et femelle, droite et gauche, froid et chaud, moitié et double, etc.<sup>7</sup>

<sup>6</sup> Mais même dans ces cas – nous avertit Saussure – l'idée de la langue qui met des étiquettes à des objets préétablis ne fonctionne pas.

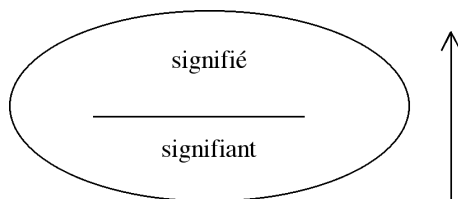
<sup>7</sup> A partir de la notion de *relatifs simultanés* Aristote pensera le mot comme *symbole*. Pour une analyse détaillée voir Lo Piparo (2007: 42-70; 2006). La notion aristotélicienne de *symbole* exprime

A partir de la leçon du 19 mai 1911 Saussure appelle *signe* le couple indivisible des deux *relatifs simultanés*. Sextus Empiricus aurait objecté: dans ce cas, est-ce utile d'employer le mot *signe*?

La recherche théorique de Saussure est interrompue par sa mort et on ne peut que formuler des hypothèses sur ce qu'auraient été éventuellement ses pas suivants<sup>8</sup>. Je pense que le linguiste genevois a élaboré (malgré lui?) les éléments fondamentaux d'une critique radicale de la conception de la langue *sub specie signi*.

Prenons l'exemple du mot *maire*: il est impossible d'en montrer le signifié sans les mots-signes (*signifiants* + *signifiés*) qui en définissent le rôle. Sextus Empiricus aurait remarqué que le signifié du mot, n'ayant aucune consistance ontologique autonome par rapport aux mots-signes (*signifiants* + *signifiés*) qui le disent et/ou l'expliquent, *n'est pas un véritable signifié*. Dans une de ses dernières leçons Saussure soutient une thèse qui n'est guère différente:

« Si l'on revient maintenant à la figure qui représentait le signifié en regard du signifiant :



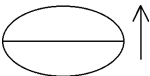
on voit qu'elle a sans doute sa raison d'être mais *qu'elle n'est qu'un produit secondaire de la valeur*. *Le signifié seul n'est rien*, il se confond dans une masse informe. De même pour le signifiant. (...) *Que faudrait-il pour <que> ce rapport <entre> le signifiant et le signifié fût <donné> en soi? Il faudrait avant tout que l'idée soit déterminée <par avance et elle ne l'est pas*. C'est pourquoi > ce rapport n'est qu'une autre expression des valeurs pris dans leur opposition. – (dans leur système). Cela est vrai dans n'importe quel ordre de langue» (CLG/TC: 286; c'est moi qui souligne).

correctement, à mon avis, la nature intrinsèquement double de l'expression verbale à laquelle pensait Saussure. Sur le statut paradoxal des deux faces des mots voir Lo Piparo 1991.

<sup>8</sup> Le 6 mai 1911 dans une conversation privée avec Léopold Gautier, il avouait ses incertitudes de chercheur qui ouvre une nouvelle voie, bien conscient du travail théorique qui lui reste encore à accomplir: « Je me trouve placé devant un dilemme: ou bien exposer le sujet dans toute sa complexité *et avouer tous mes doutes*, ce qui ne peut convenir pour un cours qui doit être matière à examen. Ou bien faire quelque chose de simplifié, mieux adapté à un auditoire d'étudiants qui ne sont pas linguistes. Mais à chaque pas je me trouve arrêté par des scrupules. Pour aboutir, il me faudrait des mois de méditation exclusive» (CFS 58 (2005): 69).



La relativité et simultanété de signifiant et signifié fait apparaître ce que Saussure considère comme la nature constitutive des langues : les mots (*signifiants* + *signifiés*) sont simultanément relatifs l'un à l'autre. Encore durant ses dernières leçons :

«Le schéma  donc pas initial dans la langue » (CLG/TC: 287).

Le schéma qui va du signifié au signifiant n'est pas un schéma primitif. (...) En résumé, le mot n'existe pas sans un signifié aussi bien qu'un signifiant. *Mais le signifié n'est que le résumé de la valeur linguistique supposant le jeu des termes entre eux, dans chaque système de langue* (CLG/TC: 287-8).

Si *le signifié seul n'est rien* et les significations verbales naissent du jeu simultané que les mots entretiennent entre eux, la notion de *signe*, même redéfinie, ne risque-t-elle pas de devenir un obstacle à la compréhension de la nature intrinsèquement systémique des langues ? C'est une conclusion que Saussure ne manque pas de laisser entrevoir pendant ses dernières leçons :

Il n'y a dans la langue (c'est-à-dire dans un état de langue) que des différences. Différence implique pour notre esprit deux termes positifs entre lesquels s'établit la différence. <Mais le paradoxe est que:> *dans la langue, il n'y a que des différences sans termes positifs. Là est la vérité paradoxale. (...) Il n'y a pas à proprement parler des signes mais des différences entre les signes.* (CLG/TC: 288).

Nous ne sommes pas loin de la critique épistémologique que fait Sextus Empiricus du signe indicatif : *Il n'y a pas à proprement parler des signes mais des différences entre les signes* (CLG/TC: 288). Les mots-signes, en tant que *relatifs simultanés*, sont des valeurs d'un système.

Dans le manuscrit *De l'essence double du langage*, découvert en 1996, on lit : «une forme [linguistique] ne *signifie* pas, mais *vaut* : là est le point cardinal. Elle *vaut*, par conséquent elle implique l'existence d'autres *valeurs*» (ELG: 28). Si les mots *valent et ne signifient pas*, la notion de mot-signe sert-elle encore ? Est-elle compatible avec celle de mot-valeur ? La terminologie, expérimentée dans le manuscrit *Notes Item*, centrée sur le *sème* articulé intérieurement en *apo-sème* et *para-sème* n'est-elle pas plus transparente que celle que Saussure même adopta moins de deux mois avant la fin du troisième Cours, centrée sur *signe* = *signifiant* + *signifié* ? Ce sont des questions dont les réponses sont laissées à la réflexion du lecteur.

## II. La phonologie aristotélicienne de Saussure et le phonème silencieux

L'idée que les langues sont des systèmes de systèmes de valeurs ne naît ni avec Saussure ni avec Troubetzkoy ou Jakobson. C'est un point de vue qui est apparu à plusieurs reprises dans l'histoire de la pensée et qui à chaque fois a été oublié. Dans

les pages qui suivent, je me propose deux objectifs: 1. montrer une singulière et curieuse syntonie entre les théories phonologiques de Saussure et les rares mais pénétrantes observations phonologiques contenues dans le chapitre 6 des *Catégories* et dans le chapitre 20 de la *Poétique* d'Aristote; 2. montrer la nature prédictive de l'approche systémique à la phonologie de la part d'Aristote et le phonème inédit qu'elle fait apparaître.

Le langage est une quantité discrète

Le chapitre 6 des *Catégories* pose les bases ontologiques de l'approche systémique à la phonologie qui sera développée dans les premières lignes du chapitre 20 de la *Poétique*. Le langage (λόγος) y est classé, avec les nombres, parmi les entités appartenant à la catégorie des quantités discrètes.

La quantité [ποσόν] est discrète [διωρισμένον] ou continue [συνεχές] (...). Des exemples de quantités discrètes sont le nombre et le discours [ἀριθμὸς καὶ λόγος]. Des exemples de quantités continues sont: la ligne, la surface, le corps, et aussi, en plus de cela, le temps et le lieu. (*Cat.*, 4b 20-25).

Naturellement Aristote se réfère ici aux nombres entiers ou naturels (1, 2, 3, ...). Après l'énonciation générale, le texte donne la règle pour distinguer une quantité discrète des autres qui sont continues. La règle est la suivante: entre les parties discontinues d'une quantité discrète, il n'y a pas de frontière commune où elles sont en contact; les parties qui forment une quantité continue ont au contraire une frontière en commun. La règle est surtout appliquée aux nombres entiers:

Aucune des parties du nombre ne constitue une frontière commune où ses parties sont en contact [τῶν μὲν γὰρ τοῦ ἀριθμοῦ μορίων οὐδεὶς ἐστὶ κοινὸς ὄρος, πρὸς ὃν συνάπτει τὰ μορία αὐτοῦ]: par exemple, si cinq <unités> sont une partie de dix <unités>, il n'y a pas de frontière commune où les deux <ensembles de> cinq <unités> sont en contact, mais les deux <ensembles> sont des <parties> discontinues; de la même manière, <dans le nombre dix>, les trois <unités> et les sept <unités> n'entrent pas en contact à une frontière commune. En général, pour les nombres on ne peut pas trouver une frontière commune aux différentes parties: ils sont toujours discontinus. Le nombre est donc classé dans les <quantités> discrètes. (4b 25-31).

La situation est différente pour les parties qui composent les quantités continues:

La ligne [γραμμή] est, au contraire, une <quantité> continue car on peut saisir une frontière commune à laquelle ses parties sont en contact: le point [στυγμή]. Pour les surfaces, la frontière commune est la ligne: en effet les parties de la surface sont en contact à leur frontière commune. De la même manière pour le corps il est également possible de trouver une frontière commune, la ligne ou la superficie, où les parties du corps sont en contact. Le temps et le lieu sont du même genre. Le temps

présent est en contact avec le passé et le futur. Le lieu est lui aussi une <quantité> continue: les parties du corps, qui sont en contact à une frontière commune, occupent un lieu déterminé, donc, les parties du lieu aussi, qui contiennent chacune des parties du corps, sont également en contact à la même frontière commune que les parties du corps. Par conséquent, le lieu est lui aussi continu: ses parties sont en contact à une frontière commune » (5a 1-14).

La notion de frontière [ὄρος] joue, dans cette argumentation théorique, un rôle stratégiquement décisif. Je pose la question qui nous intéresse ici. Si le discours est classé dans les quantités discrètes, alors il faut établir quelles sont les parties discontinues, c'est-à-dire sans frontière commune avec d'autres, qui le constituent. La solution d'Aristote est semblable à celle de Saussure: les unités discrètes du langage ne sont pas les *phonèmes* (en grec: *stoicheia* ou *grammata*) mais les syllabes<sup>9</sup>.

De la même façon, le discours [λόγος] relève des quantités discrètes. Que le discours soit une quantité, c'est évident, puisque on le mesure en syllabes longues et brèves (je me réfère au discours parlé [λέγω δὲ αὐτὸν τὸν μετὰ φωνῆς λόγον γιγνόμενον]). Ses parties n'ont pas de contact ni de frontière commune [πρὸς οὐδένα γὰρ κοινὸν ὄρον αὐτοῦ τὰ μόρια συνάπτει]: en effet, il n'existe aucune frontière commune où les syllabes soient en contact, mais chacune est une partie discrète à part soi [οὐ γὰρ ἔστι κοινὸς ὄρος πρὸς ὃν αἱ συλλαβαὶ συνάπτουσιν, ἀλλ' ἐκάστη διώρισται αὐτῇ καὶ καθ' αὐτήν]. (4b 32-37).

Je traduis ὄρος *frontière* et non *limite* ou *borne* (comme le font la plupart des traducteurs), car *frontière* est le terme employé par Saussure quand il affronte le problème de la nature de la syllabe. Un des paragraphes de *Principes de phonologie* du *Cours* porte même le titre de *Frontière de syllabe et point vocalique* (CLG/D: 86-88).

C'est la syllabe, et non le phonème, donc, qui constitue la plus petite unité discrète du langage. Dans cette approche, la syllabe est également la première *configuration formelle* que l'on rencontre dans la langue. C'est, pour ainsi dire, la cellule qui reproduit, en petit et en puissance, l'architecture fondamentale du langage. C'est la thèse défendue par Saussure contre la phonologie de son époque (mais également post-saussurienne)<sup>10</sup> et, avant lui, la thèse d'Aristote.

### La syllabe et le phonème

La frontière est la notion opérationnelle avec laquelle sont définies et identifiées les syllabes, dans les *Cours* de Genève par Saussure et dans les *Catégories* par Aristote. Deux observations:

<sup>9</sup> Pour une reconstruction plus détaillée de l'idée saussurienne d'*unité minimale* sur le plan du signifiant voir Albano Leoni 2007.

<sup>10</sup> Sur le statut théorique de la notion de phonème dans la linguistique post-saussurienne, voir Albano Leoni 2006.

*Première observation.* Dans la chaîne parlée les syllabes sont séparées les unes des autres par une frontière qui leur est extérieure. Les *Catégories* expriment le même concept en adoptant une formulation différente: « il n'existe aucune frontière commune [κοινὸς ὄρος] où les syllabes soient en contact, mais chacune est une partie discrète à part soi ».

*Seconde observation.* Chaque syllabe, même s'il s'agit d'une réalité composée d'éléments encore plus petits (les phonèmes ou *stoicheia*), ne possède aucune frontière interne indiquant une discontinuité.

Dans le manuscrit *Notes de phonologie; aperture; théorie de la syllabe*, la *frontière phonologique*, absente entre les éléments phoniques formant un groupe syllabique, mais qui sépare les groupes syllabiques contigus, est appelée par Saussure *silence*:

Malheureusement, s'il est vrai qu'un groupe <syllabique> ne saurait être défini si on ne commence par le déterminer dans les *éléments*, il est non moins certain que cette détermination ne suffit pas. (...) La condition unique pour qu'il y ait *groupe <syllabique>*, au sens que nous voulons donner à ce mot, est qu'on juge qu'il n'y a pas de silence entre les deux éléments phonotaires proposés (*CLG/E*: 3305.15).

Le manuscrit *Phonétique* de Harvard s'exprime d'une manière plus problématique:

Tout silence est une limite infranchissable à la syllabe. Il n'y a pas de syllabe qui puisse «enjamber un silence». Si c'était là l'unique et évidente cause possible de division syllabique de la parole, la question de la syllabe n'existerait pas. (*Phon*: 63).

Toute quantité syllabique discrète a le caractère paradoxal d'être à la fois composée (ou articulée) et continue. Elle est composée car elle est formée d'éléments identifiables (les phonèmes); elle est aussi continue car à l'intérieur de la syllabe les éléments phonologiques ne peuvent être isolés que par abstraction. Cette architecture paradoxale a été clairement exposée par Aristote dans certains passages de la *Métaphysique*<sup>11</sup>:

Ce qui est composé de telle sorte que le tout soit une unité est semblable, non à une pure juxtaposition, mais à la syllabe [μη ὡς σωρὸς ἀλλ' ὡς συλλαβή]. Or la syllabe n'est pas ses *stoicheia-phonèmes* composantes [ἡ συλλαβὴ οὐκ ἔστι τὰ στοιχεῖα]: par exemple, le *stoicheion-phonème* A et le *stoicheion-phonème* B l'un à côté de l'autre ne sont pas la même chose que la syllabe BA (...). La syllabe est donc quelque chose qui n'est pas seulement ses *stoicheia-phonèmes*, voyelle et non-voyelle, mais quelque chose d'encore différente. (*Met.* 1041 b 11-17).

<sup>11</sup> Sur le rôle paradigmatique de la syllabe dans la philosophie d'Aristote, voir Lo Piparo 1990. Sur la phonologie d'Aristote voir: Pagliaro 1956; Belardi 1972: 119-40, 1985: 21-97; Ax 1978, 1986: 119-38; Laspia 1996a, 1996b, 1997, 2001; Melazzo 2000.

A bien y regarder, la syllabe n'est pas le résultat de ses *stoicheia-phonèmes* plus une activité de composition <qui leur est externe>, comme la maison n'équivaut pas aux briques plus une activité de composition. Et cela est dit correctement, car ni la composition ni le mélange ne sont constitués par les choses dont il y a composition ou mélange (*Met.* 1043b 4-8).

Si la syllabe a le caractère paradoxal d'être à la fois continue et composée, quelle est la nature des éléments qui la composent? La première définition du chapitre 20 de la *Poétique* répond à la question.

*Stoicheion-phonème* est une voix indivisible [φωνή ἀδιαίρετος], non pas n'importe laquelle, mais celle qui, de par sa nature intrinsèque, engendre de la voix composée [ἔξ ἧς πέφυκε συνθετὴ γίνεσθαι φωνή]: en effet même les voix des animaux non humains [θηρία] sont indivisibles, mais aucune d'entre elles je l'appelle *stoicheion-phonème* (*Poet.* 1456b 22-24).

Le *stoicheion-phonème* n'existe donc pas en tant qu'émission vocale isolée (il n'a aucune existence en dehors de sa coarticulation avec d'autres *stoicheia-phonèmes*) mais en rapport avec l'émission vocale composée qu'il peut engendrer: la capacité de se co-articuler en syllabes est le trait qui la distingue des voix indivisibles des autres animaux. C'est une conception que nous ne pouvons que définir saussurienne et qui semble avoir accepté, pour ainsi dire, les objections de Saussure contre la phonologie de son époque et une grande partie de la phonologie structuraliste du XX<sup>e</sup> siècle:

Nous aurons tracé un portrait juste de la conception générale de nos phonologistes en disant qu'il y a, ou semble y avoir, pour eux, deux conditions fondamentales du phonème: l'une (sur laquelle ils évitent de s'expliquer) où le phonème vit à part, d'une vie sans doute difficile à définir et à saisir, mais donnée comme tellement tombant sous les sens qu'elle n'a pas à être expliquée ni justifiée. Puis une autre, dans laquelle le phonème, jusque-là solitaire et flottant dans l'espace, entre en combinaison avec d'autres. (...) Contre cette conception, la protestation que j'élève consiste simplement en ceci: il faut définir l'unité phonatoire, et *quand on aura défini cette unité on verra l'absence de toute différence entre l'unité dans la chaîne ou hors de la chaîne. On cessera de figurer que les phonèmes planent dans le ciel et tombent quelquefois, d'autre part, dans la chaîne parlée.* Le plus grand tort des phonologistes que j'attaque n'est pas de s'être imaginé que les phonèmes «en entrant dans la chaîne» se trouvent soumis à un régime spécial, quoique cette idée soit déjà extraordinaire, mais bien d'avoir accepté l'idée qu'il existerait un autre avatar quelconque des phonèmes que celui qu'ils peuvent avoir dans la chaîne et d'avoir propagé l'idée que *B* ou *Z* ou *L* représentent des unités, voire des «unités immédiatement données» (...) (*CLG-E*: 3282.7 = 945).

Le statut ontologique du *stoicheion-phonème* est donc totalement relationnel (πρός τι – Aristote et Sextus Empiricus auraient dit): il est l'ensemble de ses coarticulations avec d'autres *stoicheia-phonèmes*, ou, en d'autres termes, il est l'ensemble des syllabes qu'il peut engendrer avec d'autres *stoicheia-phonèmes*.

### Sur la nature articulatoire et auditive des phonèmes

L'approche systémique d'Aristote aux sons linguistiques ne s'arrête pas là. Le chapitre 20 de la *Poétique* trace un système de types de *stoicheia-phonèmes* qui n'a rien à envier aux linguistes du XX<sup>e</sup> siècle.

La voyelle [φωνῆεν], l'hémi-voyelle [ἡμίφωνον]<sup>12</sup>, la non-voyelle [ἄφωνον]<sup>13</sup> sont des *stoicheia-phonèmes*. La voyelle est le *stoicheion* qui, sans rapprochement [ἄνευ προσβολῆς] <de la langue et/ou des lèvres>, a une voix audible [φωνῆ ἄκουστή]; la hémi-voyelle est le *stoicheion* qui, avec un tel rapprochement [μετὰ προσβολῆς], a une voix audible, par exemple le Σ et le Ρ; la non-voyelle est le *stoicheion-phonème* qui, <engendré> avec rapprochement <de la langue et/ou des lèvres>, n'a par elle-même aucune voix <audible> mais ne devient audible qu'en se composant avec des autres *stoicheia-phonèmes* qui aient une voix audible, par exemple le Γ et le Δ (1456b, 22-30).

Les trois types de *stoicheia-phonèmes* sont décrits par deux marques (*rapprochement de lèvres et/ou langue; voix audible*) et chacune possède deux qualités qu'Aristote, dans les traités sur la nature qualifie de réciproquement *contraires* [ἐναντίαι] et que, dans la terminologie moderne, nous interprétons comme *présence/absence* (±) de la marque :

la génération des choses va vers les contraires et vient des contraires, et les *stoicheia* ont une opposition les uns à l'égard des autres parce que leurs différences sont contraires (*DGC*, 331a 14-16)<sup>14</sup>.

Même si les *stoicheia* dont parle ici Aristote sont les *stoicheia* de la nature (*feu, air, eau, terre*) engendrés par deux qualités réciproquement contraires (*Chaud vs Froid = ± Chaud; Humide vs Sec = ± Humide*)<sup>15</sup> le schéma est également valable dans la description des *stoicheia-phonèmes* faite dans la *Poétique* :

(1) ± RAPPROCHEMENT DE LÈVRES ET/OU LANGUE (προσβολή).

(2) ± VOIX AUDIBLE (φωνῆ ἄκουστή).

Les deux marques se trouvent, comme on peut le constater, dans deux domaines ontologiques différents : le rapprochement ou non de la langue et/ou des lèvres est un trait qui a à voir avec la production de la voix ; l'audibilité ou non de la voix est

<sup>12</sup> Je préfère utiliser le calque du grec *hémi-voyelle* plutôt que *semi-voyelle* pour mettre en évidence la spécificité de la description aristotélicienne.

<sup>13</sup> La plupart des traducteurs emploient le terme *muette. Non-voyelle* a l'avantage de rendre transparente la formation du concept obtenu en grec par la négation complète (alpha privatif) de la sonorité.

<sup>14</sup> Traduction de C. Mugler.

<sup>15</sup> Pour une description en termes de matrice générative des *stoicheia* de la nature selon Aristote, voir Lo Piparo 2007 : 57-62.

un trait perceptif. Pour Aristote, par conséquent, le phonème est une entité à la fois articulatoire et auditive. Cet aspect théorique, encore une fois et d'une manière surprenante, rappelle la définition saussurienne de *phonème*:

le phonème est la somme des impressions acoustiques<sup>16</sup> et des mouvements articulatoires, de l'unité entendue et de l'unité parlée, l'une conditionnant l'autre : ainsi c'est déjà une unité complexe, qui a un pied dans chaque chaîne (CLG/D: 65)<sup>17</sup>.

La simultanéité nécessaire de traits articulatoires et auditifs est revendiquée à plusieurs reprises par le linguiste genevois contre les phonologistes de son époque. Je cite un passage des *Notes de phonologie*:

Il y aurait de la naïveté à vouloir édifier une phonologie sur la supposition que le fait physiologique est la cause dont les figures acoustiques sont l'effet; car si cela est vrai physiquement, il est aussi clair, dans un autre sens, que ce sont les figures acoustiques à produire qui sont la *cause* permanente de tout mouvement physiologique exécuté. (...). Reconnaissons ainsi que le fait phonatoire ne commence ni dans l'ordre acoustique ni dans l'ordre physiologique, mais représente, de sa plus essentielle nature, une balance entre les deux, constituant un ordre propre, qui réclame ses lois propres et ses unités propres. (...) Au lieu de parler de causes et d'effets, ce qui suppose qu'on part de l'un des deux ordres, parlons d'équivalences dans le même temps et tout sera exprimé. *L'unité phonologique est une DIVISION DU TEMPS marquée simultanément par un fait physiologique et un fait acoustique reconnus pour se correspondre, de telle manière qu'aussitôt qu'on introduit une seule division fondée sur l'ouïe pure, ou sur le mouvement musculaire pur, on quitte le terrain phonatoire* (CLG-E 3305.8; *c'est moi qui souligne*).

### Le silence comme phonème-frontière

A cause de leur nature intrinsèque double et en opposition ( $\pm$ ) les deux marques phonologiques de la *Poétique* forment un système cohérent que l'on peut représenter de la manière suivante :

<sup>16</sup> Le terme saussurien *acoustique* recouvre les phénomènes que la phonologie du XX<sup>e</sup> siècle appellera *auditifs*: voir De Mauro 1967, note 113. A partir du troisième cours le terme *acoustique* sera remplacé par *auditif*: Godel, SM.: 162; 255.

<sup>17</sup> Sur la notion saussurienne de *phonème*, voir Godel (SM: 159-68) et les notes 111-115 de De Mauro 1967. Pour une relecture critique particulièrement attentive de l'originalité de la théorie saussurienne, voir Albano Leoni (2007).

	RAPPROCHEMENT DE LANGUE ET/OU LÈVRE προσβολή	VOIX AUDIBLE φωνή άκουστη
Voyelle [φωνήεν]	–	+
Hémi-voyelle [ήμίφωνον]	+	+
Non-voyelle [άφωνον]	+	–
?	–	–

Le tableau fait encore mieux apparaître l'approche systémique aux sons linguistiques des lignes 1456b 22-30 du chapitre 20 de la *Poétique*. Les types de phonèmes sont engendrés par la combinaison de présence (+) et d'absence (–) de deux marques phonologiques hétérogènes (1. *rapprochement de la langue et/ou des lèvres*; 2. *voix audible*). Ainsi voyelle, hémivoyelle et non-voyelle deviennent des éléments d'un système saussurien de valeurs.

*Le tableau contient une surprise.* Ce n'est pas seulement une description simple et élégante. Il a également le pouvoir de prédire des systèmes théoriques. Comme le tableau des éléments chimiques de Mendeleïev, il a une case vide, c'est-à-dire qu'il prévoit un type de phonème qui ne soit ni la voyelle, ni l'hémivoyelle, ni la non-voyelle. Le phonème absent et qu'il faut chercher, peut être décrit de la manière suivante : comme la voyelle, il est produit sans rapprochement de la langue et/ou des lèvres ; comme la non-voyelle, il n'a pas une voix audible. *Si le tableau n'est pas seulement une description mais aussi un système de valeurs possibles, alors il faudra remplir la case vide.*

Le chapitre 20 de la *Poétique* ne s'occupe pas de ce problème. On retrouve le *stoicheion-phonème* absent dans d'autres œuvres qui apparemment ne parlent pas du langage. La piste qui mène à sa découverte est liée à la notion de *frontière discontinue* qui, d'après Aristote et Saussure, par sa présence rend les syllabes discrètes l'une par rapport à l'autre et, au contraire, par son absence rend continue la voix coarticulée de chaque syllabe. Cette frontière – on l'a déjà vu – Saussure l'appelle *silence*, et il serait peut-être plus correct de l'appeler *pause*. Je propose de relire le passage des *Notes de phonologie* déjà cité :

*La condition unique pour qu'il y ait groupe <syllabique>, au sens que nous voulons donner à ce mot, est qu'on juge qu'il n'y a pas de silence entre les deux éléments phonatoires proposés (CLG-E: 3305.15).*

Quand le sujet qu'il est en train d'analyser l'amène à réfléchir sur la nature du silence, Aristote ne manque pas d'observer, lui aussi, que le silence est aussi une



sorte de son et/ou voix et donc, en tant que tel, audible comme n'importe quel son et/ou n'importe quelle voix<sup>18</sup>:

Comme la vue est le sens du visible mais aussi de l'invisible – l'obscurité est en effet invisible, mais c'est la vue qui la discerne elle aussi (...) –, de la même manière l'ouïe est à la fois le sens du son et du silence, l'un étant audible, l'autre non audible [καὶ ἡ ἀκοὴ ψόφου τε καὶ σιγῆς, ὧν τὸ μὲν ἀκουστόν τὸ δ' οὐκ ἀκουστόν] (DA, 422a 23-24).

(...) Le discernement de la voix et du silence sont des opérations qui s'effectuent l'une par rapport à l'autre [πρὸς ἀλληλα γὰρ φωνῆς καὶ σιγῆς εἶναι τὴν διάγνωσιν] (DC, 290b 27-28).

La case vide peut donc être remplie et le tableau précédent complété de la manière suivante :

	RAPPROCHEMENT DE LANGUE ET/OU LÈVRE προσβολή	VOIX AUDIBLE φωνή ἀκουστή
Voyelle [φωνῆεν]	–	+
Hémi-voyelle [ἡμίφωνον]	+	+
Non-voyelle [ἄφωνον]	+	–
Silence linguistique [σιγή]	–	–

L'approche systémique et saussurien d'Aristote nous permet donc de faire une découverte. Parmi les éléments de base de l'architecture phonologique du langage humain, il y a également un *stoicheion-phonème*, caché aux regards de nombreux phonologistes et néanmoins constitutifs des autres : c'est le *silence linguistique*, ou mieux, la *pause*, c'est-à-dire ce que, Aristote dans les *Catégories* et Saussure dans les *Cours* de Genève, appelaient la *frontière* qui rend discontinues des *syllabes contiguës*.

Franco Lo Piparo  
Università di Palermo  
lopiparo@unipa.it

<sup>18</sup> Sur la distinction entre son [ψόφος] et voix [φωνή] chez Aristote, voir Lo Piparo 1988 : 88-94 ; 2007 : 153-60.

## BIBLIOGRAPHIE

## Sources

## Aristote

- Cat.* *Categoriae*, éd. L. Minio-Paluello, Clarendon Press, Oxford 1949.
- DA* *De Anima*, éd. W. D. Ross, Clarendon Press, Oxford 1949.
- DC* *De Caelo*, éd. D. J. Allan, Clarendon Press, Oxford 1936.
- DGC* *De Generatione et Corruptione (De la génération et de la corruption)*, texte établi et traduit par C. Mugler, Les Belles Lettres, Paris 1966).
- Met.* *Metaphysica*, éd. W. Jaeger, Clarendon Press, Oxford 1957.
- Phys.* *Physica*, éd. W. D. Ross, Clarendon Press, Oxford 1950.
- Poet.* *De Arte Poetica*, éd. R. Kassel, Clarendon Press, Oxford 1965.

## Saussure, F. de

- CLG/D* *Cours de linguistique générale*, publié par C. Bally et A. Sechehaye avec la collaboration de A. Riedlinger, édition critique préparé par Tullio De Mauro, Payot, Paris 1972 (1<sup>ère</sup> ed. italienne: Laterza, Roma-Bari 1967).
- CLG/TC* *Le troisième Cours*, édité par D. Gambarara et Cl. Mejía, «Cahiers Ferdinand de Saussure», 58, 2005, pp. 81-290.
- CLG/E* *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, 4 fascicules, Otto Harrassowitz, Wiesbaden 1968-1974.
- ELG* *Ecrits de linguistique générale*, Texte établi et édité par S. Bouquet et R. Engler, Gallimard, Paris.
- Phon.* *Phonétique. Il manoscritto di Harvard Houghton Library bMS Fr 266 (8)*, ed. a c. di Maria Pia Marchese, Padova, Unipress, 1995.

## Sextus Empiricus

- AL* *Adversus Logicos*. Cité de *Against the Logicians*, texte établi et traduit par R. G. Bury, Harvard University Press, Cambridge (Mass.) 1935.
- PH* *Πυρρῶμενείαι ὑποτυπώσεις*. Cité de *Outlines of Pyrrhonism*, texte établi et traduit par R. G. Bury, Harvard University Press, Cambridge (Mass.) 1933.

## Stoïciens anciens

- SVF* *Stoicorum Veterum Fragmenta*, éd. Joannes ab Arnim, 4 voll, Teubner, Leipzig 1902-1924.

*Textes*

- Albano Leoni, F., 2006, *Lo statuto del fonema*, in: S. Gensini, A. Martone, *Il linguaggio. Teoria e storia delle teorie. In onore di Lia Formigari*, Napoli, Liguori, pp. 281-303.
- Id.*, 2007, *Saussure, la sillaba e il fonema*, in: Elia, Annibale et De Palo, Marina (éd.) (2007), *La lezione di Saussure: Saggi di epistemologia linguistica*, (Actes du Colloque Salerne, 18 juin 2004), Roma, Carocci, pp. 56-85.
- Ax, W., 1978, *Ψόφος, φωνή und διάλεκτος als Grundbegriffe aristotelischer Sprachreflexion*, «Glotta», LVI, pp. 245-71.
- Id.*, 1986, *Laut, Stimme und Sprache. Studien zu drei Grundbegriffen der antiken Sprachtheorie*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
- Belardi, W. 1972, *Problemi di cultura linguistica nella Grecia antica*, Roma, K Libreria Editrice.
- Id.*, 1985, *Filosofia, Grammatica e Retorica nel pensiero antico*, Edizioni dell'Ateneo, Roma.
- Bouquet, B. 1997, *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot.
- De Mauro, T. 1967, *Notes à Saussure CLG/D*, pp. 319-495.
- Engler, R. 1975, «European Structuralism: Saussure», in *Current trends in Linguistics*, vol. 13, *Historiography of Linguistics*, The Hague-Paris, Mouton, pp. 829-886.
- Jakobson, R., *A la recherche de l'essence du langage*, in AA.UU., *Problèmes du langage*, Paris, Gallimard, pp. 22-38.
- Gambarara, D. 2005, *Un texte original. Présentation des textes de F. de Saussure*, «Cahiers Ferdinand de Saussure», 58, 2005, pp. 29-42.
- Godel, R. 1957, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Genève, Droz 1969.
- Laspia, P. 1996a, *Omero linguista. Voce e voce articolata nell'enciclopedia omerica*, Palermo, Novecento.
- Id.*, 1996b, *Il linguaggio degli uccelli. Aristotele e lo specifico fonetico del linguaggio umano*, in S. Vecchio (a cura di), *Linguistica impura. Dieci saggi di filosofia del linguaggio tra storia e teoria*, Palermo, Novecento, pp. 59-71.
- Lo Piparo, F. 1988, *Aristotle: The Material Conditions of Linguistic Expressiveness*, «VS», 50/51, pp. 83-102.
- Id.*, 1990, *Aristotle: la syllabe comme modèle de la signification et de la définition*. In: Centre d'études du lexique, *La Définition* (Actes du Colloque *La Définition*, Paris, 18-19 nov. 1988), sous la direction de J. Chaurand et F. Mazière, Paris, Larousse, 1990, pp. 24-9.

- Id.*, 1991, *Le signe linguistique est-il à deux faces? Saussure et la topologie*, «Cahiers Ferdinand de Saussure», 45, pp. 213-21.
- Id.*, 2007, *Aristotele e il linguaggio. Cosa fa di una lingua una lingua*, Roma-Bari, Laterza (1<sup>e</sup> éd. 2003).
- Id.*, 2006, *Archeologia del simbolo*, «Versus», 102, pp. 11-26.
- Mejía, C. 1999, *L'apostème, unité de parole*, «Cahiers Ferdinand de Saussure», 52, pp. 237-52.
- Id.*, 2005, *Sous le signe du doute. Présentation de textes de E. Constantin*, «Cahiers Ferdinand de Saussure», 58, pp. 43-67.
- Melazzo, L. 2000, *La fonazione nell'interpretazione aristotelica*. In: C. Vallini (a c. di), *Le parole per le parole. I logonimi nelle lingue e nel metalinguaggio*, Roma, Il Calamo, pp. 71-114.
- Pagliaro, A. 1956, *Il capitolo linguistico della «Poetica» di Aristotele*. In: *id.*, *Nuovi saggi di critica semantica*, Messina-Firenze, D'Anna, pp. 78-151.

Stijn Verleyen

LE FONCTIONNALISME ENTRE SYSTÈME LINGUISTIQUE  
ET SUJET PARLANT :  
JAKOBSON ET TROUBETZKOY FACE À MARTINET\*

*0. Introduction*

Cet article est consacré à une comparaison de deux courants théoriques dans l'histoire de la linguistique qui se sont qualifiés eux-mêmes de 'fonctionnalistes'. Il porte plus précisément sur le versant diachronique de ces deux théories.

Nous proposerons une analyse comparative de deux manières, étroitement apparentées, de concevoir le changement phonique et le changement linguistique en général, à savoir la conception qui apparaît dans différents textes de Jakobson et Troubetzkoy au cours des années 1920 et 1930, d'une part, et la façon dont Martinet a élaboré ces vues<sup>1</sup>, de l'autre. Nous argumenterons que les différences qui

---

\* Je tiens à remercier Patrick Sériot de m'avoir accueilli à Lausanne, où j'ai pu réaliser une partie des recherches qui ont abouti à cet article.

<sup>1</sup> Il n'est guère besoin de rappeler que la diffusion des idées pragoises en France a été décisive pour la pensée linguistique d'André Martinet (1908-1999). En effet, les membres fondateurs du Cercle de Prague se font remarquer de plus en plus sur la scène internationale au cours des années '20 et '30 du siècle dernier (cf. Chevalier 1997). En 1933, Martinet publie un article sur la phonologie du français, qui sera très bien reçu par Troubetzkoy. Il devient l'« apôtre de la phonologie » en France (Chevalier 2006: 28), mais, en raison de la résistance des philologues parisiens, il se verra contraint

opposent Martinet à Prague sont dues, en dernière analyse, à un problème épistémologique fondamental, mais non explicité: le changement linguistique se déroule-t-il au niveau du système linguistique, ou au niveau du locuteur?

La structure de notre article sera donc la suivante: nous discuterons successivement les caractéristiques essentielles de la conception pragoise du changement phonique [1.], et celles de la théorie de Martinet [2.], pour les confronter ensuite [3.]. Nous terminerons en formulant une conclusion globale [4.].

### 1. *La conception pragoise du changement linguistique*

1.0. Notre reconstruction s'ouvre par une analyse du rejet de la dichotomie *synchronie – diachronie* [1.1.]. Ensuite, nous examinons le point de vue téléologique propre à Jakobson et Troubetzkoy [1.2.]. Cette perspective téléologique est liée aussi à l'importation, par Jakobson et Troubetzkoy, d'une métaphore biologique 'nomogénétique' en linguistique [1.3.], dont il convient de scruter les implications.

1.1. Une caractéristique fondamentale de la conception pragoise du changement linguistique est le rejet total de la dichotomie synchronie vs diachronie. Dans un passage souvent cité des *Thèses présentées au premier congrès des philologues slaves*, les membres du Cercle<sup>2</sup> (1929: 7-8) affirment:

On ne saurait poser de barrières infranchissables entre les méthodes synchronique et diachronique comme le fait l'école de Genève. Si l'on envisage en linguistique synchronique les éléments du système de la langue du point de vue de leurs fonctions, on ne saurait juger non plus les changements subis par la langue sans tenir compte du système qui se trouve affecté par lesdits changements [...]. Ainsi, l'étude diachronique non seulement n'exclut pas les notions de système et de fonction, mais, tout au contraire, à ne pas tenir compte de ces notions, elle est incomplète.

C'est en particulier le Saussure du *Cours*, le seul qui soit connu aux Pragois, qui se voit reprocher une séparation trop rigide entre les deux aspects de la langue, qui aboutit notamment à sa conception dite 'atomiste' du changement linguistique:

---

de partir pour les Etats-Unis, où il enseignera jusqu'à 1954. Juste avant son retour en France, il finalise son *magnum opus* (Martinet 1955), dans lequel il développe un modèle du changement phonique, qui sera analysé plus loin [2.].

<sup>2</sup> Selon Jakobson lui-même (cf. Viel 1984: 67n1), les *Thèses* ont été rédigées par le comité du Cercle, qui comprenait alors Mathesius, Trnka, Havránek, Mukařovský, et Jakobson, à partir de textes présentés par ces membres, d'une part, et par Troubetzkoy, Durnovo, Bogatyrev et Savickij, de l'autre.

F. de Saussure and his school broke a new trail in static linguistics, but as to the field of language history they remained in the neo-grammarians' rut. Saussure's teaching that sound changes are destructive factors, fortuitous and blind, limits the active role of the speech community to sensing each given stage of deviations from the customary linguistic pattern as an orderly system. This antinomy between synchronic and diachronic linguistics should be overcome by a transformation of historical phonetics into the history of the phonemic system. In other words, phonetic changes must be analyzed in relation to the phonemic system which undergoes these mutations. For instance, if the order within a linguistic system is disturbed, there follows a cycle of sound changes aiming at its renewed stabilization (like in a game of chess) (Jakobson 1928a = 1971 : 2).

Il faut donc non seulement relativiser la distinction à cause du fait qu'une langue comporte à tout moment des indices de changements en cours, et que, d'autre part, la diachronie n'est rien d'autre qu'une succession de synchronies, mais il faut tout simplement abandonner (ou mieux, dépasser<sup>3</sup>) la dichotomie, puisqu'il n'y a pas de différence *ontologique* entre synchronie et diachronie; celle-ci est tout aussi systématique que celle-là, et les changements ne sont pas 'fortuits' ou 'aveugles':

L'antinomie de la phonologie synchronique et de la phonétique diachronique se trouverait être supprimée du moment que les changements seraient considérés en fonction du système phonologique qui les subit. Le problème du but dans lequel ces changements ont lieu doit être posé. La phonétique historique se transforme ainsi en une histoire de l'évolution d'un système phonologique (Jakobson 1929 = 1971 : 20).

Cette insistance sur l'identité substantielle de la synchronie et de la diachronie, et l'attribution d'une séparation ontologique entre ces deux aspects de la langue à Saussure (plus précisément, au *Cours de linguistique générale*), repose vraisemblablement sur une lecture assez superficielle du *Cours*. Cermak (1997) analyse un certain nombre de points de critique formulés par les membres du Cercle linguistique de Prague à l'égard du *Cours* (caractère systématique de la diachronie, caractère aveugle du changement, mutabilité de la langue, etc.) et il montre que, sur

<sup>3</sup> Viel (1984 : 63) estime que Jakobson ne récuse pas entièrement l'antinomie entre la phonologie synchronique et la phonétique diachronique, mais que « toute son argumentation repose sur l'existence des deux ordres saussuriens ». Il nous semble toutefois que le fait de considérer la diachronie, *en tant que telle*, comme étant dotée d'une même systématité que la synchronie, annule complètement la distinction telle qu'elle est envisagée dans le *CLG*, c'est-à-dire comme une opposition entre, d'une part, une coupe transversale et, en quelque sorte, achronique et, d'autre part, le développement dans le temps des unités linguistiques isolées (qui peut avoir des répercussions indirectes au niveau du système). En d'autres termes encore, il s'agit d'une différence entre deux *points de vue* sur l'objet (cf. *CLG*, p. 119 : « l'opposition entre les deux points de vue – synchronique et diachronique – est absolue et ne souffre pas de compromis »), et non pas, comme le pense Jakobson, d'une opposition entre deux *modes d'existence* de l'objet.

chacun de ces points, les vues exprimées dans le *CLG* lui-même diffèrent assez sensiblement de celles qu'il se voit attribuer par Jakobson<sup>4</sup>.

Somme toute, la conception jakobsonienne de la langue est *historicisante* dans la mesure où il n'y a aucune différence de principe entre le fonctionnement synchronique d'une langue et son évolution à travers le temps<sup>5</sup>. En effet, la langue en tant qu'objet se développe selon ses propres lois internes (cf. ci-dessous), et les locuteurs ne sont que les agents de ce développement dans le temps<sup>6</sup>.

1.2. Outre le refus total d'une séparation stricte entre synchronie et diachronie, l'une des caractéristiques essentielles de la théorie pragoise du changement linguistique est la *téléologie*, définie, de façon quelque peu vague, comme la «tendance vers un but». Jakobson s'oppose résolument à ce qu'il appelle l'approche 'mécanique' des néogrammairiens, qui concevaient l'histoire de la langue comme impliquant une causalité de type efficient et mécanique :

Un entassement mécanique dû au jeu du hasard ou de facteurs hétérogènes — telle est l'image favorite de l'idéologie européenne prédominante de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. L'idéologie contemporaine, dans ses manifestations variées et génétiquement indépendantes les unes des autres, met en relief, avec une netteté de plus en plus grande, au lieu d'une addition mécanique un système fonctionnel, au lieu d'un

<sup>4</sup> A travers une analyse des notes des étudiants, Mejía (1998) essaie de démontrer que, pour Saussure (qui n'est pas celui du *CLG*), non seulement la linguistique est une science double, mais la langue elle-même se caractérise, en tant qu'objet, par une dualité inhérente (synchronie – diachronie). Toutefois, dans le contexte de cet article, il suffit de s'en tenir à l'interprétation du *CLG* par Jakobson, puisque c'est le seul 'Saussure' que celui-ci connaît au moment de rédiger les travaux qui font l'objet de notre analyse. Notre interprétation est analogue à celle de De Mauro (1967 : 452), et celle de Coseriu (1958 : chap. I) qui considèrent tous les deux qu'on a attribué à l'objet une distinction qui ne vaut qu'au niveau de la description (Coseriu parle à ce propos d'un *transitus ab intellectu ad rem*). On peut d'ailleurs concilier les deux analyses, en admettant, avec Saussure (cf. Mejía 1998 : 194) que c'est le point de vue qui *crée* l'objet. On aurait alors deux 'objets' correspondant à deux 'points de vue'. Cette interprétation se voit d'ailleurs confirmée dans les *Écrits de linguistique générale* (Saussure 2002 : 23).

<sup>5</sup> Cf. Fontaine (1974 : 64) : «On pourrait dire que, conformément à l'expérience, on ne devrait parler que d'un seul et même système, en quelque sorte protoplasmique, se faisant et se défaisant sans cesse. Le changement est autosécrété par le système à des fins de survie, «justifié» en somme ; dans une phase ultérieure, le surgissement de l'élément nouveau tend à être nié : tout changement est potentiellement inclus dans le système au stade antérieur de son évolution [...]. La conception de l'histoire de la langue par les Pragois repose sur la constatation empirique de la non-existence de l'état synchronique. Cette prise de position empiriste est à l'opposé de l'attitude scientifique de Saussure, dont l'entreprise est caractérisée par l'exigence de la définition du système linguistique».

<sup>6</sup> Que les Pragois ne fassent pas de différence fondamentale entre synchronie et diachronie est manifeste aussi chez Trnka (1929 : 35), qui, comparant les méthodes synchronique et diachronique, affirme : «Quelle est la principale différence entre les deux méthodes ? Ce n'est pas, comme le croit de Saussure, le fondateur de l'école de Genève, le temps, éliminé dans l'étude synchronique à l'encontre de l'étude diachronique».



renvoi, tout bureaucratique, à une case voisine, des lois structurales immanentes et au lieu d'un hasard aveugle une évolution tendant vers un but (Jakobson 1929 = 1971: 110).

Dans l'article crucial qu'il publie dans le *Journal de psychologie normale et psychologique*, Troubetzkoy (1933a: 245) insiste lui aussi sur la conception téléologique et systémique du changement :

Puisqu'un système phonologique n'est pas la somme mécanique de phonèmes isolés, mais un tout organique dont les phonèmes sont les membres et dont la structure est soumise à des lois. — la « phonologie historique » ne peut se borner à l'histoire des phonèmes isolés, mais doit envisager le système phonologique comme une entité organique en train de se développer. Envisagés de ce point de vue, les changements phonologiques et phonétiques reçoivent un sens, une raison d'être. Tout en étant jusqu'à un certain point déterminée par les lois de structure générales — qui excluent certaines combinaisons et en favorisent d'autres —, l'évolution du système phonologique est à chaque moment donnée dirigée par la *tendance*<sup>7</sup> vers un but. Sans admettre cet élément téléologique, il est impossible d'expliquer l'évolution phonologique. Cette évolution a donc un sens, une logique interne, que la phonologie historique est appelée à mettre en évidence.

Et il spécifie en note que les linguistes se sont abstenus, à tort, d'explications téléologiques.

En dernière analyse, la finalité du changement résulte, selon Jakobson, du fait qu'il n'y a pas de différence essentielle entre synchronie et diachronie. A ses yeux, il est contradictoire d'accepter la téléologie en synchronie (statique), mais de considérer en même temps la diachronie comme le domaine de la causalité efficiente, dépourvu de systématité :

Die Vereinigung der Statik und Dynamik ist eine der ursprünglichen dialektischen Antinomien, die den Begriff der Sprache kenzeichnen. Ohne Rücksicht auf diese Antinomie kann die Dialektik der Sprachentwicklung nicht begriffen werden. Die Versuche, die Synchronie, die Statik und das Gebiet der Anwendung der Teleologie einerseits bzw. die Diachronie, die Dynamik und die Sphäre der mechanischen Kausalität andererseits zu identifizieren, schmälern ungesetzlich die Rahmen der Synchronie, sie machen die historische Sprachwissenschaft zu einem Agglomerat von vereinzelt Tatsachen und schaffen die schädliche Illusion einer Kluft zwischen den Problemen der Synchronie und der Diachronie (Jakobson 1931: 267).

<sup>7</sup> La notion de 'tendance' est une contribution très importante de Troubetzkoy à la phonologie diachronique, comme l'affirme aussi Benveniste (1966: 9): «[Un Bloomfieldien] repoussera comme entachée de téléologie la notion d'équilibre et de tendance que Troubetzkoy ajoute à celle de structure et qui s'est cependant révélée féconde. C'est même le seul principe qui fasse comprendre l'évolution des systèmes linguistiques».

Au contraire, la comparaison célèbre entre la langue et le jeu d'échecs peut être poussée jusqu'au bout, puisque la diachronie linguistique est tout aussi systématique et 'réfléchie' que les coups faits par le joueur d'échecs :

L'analogie saussurienne entre la langue et le jeu d'échecs peut être poussée jusqu'au bout. Il existe des changements linguistiques qui, pareillement aux déplacements dans le jeu d'échecs, ont 'l'intention d'exercer une action sur le système'. Quand on étudie les changements phonétiques d'une langue, le premier problème qui se pose, c'est de savoir à quel point et dans quel sens ils visent et atteignent le système phonologique (Jakobson 1971 : 5-6).

La notion de téléologie est toutefois mal explicitée chez Jakobson et Troubetzkoy, et elle n'apparaît somme toute que dans un nombre limité de textes, publiés autour de 1930 (Jakobson 1928a, Jakobson 1928b, Cercle linguistique de Prague 1929, Jakobson 1931, Troubetzkoy 1933a, 1933b).

En gros, l'orientation téléologique du fonctionnalisme pragois se traduit dans la conception de l'évolution linguistique comme tendant vers un but. Il reste à savoir vers quel but les langues tendent. Or, la tendance principale qui a été invoquée par Jakobson, Troubetzkoy, et les autres membres du Cercle de Prague est celle de l'*équilibre* et de l'*harmonie* du système. Les membres du Cercle de Prague ont développé une conception du changement linguistique qu'on peut qualifier de dialectique. Contrairement aux naturalistes, d'une part, qui considéraient l'évolution linguistique (dans la période historique) comme un processus de détérioration et de dégénérescence (cf. Desmet 1996), et à des linguistes comme Jespersen, de l'autre, qui considéraient l'histoire linguistique comme un processus de perfectionnement, les Pragois envisagent le changement comme une sorte d'*homéostasie* : même s'il y a des processus destructeurs, ils sont toujours suivis d'une réaction qui vise à rétablir l'équilibre :

[E]n réalité, le rôle de la collectivité des sujets parlants est beaucoup plus actif, alors que la portée des 'cambriolages phonétiques' dans l'histoire de la langue est beaucoup plus limitée. Partout où un procès destructif a lieu, il est nécessairement suivi d'une réaction active. Et tout comme au jeu d'échecs la perte d'une pièce provoque souvent toute une série de déplacements de la part du joueur menacé, de même dans une langue donnée, on a besoin de toute une série d'innovations phonétiques visant à restabiliser le système phonologique (Jakobson 1928b = 1971 : 5-6).

De cette façon, les Pragois se rapprochent de Gilliéron (cf. Lauwers 1998), que Jakobson (1929 = 1971 : 18) cite d'ailleurs explicitement :

Gilliéron et ses successeurs assignent, dans la vie de la langue, un rôle considérable à la thérapie verbale. Mais, en tout cas, celui de la thérapie phonologique n'est pas moins essentiel. La langue s'efforce, en cas de détériorations, de soutenir et de restaurer la netteté et la souplesse, non seulement du vocabulaire, mais aussi, directement, du système phonologique – instrument de la différenciation des mots.

Tant le progrès que la détérioration sont ainsi exclus. Jakobson (1929 = 1971 : 17) affirme à propos de Schleicher qu'il réconcilie le constat de l'adéquation fonctionnelle du langage en l'interprétant comme un reste d'une perfection originaire qui a été perdue au cours de l'histoire. D'autre part, l'idée de progrès, vécue comme un trait typique de la pensée occidentale, est complètement absente de cette conception du changement linguistique. Jakobson (Jakobson – Pomorska 1980 : 67) affirme que la conception occidentale de l'histoire (héritée des Lumières) aboutit au non-sens :

En effet, l'unique sens qui soit recevable quant à l'histoire, c'est le fameux 'progrès', cette fiction incohérente qui réduit en conséquence le 'sens' en 'non-sens'. Troubetzkoy reconnaissait que « les autres aspects de la culture et de la vie d'un peuple évoluent eux aussi avec une logique interne propre et particulière et suivant des lois propres et particulières, qui n'ont, elles non plus, rien de commun avec le 'progrès' ».

1.3. A lire les textes de Jakobson lui-même sur la place de la linguistique parmi les autres sciences, l'on serait d'abord enclin à croire qu'il souscrit inconditionnellement à l'idée que la linguistique n'est pas une science naturelle :

Est-il besoin de rappeler que la linguistique appartient aux sciences sociales et non à l'histoire naturelle ? N'est-ce pas un truisme évident ? [...] La doctrine de Schleicher, ce grand naturaliste dans le domaine de la linguistique, est ébranlée depuis longtemps, mais on en trouve encore maintes survivances. [...] Cette tendance est en désaccord avec l'orientation sociologique de la linguistique moderne (Jakobson 1938 = 1971 : 234).

Or, force est de constater que les choses sont plus complexes. En effet, comme l'a montré Sériot (1999 : chapitre VII), les conceptions spécifiques de Jakobson et Troubetzkoy en matière de diachronie sont largement influencées par l'importation d'une métaphore biologique en linguistique : la langue, en tant qu'objet historique, est pour eux *comme* un organisme vivant<sup>8</sup>, qui naît et se développe selon des lois intrinsèques.

En effet, la langue semble à plusieurs endroits, chez Jakobson et Troubetzkoy, être conçue comme un objet abstrait, qui possède une logique de développement interne, que les locuteurs ne sauraient contrarier<sup>9</sup>. Ceci explique que les changements linguistiques se voient attribuer une 'intention' (cf. le passage ci-dessus), dont on supposerait plutôt qu'elle se situe au niveau de l'esprit du locuteur.

<sup>8</sup> Cf. Fontaine (1974 : 62) : « [L']ambiguïté dont est chargé le terme de finalité quand il est employé par les Praguois apparaît comme un retour à une vision plus ancienne, plus proche de celle des ancêtres qu'ils sont pourtant déterminés à combattre. La réintroduction du point de vue téléologique revient, en fait, à restituer dans ses droits l'idée schleicherienne de la vie interne de la langue ».

<sup>9</sup> Möller (1936) parle à cet égard du *Systempositivismus* du Cercle de Prague. Cf. aussi Fontaine (1974 : 64) : « [L]e relais de l'intervention du sujet parlant est passé sous silence ».

L'emploi de cette métaphore biologique s'explique par l'arrière-fond intellectuel des Russes de Prague, exposé dans le détail par Sériot (1999). En effet, le modèle évolutionnaire sur lequel Jakobson et Troubetzkoy se basent est fondamentalement anti-darwinien, surtout en ce qui concerne le rôle du hasard dans l'évolution :

Selon Darwin, l'évolution est la somme des divergences résultant de variations accidentelles subies par des individus, et qui produisent des changements lents, perpétuels et à peine perceptibles ; il y a une quantité innombrable de variations héréditaires, et elles vont dans toutes les directions. A cette doctrine la biologie contemporaine, en particulier la russe, oppose de plus en plus la nomogénèse : dans une forte mesure, l'évolution est convergente, par suite de lois internes englobant des masses énormes d'individus, sur un vaste territoire, par sauts, par paroxysmes, par mutations brusques ; le nombre des variations héréditaires est limité, et elles vont selon des directions déterminées (Jakobson 1971 : 110).

Jakobson et Troubetzkoy y opposent le caractère ordonné (all. *Gesetzmäßig*) de l'évolution, qui se déroulerait selon des lois internes à l'organisme. Ils reprennent donc l'idée de *nomogénèse* (ou *orthogénèse*), défendue par Berg (*Nomogenesis*, 1926) (cf. Hostenstein 1987 : 20), selon laquelle le rôle du hasard et d'autres facteurs externes dans l'évolution (*i.c.* biologique) est minimal, sinon inexistant. Les critiques que Jakobson adresse, notamment à Schleicher et à Saussure (ou du moins, au *Cours* tel qu'il l'interprète lui-même) révèlent à quel point il s'oppose à l'idée du hasard :

Dans l'interprétation de la diachronie, Saussure se rattache étroitement aux traditions scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour lui, les changements se produisent en dehors de toute intention, ils sont fortuits et involontaires, certains éléments sont altérés sans égard à la solidarité qui les lie au tout et, en conséquence, ne peuvent être étudiés qu'en dehors du système ; le déplacement d'un système se fait sous l'action d'événements qui non seulement lui sont étrangers, mais qui sont isolés et ne forment pas un système entre eux (Jakobson 1929 = 1971 : 17).

La conception de régularité interne de l'évolution va de pair avec la visée téléologique<sup>10</sup> esquissée ci-dessus : l'évolution est régie par des régularités tendancielles, c'est-à-dire, elle tend vers un but. Il n'est toutefois pas explicité si cette téléologie opère au niveau du locuteur ou au niveau du système. Comme l'affirme Sériot (1999 : 195), la visée téléologique, qui postule un principe causal interne, s'oppose au darwinisme (ou, du moins, à la lecture russe du darwinisme) dans la mesure où celui-ci suppose une causalité efficiente 'externe'.

<sup>10</sup> Cf. Gasparov (1987), qui établit un lien entre cette prise de position et la tradition idéologique russe.

En fait, la lecture que font les Russes pragoïses de Darwin est peu adéquate. En effet, une lecture plus attentive révèle que le hasard n'intervient qu'au niveau de la variation génétique individuelle (mutations); c'est le mécanisme de sélection naturelle qui va à l'encontre du hasard (tout en n'étant pas déterminé par quelque loi externe – cf. Tétry 1996: 163) et qui dirige la sélection cumulative<sup>11</sup> de variantes bien adaptées, donnant l'impression d'une directionnalité et d'une sorte d'intentionnalité (téléologie) au niveau de l'espèce. Pour donner un exemple biologique simplifié, les girafes en tant qu'espèce semblent avoir développé une nuque plus longue, alors qu'en réalité, ce sont les girafes individuelles ayant acquis une nuque plus longue à la suite d'une mutation aléatoire, qui ont le mieux survécu, étant donné la sélection naturelle (il leur était plus facile de manger les feuilles des arbres).

Il est fascinant de constater que la tension entre le micro-niveau de l'individu et le macro-niveau de la langue (ou de l'espèce) provoque une transposition des caractéristiques de l'individu au niveau de l'espèce, et *vice versa*. L'intentionnalité propre au sujet individuel est attribuée au niveau de la langue dans son ensemble, et la régularité évolutive au macro-niveau est employée comme argument contre le hasard au niveau individuel. Cette confusion explique la critique violente à l'égard de la notion de hasard. Toutefois, comme l'affirme Dominiczy (1984: 557):

Ni Darwin ni Saussure ne prétendent soutenir que les conditions initiales qui définissent le profil génétique d'une population ou l'état de langue préalable au changement n'exercent aucune contrainte sur les variations ou les innovations possibles. Ce que l'un et l'autre nient, en revanche, c'est que la variation ou l'innovation puisse s'inscrire dans un programme de développement dont la finalité soit constituée par l'adaptation de l'organisme ou le système à mettre en place. Pour les darwiniens comme pour les saussuriens de stricte obéissance, les théories téléologistes transportent indûment au niveau évolutif (phylogénèse, diachronie) un schéma d'orthogénèse qui ne vaut qu'au plan individuel (ontogénèse, acquisition du langage).

Il est important de souligner que la primauté de la logique interne de développement est liée, chez Jakobson et Troubetzkoy, à des conceptions scientifiques et idéologiques plus globales. Les langues, dans la perspective de Jakobson et Troubetzkoy, sont des totalités organiques qui évoluent selon un principe interne, donné d'avance, et qu'on ne peut pas ramener à quelque principe qui lui serait antérieur. Cette idée tient à la conception de la vie comme autogénétique. La langue en tant qu'entité organique est dotée d'un élan vital, et cette conception en quelque sorte

<sup>11</sup> On retrouvera une idée semblable chez Labov, qui affirme lui aussi qu'une innovation ne devient 'changement' que lorsque le processus adopte une direction déterminée. Cf. aussi la notion de *drift* chez Sapir (1921: 151): «those individual variations that are cumulative in some special direction».

‘vitaliste’ s’oppose résolument à l’idée de causalité mécanique défendue par la science occidentale.

Le fait que les langues ont des lois de développement internes, et qu’elles peuvent converger en vertu de leur union géographique, est d’ailleurs beaucoup plus important aux yeux de Jakobson et Troubetzkoy, que la parenté génétique. C’est la *fonction*, identifiée ici au *but* vers lequel tend une langue, qui est cruciale :

Seule, une science provinciale peut trancher encore la question de la légitimité de tel ou tel séparatisme linguistique à la lumière de problèmes purement génétiques. Dans le plan social, la notion de classe a depuis longtemps remplacé celle de caste ; dans le plan national la libre disposition de soi fait passer à l’arrière-plan la notion d’origine ; de même dans les questions linguistiques d’actualité ce qui nous préoccupe en premier lieu ce n’est pas la genèse, mais la fonction (Jakobson 1929 = 1971 : 108-109).

Comme le souligne Sériot (1999 : 180-182), on retrouve ici la distinction, faite par Berg, entre *homologie* et *analogie*. Par exemple, les ailes des oiseaux et les nageoires antérieures des poissons ont une *fonction* parfaitement identique, même s’ils ont une origine tout à fait différente. De même, les baleines, qui sont des mammifères, ont acquis des traits de poissons, à tel point qu’elles leur ressemblent considérablement. Ici encore apparaît donc une filiation biologique qui a forgé en grande partie la conception du changement linguistique défendue par Jakobson<sup>12</sup> et Troubetzkoy.

Berg, à l’inverse de Darwin, cherchait à démontrer que l’évolution ne se réalise pas par divergence à partir d’un ancêtre commun, mais au contraire par convergence à base de caractéristiques acquises dans un milieu géographique donné<sup>13</sup>. En même temps, il insiste sur l’existence de tendances préexistantes : « l’évolution est, à un très grand degré, prédéterminée, elle est le déploiement ou la manifestation de rudiments préexistants » (cité d’après Sériot 1999 : 182).

Jakobson va appliquer ces idées à la linguistique, considérant implicitement la langue comme une entité organique qui a des prédispositions pour évoluer dans un sens déterminé. En d’autres mots, le sujet parlant est foncièrement incapable d’influencer la direction du changement.

D’autre part, le sujet parlant est invoqué parfois, mais uniquement dans la perspective d’une collectivité parlante qui change la langue en conformité avec la logique préétablie du système. Pourtant, Troubetzkoy était au moins conscient du fait qu’il est impossible de dissocier les phénomènes culturels (en supposant que les langues fassent partie des phénomènes culturels – cf. toutefois ci-dessus) des

<sup>12</sup> Comme le signale Sériot (1999 : 181), Jakobson était très enthousiaste à propos du livre de Berg, et il l’aurait recommandé à plusieurs reprises à Chomsky.

<sup>13</sup> Cette même idée revient dans l’article sur les affinités phonologiques entre langues (Jakobson 1938).

individus qui en constituent le substrat humain. Le passage suivant, cité par Toman (1987: 630), est extrait d'une nécrologie, rédigée par Troubetzkoy, d'un professeur d'ethnologie auprès duquel il avait suivi des cours :

When describing some fact or phenomenon in the life of a nation, ethnographers tend in the overwhelming majority to lose sight of the fact that these phenomena and facts are not objects with an existence of their own; they are not more than an abstraction of the familiar kind. For instance, analysing the image of a deity of some particular nation, ethnographers speak about it as if this image were some entity, changeable perhaps, nevertheless fully determined and with an independent existence of its own at a given point in time. They entertain an image of an organism living its own life. But this in fact is inappropriate. The image of a deity exists in reality [...] only in known conditions: during the process of praying, listening to, remembering, or staging a myth, *i.e.*, during a narrative in which the deity appears as a character. Beyond this context, the image of a deity does not exist in reality.

On s'attendrait donc à ce qu'il tire cette même conclusion pour ce qui est de la langue, mais il semble, au contraire, 'subjectifier' et 'anthropomorphiser' la langue en la considérant comme une 'totalité organique'.

## 2. *Martinet: le principe de l'économie*

2.0. L'idée d'un conditionnement systémique (interne) du changement va marquer de son empreinte le modèle du changement phonologique élaboré par Martinet. Si les Pragoïses n'ont pas vraiment dépassé le stade programmatique (à l'exception de Jakobson [1931], que Martinet considère toutefois comme trop exclusivement descriptif), Martinet a développé un ensemble de mécanismes descriptifs et explicatifs concrets, qui se rattachent tous au principe fondateur qu'il appelle 'économie' (Peeters 1994, Verleyen 2004).

Plus concrètement, Martinet distingue deux grands types de facteurs, qui se rattachent ensuite aux deux pôles du principe de l'économie que sont les besoins communicatifs et l'inertie. Il s'agit d'une part des facteurs dits fonctionnels (Swiggers – Verleyen 2002), qui relèvent manifestement des besoins communicatifs, et d'autre part des facteurs structuraux, qui sont à mettre en rapport avec le pôle de l'inertie.

2.1. Les principes fonctionnels proposés par Martinet sont tous liés à la notion de rendement fonctionnel, autre notion clé que Martinet a reprise du Cercle de Prague<sup>14</sup>.

<sup>14</sup> Le concept de rendement fonctionnel apparaît dès le début des années 1920. La première définition complète du terme se trouve dans le *projet de terminologie phonologique standardisée* (Cercle linguistique de Prague 1931), où « rendement fonctionnel » est décrit comme « le degré d'utilisation d'une opposition phonologique », c'est-à-dire, dans l'optique fonctionnelle, le nombre de paires minimales qu'elle permet de différencier.

Cette notion est liée à son tour aux concepts de *champ de dispersion*, *marge de sécurité* et *différenciation maxima*.

Martinet conçoit le phonème comme la moyenne d'un ensemble de réalisations concrètes qui s'échelonnent autour d'un centre de gravité. L'espace articulatoire occupé par ces différentes réalisations est appelé *champ de dispersion*. Les champs de dispersion des différents phonèmes sont séparés par une *marge de sécurité*. Or, selon Martinet, les locuteurs tendent à utiliser maximalelement les zones articulatoires disponibles. En effet, plus la perception et la production des phonèmes sont différenciées, mieux les phonèmes fonctionnent, étant donné que le risque de confusion entre deux unités phonologiques est minimal. Cette tendance est appelée *différenciation maxima* par Martinet (1955: 62); elle implique que les phonèmes tendent à se distancier maximalelement les uns des autres à l'intérieur de l'espace disponible.

Or, Martinet prétend que tout système phonologique tend vers un haut rendement fonctionnel afin de préserver les oppositions fonctionnellement importantes. En effet, si l'évolution phonologique ne se fait pas sans égard au système synchronique qu'il modifie, on s'attendrait à ce que les oppositions importantes soient préservées, tandis que les oppositions moins importantes se perdent plus vite. De cette façon, le système tend vers l'optimisation du rendement fonctionnel.

Au cas où une opposition distinctive est menacée, c'est l'importance fonctionnelle de cette opposition qui détermine en grande partie son sort. Il se peut que le rendement de l'opposition menacée soit faible. Or, comme le système tend vers l'optimisation du rendement fonctionnel, il est à attendre que l'évolution atteindra en premier lieu les 'points faibles' du système. Lorsqu'il s'agit toutefois d'une opposition importante du point de vue communicatif, les locuteurs effectueront probablement une manœuvre échappatoire afin de préserver l'opposition menacée.

Les solutions systémiques envisageables se situent soit au niveau phonologique même, comme c'est le cas pour les changements en chaîne (chaînes de traction et de propulsion) et le transfert de traits distinctifs (cf. Martinet 1953), par lequel des oppositions menacées sont 'rephonologisées' sur des segments adjacents; soit elles relèvent du niveau lexical, comme la substitution lexicale, qui est apparentée à la thérapie verbale gilliéronienne. On pourrait en quelque sorte la considérer comme une intervention «après-coup», là où les solutions phonologiques opèrent de façon prophylactique. Il s'agit donc en fait de la faillite des facteurs fonctionnels qui sont censés préserver les oppositions phonologiques importantes; l'ultime ressource des locuteurs est d'employer un nouveau lexème, mais le processus destructeur déclenché n'est pas contrecarré au niveau phonologique même, qui constitue par ailleurs le point de départ de tout l'exposé de Martinet (cf. le tableau synthétique dans Martinet 1955: 175).



2.2. Opposées aux facteurs fonctionnels, les notions structurales sont toutes construites autour du concept d'*intégration*. On peut définir celle-ci comme le processus par lequel le système se fait plus 'symétrique', c'est-à-dire différenciant un nombre maximal de phonèmes à l'aide d'un nombre minimal de traits pertinents. Le système théorique idéal serait donc celui où toutes les oppositions entrent dans une corrélation et sont bilatérales: ceci impliquerait un nombre très limité de traits pertinents.

La notion d'intégration représente, du moins en diachronie, un continuum pour Martinet: il préfère opérer avec différents degrés d'intégration (1955: 85). Par exemple, un phonème qui fait partie de deux corrélations est plus intégré qu'un phonème qui n'appartient qu'à une seule corrélation. De même, un phonème qui, synchroniquement parlant, n'a pas de partenaire corrélatif, mais qui présente bel et bien le trait phonique fonctionnant comme trait pertinent dans le reste de la corrélation, ne doit pas être considéré comme «non intégré» tout court: on le classera dans la corrélation en question, tout en affirmant qu'il n'est pas intégré au même titre que les autres membres corrélatifs<sup>15</sup>.

L'hypothèse de base en ce qui concerne le rôle de l'intégration dans l'évolution phonologique, est que les phonèmes intégrés sont historiquement plus stables que les phonèmes non intégrés, et que, par conséquent, les phonèmes tendront à s'intégrer à l'une ou l'autre corrélation<sup>16</sup>. Cela peut se faire principalement de deux façons: le *comblement des cases vides* et la *catalyse*. Les deux cas résultent en fait d'une *attraction du système*, comme nous le verrons ci-dessous.

Un système phonologique peut être considéré aussi comme un ensemble de traits pertinents qui contractent des relations entre eux et qui se groupent en faisceaux, d'où résultent les phonèmes. Or, il est évident que, dans un système concret, il existera toujours des combinaisons de traits pertinents qui n'ont pas encore été exploitées par la langue en question. C'est précisément une telle combinaison virtuelle que Martinet désigne par le terme de «case vide». Les traits pertinents qui constituent la case vide sont déjà présents dans le système, mais le faisceau qui comporte cette combinaison précise n'existe pas. Par exemple, dans la corrélation de sonorité suivante:

<sup>15</sup> Ceci s'accorde fort bien avec le souci de la substance phonique, qui doit être plus grand, selon Martinet, en diachronie qu'en synchronie. Le phonologue synchronique peut se permettre certaines manœuvres techniques visant à simplifier la description (cf. «non-uniqueness of phonemic solutions»), tandis qu'en diachronie, le non-respect de la substance peut aboutir à déformer la réalité historique. On mettra ceci en rapport avec la conception de Hermann Paul (1920<sup>5</sup>: 24), selon laquelle la linguistique descriptive traite d'abstractions, tandis que la linguistique historique s'occupe de «Reale Tatsachen».

<sup>16</sup> Cf. Martinet (1939), article qui contient en germe tout le chapitre 'structure' dans Martinet (1955).

f	s	š	x
v	z	ž	

la combinaison des traits «vélaire» et «sonore» n'existe pas.

Selon Martinet, l'un ou l'autre phonème est susceptible de remplir ce trou en changeant son articulation dans la direction des traits phoniques qui constituent la case vide. Dans l'exemple cité, il est possible ou même probable que le phonème uvulaire sonore /R/, déjà présent dans la langue, adoptera une articulation vélaire sonore. Peu importe que le trait «uvulaire» fusionne avec le trait «vélaire», puisque «ces articulations étaient, en effet, celles de phonèmes dont d'autres traits suffisaient à préserver l'identité» (Martinet 1955 : 80).

Le phénomène que Martinet désigne par le terme de «catalyse» est largement parallèle au comblement des cases vides, à tel point qu'on pourrait parler du remplissage d'une case «demi-vidée» : «les deux phénomènes sont tout à fait parallèles. Ils aboutissent l'un et l'autre à une économie articulatoire sans nuire à la communication» (Martinet 1955 : 91), et «il peut être difficile de savoir si un certain processus est un remplissage de case vide ou une catalyse» (*ibid.*).

En effet, si, dans le cas du comblement d'une case vide, il est question d'un phonème «actuel» qui change son articulation vers un phonème «virtuel» (défini par la combinaison de deux ou plusieurs traits pertinents préexistants), la catalyse se produit par une interaction entre un phonème bien intégré mais peu fréquent, et un phonème très fréquent mais marginal du point de vue du système phonologique paradigmatique. Il est présupposé que le rendement fonctionnel de l'opposition entre les deux phonèmes est 'suffisamment bas'. Or, le phonème bien intégré exercera une attraction sur le phonème moins intégré, et le phonème le plus fréquent finira par s'assimiler au phonème bien intégré, selon Martinet.

2.3. Les facteurs fonctionnels et les facteurs structuraux se réunissent sous le concept global d'économie. Le nom que Martinet a donné au principe universel qui sous-tend, selon lui, le changement linguistique est quelque peu trompeur. En effet, on pourrait interpréter «économie» dans le sens unidirectionnel de «réduction de l'effort». Toutefois, le contenu du concept chez Martinet (1955 : 97) est tout autre :

'économie' recouvre tout : réduction des distinctions inutiles, apparition de nouvelles distinctions, maintien du statu quo. L'économie linguistique, c'est la synthèse des forces en présence.

Le concept est donc censé rendre compte à la fois des changements qui appauvrissent le potentiel distinctif de la langue et de ceux qui l'enrichissent. Selon Martinet, une réduction considérable de l'effort aura probablement pour conséquence des lacunes communicatives, et l'équilibre sera redressé au prix d'une augmentation de l'effort.

Martinet renvoie à Zipf (1949) en introduisant le concept de l'économie. Zipf a dégagé une antinomie tout à fait semblable, qu'il appelle *principle of least effort*: l'homme cherche, dans toute activité, à minimiser l'effort nécessaire à atteindre le but qu'il s'est fixé. Si l'effort fourni semble parfois excessif, il est pourtant toujours en raison de l'objectif visé. Cette «loi du moindre effort» semble aussi dominer la pratique langagière de l'homme: selon Martinet, il cherchera à minimiser l'«effort» dépensé à parler<sup>17</sup>.

Nous touchons ici au noyau dur du concept de l'économie. Les principes structuraux nous semblent relever d'une conception statique du système: les phonèmes tendent à une plus grande stabilité en s'intégrant aux corrélations existantes. Le plus souvent, les évolutions structurales se font au détriment des oppositions fonctionnelles<sup>18</sup>. Il faut donc, de toute évidence, relier l'ensemble des facteurs structuraux au pôle de l'inertie.

De l'autre côté, il nous semble qu'on a intérêt à considérer les facteurs fonctionnels comme émanant d'une conception dynamique et «thérapeutique» du système. En effet, les principes fonctionnels dégagés par Martinet sont caractérisés par leur dynamique et leur effet bénéfique sur la communication, ce qui fait qu'il importe de les relier au pôle des besoins communicatifs.

Quant aux principes évolutifs sous-jacents aux deux pôles de l'économie, nous croyons qu'il faut y voir une interaction entre téléologie et déterminisme (cf. Verleyen – Swiggers 2007). Dans la théorie de Martinet, l'aspect déterministe est à rapprocher du pôle structural (c.-à-d. celui de l'inertie): l'homme serait, dans cette optique, dominé par une inertie naturelle qui se manifeste sur les plans linguistique aussi bien qu'extra-linguistique. La *structure* relève ainsi de la *contrainte*. La téléologie, par contre, nous semble plus liée au pôle des besoins communicatifs, ceux-ci étant responsables des changements thérapeutiques visant à rectifier le déséquilibre souvent causé par des évolutions structurales. Ils relèveraient de la *liberté*.

Martinet a toujours refusé toute étiquette téléologique, mais il nous semble que son modèle est impensable sans une téléologie (locale) de la communication. Comme preuve du fait que la théorie de Martinet n'est pas exempte d'une certaine finalité, on considérera le passage suivant:

---

<sup>17</sup> Certains (e.g. Lass 1980) ont critiqué l'emploi du terme «effort», puisqu'il n'est pas clair quel serait l'effort réel fourni par l'homme lorsqu'il parle. Peeters (1994: 65-66) défend la position de Martinet en affirmant que ce n'est pas parce que l'effort est inconscient qu'il ne serait pas réel.

<sup>18</sup> Il se pourrait, par exemple, que deux phonèmes fusionnent, en dépit du fait que le rendement de l'opposition est élevé, afin de rendre le système plus symétrique.

L'inertie est un élément permanent qu'on peut supposer *immuable*, mais les besoins communicatifs et expressifs sont, d'un âge à un autre, soumis à des *variations*, et la nature de l'équilibre se modifiera au cours du temps (Martinet 1955 : 94 – c'est nous qui soulignons).

Martinet admet ici que les facteurs d'inertie relèvent d'une logique déterministe (puisque'ils sont *immuables*, c'est-à-dire qu'ils échappent à la volonté – consciente ou mi-consciente – du sujet parlant). D'autre part, les facteurs associés aux besoins communicatifs sont *variables*, précisément à cause de l'intervention humaine, une variabilité qui se fonde sur la *liberté* du sujet parlant.

### 3. *Martinet vs Prague: convergences et divergences*

3.0. Dans cette dernière section, nous essaierons de dégager les conclusions globales de qui précède. Nous le ferons en comparant la « visée pragoise » à la perspective développée par Martinet, et en réduisant les différences qui opposent les deux approches à une différence de perspective plus fondamentale. En d'autres termes, nous montrerons comment un certain choix épistémologique non explicité peut être lourd de conséquences pour un modèle ou une théorie linguistique.

Nous discuterons d'abord les points sur lesquels Martinet et les Pragois convergent [3.1.], pour passer ensuite aux points sur lesquels les deux modèles diffèrent clairement [3.2.]. De façon générale, nous voudrions argumenter que l'approche de base du changement linguistique est largement parallèle chez Martinet et les Pragois, et que Martinet doit beaucoup à Prague, même s'il cherche systématiquement à minimiser sa dette envers Jakobson et Troubetzkoy<sup>19</sup>. D'autre part, il nous semble que certaines différences cruciales entre le modèle pragois et le modèle élaboré par Martinet tiennent toutes, en dernière analyse, à une différence épistémologique plus fondamentale. Le Cercle de Prague (ou mieux, Jakobson et Troubetzkoy) part d'une conception de la langue comme totalité organique, dans laquelle le locuteur individuel joue un rôle tout à fait marginal. Par contre, Martinet essaie de penser le changement linguistique en termes de facteurs qui jouent au niveau du locuteur individuel et du dynamisme de la communication.

#### 3.1. Convergences

Un premier point de convergence entre les deux modèles concerne la délimitation de l'objet à décrire. Tant les Pragois que Martinet s'intéressent surtout à une

---

<sup>19</sup> Cf. Martinet (1993 : 258) : « Une fois que j'ai eu pris connaissance des principes généraux de Prague et pris position vis-à-vis des cinq premiers numéros des *Travaux*, je n'ai plus reçu grand-chose de ce côté-là. J'étais trop loin dans l'espace pour être jamais intégré à l'École, et je n'ai guère eu de relations épistolaires qu'avec Troubetzkoy. »

partie bien déterminée des changements phoniques, à savoir les changements qui ont un impact sur le système des oppositions distinctives. Ainsi, Jakobson (1931) classe les changements du point de vue de leur rapport avec le système phonologique, et l'impact qu'ils ont sur ce système.

De même, dans les deux cas, on peut discerner une perspective « gilliéronienne » de pathologie et de thérapeutique dans le changement. Comme nous l'avons vu, la 'thérapeutique verbale' de Gilliéron (cf. Lauwers 1998) est explicitement citée par Jakobson (1929). Ehlers (1997) dégage ce mécanisme de la rupture de l'équilibre, et son rétablissement subséquent, dans les textes du Cercle linguistique de Prague. De même, chez Martinet, les deux composantes du concept d'économie se tiennent en équilibre: si l'inertie risque d'affecter le potentiel distinctif de la langue, les besoins communicatifs redresseront l'équilibre avec certains mécanismes fonctionnels (cf. *supra*). D'autre part, une expansion excessive du potentiel distinctif, qui entraînerait un effort plus grand, sera également arrêtée<sup>20</sup>.

Tant chez Jakobson et Troubetzkoy que chez Martinet, on retrouve aussi une certaine méfiance envers la causalité externe. Les auteurs des *Thèses* (Cercle linguistique de Prague 1929) affirment que le système porte en lui-même les causes de son développement. De même, Martinet insiste beaucoup sur la priorité des facteurs internes, et il est d'avis qu'un linguiste doit d'abord épuiser toutes les pistes internes, avant d'avoir recours à une explication externe. D'ailleurs, dans les cas où une influence externe (par exemple, un emprunt) est admise, c'est le système récepteur qui détermine la direction que prend le changement. Il se peut, par exemple, que l'emprunt comble une case vide dans le système récepteur<sup>21</sup>.

D'autre part, cette ressemblance apparente ne saurait nous faire oublier qu'il y a une nette différence au niveau de la raison sous-jacente d'accorder la priorité aux facteurs internes. Chez Jakobson et Troubetzkoy, ce choix a des connotations fortement philosophiques et idéologiques, comme nous l'avons vu: la langue est conçue comme une totalité organique qui a ses lois de développement internes, et ce développement ne saurait être contrarié par quelque facteur externe. L'emprunt en lui-même n'a pas d'importance, il importe de l'étudier du point de vue des nécessités internes du système et de l'impact sur ce système:

Aucune innovation du système de la langue ne saurait s'interpréter sans égard au système qui subit l'innovation, peu importe s'il s'agit d'une innovation indépen-

<sup>20</sup> Martinet tient incontestablement cette conception dialectique de Prague, comme il l'avoue implicitement dans un article du début de sa carrière (Martinet 1938), où il emploie notamment le terme très pragoïse d'« harmonie des systèmes ».

<sup>21</sup> Martinet (1955: 90-92) envisage cette hypothèse pour le cas de la création d'un ordre chuintant en castillan, et pour le \*b en indo-européen.

dante ou d'une innovation reproduite, assimilée du dehors. Renvoyer à l'emprunt ne peut être l'explication complète d'un fait ayant eu lieu dans la vie d'un système linguistique (Jakobson 1971 : 106).

Chez Martinet, par contre, il nous semble que la priorité des facteurs internes est un choix méthodologique, inspiré par la prudence du linguiste qui se doit d'examiner toutes les hypothèses linguistiques avant d'avoir recours à des explications externes, parfois fantaisistes (influence de la race, du climat, etc.) :

On reconnaîtra sans doute qu'il est d'une bonne méthode de ne jamais postuler l'action de facteurs non-linguistiques avant d'avoir essayé d'appliquer au cas en litige tous les principes d'explication purement linguistiques (Martinet 1955 : 192).

En outre, si les facteurs internes ne suffisent pas, il faut d'abord envisager l'hypothèse de contacts entre langues (*i.e.* un facteur externe d'ordre linguistique), avant de recourir à une explication non linguistique ; en général, les facteurs purement internes et les facteurs de contact entre langues (*i.e.*, facteurs externes d'ordre linguistique) suffisent pour comprendre la dynamique d'une langue et la direction de son évolution :

Dans l'état actuel des recherches, on est tenté de dire qu'une fois analysée l'économie interne d'une langue et décrits les phénomènes d'interférence linguistique, on est bien près d'avoir assemblé toutes les données nécessaires à la compréhension de sa dynamique et de son évolution ultérieure (*ibid.*).

### 3.2. Divergences

De ce qui précède, il apparaît que la dette de Martinet envers le structuralisme pragois est considérable, comme on pouvait s'y attendre étant donné le contexte scientifique dans lequel Martinet a entamé sa carrière. Ce qui est toutefois plus intéressant d'un point de vue épistémologique, c'est que Martinet s'oppose à Prague sur un certain nombre de points cruciaux, qui nous semblent témoigner d'un conflit épistémologique plus fondamental, mentionné ci-dessus : celui entre une linguistique du locuteur et une linguistique du système.

Par exemple, Martinet rejette catégoriquement l'emploi de la notion de téléologie en phonologie diachronique. Selon lui, la question est largement d'ordre terminologique. Toutefois, il est évident qu'une certaine téléologie subsiste chez Martinet, notamment en ce qui concerne les besoins communicatifs (les locuteurs parlent *afin d'être compris*).

Il nous semble pourtant qu'une raison plus fondamentale pour laquelle Martinet rejette la téléologie pragoise est la conception sous-jacente de la langue qu'elle implique. En effet, tandis que Martinet adopte le plus souvent le point de vue du locuteur individuel, le Cercle de Prague éclipse le sujet parlant et conçoit la langue comme une entité organique en train de se développer.

Voici quelques extraits de Martinet qui témoignent de ce changement de perspective par rapport à Prague. Martinet s'oppose notamment à une présentation simpliste des données diachroniques, qui donne l'impression que c'est la langue en tant que système qui 'réagit' à certaines impulsions :

Si nous ne voulons pas donner l'impression d'opérer à l'aide d'une espèce de providence linguistique, nous devons présenter une analyse assez détaillée de ce qui nous paraît être le déroulement véritable des phénomènes qui font l'objet du présent examen (Martinet 1955: 49-50).

Quant à la notion de téléologie, on peut y échapper en reportant l'explication aux propriétés du locuteur individuel, à savoir l'inertie et l'asymétrie des organes de la parole, ainsi que les besoins communicatifs :

[T]he phonological theory of linguistic evolution could only bear its fruit when extricated from the teleological trappings with which the founders of the movement had insisted on clothing it. [...] In order to escape from this deadlock, we have had to reset all phenomena within the frame of causality, and stress the permanent antinomy between the needs of expression and the inertia of the speech organs (Martinet 1957: 272-273).

Comme nous l'avons vu, la notion de téléologie telle que la défendent Jakobson et Troubetzkoy est assez mal explicitée, notamment du point de vue de son *locus* (l'individu ou le système linguistique). D'autre part, nous avons insisté sur la métaphore biologique sous-jacente à la conception de la diachronie chez Jakobson et Troubetzkoy. Or, nous sommes d'avis que la conception téléologique du changement tient essentiellement à une sorte de directionnalité nomogénétique, une tendance vers un but, au niveau de la langue dans son ensemble.

De ce point de vue, il nous semble qu'il y a un décalage important, chez les Pragoïses, entre le traitement du système phonologique synchronique, et la conception du changement phonique. En effet, l'inventaire des unités distinctives est établi du point de vue de la finalité communicative des phonèmes, à savoir la distinction entre 'significations intellectuelles'. Pour décider du nombre et de la nature des oppositions, il est constamment fait appel à la conscience linguistique du sujet parlant. Par contre, dès que l'on passe en diachronie, le sujet parlant s'éclipse devant la totalité organique qu'est la langue, et il est foncièrement incapable d'y apporter des modifications.

A cette différence de perspective correspondent aussi différentes acceptions du terme 'fonction'<sup>22</sup>. En effet, tandis que ce terme a, en synchronie, le sens non

<sup>22</sup> Ce terme a en effet des acceptions très diverses dans le Cercle linguistique de Prague. Fontaine (1994) parle de la « polysémie déconcertante » de ce terme chez les Pragoïses. Voir aussi Swiggers (1986).

problématique de ‘ce à quoi sert quelque chose’, il se voit associé, en diachronie, à un intertexte biologique (cf. Jakobson 1971 : 108-109). La notion de fonction est à interpréter dans le contexte de la distinction entre *homologie* et *analogie* en biologie évolutive, avec une nette préférence pour la deuxième. «Fonction» devient ici synonyme de «ce vers quoi tend la langue dans son ensemble», et n’a plus rien à voir avec la fonction distinctive des unités linguistiques.

L’opposition entre Martinet et les structuralistes Pragoïses sur ce point n’est évidemment pas absolue. D’une part, Martinet donne souvent l’impression de «réifier» les unités linguistiques, à tel point que Coseriu (1958 : 120) a pu lui reprocher qu’il tend vers un «mysticisme du système», et que Schneider (1973 : 245) affirme que le système de Martinet donne parfois l’impression d’un système cybernétique autorégularisant<sup>23</sup>. Certaines prises de position de Martinet trahissent un manque d’articulation entre les différents niveaux d’étude (le sujet parlant, le système, et la communauté). D’autre part, les Pragoïses réservent parfois un rôle plus actif au sujet parlant (ou, plutôt, à la collectivité abstraite des sujets parlants).

En définitive, il nous semble donc que le débat entre Martinet et Prague concernant la notion de téléologie se joue sur le clivage fondamental entre la conception d’une langue comme système de signes dont se sert l’individu pour satisfaire à ses besoins communicatifs, et l’idée du macro-système linguistique qui semble aller dans une direction déterminée indépendamment de ses locuteurs.

Une autre différence fondamentale entre Martinet et les Pragoïses, qui peut, à notre avis, être réduite à cette différence de perspective plus fondamentale, concerne la nature du rapport entre synchronie et diachronie. Ci-dessus, nous avons essayé de montrer que Jakobson et Troubetzkoy ne font pas de distinction *qualitative* entre la synchronie et la diachronie, et que, dans la mesure où tout s’inscrit dans l’histoire (il n’y a pas d’abstraction fondatrice à la base de la synchronie), la conception pragoïse du langage est *historiciste*.

Or, nous croyons qu’ici encore, Martinet s’oppose à Prague (en dépit d’une ressemblance superficielle) en reconnaissant bel et bien une différence de nature entre synchronie et diachronie, et que cette reconnaissance prend ses racines dans une perspective différente qu’il adopte sur le langage.

Si la langue est conçue comme un objet organique se développant dans le temps, comme nous croyons que c’est le cas chez Jakobson et Troubetzkoy, cet objet n’a qu’un seul mode d’existence, c’est-à-dire une existence temporelle : il se trouve toujours dans l’histoire. Par contre, chez Martinet, qui jette au moins les bases

---

<sup>23</sup> Gadet (1997 : 107) formule une critique semblable en affirmant qu’en fin de compte, le locuteur individuel est très marginal dans le principe de l’économie.



d'une approche centrée sur le locuteur, il y a une différence essentielle entre la communication entre les locuteurs en synchronie, et les répercussions, en diachronie, de cette activité communicative, à savoir le changement linguistique.

Nous sommes d'avis, dès lors, que la notion de synchronie dynamique, invoquée par Martinet, et sa formule lapidaire «les langues changent parce qu'elles fonctionnent», sont très différentes de la position défendue à cet égard par les Pragoïs. La synchronie de Martinet est atemporelle: même s'il est vrai, du point de vue externe, que la langue en tant que macro-système change à tout moment, un locuteur ne se rend en général pas compte de ce changement, bien que sa propre activité communicative ait contribué au changement. Il convient de citer ici un extrait de l'article «science des systèmes» de l'*Encyclopedia Universalis* (Le Moigne 1996: 1034):

[A]u lieu de réduire l'étude d'un système à celle de l'hypothétique et invariante structure qui assurerait et expliquerait ses fonctionnements et ses comportements synchroniques [...] ou à la théorisation des transformations morphologiques internes proposant d'exclusives interprétations diachroniques (les historicismes), le structuralisme, entendu comme un idéal commun d'intelligibilité (Piaget), se propose d'en enrichir l'étude par la conjonction délibérée et permanente de ces deux problématiques analytiques habituellement antagonistes: l'étude du fonctionnement d'un système est indissociable de celle de ses transformations, et réciproquement; c'est en fonctionnant (ou en agissant) qu'il se transforme (ou apprend) et c'est en se transformant (ou en apprenant) qu'il fonctionne (ou qu'il agit).

Appliquant ceci à l'opposition entre Martinet et Prague, l'historicisme serait la position défendue par les Pragoïs, tandis que la position structuraliste serait celle de Martinet. Cette position consiste à maintenir une distinction essentielle entre synchronie et diachronie, tout en faisant découler le changement de l'activité linguistique normale (et en créant ainsi un lien indissociable entre les deux perspectives). Il s'agit donc d'une *relativisation* de la barrière entre synchronie et diachronie, qui passe nécessairement aussi par une relativisation de la dichotomie *langue – parole* (le changement intervient par la parole, mais il est influencé aussi par la structure de la langue), et non d'une *suppression* complète telle que la proposaient les Pragoïs.

Enfin, il nous semble que les types de causalité invoqués par Jakobson et Troubetzkoy, d'une part, et Martinet de l'autre, diffèrent sensiblement. Dans la mesure où les Pragoïs conçoivent la langue comme une totalité organique, dotée d'une vie propre et existant indépendamment des locuteurs, la *tendance vers un but* dont parlent Jakobson et Troubetzkoy est une notion essentiellement monolithique: le changement tend vers UN but, il a UNE raison d'être, et ce but est l'harmonie (la *convergence*) du système dans son ensemble avec un milieu socio-culturel donné.

Il est vrai que Jakobson (1931) parle d'une tendance à l'équilibre, contrebalancée par une tendance simultanée à la rupture de l'équilibre, mais cette bipartition n'est pas élaborée plus loin, si ce n'est par quelques remarques à propos de l'impact déstabilisateur du langage affectif. En effet, la tendance vers un but reste relativement vague, et il s'agit bien, en dernière analyse, d'un but unique dont rien ne saurait dévier la langue, et qui n'implique ni le progrès, ni la détérioration, mais l'harmonie entre le système linguistique et les systèmes socioculturels et géographiques environnants.

Tout au contraire, le modèle de Martinet est explicitement construit autour d'une causalité de type multiple, inscrite au cœur du principe de l'économie. Les différents principes explicatifs invoqués se contrebalancent, et parfois c'est l'un, parfois l'autre qui l'emporte. Cela est très manifeste dans le cas du *rendement fonctionnel*: un rendement élevé suffit généralement pour éviter la perte d'une opposition, mais, si celle-ci se perd quand même, on suppose que d'autres facteurs (p.ex. structuraux) ont été plus puissants.

Une fois de plus, il nous semble que cette différence cache une divergence plus profonde entre une conception quasi organiciste du système linguistique, et une conception selon laquelle la langue n'existe et ne change que par la grâce des locuteurs, qui, comme dans leurs autres comportements, sont sujets à des tendances conflictuelles.

#### 4. Conclusion

Dans ce qui précède, nous avons comparé la conception pragoise du changement linguistique, et celle défendue par Martinet. Il s'est révélé que l'esprit de base des deux modèles (approche systémique, caractère dialectique du changement) est semblable, mais qu'il existe, d'autre part, un certain nombre de points essentiels sur lesquels les deux modèles divergent. Ce qui est intéressant, c'est que, comme nous l'avons démontré, ces différences peuvent être ramenées à une différence de perspective plus fondamentale. Tandis que Jakobson et Troubetzkoy conçoivent implicitement la langue, du moins en diachronie, comme une totalité organique dotée de lois internes propres, et dans laquelle l'influence des locuteurs est somme toute minimale, Martinet essaie de penser la systématité du changement en termes de propriétés du sujet parlant humain<sup>24</sup>. Ce n'est donc pas par hasard que l'une des sources principales citées par Martinet (1955) dans le chapitre consacré

---

<sup>24</sup> Cf. Tobin (1997: 184): «The *human factor* in our axiom of maximum communication with minimal effort was introduced in the concepts of 'asymmetry' and 'economy of effort in phonological change' by André Martinet (1955)».

au concept de l'économie, soit le psychologue Zipf, dont le *principe du moindre effort* rend compte du comportement humain en général.

Il nous semble donc qu'en définitive, il faut envisager le modèle diachronique élaboré par Martinet et ses disciples comme une continuation des thèses pragoises, dénuée de l'arrière-fond idéologique et philosophique qui a fortement influencé Troubetzkoy et Jakobson. Dans ce modèle, le locuteur individuel occupe une place nettement plus importante que chez Jakobson et Troubetzkoy, même si Martinet n'a pas tiré toutes les conséquences de ce changement de perspective.

De façon plus générale, nous croyons avoir illustré comment un choix épistémologique implicite – en l'occurrence, celui entre la perspective du locuteur et celle du système – peut avoir des conséquences théoriques importantes dans un modèle du changement linguistique (cf. Verleyen 2007).

Stijn Verleyen  
Fonds de la Recherche scientifique – Flandres  
Université Catholique de Leuven – campus Kortrijk  
Stijn.Verleyen@kuleuven-kortrijk.be

## BIBLIOGRAPHIE

- Benveniste, Emile, 1966, *Problèmes de linguistique générale*. Paris: Gallimard.
- Cercle linguistique de Prague, 1929, «Thèses présentées au premier congrès des philologues slaves». *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 1. 5-29.
- Cercle linguistique de Prague, 1931, «Projet de terminologie phonologique standardisée». *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 4. 309-323.
- Cermak, Frantisek, 1997, «Synchrony and Diachrony Revisited: Was R. Jakobson and the Prague Circle right in their criticism of de Saussure?». *Folia Linguistica Historica* 17. 29-40.
- Chevalier, Jean-Claude, 1997, «Trubetzkoy, Jakobson et la France, 1919-1939». *Cahiers de l'institut de linguistique et des sciences du langage* 9. 33-46.
- Chevalier, Jean-Claude, 2006, *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva: essai de dramaturgie épistémologique*. Lyon: ENS éditions. [avec P. Encrevé]
- Coseriu, Eugenio, 1958, *Sincronía, diacronía e historia: el problema del cambio lingüístico*. Montevideo: Universidad de la república – facultad de ciencias y humanidades.
- Desmet, Piet, 1996, *La linguistique naturaliste en France: le débat sur la nature, l'origine et l'évolution du langage*. Leuven-Paris: Peeters.

- Dominicy, Marc, 1984, «Darwin, Saussure et les limites de l'explication». In: Auroux, Sylvain *et al.* (éds) 1984, *Matériaux pour une histoire des théories linguistiques*, 553-561. Lille: Université de Lille III.
- Ehlers, Klaas-Hinrich, 1997, «Vom gestörten Gleichgewicht Modelle des Sprachwandels im Prager Strukturalismus und der frühen Sprachinhaltforschung». *Zeitschrift für Germanistische Linguistik* 25. 255-272.
- Fontaine, Jacqueline, 1974, *Le Cercle linguistique de Prague*. Paris: Mame.
- Fontaine, Jacqueline, 1994, «La conception du système linguistique dans le Cercle Linguistique de Prague». *Cahiers de l'institut de linguistique et des sciences du langage* 5. 7-18.
- Gadet, Françoise, 1997, «Fonctionnalisme et thérapeutique». *Cahiers de l'institut de linguistique et des sciences du langage* 9. 91-108.
- Gasparov, Boris. 1987. «The Ideological Principles of Prague School Phonology». In: Pomorska *et al.* (éds) 1987. 49-78.
- Holenstein, Elmar, 1987, «Jakobson's and Trubetzkoy's Philosophical Background». In: Pomorska *et al.* (éds) 1987. 15-31.
- Jakobson, Roman, 1928a, «The concept of the sound law and the teleological criterion». *Casopis pro moderni filologii*. [Repris dans Jakobson 1971: 1-2]
- Jakobson, Roman, 1928b, «Proposition au Premier Congrès International des Linguistes. Quelles sont les méthodes les mieux appropriées à un exposé complet et pratique de la phonologie d'une langue quelconque?». In: *Actes du 1er Congrès International des Linguistes du 10-15 avril, 1928*.
- Jakobson, Roman, 1929, *Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves. Travaux du Cercle linguistique de Prague* 2. 5-118.
- Jakobson, Roman, 1931, «Prinzipien der historischen Phonologie». *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 4. 257-267.
- Jakobson, Roman, 1938, «Sur la théorie des affinités phonologiques entre langues». In: *Actes du quatrième congrès international des linguistes tenu à Copenhague du 27 août au 1er septembre 1936*, 48-58. Copenhague:
- Jakobson, Roman, 1971, *Selected Writings I: Phonological Studies*. The Hague: Mouton.
- Jakobson, Roman – Pomorska, Krystyna, 1980, *Dialogues*. Paris: Flammarion.
- Lass, Roger, 1980, *On Explaining Language Change*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Lauwers, Peter, 1998, «Jules Gilliéron: contrainte et liberté dans le changement linguistique». *Orbis* 40. 63-95.

- Le Moigne, Jean-Louis, 1996, «Systèmes (Science des)». *Encyclopaedia Universalis*, tome 21. 1032-1037.
- Martinet, André, 1938, «La phonologie synchronique et diachronique». *Conférences de l'Institut de linguistique de Paris* 6. 41-58.
- Martinet, André, 1939, «Rôle de la corrélation dans la phonologie diachronique». *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 8. 273-288.
- Martinet, André, 1953, «Concerning the Preservation of Useful Sound Features». *Word* 9. 1-11.
- Martinet, André, 1955, *Economie des changements phonétiques – traité de phonologie diachronique*. Berne: Francke.
- Martinet, André, 1957, «Phonetics and Linguistic Evolution». In: Kaiser, L. (éd.), *Manual of Phonetics*, 252-273. Amsterdam: North Holland.
- Martinet, André, 1993, *Mémoires d'un linguiste – vivre les langues*. Paris: Quai Voltaire.
- Mauro, Tulio de, 1967, «Notes». In: Saussure 1967 [1916], 405-477.
- Mejía, Claudia, 1998, *La linguistique diachronique: le projet saussurien*. Genève: Droz.
- Möller, Christian, 1936, «Thesen und Theorien des Prager Schule». *Acta Jutlandica* 8/2.
- Paul, Hermann, 1880 (1920), *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Halle, Niemeyer.
- Peeters, Bert, 1994, «Le principe de l'économie et ses manifestations en phonologie diachronique». *Cahiers Ferdinand de Saussure* 48. 59-72.
- Pomorska, Krystyna – Chodakowska, Elżbieta – McLean, Hugh – Vine, Brent, (éds). 1987, *Language, Poetry and Poetics – The Generation of the 1890's: Jakobson, Trubetzkoy, Majakovskij*. Berlin - New York: Mouton de Gruyter.
- Sapir, Edward, 1921, *Language. An Introduction to the Study of Speech*. New York: Harcourt Brace.
- Saussure, Ferdinand de, 1967 [1916], *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot. [édition critique par T. de Mauro]
- Saussure, Ferdinand de, 2002, *Ecrits de linguistique générale*. Paris: Gallimard.
- Schneider, Gisela, 1973, *Zum Begriff des Lautgesetzes in der Sprachwissenschaft seit den Junggrammatikern*. Tübingen: Narr.
- Sériot, Patrick, 1999, *Structure et totalité – les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Swiggers, Pierre, 1986, «Le Cercle linguistique de Prague et les courants structuralistes. A propos de la notion de 'fonction'». In: Stangé-Zhirovova, N. – Rubes, J. (éds), *Le Cercle linguistique de Prague: ses activités, ses prolongements*, 69-103. Bruxelles: Université Libre de Bruxelles.

- Swiggers, Pierre – Verleyen, Stijn, 2002, «Principes fonctionnels (dans l'explication) du changement linguistique». *La linguistique* 38. 105-115.
- Tétray, Andrée, 1996, «Biologie». *Encyclopaedia Universalis*, tome 4. 159-165.
- Tobin, Yishai, 1997, «Developmental and Clinical Phonology: Roman Jakobson and Beyond». *Acta linguistica Hafniensia* 29. 179-219.
- Toman, Jindrich, 1987, «Trubetzkoy before Trubetzkoy». In: Aarsleff, Hans – Kelly, Louis – Nederehe, Hans-Josef (éds), *Papers in the History of Linguistics*, 627-638. Amsterdam: Benjamins.
- Trnka, Bohumil, 1929, «Méthode de comparaison analytique et grammaire comparée historique». *Travaux du Cercle linguistique de Prague* 1. 33-38.
- Trubetzkoy, Nikolaj S., 1933a, «La phonologie actuelle». *Journal de psychologie normale et pathologique* 30. 220-246.
- Trubetzkoy, Nikolaj S., 1933b, «Les systèmes phonologiques envisagés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec la structure générale de la langue». In: *Actes du deuxième Congrès international des Linguistes*, 120-125. Paris:
- Trubetzkoy, Nikolaj S., 1949 [1939], *Principes de phonologie*. Paris: Klincksieck.
- Verleyen, Stijn, 2004, «Le concept d'économie dans la théorie linguistique d'André Martinet (1908-1999)». In: Hassler, G. – Volkmann, G. (éds), *The History of Linguistics in Texts and Concepts*, 365-377. Munster: Nodus.
- Verleyen, Stijn, 2007, «The epistemological and methodological tension between speaker and language system in twentieth-century theories of sound change». *Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft* 16, 219-244.
- Verleyen, Stijn – Swiggers, Pierre, 2007, «Causalité et conditionnement dans le fonctionnalisme diachronique». *Folia Linguistica Historica*, 27/1-2, 171-195.
- Viel, Michel, 1984, *La notion de marque chez Trubetzkoy et Jakobson: un épisode de l'histoire de la pensée structurale*. Lille: Atelier de reproduction des thèses.
- Zipf, George K., 1949, *Human Behavior and the Principle of Least Effort*. Cambridge: M.I.T. Press.

IV  
DOCUMENTS





Chiara Romagnoli

A NEW CHINESE TRANSLATION  
OF THE *COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE*

Linguistics is a rather young subject in Western countries, and it is even more so in China, where the nature of the language and historical conditions determined that researchers mostly focussed on the features of their native language, often limiting themselves to its written representation. As it is known, the interpretation of Saussurean ideas in China began later than in the West. Besides the intrinsic difficulty the *Cours* represents even for a Western reader, Chinese scholars had to face the additional complexities derived from different cultural and linguistic background, as well as obstacles posed by political circumstances. This makes the first attempts to circulate the book, undertaken by linguists such as Gao Mingkai, Fang Guangtao and Chen Wangdao, and described in Masini (1985), even more remarkable. Not only did they provide a first reading of the text, laying the foundation for a debate that is still continuing, but they also tried to apply Saussurean ideas to their own linguistic research.

Although, as underlined by Wang Xijie,<sup>1</sup> during the 1980s, when Western studies exploded in China, the interest towards Saussure was not great, and his influence was more significant in fields other than linguistics, a continuous

---

<sup>1</sup> See Wang Xijie, 2004.

increase in the number of translations, monographs, and articles confirm the on going interest Chinese scholars manifest towards Saussurean linguistic ideas, and therefore demonstrate how the debate concerning the *Cours* is still far from over.

Compared with the first phase of Saussurean studies, when the development of the debate was influenced by the use of Marxist categories, one of the most noticeable changes is that the interpretation of the *Cours* has been recently based on purely linguistic theoretical criteria.

Even though the results of textual research on the *Cours* are not yet widespread in China, some scholars have begun to emphasize the importance of this issue, stressing the value of the studies carried out by Godel, Engler, De Mauro and others and preparing outlines of their contributions. Nevertheless, the book still represents the main instrument for accessing Saussurean linguistic theory in China and its importance is strongly felt by Chinese scholars. One of them chose to translate the *Cours* again and, before presenting the translation of the preface of the new Chinese version, I will introduce it and compare it with the old one in the following pages.

### *The Chinese Translations of the Cours*

The first complete translation of the *Cours* was only published as late as in 1980 by the publishing house Commercial Press, although the translator, Gao Mingkai, had finished the translation much earlier, in 1963, comparing the French text with translations already done in Russian, English, German and Japanese. Gao's version, revised first by Cen Qixiang and then by Ye Feisheng, is based on the fifth edition of the *Cours*. In the last twenty years, it has been the most important tool available to Chinese readers for the study of Saussurean theories.

Another Chinese version was published in 2001, edited and translated by Pei Wen, and based, likewise, on the fifth edition of the *Cours*.

Firstly I will briefly introduce the structure of the two existing Chinese translations of the *Cours*; secondly I will list and comment the different renderings in the terminology; and finally, I will analyse a few passages of the *Cours* to show the different ways of translating.

In Gao's version, the table of contents is followed by a short introduction written by Cen Qixiang in 1979, which introduces Saussure's biography and the reasons why the *Cours* in General Linguistics exerted such a great influence on so many fields. Cen Qixiang briefly included his personal opinions, confirming a rather critical position toward Saussurean linguistics<sup>2</sup>. He stated that, the

---

<sup>2</sup> See Masini, 1985.

Saussurean definition of *langue* as a system, and the importance given to synchronic linguistics entailed the underestimation of diachronic studies of language. After Cen's introduction, we find the preface to the first edition, and short prefaces to the next two editions, written by the editors of the *Cours*. And at the end of the translation, we find an index including the linguistic terminology, and the names of the most important linguists transliterated into Chinese.

Following the index, two more notes are included by Cen Qixiang, specifying which edition the Chinese translation was based on, and explaining the purpose of the footnotes he and Ye Feisheng, the other editor, added.

Pei Wen's translation of the *Cours* was published in 2001 by Jiangsu Jiaoyu. The translator's introduction is quite lengthy and divided into three parts: the first one, entitled «The Formation and Development of Saussure's Philosophical Ideas» includes Saussure's biography, with a detailed description of his studies and works, an explanation of the relationship between Saussure's and other linguists, and of the role the *Cours* played in the development of modern linguistics. In the second part, entitled «The Textual Research on the *Cours*» the translator introduces the problems related to the compilation of the *Cours* and briefly presents the works of Godel, Engler, De Mauro and Sljusareva. And the third part focusses on the Chinese translations of the *Cours* and provides some information on the previous ones. Unfortunately, apart from saying which edition the translation is based on – i. e., the fifth – and describing the reasons for this choice, Pei Wen does not say much about the innovations we find in her new translation. For instance, she chose to include the page number of the French text, according to the pagination followed since the second edition of the *Cours*. In her book, the introduction, is followed by the table of contents, the preface to the fifth edition, the three prefaces of Bally and Sechehaye, the translation of the *Cours* and, at the end, an index including the linguistic terminology and the names of the most important linguists transliterated into Chinese.

### *The Translation of Saussurean Terminology*

Linguistic terminology is a very delicate issue, and its importance was strongly felt by Saussure, who carefully discarded stale words for the sake of fresh ones in order to express his linguistic ideas. In the two Chinese versions of the *Cours*, there are numerous differences in the rendering of the linguistic terminology.

In the two translations, *langue* and *parole* are translated in the same way, 语言 *yǔyán* and 言语 *yányǔ* respectively. A monolingual dictionary<sup>3</sup> defines *yǔyán* as a tool human beings use to express meaning and communicate thoughts as well as a

<sup>3</sup> *Xiandai hanyu cidian* (Contemporary Chinese Dictionary), 2002.

social phenomenon, a system consisting of phonetics, lexicon and grammar. It is also added that the meaning of this word generally covers both the written and oral forms of the language, but, when it is juxtaposed to the word *wénzì* ‘writing,’ *yǔyán* occurs as a synonym of *kǒuyǔ* ‘spoken language.’<sup>4</sup>

This is close to the second reported meaning; that is, 话语 *huàyǔ*, ‘utterance.’ In the same dictionary, *yányǔ* is simply explained as 说的话 *shuōde huà*; that is, ‘spoken language,’ ‘speech.’<sup>5</sup>

On the other hand, *langage* is translated in a different way: Gao rendered it as 言语活动 *yányǔ huódòng*; whereas, Pei translated it as 言语体系 *yányǔ tǐxì*. The implications of the translators’ choices are quite relevant: *huódòng* is a noun meaning ‘activity,’ therefore *yányǔ huódòng* could be reversely translated as ‘activity of *parole*,’ whereas *tǐxì* means ‘system,’ so that *yányǔ tǐxì* corresponds to ‘system of *parole*.’ Both translators resort to including *parole* in their renderings, even though this does not reflect the French etymon, and create a misleading connection between *langage* and *parole*, which does not exist in the original. In fact, in Saussure’s view of the language, *langue* is the system, *parole* the usage, and *langage* the faculty. By translating *langage* as ‘system of *parole*,’ not only Pei Wen creates an ambiguity between these words, with *langage* being very similar, if not identical, to *parole*; but she also produces a phrase – ‘system of *parole*,’ in other words, ‘system of usage’ – joining two concepts that Saussure kept separated. Gao’s translation is somehow preferable because he avoids the ambiguity between *langue* and *langage*.<sup>6</sup>

To translate *signe*, the Chinese translators employed 符号 *fúhào*, but with regard to the rendering of *signifiant* and *signifié* they had to create new words, which is why an analysis of their choices is particularly relevant. Gao translated *signifiant* and *signifié* as 能指 *néngzhǐ* and 所指 *suǒzhǐ*, respectively; whereas, Pei, trying to reproduce the morphology of the French, added *fúhào* and rendered them as 符号施指 *fúhào shīzhǐ* and 符号受指 *fúhào shòuzhǐ*.<sup>7</sup> All the terms include *zhǐ* that means ‘to point at, indicate, show.’ Gao’s used *néng* meaning ‘can, be able to,’

<sup>4</sup> *Ibidem*, 1539. The entry reads: “人类所特有的用来表达意思，交流思想的工具，是一种特殊的社会现象，由语音，词汇和语法构成一定的系统。‘语言’一般包括它的书面形式，但在与文字并举时只指口语。”

<sup>5</sup> *Ibidem*, 1447. A word made up of the same characters, but with the second syllable unstressed, means ‘to speak’ and is a dialectal form.

<sup>6</sup> In his introductory essay, Gao used another word for *langage*, i.e. 语言机能, *yǔyán jīnéng* which means ‘the function of the language.’ See Gao, 1980, 148- 190. The terms used by Chen Wangdao to translate *langage*, *langue* and *parole* are 语言活动 *yǔyán huódòng*, 话语 *huàyǔ* and 言谈 *yántán*, respectively. Fang Guangtao, instead, used 言语, *yányǔ* for *langue* and 言, *yán* for *parole* (as in the Japanese version).

<sup>7</sup> Pei’s rendering of the two terms follows Xu Guozhang, 1983.

and *suǒ*, an auxiliary word used for the passive form. As a result, *néngzhǐ* (*signifiant*) means ‘something that can indicate’ (*signifiant*) and *suǒzhǐ* means ‘something that is indicated’ (*signifié*). Pei’s chose *shī* ‘to carry out, to execute,’ and *shòu* ‘to receive, to accept.’ Consequently, *fúhào shīzhǐ* refers to ‘something that carries out the function of indicating the sign’ (*signifiant*), while *fúhào shòuzhǐ* is ‘something that receives this indication’ (*signifié*).

Another key concept in the Saussurean *Cours* concerns the relationships among signs, which can be associative and syntagmatic. Chinese translators use different terms. Gao chose 句段关系 *jùduàn guānxì* to indicate syntagmatic relations, and 联想关系 *liánxiǎng guānxì* for associative relations. *Jùduàn* means ‘syntagma,’ while *liánxiǎng* means ‘associate, connect in the mind,’ thus the rendering is very close to the Saussurean concepts.

Pei translated these terms differently: 横向组合关系 *héngxiàng zǔhé guānxì* and 关联聚合关系 *guānlián jùhé guānxì*. *Héngxiàng* means ‘broadwise, cross-range, lateral, transversal’ and *zǔhé* means ‘to compose, to constitute,’ as well as ‘association, combination.’ The whole expression can be translated as ‘relationship of the transversal combinations.’ *Guānlián* means ‘to be related, interaction, inter-connection,’ while *jùhé* means ‘get together,’ so that the whole expression literally means ‘relationships of the interconnected combinations.’ The principles followed by the translators seem to differ. Pei Wen explained the concept rather than choosing the corresponding words in Chinese; whereas, Gao Mingkai tried to stay as close as possible to the source language.

Their translations of *syntagme* are also different. In Gao, we find 句段 *jùduàn*, ‘a segment (段 *duàn*) of a sentence (句子 *jùzi*).’ Pei’s phrase 语符列 *yǔfúliè* refers to ‘a row (列 *liè*) of linguistic signs (语符 *yǔfú*).’ In Gao’s version the hierarchic relationships between phrase and sentence are stressed. Pei does not make any reference to the levels of the signs.

In Crystal’s *Dictionary of Linguistics and Phonetics*, translated into Chinese by Shen Jiaxuan,<sup>8</sup> the following terms are used: 联想关系 *liánxiǎng guānxì* for associative relations, as in Gao’s version, and 组合关系 *zǔhé guānxì* for syntagmatic relations. 聚合关系 *jùhé guānxì* is the expression used for paradigmatic relations, but, the term adopted by Saussure was ‘associative,’ not ‘paradigmatic.’

Chen Xinren and Zhu Xiaoning<sup>9</sup> prefer Pei’s version because she corrected some keywords and key concepts bring it in accordance with the use approved by present-day linguists. They even argue that Pei’s translation reflects the recent development in

<sup>8</sup> Xiandai Yuyanxue Cidian, 2000.

<sup>9</sup> See Chen Xinren and Zhu Xiaoning, 2004-3.

linguistics. Their position is certainly questionable, since neither the *Dictionary of Linguistics* nor most of the academic articles on the topic confirm Pei's choices. The following table is a summary of the most significant differences in the two translations.

Saussure's Terminology	Gao's Translation	Pei's Translation
<i>Langage</i>	言语活动	言语体系
<i>Circuit de la parole</i>	言语循环	话语交流, 言语交流
<i>Signifiant</i>	能指	符号施指
<i>Signifié</i>	所指	符号受指
<i>Rapports syntagmatiques</i>	句段关系	横向组合关系
<i>Syntagme</i>	句段	语符列
<i>Rapports associatifs</i>	联想关系	关联聚合关系
<i>Linguistique évolutive</i>	演化语言学	演变语言学
<i>Idiosynchrone</i>	特异共时	特有共时

### *Brief Comparison Between Translations*

From the very first page of the introduction, the differences are evident between Gao's and Pei's versions regarding the way of translating. From a stylistic perspective, Gao adhered to the original text to the extent of reproducing syntax and rhythm; whereas the prominent criterion in Pei's version was readability even when this resulted in the alteration of meaning. Gao's translation is source oriented, whereas Pei's version is target oriented.

The following passages of the *Cours* illustrate this point clearly. On page 13, we read: «On a commencé par faire ce qu'on appelait de la <grammaire>. Cette étude....»<sup>10</sup>. In Gao's version we have: «最先是所谓“语法”。这种研究...»<sup>11</sup> while in Pei's version we read «人们最初研究的是所谓的“语法,” 这一研究...»<sup>12</sup> Here Pei Wen breaks away from the original text, preferring to continue the sentence without the full stop. On the other hand, in the following passage she

<sup>10</sup> I will always quote passages of the *Cours* from the Payot Edition, 1995.

<sup>11</sup> «At the beginning, there was the so called 'grammar.' This study...,» Gao, 17. Underline and translations are mine. I will always quote the Chinese edition of *Cours*, translated by Gao Mingkai, published in 1980.

<sup>12</sup> «People at the beginning studied the so called 'grammar,' this study...,» Pei, 1. I will always quote the Chinese edition of *Cours*, translated by Pei Wen, published in 2001.

chooses to end the sentence with a full stop, although there is a colon in the French version. This is the passage: « Sans doute ces recherches ont préparé la linguistique historique: les travaux de Ritschl sur Plaute... »<sup>13</sup> These are Gao's and Pei's respective translations: « 毫无疑问, 这些研究曾为历史语言学作好准备: 瑞兹耳关于普劳图斯的著作... »<sup>14</sup> and « 这些研究无疑为历史语言学奠定了基础。瑞兹耳对普劳特的研究... »<sup>15</sup>

Word order is also different in many passages, as shown below: for instance, the sentence « la troisième période commença lorsqu'on découvrit qu'on pouvait comparer les langues entre elles, »<sup>16</sup> is translated as « 第三个阶段开始于人们发现可以把语言互相比较 »<sup>17</sup> by Gao and « 当人们发现可以对语言进行相互比较时, 第三个时期便开始了 » by Pei.<sup>18</sup> It is easy to notice how Gao's version is closer to the French text while Pei provides a more 'Chinese' version.

In some cases the words chosen change the meaning slightly, as in *Cours*, page 16: « Or, sans cette opération élémentaire, une science est incapable de se faire une méthode, » translated by Pei as « 不过, 没有这么一个基础过程, 任何一门科学都无从产生方法论, »<sup>19</sup> where the word *opération* becomes 'process, procedure' and the word *méthode* becomes 'methodology.'

On the contrary, when we read « on ne peut donc réduire la langue au son »<sup>20</sup> the difference between the two translations is significant: *la langue* is translated as 语言 *yǔyán*, 'language,' in Gao, but as 语音 *yǔyīn* in Pei. Since 语音 means 'speech sounds' and 'pronunciation', the whole meaning of the sentence is changed and becomes: « we cannot equate pronunciation, instead of language, and sound. »

In another passage both the Chinese versions are slightly different from the original. In page 31 we can read that « la langue, distincte de la parole, est un objet qu'on peut étudier séparément. » In Gao this passage becomes: « 语言和言语不同, 它是人们能够分出来加以研究的对象 »<sup>21</sup> and in Pei it is translated

<sup>13</sup> *Cours*, 14.

<sup>14</sup> « Without doubts, these studies prepared the historical linguistics: the work of Ritschl on Plautus... » Gao, 18.

<sup>15</sup> « These studies, without doubts, laid foundations for historical linguistics. The work of Ritschl on Plautus... » Pei, 1.

<sup>16</sup> *Cours*, 14.

<sup>17</sup> Gao, 18.

<sup>18</sup> Pei, 2. The two lines can be respectively translated as « the third period began when it was discovered that languages could be compared each other » and « when it was discovered that languages could be compared each other, then the third period began. »

<sup>19</sup> Pei, 4.

<sup>20</sup> *Cours*, 24.

<sup>21</sup> Gao, 36.

as «语言和言语不同，它是人们能够加以分别研究的一个对象。»<sup>22</sup> The beginning of the sentence is the same in the two versions: «language is different from speech, it is an object that may be studied separately.» The meaning implied in the Chinese version is that speech, different from the language, cannot be studied separately, while Saussure wanted only to distinguish the fields of *langue* and *parole* because thanks to this distinction we can study them – both of them!

After the introduction and the appendix, we have the first part of the *Cours*, divided into three chapters. Its title is «General Principles» and both the Chinese translations of the word ‘principle’ are problematic. As Wei Yulin wrote in his article,<sup>23</sup> «the principle of arbitrariness of linguistic sign,<sup>24</sup> has always been translated as 原理 in Japanese and as 原则 in Chinese, although the implications of the two terms are easily visible.»<sup>25</sup> Both Gao and Pei, in fact, translate «general principles» as 一般原则 *yībān yuánzé*. If we check the definitions of these words in the dictionary, we read that 原则 *yuánzé* is the rule or the criterion on which an action or a speech are based, while 原理 *yuánlǐ* is the general, fundamental law or regular pattern on which the other laws can be based, a principle of general meaning. According to Wei Yulin «literally speaking, the difference between *yuánlǐ* and *yuánzé* is that the former is rational, the latter is prescriptive; essentially, they reflect problems of two completely different categories: *yuánlǐ* belongs to the level of essence while *yuánzé* belongs to the level of appearance.»<sup>26</sup> From these considerations it seems preferable to translate principle as *yuánlǐ*, rather than as *yuánzé*.

At the beginning of the first part we find the nature of the linguistic sign description. On page 98, there is a key passage explaining the basis of Saussurean semiology which says «le signe linguistique unit non une chose et un nom mais un concept et une image acoustique.» The line is translated as «语言符号连接的不是事物和名称，而是概念和音响形象» in Gao<sup>27</sup> and as «语言符号不仅把事物与名称结合起来，而且把概念和音响形象也结合起来了» in Pei.<sup>28</sup> The underlined words are the conjunctions that combine the two sentences, respectively ‘not... but’ in Gao, and ‘not only... but also’ in Pei. Gao’s version respects the syntax and the meaning of the French text while Pei alters the meaning of the sentence by changing the conjunctions therefore becoming, «the linguistic sign unites not only a thing and a name, but also a concept and a sound pattern.» Translated in this way, Saussure’s conception of the linguistic sign is not different from

<sup>22</sup> Pei, 16.

<sup>23</sup> Wei Yulin, 2005-1.

<sup>24</sup> Included in the general principles.

<sup>25</sup> Wei Yulin, 2005, 25.

<sup>26</sup> *Ibidem*.

<sup>27</sup> Gao, 101.

<sup>28</sup> Pei, 74.



the traditional approach, according to which the language is nothing but a nomenclature, a list of words given to already pre-existing ideas. But Saussure's theory leads up to the end of the old conception of the sign by formulating a different relationship between thought and language. A mistake in the translation of this passage can easily give rise to misunderstandings that could and should be avoided.

Translating a book like the *Cours* is certainly not an easy task. From the short comparison shown above, some conclusions can be drawn, not to be understood as final, but rather as considerations open to debate.

Firstly, since Pei's translation is more recent than Gao's, her version corresponds better, both linguistically and stylistically, to the current Chinese written language. I agree with the criticism raised by Chen Xinren and Zhu Xiaoning<sup>29</sup> regarding the shortcomings of Gao's style. His 'Europeanized' Chinese often makes an already difficult text even more obscure.

Nevertheless, as I have tried to demonstrate, Pei's version is often less accurate than Gao's both in the choice of words and in the translation methodology, with the result that sometimes the original meaning is only slightly altered, sometimes it is completely distorted.

We would expect more from a new translation; not only because a version is already available and a second one should be better – otherwise why translate a text again? – but also because the Chinese background of Saussurean studies has changed a lot over time.<sup>30</sup> When Gao translated the *Cours*, in the 1960s, the circulation of Western theories was almost forbidden. Studies on Western linguistics were still at an embryonic stage, and during the Cultural Revolution they were discouraged. Nowadays, much more is known about the topic. Many academic essays have been published and, most importantly, no political constraints have been hindering the development of linguistic research.

Above all, a new translation of the *Cours* cannot be short, in my opinion, of a critical apparatus.

Although significant studies have been carried out in China on the compilation and editions of the *Cours*, there is no trace of them in the Chinese version of the book, so that a Chinese reader only has access to a partial and very limited notion of Saussurean ideas on language.

Chiara Romagnoli  
Università di Roma «La Sapienza»  
chiararomagnoli@interfree.it

---

<sup>29</sup> Chen Xinren, Zhu Xiaoning, 2004, 126.

<sup>30</sup> My considerations on the Chinese versions of the *Cours* are very similar to what Carol Sanders, 2000, writes about the two English versions.

## BIBLIOGRAPHY

- Chen Xinren, Zhu Xiaoning, «Zhongguo Suoxu'er yanjiu xin jieduan de jishi» (The Foundation Stone of the New Phase of Saussurean Research in China). *Suzhou Daxue Xuebao*. 2004- 3, pp. 126-128.
- Gao Mingkai, «De Suoxu'er he tade *Putong yuyanxue jiaocheng*» (De Saussure and his *Cours de linguistique générale*). *Yuyanxue Luncong*. 1980- 6, pp. 148-190.
- Masini, Federico, 1985. «F. de Saussure e gli studi di linguistica generale nella Repubblica Popolare cinese» (F. de Saussure and the General Linguistics Studies in China). *Cahiers Ferdinand de Saussure*. 1985-39, pp. 11- 28.
- Sanders, Carol, «Saussure translated». *Historiographia Linguistica*, XXVIII: 2/3, 2000, pp. 345-358.
- Saussure, Ferdinand de, 1995. *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot (Edition critique préparée par Tullio De Mauro)
- Suoxu'er, Fei'erdinan de, 1980. *Putong Yuyanxue Jiaocheng (Cours de linguistique générale)*. Chinese Translation by Gao Mingkai. Beijing: Shangwu Yinshuguan Chubanshe.
- Suoxu'er, Fei'erdinan de, 2001. *Putong Yuyanxue Jiaocheng (Cours de linguistique générale)*. Chinese Translation by Pei Wen. Nanjing: Jiangsu Jiaoyu Chubanshe.
- Wang Xijie, «Bawo zhenshide Suoxu'er, zhongshi tade xueshu shengmingli» (Knowing the True Saussure, Appreciating his Academic Vitality). *Gannan Shifan Xueyuan Xuebao*. 2004- 4, pp. 78- 82.
- Wei Yulin, «Ruhe Lijie Suoxu'er de renyixing» (How to Interpret Saussurean Arbitrariness). *Jiefangjun Waiguoyu Xueyuan Xuebao*. 2005-1, pp. 24- 28
- Wu Tieping, Chiara Romagnoli, Li Hualan, «Suoxu'er *Putong yuyanxue jiaocheng* Gao yiben he Pei yiben ruogan duanluo yiwen de bijiaoyanjiu» (A Brief Comparison Between Gao's and Pei's Chinese Translations of Saussure's *Cours de linguistique générale*). *Chinese Language Review*. 2006- 84, pp. 55- 61.
- Xiandai Yuyanxue Cidian* (A Dictionary of Linguistics and Phonetics by David Crystal, Chinese Translation by Shen Jiakuan), 2000. Beijing: Shangwu Yinshuguan
- Xiandai Hanyu Cidian* (Contemporary Chinese Dictionary), 2002. Beijing: Shangwu Yinshuguan.
- Xu Guozhang, «Guanyu Suoxu'er de liangben shu» (On two Saussurean Books). *Guowai Yuyanxue*. 1983- 1, pp. 1- 18.

Pei Wen

PREFACE TO THE CHINESE TRANSLATION OF THE CLG

(translation by C. Romagnoli)

1. *The Formation and Development of Saussure's Philosophical Ideas*

Ferdinand de Saussure was born on November, 26, 1857, in Geneva, into a well-off, prestigious family. His grandfather was Nicolas Théodore (1767-1845), a famous physicist, chemist and naturalist, who taught geology and mineralogy at Geneva University. His father, Henry (1829-1905), was an outstanding natural scientist. Henri continued his father's research in geology, and, from the age of 25 to 27 years, went to the Antilles, to Mexico and to The United States for geological research. There, he collected precious mineral material and insect specimens. He got a doctorate degree in Giessen, and then he was conferred a doctorate, *honoris causa*, in Geneva as well. Saussure grew up in a family with a strong tradition of accomplishment in scientific research.

A close friend of Saussure's grandfather, Adolph Pictet, was the founder of linguistic paleontology. He was also an important figure in mid nineteenth-century cultural circles in Geneva. He introduced Saussure to the study of languages, such French, German, English, Latin and others. Pictet's work *Origines indo-européennes. Essai de paléontologie linguistique* had a great influence on Saussure.

Saussure entered the College of Hofwyl, where Pictet studied before, and after class he often talked about linguistic paleontology and etymology with Pictet. In 1870 Saussure entered the Martine Institute, where professor Millenet taught him Greek using Haas's grammar. Studying Greek, Saussure discovered that  $-n$  in the interconsonant position could be replaced by  $-a$ , therefore, he inferred the equality  $n=a$ . After 3 years of research and many phonetic tests, he drew the following conclusions: under certain conditions, some positions of the  $-n$  in a word can cause the change of  $-n$  into  $-a$ . After the discovery, he was more determined to formulate a 'general phonetic system.'<sup>31</sup> In 1872 he wrote the *Essai sur les langues*, whose principal thesis was: provided we assume that  $p=b=f=v$ ,  $k=g=ch$ ,  $t=d=th$ , we can assert that the words of any language come from groups formed by two or three basic consonants. At that time Saussure found many proofs for his thesis, for instance, R-K was «symbol of any power or force: *rex, regis; Rache, rügen*, and so on.» Saussure sent the essay to Pictet, who replied very soon, encouraging him enthusiastically. On one hand, Pictet hoped he would continue language research, but on the other, he warned him to avoid extreme and arbitrary conclusions. This essay was then published in *CFS*,<sup>32</sup> 1978- 32, with the title «Essai pour reduire les

<sup>31</sup> It was actually a 'système général du langage.' (Translator's note)

<sup>32</sup> I will use the abbreviation *CFS* for Cahiers Ferdinand de Saussure. (Translator's note)

mots du Grec, du Latin et de l'Allemand a un peti nombre de racines.» Following Pictet's advice, in 1874 Saussure started to study Bopp's *Grammaire du sanscrit* and to intensively read Curtius' *Grundzüge der griechischen Etymologie*, discovering the divergences between the methods and the ideas of the two authors. In the same year, he got to know Paul Oltramare, professor of Latin language and literature at the Geneva University, who gave him valuable training. In 1875, when he was 18 years old, Saussure entered Geneva University. According to his father's wishes and following his family tradition, he enrolled in physics and chemistry, but at the same time he took philosophy, history, art and linguistics as elective courses. After one year, he decided to dedicate himself to linguistic research. In the spring of 1876, he wrote to the French linguist Abel Bergaigne to apply for membership of the Société de linguistique de Paris, which had just been founded. He sent his writing (*Le Suffixe -T*) and, thanks also to his friend Léopold Faure, he joined the society. In October 1876, with the approval of his family, Saussure moved to Germany and went to study linguistics at Leipzig University. It was around that time, when the linguistic debate was very lively, that the Neogrammarians school started to develop and Leipzig University became the academic center of this school. Leskien, Osthoff, Brugmann and others began to claim that all sound changes, as mechanical processes, took place according to laws that allowed no exceptions within the same dialect, and the same sound in the same environment would always develop in the same way; but analogical creation and reformations of specific words as lexical or grammatical entities were equally a universal component of linguistic change at all periods of history and prehistory (See Jakobson, «Prinzipien der historischen Phonologie», TCLP 4, 1931, pp. 247- 67). They declared that these views were absolutely necessary to historical linguistics, and joyfully accepted the nickname sarcastically given to them, Neogrammarian (young and inexperienced grammarian). Under the guidance of such innovative linguists, Saussure studied historical comparative linguistics and chose the following courses: Leskien's course of Slavonic and Lithuanian languages, Hübschmann's course in Old Persian, Windisch's course in Gothic, Osthoff's course of Sanskrit, Braune's course of German and Curtius's course of comparative grammar. It is worth noting that Brugmann was not only the most outstanding German linguist of Leipzig University, but also a founder of psycholinguistics. The rule proposed by him in his «Nasalis sonans in der indogermanischen Grundsprache» corresponded to Saussure's hypothesis of some years earlier. Brugmann's theory confirmed Saussure's confidence in linguistic research. In December 1878, the publication of Saussure's thesis *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* shocked the whole linguistic circle. Saussure explained the complicated relations between sonorants and vowels of Indo-European languages through simple alternation formula, repudiating the old Indian grammarian «Reinforcement Theory» on which many mid nineteenth-century

European linguists based their theories, laid the foundations of the new theories of the vowel system of Indo-European languages and exerted great influence on the subsequent research. Through the thesis, Saussure acquired a reputation for himself, with this period representing the most brilliant of Saussure's career reflecting his characteristic scientific spirit. In opposition to the then academic trends, Saussure did not fantasize about obscure questions, but was looking for the real basis of linguistic science. «Without this basis, any research has not foundation, is arbitrary, cannot be defined,» is the most frequently quoted sentence since the last century in the linguistic world. The thesis obtained the general approval of the linguistic world and established Saussure's academic position.

After this, he entered Berlin University and soon returned to Leipzig to study for a Ph. D. In February 1880, Saussure finished and defended his doctoral thesis *De l'emploi du génitif absolu en sanscrit*. In the past, the thesis had been simply interpreted as a mediocre, technical work, whereas now there are new critiques. First of all, the topic investigated, i.e. syntax, was at that time overlooked by the main linguistic schools. Second, the thesis demonstrates the value and the distinctive feature of the genitive in relation to the absolute locative. De Mauro's appropriate evaluation is: «Saussure proposed a new point of view, the value of a linguistic entity is relative and opposite.» (T. De Mauro, édition critique, 1972, p.331). After defending his doctoral thesis, Saussure left Leipzig for Paris. The then French sociological theories and the «Gestalt psychologie» started in the European academic circles, exerting a great influence on Saussure. He often discussed linguistic issues with his friend Francis de Crue, audited Michel Bréal's class, while at the same time he taught Sanskrit, Gothic and old-high, German at the Ecole des Hautes Etudes. Since 1887, Saussure also offered courses in indo-European philology. His teaching activity was well accepted by school authorities and students. At the same time Saussure took part in the activity of the Linguistic Society of Paris, where he held the position of secretary and was responsible for the publication and editing of the Society journal. During the ten years from 1881 to 1891, Saussure tutored some excellent future linguists, such as Meillet, Grammont and Passy, founding the French School, and exerting a deep influence on the young generation of French linguists. Indeed, he struck up a friendship with the French linguistic world. The French state archives still keep the document that certifies Saussure's obtainment of the Legion of Honour.

Nevertheless, such prestige was not sufficient to keep Saussure in Paris, and, for unknown reasons, he accepted the professorship offered by the Geneva University and left Paris in 1891. In the winter of the same year he began to teach Sanskrit and historical linguistics of Indo-European languages in Geneva. He had very few students, the level was not high and he mainly concentrated on studying Lithuanian, mediaeval German legends and Latin verses. Soon after, he got married and

had two sons. Thereafter, he rarely travelled or had contact with the outside world. He dealt with historical and comparative linguistics for many years, and started up a course of the same vein. According to what Godel wrote on the basis of the student's notes, Saussure taught the following courses:

- German comparative grammar (1881)
- Latin and Greek comparative grammar (1887)
- Lithuanian (1888)
- Indo-European languages comparison (1891)
- Sanskrit (1892)
- Latin and Greek phonology (1892)
- Verbs of Indo-European languages (1892)
- Greek and Latin etymology (1893)
- Greek verbs (1893)
- Selected readings of Greek epigraphy (1894)
- Changes of gender, case and number of Greek names (1894)
- Persian epigraphy (1895)
- Greek dialects and old Greek epigraphy (1895)
- Etymology and grammar of Homeric poetry (1895)
- Dialects of Greek literary works (1896-1903)
- European Geographical linguistics (Ancient and modern) (1902-1903)
- Historical grammar of English and German (1904-1905)
- German historical linguistics (1906)
- Old English (1906)
- Old high German (1906)

Thus it can be seen that Saussure's lessons included the principal Indo-European languages, and more notably, he not only taught grammar, phonology, dialectology, ancient and modern forms, but he also carried on the analysis from the comparative, historical and geographical points of view. He had a deep knowledge of comparative and historical linguistics, realized that both the disciplines were based on reconstructions and surmises on languages of the past, neglecting the analysis of the language itself. Therefore, Saussure had always tried to cast off nineteenth-century historicism and had reservation towards Neogrammarian's theories.

In 1906, Joseph Wertheimer retired and the University entrusted Saussure with the teaching of general linguistics. Since then, Saussure gave lessons in the following years, 1906-1907, 1908-1909, 1910-1911. Consequently, he was able to propagate the research on synchrony and on system, creating new theories and reforming linguistic research, without completely abandoning the historical and comparative linguistics. Unfortunately, in the summer of 1912, Saussure fell seriously ill and died in February 1913 at the age of 56 years.

During his life, Saussure did not write down his revolutionary theories in a book. Afterwards, his students Charles Bally and Albert Sechehayé compiled the *Cours de linguistique générale* on the basis of the content of his lessons. The book was published in France in 1916, then in 1922, and the fifth edition was published in 1949. Linguists from every country of the world translated the book into German, Spanish, Russian, English, Japanese, Chinese and other languages, which made Saussure's original view famous and influential all over the world. Soon after the publication of the *Cours* in Europe, some academic works were published, which mainly dealt with synchronic linguistics, the most important among them being Jespersen's *Language*, Gardiner's *The Theory of Speech and Language*, Bühler's *Sprachtheorie* and two Hjelmslev's works *Principes de grammaire générale* and *Catégorie des cas*.

Saussure's *Cours* made the spread of his linguistic ideas possible in Europe and all over the world. Indeed, the Prague phonological school, Copenhagen semiological school and Martinet's functional school directly inherited and developed Saussure's ideas. From the 1930s, the three schools formed the structuralist linguistics. Today, it is generally believed that Saussure's structuralist theory preceded the principal schools of linguistics: the Prague school, the Copenhagen school, the American Structuralism and the transformational grammar.

The latter is believed to have completely changed Saussure's linguistic ideas. According to some scholars, Chomsky's transformational generative grammar weakened the importance of Saussure's syntagmatic and paradigmatic notions, because the form adopted by Chomsky to explain linguistic problems is different to that adopted by Saussure. Moreover, the association types are different, they are those used in syntax and valid for syntactic principles.

Nevertheless, according to me, through inference and investigation we can draw the following conclusion: if Saussure had developed his theory of syntagmatic relations, and had applied it in syntax, Chomsky's transformational rules would have reflected Saussure's syntagmatic relations. In short, Chomsky efficiently applied and developed Saussure's linguistic point of view. I think that between the combinations of morphemes and the syntactic combinations there is also a difference of degree, not a difference of substance. Chomsky's concepts of

‘competence’ and ‘performance’ is a reproduction of Saussure’s *langue* and *parole*. It is just a pity that Chomsky from beginning to end did not honestly tell of his debt to Saussure.

One of the most important structuralist schools is the Prague school, also called the functional linguistics school. This was founded at the end of the 1920s. The 1930s was a period of great prosperity, the most representative scholars being the Czech linguist Vilém Mathesius, the Russian Nikolai Trubetzkoy and the American Roman Jakobson. They held conferences from 1928 onwards and published the «Travaux du Cercle Linguistique de Prague».

They stressed the necessity to analyse language from a functional perspective and conceived language as a system of interrelated units. In the field of phonology they applied Saussure’s theory to expound the notion of phoneme. The phone belongs to *parole*, the phoneme to *langue*. They defined the differences between phonemes according to the distinctive features, for instance /d/ is «alveolar» + «stop» + «voiced».

The phonological units are realized differently according to their position. In the connected utterance, the grammatical function of the phonetic unit is important; it can be the boundary signal for instance. Trubetzkoy’s *Principles of Phonology* (1939) is an important academic work of the Prague school. Moreover, the Prague school also stressed the importance of non linguistic features, such as the social background of the speaker, the conversation topic, the differences between written and spoken language and other elements. They disagreed with the Copenhagen school’s idea of language as a closed system of signs and with their study of pure relations separated from the substance of signs. According to the Prague school, since the language is produced and developed in a certain society, we cannot neglect its relation with the social reality when studying it. We have to throw aside the substance and analyse the pure relations of the linguistic structure. They excelled in the synchronic study of the modern state of language, not in the diachronic study. More tangibly speaking, they followed Saussure’s ideas, in the synchronic analysis of the language, creating a new theory on the basis of Saussure’s notion of *langage* and linguistic structure. They dealt with standard language, linguistic training, functional style, rhetoric, art and literary criticism, poetry, aesthetics, and in particular with promoting the development of stylistics and rhetoric. They attached importance to the semantic criterions, adopted the oppositeness theory, expanded the comparative scope of language, proposed the principles of «analytical comparison» and the idea of the linguistic union; these being two steps forward in the fields of typological linguistics and geographical linguistics. To emphasize their aptitude, they wanted to be called the functionalist school. From a certain point of view, they inherited and developed Saussure’s ideas. Their most important contribution is to have clarified the task for the first



time, as well as the principles and methodology of phonology, and to let phonology be in the lead of the linguistic fields. One of the aims of the International Society for Functional Linguistics, founded in France in 1976 by Martinet, was to develop the basic ideas of the Prague school.

The Copenhagen School, also called Neo-Saussurean school, started with the foundation of Copenhagen linguistic society in 1931, who published the «Acta Linguistica» since 1939. The founder and most representative figure of the school was the Danish linguist, professor at Copenhagen University L. Hjelmslev (1899-1965), who created a method of linguistic analysis, called ‘glossematics.’ Like other scholars who followed Saussure’s ideas, he believed that language was a self-sufficient system, independently formed in a certain time, not a mixture of linguistic facts. Therefore, linguistics are an intrinsic science, independent from the others, with their own methodology and terminology. Saussure’s inference, according to which «la langue est une forme et non une substance» (CLG, 169), was accepted by Hjelmslev, who thought that language was a system of values, and that linguists should start from complete linguistic material and analyze the speech within the frame of form (relations of internal grammar), substance (category of external object), expression (medium of words or writing) and content (meaning) and according to paradigmatic and syntagmatic relations. The aim of this analysis and of this semi-algebraic procedure was to obtain glosseme that were basically stable. Hjelmslev stressed the definition of form as the interrelated relation between elements and the opposition between form and substance. He developed these ideas stating that the analysis of the content could not depend on criterion that existed outside language, and that the analysis of the expression (phonemics) could not depend on phonetic standard. The object of a science is the relation among the elements, not the elements themselves. Only by insisting on this from beginning to end can we find the autonomous science of linguistics imagined by Saussure. Form and substance can be analyzed to the minimal components, the segments. For instance, the phonetic form of boy can be divided as: /b- - i/ or b- o- y, the substance of content can be analyzed as: man- human- young. The final elements are of different form, and necessary links between any phonetic unit or letter and the smallest component of content cannot be found. But the two aspects are equivalent, so we have to apply a similar analysis. This method of research completely reflects Saussure’s thought. Hjelmslev also distinguishes between ‘sequence’ and ‘system.’ The sequence is the word, the phrase, the sentence and the formal structure. The sequence of signs includes content and expression, both formed by the elements within the system. There are certain relations among the components of the sequence and among the the bigger and smaller elements of the system. In the final analysis language is the sum of the relations of formal elements.

The Copenhagen school tried to explain the internal structure of language through the elements and the relations, to reveal the expression plane and the

content plane of the language and the network of interdependent relations of the formal elements of the two planes. According to them, it is possible to use a similar method to describe the system of signs and methods different to the linguistic one.

The American structuralist school, also called American descriptive linguistics emerged and developed in the period between the two World Wars, based on the study of the aboriginal languages and widely known for their formal description of linguistic structure. The central personage of this school was Leonard Bloomfield (1887-1949). In 1924 the Linguistic Society of America was founded, and in 1925 the publication of «Language» started. Bloomfield took linguistics courses at Leipzig and Göttingen University from 1913 to 1914, having as teachers the most representative figures of the Neogrammarian school, such as Brugmann and Leskien. He studied historical linguistics, gave a high appraisal and adhered to Grimm's Law.

In his review of Sapir's *Language* he wrote that Saussure provided the theoretical basis for the new direction of linguistic research. His work *Language* (1933) systematically formulated for the first time the theory and practice of linguistic analysis. The book laid the methodological basis of the linguistic description, dominating linguistics for twenty years and promoting the descriptive grammar and phonological research. Bloomfield, under the influence of Saussure, stressed the importance of linguistic structure being systematic, but his theory was also different from other schools. The Prague school emphasized the function of linguistic structure, the Copenhagen school stressed the relations among structures, whereas American Structuralism attached importance to the description of the forms of structures, applying methods and concepts that could objectively describe the language, and in this way also the focal point of the formal analysis. American Structuralism laid stress on spoken language and synchronic description because the languages of American Indians did not have written record, nor historical documents, so this school from the beginning could only carry out analysis of the spoken language. In the formal analysis they did not consider psychological and social factors, they only studied the language itself; in the relation between form and meaning, they thought that the opposition of forms could explain the difference of meaning. They adopted various types of technique to define and differentiate the structural components, particularly the immediate constituent analysis, analyzing the sentence according to its levels. For instance: 'the dog bit the man', this sentence can be firstly be divided into 'the dog' and 'bit the man,' then 'the dog' can be furtherly divided into 'the' and 'dog,' 'bit the man' can be divided into 'bit' and 'the man,' finally 'the man' can be divided into 'the' and 'man.' Therefore the components of the sentence are: the, dog, bit, the, man. Two basic units in American structuralist descriptions are morpheme and phoneme. The concept of phoneme was then extended to include any phonetic phenomenon that, like

phoneme, had the effect of distinguishing, the ‘morphophoneme’ is the unit produced by the combination of grammar and phonology, for instance the ‘morphophoneme’ /F/ is the sum of /f/ in /waif/ (wife, singular) and /v/ in /waivz/ (wives, plural).

The method of structural analysis carried on by the American structuralist school has already been effectively applied in every language with a long tradition, it has produced a lasting and deep influence on all branches and schools of linguistics.

Thus, it can be seen that the linguistic research after Saussure has been based on Saussure’s theory; it is a description, extension, development of his linguistic ideas, although we cannot say that every feature of modern linguistics is directly connected to Saussure.

## 2. *The Textual Research on the Cours*

In the realm of linguistics, all acknowledge that Saussure’s *Cours de linguistique générale* opened up a new age, therefore Saussure has been called the founder of modern linguistics. Nevertheless, the book that made Saussure famous was not written by him, but put together by his students Charles Bally (1865-1947) and Albert Sechehaye (1870-1946) on the basis of the students’ notes. Bally and Sechehaye attended some of Saussure’s courses, but not in general linguistics. When Saussure began this course, they were already Saussure’s colleagues. Despite the fact that they had to teach and to do research, and although they could not find Saussure lectures’ notes and collected only some notes of the students, they managed to complete the difficult task of editing the *Cours* in only three years. The book was published in Paris in 1916.

As soon as it was published, it was circulated everywhere. Compiling such a book was not an easy task. On one hand, Saussure’s knowledge was deep, his vision sharp and he was continuously renovating the content of his lectures; on the other hand, the outline of the lessons obtained by the editors were not very systematic. In the end, Bally and Sechehaye decided to give priority to the third course, using Riedlinger notes for the first two courses, synthesizing, comparing and analysing other students’ notes of the third course.

Objectively speaking, in noting down and transmitting a scholar’s thought in such a way, oversights and biased views are difficult to avoid. Nevertheless, it was using this method that Bally and Sechehaye published such a revolutionary book. The result was unique; they really created a marvel. Verburg (*Lingua*, 2, 1950, p. 441) compared the publication of the *Cours* to the «Copernican revolution.» In fact, Saussure’s influence and prestige comes from the *Cours* as compiled by Bally and Sechehaye. After almost a century, the research and critique surrounding Saussure’s linguistic theory

have all been based on the *Cours* and it was the *Cours* itself that was to exert such a great influence on the twentieth-century linguists. It is thanks to this work that linguistics stepped into the modern age. The *Cours* was edited and reprinted several times, it was also translated into many foreign languages. The earlier translations are the Japanese (1928), the German (1931), the Russian (1933) and the Spanish (1945). From the 1950s other translations have been published in the following languages : English (1959), Polish (1961), Italian (1967), Hungarian (1967), Serbo-Croatian (1969), Swedish (1970), Portuguese (1971), Vietnamese (1973), Korean (1973), Albanian (1977), Turkish (1976-78), Chinese (1980).

Along with the widening of the studies, linguists are longing to discover Saussure's real philosophical thought. Regarding the form and the content of the *Cours*, the scholars wondered how great the oversights of the editors were, whether they made wrong selections, misunderstood or even distorted Saussure's ideas. Does the *Cours* entirely and objectively reflect Saussure's theory? All these questions stimulated the scholars to carry out textual critique, work that reached a climax from 1960s to 1970s. Certainly, since Bally and Sechehaye did not attend Saussure's course on general linguistics, their selection of the students' notes and the elaboration of Saussure's thought cannot be beyond criticism. According to the studies carried out over the last fifty years, it is not difficult to see the differences between Saussure's original ideas and the editors' structural organization and content's elaboration. On the basis of the manuscript found later as well as detailed notes of the students, scholars have summarized three great shortcomings :

1. They modified the order of arrangement, thus they do not reflect the logical order of Saussure's arguments. At the same time, themes and points of emphasis of chapters and sections have been changed, thus they do not express Saussure's theoretical mainstay and ideological system. For instance, the first part, «the geographical differences of languages» has been moved to the fourth part, and the title modified as «geographical linguistics.» The scholars believe that Saussure wanted to start with the relations between language and geography to explain the effect produced by time and space on linguistic difference and to foreshadow the distinction between *langue* and *parole*. By this change, the internal unity of Saussure's ideas has been ruined.
2. The editors cut off important parts of Saussure's theory, in particular that regarding the system of signs. The title of the part «the language is a system of signs» has been changed into «General principles». The content has been largely cut off, even if the main part of Saussure's general linguistics is the synchronic level of the system of sign, i.e. language as system of signs. The deletion made Saussure's principles and mainstay come to a standstill. Moreover, the editors cut off many examples from Indo-European languages quoted by Saussure during the lessons.

3. The editors added content to the parts, as the «principles of phonology» added as an appendix to the introduction. This part was taken from the lecture given by Saussure on the «theory of the syllable» in 1897, not from the course in general linguistics. This kind of compilation made Saussure's general linguistic theory conform to a conventional pattern. It has not been clarified yet whether important arguments as «la langue est une forme et non une substance» (CLG, 1949, p. 169), «la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même» (Ibidem, p. 317), have been added by the editors or are parts of Saussure course in general linguistics or other courses. Nevertheless, according to some authoritative scholars, those are not Saussure's words, their opinion is based on the fact that we cannot find them neither in Saussure's manuscript, nor in the students' notes.

There have been four outstanding scholars engaged in textual research: R. Godel (1902-1984), R. Engler (1930-),<sup>33</sup> T. De Mauro and N. Slijusareva (1918-). Godel was a Bally's student, professor at the Geneva University. He directed the works of the Geneva school after Bally. Saussure's sons Jacques and Raymond donated their father's notes and manuscripts to the public library of Geneva University, on this material Godel based his *Notes inédites de F. de Saussure*, published in 1954 on the periodical founded by the Geneva school, «Cahiers F. de Saussure», (CFS 12). In 1957, just on the occasion of the centenary of Saussure's birth, Godel's *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure* was published. This is a work of commentary and textual criticism and is structured as follows:

1. Detailed list of the manuscripts used in *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*.
2. Chapter One: the position of general linguistics within Saussure's academic career.
3. Chapter Two: analysis of the manuscripts.
4. Chapter Three: the editors' work.
5. Chapter Four: some basic Saussurean concepts from the manuscript point of view.
6. list of Saussurean terminology.

According to Godel, the book included material he collected over the years, as well as Saussure's original manuscripts and the students' notes which were not used by Bally and Sechehaye. The material comprises: 19 of Saussure's notebooks,

---

<sup>33</sup> He died in 2003. (Translator's note)

the notes taken by 7 students during the course in general linguistics, the notes taken by 6 students during the course on historical linguistics of Indo-European languages and Sanskrit, Riedlinger's notes of Saussure's talks synchronic linguistics, Gautier's notes of Saussure's 4 talks, and 7 letters written by Saussure to Meillet.

On this basis, Godel discusses the position of general linguistics within Saussure's academic career, annotates Saussure's *Cours* and manuscripts, clarifies the relation between the manuscripts and the *Cours*, objectively comments on the editors' work and clears up Saussure's main arguments and the quintessence of his philosophical ideas. In the same year, the *Cours de linguistique générale, 1908-1909, Introduction* (CFS, 1957-15) was published. In 1959, Godel put in order and compiled Constantin's notes of the third course in general linguistics, published as *Nouveaux documents saussuriens* (CFS, 1959-16). This was the most complete notebook discovered by Constantin, but it was not taken into account by Bally and Sechehaye.

In 1960, on the basis of Saussure's memoirs, Godel compiled *Souvenirs de F. d. S. concernant sa jeunesse et ses études*, (CFS, 1960-17). Godel was the first to engage in the textual critique of the *Cours* and is the founder of this kind of research.

Another scholar who carried on this work was Rudolf Engler, professor at Berna University. He was a student of Godel and a representative figure of the new generation of the Geneva school. He started research on Saussure in 1959, going on to write many articles, all published in CFS. Following Godel's suggestion, he started from *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure* and wrote a work for experts, i.e. the *Cours de linguistique générale, édition critique par Rudolf Engler*, published by Wiesbaden. The first two fascicles of the first volume were published in 1967, the third fascicle in 1968; the second volume with the fourth fascicle was published in 1974. The pages of the three fascicles of the first volume have been numbered together from 1 to 515, while the second volume has another pagination. In the first three fascicles, the complete text of the *Cours* is reported and material concerning the text is added. The page is organized in an unconventional way, the full page is divided into six columns. In the first one there is the text of the *Cours*, in the second, third and fourth columns there are the corresponding phrases of students' notes of the first, second and third course. This is the material used by the editors in the compilation of the book, whereas in the fifth column there are Constantin's notes and in the sixth Saussure's notes, i.e. the material found after the publication of the *Cours*. Engler does not add any comment, he just objectively lists the relevant material. In the fourth fascicle there is the compilation of all Saussure's manuscripts. This work is, as a matter of fact, textual critique. Although only 880 copies were printed and distributed and

the diffusion was not great, it nonetheless occupies an important position in linguistics, especially in the modern strand. De Mauro is an Italian linguist, author of many books, such as *Introduzione alla semantica* (1965). He started to engage in research on Saussure in 1964, with the help of Engler. He translated the *Cours* into Italian, used Saussure's manuscripts and compared them with the *Cours*, united scientific textual research with the commentary, declaring his point of view. His critical edition of the *Cours* was published in 1967. De Mauro provided valuable material on Saussure's academic achievements and features of Saussure's research, summarizing fifty years of study on Saussure. This book, highly noteworthy from an academic perspective, has been translated into French in 1972 (*Ferdinand de Saussure, Cours de linguistique générale, édition critique préparée par Tullio De Mauro, Payot, Paris*), repeatedly reprinted and widely diffused. The book contains the following parts:

1. introduction, an overview of Saussure's academic achievements;
2. the text of the *Cours*;
3. the critical biography, where Saussure's life is systematically and comprehensively presented and the theories included in the *Cours* as well as its influence is commented on;
4. appendix and supplements, with an analysis of the differences and the analogies between Saussure and other linguists and schools;
5. 305 notes explaining the text and bibliography, including almost 450 items;
6. index.

The textual critiques improve continuously and scholars' research has already gone beyond the *Cours* itself. One of the most representative scholars is the Russian linguist Sljusareva. On the basis of Engler's work she edited Saussure's notes on general linguistics (*Ferdinand de Saussure: Zametki po obščej lingvistike*, translated by B.P. Narumova, Moscow, Progress Publishers, 1990, pp. 275). The book is divided into three parts: in the first one, all of Saussure's lecture notes, manuscripts and notes are collected; the second part contains the memoirs written by Saussure in 1903 (published for the first time by Godel in 1960); and in the third part three letters written by Saussure in 1889 are collected, the contents of which concern the Lithuanian language, one is written to the scholar K. Jaunius (1849-1908), and two are written to J. Baudouin de Courtenay (1845-1929). The Moscow Progress Publishers printed ten thousand copies of the book, and it was the first time that so many manuscripts of Saussure were published together. This represented another step forward in the textual critique, clarifying the sequence of Saussure's ideas and providing a precious and reliable basis for the research.

It is worth noting that 34 years after Godel's partial publication in 1959 of Constantin notes of the third course on general linguistics, *Saussure's Third Course of Lectures on General Linguistics, 1910- 1911* was also published in 1993 - edited and translated by Eisuke Komatsu and Roy Harris, Oxford, Pergamon Press, which is likewise based on Constantin's notes of the third course and translated into English. The book is composed of two parts: the first one includes three manuscripts of notes, concerning external linguistics, the history of linguistic research, language and geography, language and writing and phonology; the second part includes four manuscripts of notes and concerns problems of internal linguistics, general principles and methods of the linguistic sign, as arbitrariness, linearity, method of synchronic and diachronic linguistics, but the part regarding the diachronic research is not written in detail. Some scholars believe that there is a great difference between Saussure's *Third Course* and the *Cours*, and confirm the substantial progress made in the work of textual criticism. Nevertheless, I cannot help asking whether this difference is that between Saussure's theory and the *Cours* or that between the editors' version and the versions based on the students' notes. After all, classroom notes are also the course in general linguistics that the authors of the note contribute to create.

### 3. *On the Chinese Translation*

In the 1950s, Fang Guangtao<sup>34</sup> selected and translated parts of the Japanese *Cours*, (published in 1928 and translated by Hideo Kobayashi), arranged in 1980s by Lu Xuehai and Fang Hua and included in *Yufalun gao* (Writings on Grammar), published in 1990 by the Jiangsu Jiaoyu publishing house. A total of 2560 copies were printed and distributed.

In 1976, parts of the *Cours*, translated by Su Rongqiang, were serialized in the review «Jiangnan luntan» (Yangtze- Hanshui Valley Forum). At the beginning of the 1960s, Gao Mingkai<sup>35</sup> completely translated the *Cours*, on the basis of the third edition. The translation was revised by Cen Qixiang, left aside for more than ten years and then revised again by Ye Feisheng. It was published in 1980 by the Commercial Press, which printed 3200 copies. According to Wang Xijie, the

<sup>34</sup> Born in Quxian, Zhejiang, Fang Guangtao (1898-1964) studied in Japan and then in France. After he went back to China, he taught in many important universities as the Fudan University, Zhongshan University, Zhong University and then Nanjing University. Thanks to his knowledge of foreign languages, such as English, French and Japanese, he contributed to the diffusion of western general linguistics theories in China. (Translator's note)

<sup>35</sup> Born in Pingtan, Fujian, Gao Mingkai (1911-1965) graduated in philosophy at Yanjing University and went to France in 1937, where he got his PhD degree in linguistics under the supervision of Henri Maspéro at the University of Paris in 1940. In 1945, Gao was appointed professor and director of the Department of Chinese Language, Yanjing University. In 1952, he became a Chinese Language professor at Renxue University and the director of the Department of Didactics.



research on Saussure in China is not developed enough, he hoped that I could write a dissertation on this topic. Liu Guobin, on the other hand, suggested me to read the *Cours* carefully in French and then to translate it again into Chinese. According to him, the two Chinese versions, in existence for almost fifty years, present some problematic aspects; moreover, he thought that the translating process should also be, for me, the process of understanding and assimilating Saussure's spirit, which could help me to lay the necessary and solid basis to study Saussure.

I have always considered translating as dancing with handcuffs and shackles. I have always had a primitive sense of fear towards translating, always afraid of not being able to recreate the poetic charm of the original, of the uncomfortableness of not being able to speak freely. If Liu Guobin had not told me over and over again that «this translating work requires two conditions, a talent for French, the major in linguistics. Given your literary talent, only you can carry on this work!», I would never have translated. I translated the fifth edition of the *Cours* in six months, time runs on and I have been stirred by the work.

This truly confirms Liu Chunbao's joke, «Pei Wen, you are just like this, if you receive a compliment, you look naïve and are never tired of it».

Actually, I was never tired, because at night I often met the sincere and interesting Saussure, listened to his amiable words, exchanged verbatim with him. Occasionally, I also met the kind mister Gao Mingkai and the stubborn mister Fang Guangtao, had a short break with them, and chatted a bit.

Just because of the brilliant, charming parts of the *Cours*, that explain profound ideas in plain terms, serious but quick-witted, I often felt delighted. I could enjoy a sense of freshness in the chain of concepts for a long time. Actually, after I put the last period of the translation, I had to find a secluded place and wept for long time, as I could not let go of the extraordinary linguist I spent so much time with! After I have written so far, I am in tears again. What a pitiful complex!

The fifth edition of the *Cours* is the last one revised in the mid-1940s by Bally and Sechehaye. They passed away one after another before the official publication of the book, this make the fifth edition the peak of perfection of these two great compilers. This is the reason why I chose this edition as the basis for my translation and had to read it intensively.

---

In his brilliant career, Gao Mingkai wrote works of great importance, 18 monographs on linguistics, 6 translations of linguistic works – the most influential being that of Saussure's *Cours*, more than 80 articles and 4 translations of various literary works, including Balzac. His main works in Chinese linguistics include *Putong Yuyanxue* (1954), *Yuyan yu Siwei* (1956), *Yufa Lilun* (1960), *Yuyanxue Gailun* (1962) and *Yuyan Lun* (1963). He always tried to combine the study of Chinese with theoretical issues. He introduced Western linguistic theory in China, in particular Soviet linguistics and American structuralism. He trained many young talents who have since contributed to the development of Chinese linguistic studies. (Translator's note)

Indeed, I do not dare claim that I read and understand the fifth edition of the *Cours* with a completely new view, nor dare I assert that I have already exactly appreciated and recreated the rich implications of the *Cours*. However, since there are already 5 editions of the original, two partial Chinese translations and an integral one, and considering the progress made in Saussurean research over the last fifty years, my translation should be a step forward. I have read all the foreign critical documents I could, deciphered the *Cours* according to my level of knowledge, remembering with reverence the maxim «Anyone who does not know, cannot act and anyone who does not act cannot know».

I also did not forget Xu Guozhang's admonition in his «On two Saussurean books», «moreover, the translator of philosophical works has the responsibility to introduce a philosophical system. His task goes beyond the translation: he should introduce in his own culture a system of ideas. Consequently, the first point to pay attention to should not be the word, but its definition, it should not be the signifier but the signified, not the conventional essence, but 'the explanation'.» («Guowai Yuyanxue», 1983- 1, p.15)

During the translating work, I have often chatted on internet with Lynn Nichols (Ph.d and lecturer in linguistics, Harvard University) and Roty Baran (Ph.d in philosophy and linguistics, Massachusetts Institute of Technology and free columnist), we discussed 13 original meanings of the text, and they helped me to be more certain about them.

The principle I follow in the translation is : natural, clear and smooth.

Please critique my work for me!

*Pei Wen*

Nanjing University, 01/08/2001

Maria Pia Marchese

TRA BIOGRAFIA E TEORIA:  
DUE INEDITI DI SAUSSURE DEL 1893  
(AdeS 377/8 e 377/13)

Tra le carte saussuriane acquisite nel 1996 dalla Bibliothèque de Genève vi sono alcune pagine che riteniamo importanti per la storiografia saussuriana: si tratta di due piccoli nuclei, in collegamento tra loro dal punto di vista del contenuto, facenti parte di Archives de Saussure 377, cahier 8 (carte 6v, 7r e 7v) e cahier 13 (carte 18v, 19r e 19v)<sup>1</sup>.

Le affermazioni qui contenute costituiscono un nuovo tassello nel quadro di una biografia di Saussure rivelatrice della genesi delle sue teorie. La ricostruzione di un quadro biografico<sup>2</sup>, il più completo e documentato possibile, potrà sicuramente gettare nuova luce su alcuni aspetti, ancora dibattuti e controversi, della personalità complessa del Maestro ginevrino e sulla formazione del suo pensiero, che, pur

---

<sup>1</sup> Ringrazio il Département des manuscrits della Bibliothèque de Genève nelle persone di Mme Barbara Roth e Mme Barbara Prout per la loro cortese disponibilità nel mettere a mia disposizione queste carte saussuriane e per il permesso di pubblicazione; ringrazio inoltre M. Alexis Rivier, Conservateur des nouvelles technologies, per avermi fornito ottime riproduzioni dei documenti da me studiati.

<sup>2</sup> A un progetto di ricostruzione della biografia di Saussure, sulla base della documentazione vecchia e nuova che abbiamo a disposizione, si sta dedicando con passione e competenza Claudia Mejía Quijano: cfr Mejía Quijano 2007.

essendo divenuto un caposaldo fondante nella storia linguistica, deve essere ricostruito e ricomposto attraverso mille rivoli di documentazione diretta e indiretta, non essendo Saussure arrivato a organizzare le sue teorie in una trattazione completa e sistematica.

Diamo innanzi tutto la trascrizione del frammento costituito dalle pagine 6v, 7r e 7v (Bibliothèque de Genève, Arch. de Saussure 377, cahier 8).

(6v) Voici un mot pour B. J'espère qu'il vous donnera toutes les indications nécessaires à une direction utile de vos études.

Dans mon intérêt personnel je me permets de vous faire une recommandation que j'avais déjà faite à quelques élèves de Paris qui sont allés là-bas; veuillez ne parler aucunement et à personne de mes théories, par exemple sur la valeur d'une distinction entre la tranche synchronique et diachronique de la langue; j'ai déjà par-devers moi quelques expériences cuisantes sur le danger qu'il y a à communiquer à un Allemand quelconque une idée qu'il n'a pas, et je ne tiens pas à renouveler l'expérience à voir tout un ouvrage qu'on prépare de longs mois laborieusement et consciencieusement, coupé en pièces dans sa fleur et dans sa racine par l'article misérable d'un plagiaire. Soyez absolument persuadé que dans n'importe quel Allemand, il y a le plagiaire tout prêt, fût-il cent fois préservé en (7r) apparence par ses propres titres et par sa situation, d'un soupçon semblable. Affaire de mœurs, qui semble indépendant des individus.

\*

Geehrte College und lieber Freund,

Erlauben Sie mir meinen zweijährigen Schüler, Herrn Albert Sechehaye (licencié ès lettres de l'Université de Genève) an Sie zu empfehlen.

Seine Absicht in Leipzig ist nicht gerade indogermanische Forschung bereits zu treiben, sondern einerseits die classischen Sprachen im Allgemeinen etwas tiefer zu studieren, andererseits und speziell, die syntactischen Eigenheiten dieser Sprachen auf dem Grunde indogermanischer Ergebnissen, oder überhaupt auf dem Grunde einer historischen Methode, ergründen zu können.

Es war fast allein die Ankündigung Ihrer Vorlesung über lateinische Syntax, die Herrn Sechehaye nach Leipzig bewegte, (7v) so dass es mir auch von voraus erlaubt und geeignet sehr denselben an Sie ganz besonders zu richten.

Die einzige indogermanische Sprache, die Herr Sechehaye ausser griechisch und lateinisch kennt, ist Sanskrit; er möchte seine Sanskritstudien fortführen und vervollständigen – als Punkt ausserhalb der classischen Sprachen – ohne deshalb (*sic*) über die ganze Familie zu schweifen zu haben<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> Sul margine sinistro si legge l'inizio di una frase incompleta: «Ob dies Programm [»

Besten Dank für Ihre Karte, bei Gelegenheit des Leskien-Bandes; ich war sehr froh so unerwartet, durch die Abwesenheit Streitbergs, etwas direct (sic) von Ihnen zu erfahren.

Mit bestem Grusse und vorzüglicher Hochachtung.

FdS

Il testo in questione è composto di due parti distinte e collegate: l'occasione che muove Saussure a scrivere queste poche righe è costituita dal fatto che l'allievo Albert Sechehaye, da poco «licencié ès lettres» presso l'università di Ginevra, è in procinto di andare per un certo periodo ad approfondire i suoi studi in Germania. Saussure prepara la brutta copia in tedesco di una lettera di presentazione dell'allievo a un collega tedesco (7r e 7v): quasi certamente si tratta di Brugmann, come sembra indicare l'abbreviazione B. nella prima breve frase del foglio 6v: «Voici un mot pour B.». Da questa espressione sembra inoltre potersi dedurre che Saussure non ha intenzione di spedire direttamente a Brugmann la lettera di presentazione, ma di affidarla a Sechehaye stesso in modo che questi possa consegnarla personalmente al destinatario.

Sappiamo che Sechehaye, dopo aver seguito i primi due corsi di Saussure a Ginevra (1891-92 e 1892-93), su consiglio dello stesso Saussure nell'ottobre 1893 andò a Lipsia, per perfezionare la sua conoscenza del tedesco, ma soprattutto per proseguire i suoi studi nella città che era uno dei centri più rappresentativi degli studi indeuropeistici dell'epoca e in particolare sede della scuola dei Neogrammatici. Dopo un solo semestre a Lipsia Sechehaye si trasferì in Boemia, dove insegnò tre anni all'École de Commerce d'Aussig-sur-l'Elbe, e poi dal 1897 al 1901, nominato lettore di francese moderno all'Università di Göttingen, preparò una tesi di dottorato sotto la guida del romanista Alfred Stimming, che discusse il 3 marzo 1902<sup>4</sup>.

Lo scritto di Saussure deve essere dunque di poco precedente alla partenza di Sechehaye per Lipsia e quindi è sicuramente databile all'inizio dell'autunno 1893: una conferma ulteriore di questa datazione è fornita, nel finale della lettera a Brugmann (7v), dal riferimento al volume in onore di Leskien: qui Saussure ne parla come di un'opera in preparazione e tale infatti doveva essere il volume nell'autunno 1893, essendo poi uscito nel 1894, in occasione del 25° anno di insegnamento di Leskien<sup>5</sup>.

<sup>4</sup> Per un profilo approfondito di Sechehaye, vedi, tra la bibliografia più recente, Frýba-Reber 1994, Frýba-Reber 1995-6 e Frýba-Reber 1996.

<sup>5</sup> Si tratta del IV volume della rivista *Indogermanische Forschungen* (1894) che porta la dedica: «August Leskien zum 4. Juli 1894 dem Tage seines 25jährigen Professor-Jubiläums von seinen Schülern und Freunden». Una lettera di Saussure a Streitberg, datata 28 luglio 1893 (cfr.

Più interessante è però la pagina precedente (6v) – strettamente collegata alla lettera di presentazione e quindi contemporanea a questa –, contenente un avvertimento di Saussure al giovane Sechehaye riguardo all’atteggiamento da tenere nella sua prossima frequentazione dell’ambiente accademico tedesco.

La raccomandazione di Saussure all’allievo consiste in questo: non parlare delle proprie idee scientifiche ai tedeschi e in particolare non rivelare quello che ha sentito da Saussure stesso su « sincronia » e « diacronia », perché dai tedeschi c’è da temere il plagio. Saussure corrobora questa pesante affermazione dicendo di aver avuto « quelques expériences cuisantes sur le danger qu’il y a à communiquer à un Allemand quelconque une idée qu’il n’a pas » e alludendo in particolare a una propria personale esperienza di un episodio di plagio da lui stesso subito e che non vorrebbe si ripettesse.

Questa nota privata di Saussure a Sechehaye ritengo che meriti di essere resa pubblica, anche se questo non era certamente nelle intenzioni del suo autore – che sicuramente in pubblico non si sarebbe espresso con parole così crude –, perché l’affermazione qui contenuta è rivelatrice di due aspetti biografici importanti: uno riguarda il rapporto di Saussure con l’ambiente accademico tedesco, specialmente quello lipsiense, nel cui ambito Saussure aveva condotto i suoi studi universitari; l’altro concerne la formazione del suo pensiero teorico, qui inequivocabilmente già testimoniato almeno per quanto riguarda la formulazione del concetto di « sincronia » e « diacronia ».

A proposito dell’atteggiamento di Saussure nei confronti dell’ambiente accademico tedesco, molto è già stato scritto, perché varie sono le testimonianze su cui possiamo contare su questo periodo importante della sua vita: dalla nota biografia di Saussure fatta da Streitberg<sup>6</sup>, ai *Souvenirs* dello stesso Saussure<sup>7</sup>, alle testimonianze di vari allievi<sup>8</sup>, ad alcune lettere particolarmente significative di Saussure a Streitberg, di Streitberg a Brugmann e di Brugmann a Streitberg<sup>9</sup>. Nel complesso risulta un quadro ben definito, caratterizzato da un contrasto di fondo tra il giovane

---

Villani 1990, p. 16) annuncia il contemporaneo invio dell’articolo per il volume in onore di Leskien, invio che era stato preannunciato da una lettera di Saussure a Streitberg del 31 ottobre 1892 (Villani 1990, p. 15) e confermato da una lettera, sempre a Streitberg, del 24 giugno 1893 (Villani 1990, p. 15-16), nella quale Saussure comunica che invierà l’articolo intorno al 15 luglio. L’articolo di Saussure, dal titolo « Sur le nominatif pluriel et le génitif singulier de la déclinaison consonantique en lituanien », compare nel volume alle pagine 456-469.

<sup>6</sup> Streitberg 1914, pp. 203-213.

<sup>7</sup> Godel 1960, pp. 12-25.

<sup>8</sup> Cfr. la raccolta di contributi commemorativi di Saussure raccolti dalla vedova, Marie de Saussure, in *FdS* 1915.

<sup>9</sup> Cfr. Villani 1990, pp. 3-33.

ginevrino e le personalità allora più in vista della linguistica del tempo, in particolare i due più noti rappresentanti degli Junggrammatiker, Osthoff e Brugmann. Alla base dell'insofferenza per l'ambiente tedesco, che Saussure lasciò subito dopo la discussione della tesi di dottorato<sup>10</sup> nel 1880 per recarsi a Parigi, c'è stata l'accoglienza poco benevola ricevuta dal *Mémoire*<sup>11</sup>, ma prima ancora la consapevolezza da parte di Saussure di avere una preparazione personale di un livello tale da aver poco da imparare dai maestri tedeschi: a corroborare questa convinzione deve aver contribuito, tra l'altro, la certezza di avere scoperto nel 1872, a sedici anni, sui banchi del Collège di Ginevra la *nasalis sonans*, alla quale indipendentemente quattro anni più tardi era arrivato Brugmann, che, proprio nell'anno dell'arrivo di Saussure a Lipsia, cioè nel 1876, pubblicò l'articolo *Nasalis sonans in der indogermanischen Grundsprache*<sup>12</sup>.

Il rimpianto di non aver mai potuto rivendicare ufficialmente questa importante scoperta nell'ambito dell'indeuropeistica accompagnerà Saussure per tutta la vita<sup>13</sup>: nonostante la certezza della priorità della sua scoperta, Saussure era cosciente di non poterne rivendicare il primato, perché lo stato dei fatti non lo consentiva<sup>14</sup>.

D'altro canto, l'atteggiamento di completa autonomia con cui Saussure a Lipsia affrontava gli studi, frequentando poco le lezioni e dedicandosi, prima ancora della laurea, alla stesura di un volume quale il *Mémoire*, inasprì alquanto i suoi maestri, in particolare Brugmann e Osthoff, che lo tacciarono di un atteggiamento ingiustificatamente sprezzante. Brugmann in particolare, col quale Saussure aveva instaurato un rapporto di scambio colloquiale e di frequentazione anche al di fuori dell'Università, afferma in una lettera a Streitberg del 1914<sup>15</sup> che Saussure doveva

<sup>10</sup> La tesi dal titolo *De l'emploi du génitif absolu en sanscrit* fu pubblicata a Ginevra nel 1881.

<sup>11</sup> Una critica pesante fu quella di Osthoff, che nelle *Morphologische Untersuchungen* non risparmiò in più punti critiche al *Mémoire* di Saussure arrivando a definirlo (vol. IV, p. 279) «mislungen». Per un particolareggiato esame delle testimonianze relative all'accoglienza riservata al *Mémoire* dall'ambiente tedesco, si veda il recente lavoro di Buss – Jäger 2003.

<sup>12</sup> Cfr. Godel 1960, p. 24.

<sup>13</sup> L'episodio della scoperta della *nasalis sonans* sui banchi del Collège è raccontato da Saussure, non solo nei *Souvenirs*, pubblicati da Godel 1960, ma anche in altri appunti manoscritti: si veda, per esempio, Saussure 2002b, p. 5 e 106. Saussure ci tiene a raccontare l'episodio che mostra come lui, che a quell'epoca non conosceva ancora il sanscrito, sia arrivato alla ricostruzione della *nasalis sonans* seguendo un metodo di ricostruzione interna, rivelatore della sua mentalità sistemica. Essendo infatti venuto a conoscenza della forma erodotea τετάχεται – mentre fino ad allora aveva conosciuto solo la forma τεταγμένοι εἰσί – Saussure formula il seguente ragionamento: come λεγόμεθα: λέγονται così τετάγμεθα: τετάχεται e quindi  $N = a$ .

<sup>14</sup> Cfr. Godel 1960, pp. 23-24.

<sup>15</sup> Si veda la lettera di Brugmann a Streitberg del 28.11.1914, pubblicata in Villani 1980, pp. 29-31.

molto per la stesura del *Mémoire* alla scuola tedesca; qualche merito, a suo avviso, lo avevano avuto anche le sue lezioni<sup>16</sup>, al punto che si sarebbe aspettato una premessa al *Mémoire* con espresso ringraziamento ai maestri lipsiensi. Brugmann in questa lettera a Streitberg vanta addirittura un atto di generosità nei confronti di Saussure per avergli concesso di scrivere come sue alcune affermazioni a cui entrambi erano arrivati indipendentemente<sup>17</sup>. Essendo stato Brugmann docente del giovane Saussure, sul racconto di Brugmann grava il sospetto che il suo punto di vista possa essere alquanto riduttivo nei confronti dell'allievo brillante: in ogni caso l'angolatura della questione offerta da Brugmann è diversa rispetto a quella di Saussure, il quale a sua volta non solo non riteneva di dovere alcunché ai maestri tedeschi, affermando di essere arrivato a Lipsia già "fertig", ma addirittura pensava di essere stato defraudato proprio nell'ambiente tedesco di alcune delle sue idee che trovarono poi la loro sistematizzazione nel *Mémoire*.

Infatti, oltre che dalle critiche di Osthoff, Saussure fu contrariato anche per il fatto di aver visto comparire alcune delle proprie tesi nell'opera di altri, senza la citazione del suo nome. È opportuno a questo proposito menzionare un passo dei *Souvenirs* (Godel 1960) in cui Saussure ricorda di aver parlato nel 1877 del problema dell'Ablaut  $\bar{a}:\check{a}$  durante un seminario di Curtius: Brugmann, che quel giorno non era presente, incontrandolo il giorno seguente gli chiese se esistevano altri esempi come  $\bar{st}\check{a}tor$ :  $\bar{st}\check{a}tus$  e  $\bar{m}\check{a}ter$ :  $\bar{p}\check{a}ter$  (e un altro esempio che Saussure dice di non ricordare). Saussure prosegue poi il racconto di quest'episodio commentandolo in questi termini:

Quand on raconte aujourd'hui que M. Brugmann a demandé s'il y avait plus de trois exemples pour l'Ablaut  $\bar{a}:\check{a}$ , celui qui raconte cela semble inventer de formidables contes. Or c'est ce qui prouve seulement à quel point la génération actuelle est peu capable de juger soit de l'état des questions en 1877, soit de la part exacte qui revient aux chercheurs. Rien de plus simple, en ouvrant par exemple la *Grammaire* de Gustav Meyer, qui fut le premier à ignorer mon nom, tout en copiant l'ablaut  $\check{a}:\bar{a}:\bar{o}$ ;  $\check{a}:\bar{e}:\bar{o}$  et  $\check{a}:\bar{o}:\bar{o}$ , que de se figurer devant la clarté des faits que nul ne s'est donné

<sup>16</sup> Saussure nei suoi *Souvenirs* afferma di aver seguito nel 1877 «les premières leçons d'un cours de Brugmann» (cfr. Godel 1960, p. 22), mentre Brugmann nella lettera sopra citata (vedi nota precedente) afferma che Saussure aveva seguito le sue lezioni per due o tre mesi. I materiali saussuriani recentemente acquisiti dalla Bibliothèque di Ginevra confermano l'affermazione di Brugmann: il manoscritto Arch. de Saussure 370, 4 contiene infatti 54 fogli di appunti molto accurati presi da Saussure a un corso di Brugmann sulla Griechische Grammatik.

<sup>17</sup> Cfr. in Villani 1980, p. 30 la seguente affermazione di Brugmann: «Denn er höre zu oft neue (ungedruckte) Deutungen von mir, die genau übereinstimmten mit dem, was er sich über diese Gegenstände ebenfalls gedacht habe, und da er jetzt an einem Buch über die idg. Vokalverhältnisse schreibe (da hörte ich zum ersten Mal davon!), so wisse er denn nicht, ob er die Sache als *seinen* Fund vortragen dürfte oder nicht. Ich sagte ihm natürlich, dass er nur ruhig alles, worauf er von sich allein aus gekommen sei, als seiniges solle drucken lassen; ich würde niemals darum Reklamationen erheben.»



jamais la peine de les trouver; et c'est pourquoi il est, je le répète, très caractéristique qu'en 1877 M. Brugmann lui-même ne savait pas très bien s'il y avait beaucoup d'exemples pour un seul *fragment d'ablaut*, tel que *ā: ā* qui lui semblait même neuf en principe (tout ce qui concerne *ō* est, sans contestation possible, tiré de mon *Mémoire*) (Godel 1960, p. 23).

In realtà Gustav Meyer nella sua *Griechische Grammatik*, edita a Lipsia nel 1880, di fatto non ignora completamente il nome di Saussure<sup>18</sup>, perché nella bibliografia citata all'inizio del Cap. I, intitolato *Die Reihe des e in Wurzelsilben*, figura il riferimento al *Mémoire* di Saussure del 1879. Certamente però tutta la trattazione dell'importante problema dell'Ablaut è data da Meyer come acquisizione scontata, senza dare rilievo a Saussure, al quale si deve la sistematizzazione di questa corrispondenza vocalica che costituisce uno dei cardini della ricostruzione linguistica indeuropea.

Ma, a quanto sembra, non è solo questo l'unico episodio di utilizzazione surrettizia delle sue teorie, che angosciava Saussure. L'espressione della pagina 6v sopra riportata, «je ne tiens pas à renouveler l'expérience à voir tout un ouvrage qu'on prépare de longs mois laborieusement et consciencieusement, coupé en pièces dans sa fleur et dans sa racine par l'article misérable d'un plagiaire», sembra alludere a un furto avvenuto mentre l'opera era in fieri (come era appunto il *Mémoire* nel 1877 e 1878) e non all'opera già pubblicata.

Non è facile individuare il plagio a cui accenna Saussure in queste righe: sappiamo che lui stesso in occasione della pubblicazione del suo articolo *Essai d'une distinction des différentes a indo-européens* (MSL 3, 1877, pp. 359-70) era stato accusato da Osthoff di essere debitore a Verner delle osservazioni circa la differente distribuzione di *ca-/ka-* in indoiranico; l'accusa ferì Saussure, il quale a distanza di ventisei anni tornò sulla questione in una lettera a Streitberg del 1903<sup>19</sup> affermando che egli nel 1877 non conosceva affatto il pensiero di Verner<sup>20</sup> e che era giunto alla formulazione della legge sulle palatali partendo dalla diversità delle *a* indeuropee. Ma l'argomento delle palatali indeuropee in rapporto alle vocali origi-

<sup>18</sup> La frase di Saussure a proposito di Meyer «qui fut le premier à ignorer mon nom» sembra essere la fonte dell'affermazione di De Mauro 1967, p. 293 che parla della «congiura del silenzio» che accolse il *Mémoire*: per un ridimensionamento di questa affermazione si veda Buss – Jäger 2003.

<sup>19</sup> Si tratta della lettera del 7. 3. 1903, pubblicata in Villani 1990 pp. 23-24.

<sup>20</sup> L'affermazione può essere ritenuta sincera, perché effettivamente nel *Mémoire* vediamo che l'argomento del vocalismo indeuropeo è sviluppato seguendo una poderosa logica argomentativa che arriva alla individuazione delle tre vocali indeuropee, prescindendo in gran parte dagli studi che a partire dal 1860 contenevano le premesse per arrivare alla rigorosa formulazione saussuriana delle palatali: per esempio non troviamo citato Ascoli, che nel volume del 1870 (*Lezioni di fonologia comparata del Sanscrito, del Greco e del Latino*) aveva fornito una parte delle premesse logiche per la distinzione delle tre *a* indeuropee.

narie indeuropee fu affrontato in lavori di vari altri autori, più o meno contemporanei al *Mémoire*: si veda l'articolo di Hermann Collitz, «Die Entstehung der indogermanischen Palatalreihe» in *BB* 3, 1879, preceduto dall'articolo dello stesso autore, «Über die Annahme mehrerer grundsprachlicher a- laute» in *BB* 2, 1878; si veda inoltre il saggio di Johannes Schmidt, «Zwei arische a-Laute und die Palatalen» in *KZ* 25, 1881 (ma da lui datato 6 giugno 1879), nonché il saggio di Karl Brugmann, «Zur Beurtheilung der europäischen Vocale a, e, o» apparso nel III vol. delle *Morphologische Untersuchungen* del 1880. Si trattava di un coincidente raggiungimento di conclusioni, dovuto alla convergenza dei risultati degli studi indeuropeistici del tempo<sup>21</sup>, oppure qualcuno di questi autori, venuto a conoscenza delle idee di Saussure mentre questi stava elaborando il *Mémoire*, le aveva utilizzate per scrivere contemporaneamente un proprio articolo?

In realtà la differenza tra Saussure e i suoi contemporanei consiste soprattutto nel modulo argomentativo e, come affermato in Vallini 1969, Saussure è guidato da «una fede fortissima nella motivazione funzionale delle relazioni fra gli elementi del sistema: questo lo porta ad aver come scopo la ricostruzione del sistema e non l'attribuzione di questo o quell'elemento alla 'lingua indeuropea'»

E' possibile che, tra i lavori contemporanei sopra citati, l'articolo di Collitz, «Die Entstehung der indogermanischen Palatalreihe» del 1879, generalmente ricordato come risultato parallelo e indipendente rispetto al *Mémoire* di Saussure, possa essere l'articolo «d'un plagiaire» a cui Saussure si riferisce nell'avvertimento a Secheyay; ma si tratta di un'ipotesi non dimostrabile. Tra l'altro Collitz apparteneva alla scuola di Gottinga, ma sappiamo che sia Collitz che Saussure frequentarono a Berlino il semestre estivo 1878 e questa potrebbe essere stata l'occasione di un contatto e di uno scambio di opinioni scientifiche tra i due, che avrebbe offerto a Collitz la possibilità di sfruttare le idee del ginevrino.

Nel caso della *Griechische Grammatik* di Meyer (1880), Saussure può apertamente rivendicare la priorità della sua scoperta dell'*Ablaut*, documentata non solo dalla data del *Mémoire* (datato 1879, in realtà uscito già nel dicembre 1878), ma provata anche dalla relazione pubblica da lui tenuta al seminario di Curtius nel 1877; nel caso dell'articolo di Collitz, se effettivamente è questo il lavoro incriminato, la pubblicazione avvenuta quasi contemporaneamente al *Mémoire* e l'occasione privata dello scambio di idee rendeva difficile poter innescare un'aperta polemica per rivendicare la priorità delle proprie affermazioni. Saussure infatti,

---

<sup>21</sup> Per un discorso che potremmo chiamare di «maturità dei tempi» si veda Kuhn 1962 che critica l'impostazione generalmente offerta dai manuali di una struttura lineare dello sviluppo della scienza: per una discussione sull'applicabilità dei concetti di Kuhn alla linguistica vedi Koerner 1974a e altre posizioni al suo seguito.

rivolgendosi a Sechehayé, non nomina né l'autore né il titolo dell'articolo, ma ne parla come di una propria triste esperienza per lui particolarmente «cuisante», che spiegherebbe l'atteggiamento quasi maniacale di Saussure, il quale arriva a generalizzare la considerazione di «plagiari» nei confronti di tutti i tedeschi. Brugmann stesso doveva conoscere questa opinione di Saussure, se in una lettera a Streitberg del 1914<sup>22</sup> fa cenno al fatto che Saussure diceva di essere caduto in Germania «unter die Räuber».

Fino qui ci siamo soffermati sulla raccomandazione di Saussure a Sechehayé consistente nel cercare di evitare il possibile plagio da parte dei tedeschi di una propria idea: ora possiamo fare qualche riflessione sul contenuto stesso di ciò che Saussure vuole che non sia rivelato. In questo caso non si tratta di una scoperta nel campo dell'indeuropeistica, bensì di una considerazione di tipo teorico riguardante «la valeur d'une distinction entre la tranche synchronique et diachronique de la langue». Trattandosi di una testimonianza del 1893, abbiamo qui una sicura prova della precocità della formulazione di questa opposizione, che costituirà uno dei fondamenti del pensiero teorico di Saussure. La trattazione di questa opposizione costituisce infatti uno dei principi basilari esposti nel *Cours*, dove nella *Parte prima. Principi generali* il capitolo III, dedicato alla linguistica statica e alla linguistica evolutiva, contiene l'enunciazione della «loi synchronique» e della «loi diachronique» con l'espressa affermazione dell'autonomia dei due approcci allo studio della lingua – quello sincronico e quello diacronico. Si noti che nel *Cours* i due capitoli precedenti la trattazione di sincronia, diacronia e pancronia sono dedicati al segno linguistico e alle sue caratteristiche, argomento al quale Saussure non fa cenno nell'appunto a Sechehayé qui edito e che dal punto di vista della genesi delle idee saussuriane non risulta precedere cronologicamente la distinzione tra sincronia e diacronia. La costruzione del *Cours*, come ben si sa, si deve agli allievi, che per il piano generale dell'opera si sono basati fondamentalmente sul III corso (1910-11)<sup>23</sup>, integrando la trattazione di singoli punti con note manoscritte del I e del II corso<sup>24</sup> e approdando comunque ad un'opera che nel complesso appare formata da sezioni disarticolate, che riflettono la destinazione originaria delle argomentazioni e cioè le lezioni universitarie e non l'esposizione sistematica e conclusa di una teoria pronta per la pubblicazione.

<sup>22</sup> Si tratta della breve lettera del 2. 12. 1914 (pubblicata in Villani 1990, p. 31) che appare come una postilla alla lettera del 28. 11. 1914; vedi sopra nota 15.

<sup>23</sup> Si veda la recente pubblicazione a cura di Daniele Gambarara e Claudia Mejía Quijano in *CFS* 58, 2005, p. 83 sgg. dei seguenti manoscritti: F. de Saussure, «Notes préparatoires pour le Cours de Linguistique générale 1910-1911» e E. Constantin, «Linguistique générale. Cours de M. le Professeur de Saussure 1910-11».

<sup>24</sup> Per una dettagliata documentazione in proposito cfr. Godel 1957.

La breve nota qui edita fornisce una datazione *ante quem* per la formulazione saussuriana dell'opposizione tra sincronia e diacronia e per la terminologia che la contraddistingue: abbiamo infatti una prova certa del fatto che nell'autunno 1893 la distinzione tra la considerazione sincronica e diacronica della lingua era già stata formulata da Saussure nei termini che conosceremo nel *Cours*. In quale occasione Saussure aveva avuto occasione di parlarne? In conversazioni private con l'allievo Secheahye oppure durante le lezioni? Godel, da un esame dei documenti saussuriani noti al suo tempo, afferma (Godel 1957, p. 23) che Saussure nelle sue pubblicazioni di argomento indeuropeistico «s'y tient toujours rigoureusement au sujet particulier qu'il traite, s'interdisant tout développement d'idées générales sur le langage» e prosegue (p. 26) dicendo che «Saussure a observé, dans son enseignement des langues indo-européennes, la même discrétion que dans ses articles quant à ses idées sur la linguistique générale. En 1891, dans sa première leçon d'introduction (N.1.1), il affirme même avec force le caractère exclusivement historique du langage et de la science du langage, il avait pourtant déjà acquis la conviction que la linguistique est une science double, et que la langue ne vit pas uniquement d'événements<sup>25</sup>. Il ne s'est guère permis que des critiques sur la terminologie en usage». Dallo scritto qui edito, rivolto a Secheahye, è possibile arguire che in qualche occasione, proprio già nei primi anni del suo insegnamento ginevrino, Saussure abbia formalizzato con una precisa terminologia l'opposizione tra studio diacronico e studio sincronico delle lingue.

Sulla scorta di testimonianze dello stesso Saussure, si sostiene che l'elaborazione da parte del ginevrino di una teoria generale sulla lingua si colloca tra il 1890 e il 1900<sup>26</sup>. A questo proposito il documento più significativo, come è noto, è ritenuto la famosa lettera a Meillet del 4 gennaio 1894, nella quale Saussure rivela una sua profonda crisi riguardo all'approccio da seguire negli studi linguistici. È il periodo degli studi sull'accento lituano, testimoniati dall'articolo «A propos de l'accentuation lituanienne» in *MSL* del 1894, dalla relazione al X congresso Internazionale degli Orientalisti<sup>27</sup>, dalle centinaia di pagine manoscritte conservate alla Bibliothèque de Genève: sono scritti, quelli sul lituano, che si collocano nell'ambito della lingui-

<sup>25</sup> Si confronti il 1° quaderno, cap. I, §1 del manoscritto di Harvard, Houghton Library BMS Fr 266.8 (Saussure 1995, p. 1) che inizia con la seguente affermazione: «Quelle est la distribution de rôles qu'on trouve établie entre les différents phonèmes ario-européens à l'égard de l'opposition entre consonne et sonante? Nous voulons ici enregistrer le fait historique et rien que le fait historique.». L'intenzione di attenersi ai fatti storici sembra sottintendere la possibilità di un altro tipo di approccio, quello sincronico probabilmente. Se la datazione da me proposta nell'introduzione all'edizione (pp. XIV-XVII) per questo scritto, cioè intorno al 1883-84, potesse essere confermata, avremmo addirittura l'anticipo di quasi un decennio nella distinzione, almeno concettuale, di un doppio tipo di approccio allo studio della lingua.

<sup>26</sup> Cfr. Godel 1957, p. 33, ripreso da De Mauro 1967, p. 322 sgg.

<sup>27</sup> Negli Atti del Convegno la relazione di Saussure non figura: cfr. al proposito Marchese 2006, p. 1078.

stica indeuropea, ma nei quali si coglie già l'inizio di una riflessione teorica su come raccordare l'«evoluzione» della lingua con gli «stati» della lingua stessa<sup>28</sup>.

Mentre a Meillet, l'antico allievo parigino, Saussure scrive una lettera e ci rimane quindi una testimonianza certa, datata e ben articolata della crisi che ha accompagnato questo suo passaggio cosciente e tormentato dall'operare con le lingue al riflettere sulle lingue, con gli allievi ginevrini Saussure parla delle sue riflessioni teoriche e comincia ad enunciare alcuni principi dicotomici con quella precisione geometrica<sup>29</sup> che contraddistingue le sue formulazioni: di queste enunciazioni troviamo testimonianza in questo piccolo frammento, che attesta non solo una generica necessità di «réforme décidément radicale» dello studio linguistico, come scrive a Meillet, ma addirittura una concettualizzazione tradotta già in una terminologia innovativa che, sebbene ancora limitata a qualche accenno durante le lezioni o a qualche conversazione con gli allievi, si affermerà poi nei corsi del 1907 – 1911, fino a far parte oggi della terminologia corrente nella linguistica.

Questo accenno alle sue idee su sincronia e diacronia si collega strettamente ad altre tre pagine, appartenenti a un altro cahier, il numero 13, sempre di Archives de Saussure 377; questo cahier contiene pagine riguardanti l'accento radicale e flessionale con riferimenti all'accento lituano e quindi presumibilmente lo si può collocare in un lasso di tempo abbastanza prossimo al cahier 8, anche se forse successivo a questo.

Diamo qui la trascrizione delle pagine 18v, 19r e 19v (Bibliothèque de Genève, Arch. de Saussure 377, cahier 13):

18v L'état synchronique est par définition dans l'impossibilité d'apporter un changement *mécanique* aux éléments qui le constituent, vu que ce changement supposerait deux phases successives.

Réciproquement: l'événement diachronique n'est jamais constitué par [

19r Il n'y a pas d'opposition entre l'état momentané et les états successifs d'un organisme parce que cet organisme ne cesse pas d'exister pour lui-même.

Si [

<sup>28</sup> Ambrosini 1974, p.28 afferma che «il punto più vero e drammatico dell'enigma saussuriano» consiste nel fatto che «l'impossibilità di conoscere i processi delle cose (diacronia) obbliga Saussure a descrivere il quadro che esse gli offrono di loro stesse. La speranza di capire le leggi di un qualsiasi oggi (sincronia) può alimentare la fiducia di superare non solo metaforicamente, in un domani più fortunato, i veri problemi [...] cioè quelli storici»; partendo da questa considerazione, Patrizia Bologna 2005-6 ritorna sulla problematica compresenza in Saussure dell'interesse per i fatti sistemici e nello stesso tempo «di un point de vue esplicativo che guarda alla processualità della lingua». Anche negli studi condotti da Saussure sulle leggende germaniche risulta la difficoltà di fornire al segno una diacronia sistemica: questo punto è stato evidenziato da Prosdocimi 1983, p. 92 sgg.

<sup>29</sup> Cfr. Godel 1957, p. 30, ripreso, a proposito delle dicotomie saussuriane, da Amacker 1975, pp. 49-52.

Rien n'est défini jamais par une qualité intrinsèque; tout est défini par la combinaison fortuite des différences. Aucun élément de la langue n'a jamais joui d'une *propriété*; il ne jouit jamais que d'un *caractère* résultant de l'état général de différences accidentales réalisés dans le mot même.

Rien n'est donné positivement. La *différence*, chose parfaitement négative, est seule donnée; on peut construire ce qu'on veut sur la différence, si elle s'y prête. La langue a les plus ingénieux artifices pour interpreter, pour exploiter à outrance, une différence née du plus parfait hasard.

Considérer même si la différence est fortuite ou non, n'a pas de sens.

19v La linguistique actuelle a pour vice fondamental de reposer sur une transaction chimérique (d'ailleurs inconscient chez elle) entre l'ordre DIACHRONIQUE et l'ordre SYNCHRONIQUE. La linguistique future reconnaîtra l'impossibilité complète de ce compromis, et se constituera sur la double base de l'ordre synchronique d'une part, de l'ordre diachronique de l'autre, considérés comme des faits opposés dans leur essence. On dira qu'il n'y a aucun intérêt à savoir ce qu'est un système en lui-même. Aucun en effet, si ce n'était cela précisément, qui fait le sens des mots et des formes, donc la raison d'être fondamentale de l'existence d'une langue quelconque.

La *différence* d'un certain signe vis-à-vis d'autres, lui donne un *caractère*; son caractère lui crée une *valeur*; sa valeur équivaut à une *signification* ou à un *emploi*.

La testimonianza qui edita si aggiunge alle altre note manoscritte precedenti il 1900, ora più cospicua dopo la pubblicazione degli *Ecrits de linguistique générale* (Saussure 2002)<sup>30</sup>.

Sulla base dell'ampliamento della documentazione possiamo dunque con maggior fondamento affermare che la lettera a Meillet testimonia una riflessione teorica già avviata e che molto presto Saussure, dopo essere arrivato a una formulazione di opposizione tra «ordre synchronique» e «ordre diachronique», formalizza la sua visione sistemica della lingua nella quale ogni singolo segno si caratterizza per il suo "valore"<sup>31</sup>, che gli deriva dal suo carattere di unità differenziale.

Il collegamento tra le pagine 18v-19r-19v del cahier 13 e la precedente pagina 6v del cahier 8 induce inoltre ad alcune considerazioni più generali sulla genesi delle teorie saussuriane e sul rapporto di Saussure con la precedente tradizione di

<sup>30</sup> Oltre alle testimonianze di Godel 1954, p. 56 e Godel 1957, p. 36, Saussure 2002 ci fornisce importanti testi, quali le tre conferenze inaugurali dei suoi corsi ginevrini nell'autunno del 1891 e il testo incompiuto di un saggio per la miscellanea in onore di Whitney (circa 1894), dove tratta dell'opposizione tra *historique* e *anti-historique*, su cui vedi Vallini 2006.

<sup>31</sup> Si noti che nel *Cours* la nozione di «valore» appare in due punti diversi: una prima volta nella *Parte prima* in relazione alla sincronia e alla diacronia, una seconda volta, in maniera più specifica, nella *Parte seconda* in relazione alla teoria del segno: è ragionevole pensare che questa distribuzione non raccordata della trattazione di questa importante nozione sia dovuta a una mancata armonizzazione del pensiero di Saussure, il quale non era arrivato a organizzare in una sequenza retorica tipica dello scritto il suo pensiero oralmente espresso durante le lezioni.

studi sul linguaggio. Lo studio di Coseriu 1967, volto a rivalutare il ruolo di Georg von der Gabelenz nella formazione della linguistica sincronica moderna, individua molti punti di contatto tra le teorie esposte da Gabelenz in *Sprachwissenschaft* del 1891 e molti enunciati del *Cours* di Saussure, concludendo che l'influsso di Gabelenz su Saussure è incontestabile. In particolare afferma Coseriu (p. 86) «le terme de *synchronique* de F. De Saussure correspond au terme *gleichzeitig* de Gabelenz, dont il est simplement la traduction». Koerner 1974b ha portato argomentazioni contrarie all'opinione di Coseriu sottolineando che le somiglianze tra Saussure e Gabelenz sono più apparenti che reali, dal momento che la *Einzelsprache* di Gabelenz, cioè «the language belonging to a particular community permitting the individual to make himself understood» non si identifica con la *parole* di Saussure e che nessun parallelismo convincente può essere stabilito tra il concetto saussuriano di sincronia e la *einzel sprachliche Forschung* di Gabelenz.

La questione può essere ripresa alla luce della testimonianza saussuriana qui edita che sollecita la seguente domanda: come è possibile che Saussure, proprio nel momento in cui ricorda con rammarico un episodio di plagio da lui subito, si preoccupi che non venga divulgata una sua teoria, della quale in realtà è debitore a un altro autore che non ritiene di dover citare? La risposta che ne consegue è quella di ridimensionare un po' il ruolo assegnato da Coseriu a Gabelenz nei confronti di Saussure ed essere indotti ad attribuire, come già affermato da Koerner, molte delle coincidenze tra i due a una convergenza di interessi e di indirizzo di pensiero, frutto del clima culturale del tempo. Ma anche questa è una soluzione forse troppo semplicistica del problema: è possibile piuttosto pensare che Saussure abbia effettivamente letto Gabelenz, come aveva letto Whitney, del quale lui stesso parla nel *Cours*, come aveva letto anche von Humboldt e Durkheim: da questi e da altri autori Saussure coglie delle intuizioni<sup>32</sup> che rielabora all'interno del suo sistema linguistico oppositivo e relazionale. Saussure, creatore di questa impalcatura nuova costituita dal «sistema», effettivamente trasforma in antinomie quelle che presso altri erano semplici distinzioni metodologiche, trasforma in principi costitutivi quelle che erano semplici constatazioni e probabilmente, nella difficile e sofferta costruzione della sua teoria linguistica e nell'affermazione di un approccio, della cui novità era certamente consapevole, dimentica o minimizza le suggestioni ricevute, al punto di non sentirsi debitore verso nessuno, come aveva fatto probabilmente nei confronti dei maestri tedeschi, agli inizi della sua carriera di indeuropeista.

Maria Pia Marchese  
Università di Firenze  
maria.marchese@unifi.it

<sup>32</sup> Cfr. Prosdocimi 1984 a proposito di Saussure semiologo.

## RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI

- Amacker, R., 1975, *Linguistique saussurienne*, Genève: Droz.
- Ambrosini, R., 1974, «Sincronia e diacronia. Su alcune tendenze della linguistica attuale», *Archivio Glottologico italiano* 59, pp. 1-30.
- Ascoli, G.I., 1870, *Lezioni di fonologia comparata del Sanscrito, del Greco e del Latino*, Torino-Firenze: E. Loescher.
- Bologna, M.P., 2005-6, «L'“enigma saussuriano” e la ricostruzione linguistica», *Studi e saggi linguistici* 43-44, pp. 57-66.
- Brugmann, K., 1876, «Nasalis sonans in der indogermanischen Grundsprache», G. Kurtius – K. Brugmann, *Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik* 9, pp. 287-338.
- Brugmann, K., 1880, «Zur Beurtheilung der europäischen Vocale *a, e, o*», in Osthoff, H. – Brugmann, K., *Morphologische Untersuchungen III*, Leipzig: Hirzel, pp. 91-130.
- Buss, M.-Jäger, L., 2003, «Le saussurisme en Allemagne au XX<sup>e</sup> siècle» *CFS* 56, pp. 133-154.
- Collitz, H., 1879, «Die Entstehung der indogermanischen Palatalreihe», *Bezzenbergers Beiträge* 3, pp. 177-234.
- Collitz, H., 1878, «Über die Annahme mehrerer grundsprachlicher *a*-laute», *Bezzenbergers Beiträge* 2, pp. 291-305.
- Coseriu, E., 1967, «Georg von der Gabelenz et la linguistique synchronique», *Word* 23, pp. 74-100.
- De Mauro, T., 1967, Ferdinand de Saussure, *Corso di linguistica generale*. Introduzione, traduzione e commento a cura di T. De Mauro, Bari: Laterza.
- F.d.S.*= *Ferdinand de Saussure (1857-1913)*, éd. hors commerce, 1<sup>ère</sup> éd. Genève 1915, 2<sup>ème</sup> éd. Genève 1962.
- Frýba-Reber, A.-M., 1994, *Albert Sechehaye et la syntaxe imaginative*, Genève: Droz.
- Frýba-Reber, A.-M., 1995-6, «Charles-Albert Sechehaye: un linguiste engagé», *CFS* 49, pp. 123-137.
- Frýba-Reber, A.-M., 1996, «Sechehaye, Albert», in H. Stammerjohann (ed.) *Lexicon Grammaticorum*, Tübingen: Max Niemeyer.
- Gabelentz, G. von der, 1891, *Die Sprachwissenschaft: ihre Aufgaben, Methoden und bisherigen Ergebnisse*, Leipzig: Weigel.
- Godel, R., 1954, «Notes inédites de Ferdinand de Saussure», *CFS* 12, pp. 49-71.



- Godel, R., 1957, *Les sources manuscrites du Cours de Linguistique Générale de F. de Saussure*, Genève: Droz.
- Godel, R., 1960b, «Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse et ses études», *CFS* 17, pp. 12-25.
- Koerner, E. F. K., 1974a, «Paradigms in the 19<sup>th</sup> and 20<sup>th</sup> Century History of Linguistics: Schleicher – Saussure – Chomsky» in L. Heilmann (ed.) *Proceedings of the Eleventh International Congress of Linguists*, Bologna-Florence, Aug 28 – Sept 2, 1972, Bologna: Il Mulino, pp.121-132.
- Koerner, E. F. K., 1974b, «Animadversions on some recent claims regarding the relationship between Georg von der Gabelentz and Ferdinand de Saussure», in *Studi saussuriani per Robert Godel*, Bologna: Il Mulino, pp. 165-180.
- Kuhn, Th. S., 1962, *The Structure of Scientific Revolutions*, The University of Chicago, trad. it. *La struttura delle rivoluzioni scientifiche*, Torino: Einaudi, 1969.
- Marchese, M.P., 2006, «Il X Congresso Internazionale degli Orientalisti: testimonianze di Ascoli e Saussure», in *Studi linguistici in onore di Roberto Gusmani*, Alessandria: Edizioni dell'Orso, pp. 1071-1079.
- Mejía Quijano, C. L., 2007, *Portrait diachronique de Ferdinand de Saussure*. Préface d'Olivier Flournoy (preprint).
- Prosdocimi, A. L., 1983, «Sul Saussure delle leggende germaniche», *CFS* 37, pp.35-106.
- Prosdocimi, A. L., 1984, «Sulla genesi della semiologia in Saussure. Una nota sulla biografia intellettuale», *Archivio Glottologico Italiano* 69, pp. 143-159.
- Saussure, F. de, 1877, «Essai d'une distinction des différents a indo-européens» *Mémoire de la Société Linguistique de Paris* 3, pp. 359-70.
- Saussure, F. de, 1879, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indoeuropéennes*, Leipzig: Teubner.
- Saussure, F. de, 1894, «A propos de l'accentuation lituanienne», *Mémoire de la Société Linguistique de Paris* 8, pp. 425-446.
- Saussure, F. de, 1995, *Phonétique. Il manoscritto di Harvard Houghton Library bMS Fr 266 (8)*, edizione a cura di M.P. Marchese, Padova: Unipress.
- Saussure, F. de, 2002a, *Ecrits de linguistique générale*, S. Bouquet et R. Engler (edd.), Paris: Gallimard.
- Saussure, F. de, 2002b, *Théorie des sonantes. Il manoscritto di Ginevra BPU Ms.fr. 3955/1*, edizione a cura di M.P. Marchese, Padova: Unipress.
- Saussure, F. de – Constantin E., 2005, «Ferdinand de Saussure, *Notes préparatoires pour le cours de linguistique générale 1910-11* e Emile Constantin, *Linguistique générale. Cours de M. le Professeur de Saussure*», D. Gambarara e C. Mejía Quijano (edd.), *CFS* 58, pp. 71-290.

- Schmidt, J., 1881, «Zwei arische *a*-Laute und die Palatalen», *KZ* 25, pp. 1-179.
- Streitberg, W., 1914, «Ferdinand de Saussure», *Indogermanisches Jahrbuch* 2, 1914 [1915], pp. 203-213.
- Vallini, C., 1969, «Problemi di metodo in Ferdinand de Saussure indeuropeista», *Studi e saggi linguistici* 9, pp. 1-85.
- Vallini, C., 2006, «Aspetti del metalinguaggio di Saussure: *histoire, historique*», in *Studi linguistici in onore di Roberto Gusmani*, Alessandria: Edizioni dell'Orso, pp. 1771-1784.
- Villani, P., 1990, «Documenti saussuriani conservati a Lipsia e a Berlino», *CFS* 44, pp. 3-33.

Vici <sup>du</sup> mot pour B. ~~fa~~ ~~de~~ ~~dirige~~ / ~~je~~ ~~peux~~  
 qu'il se donne toutes les indications nécessaires  
 à une direction utile de vos études.

~~Puis je dirai~~ Sans mon intérêt personnel

Le me permettez de vous faire une  
 recommandation que j'avais déjà faite  
 à quelques élèves de Paris qui ~~ont fait~~  
~~ont~~ sont allés là-bas; veuillez ne  
 parler aucunement de mes théories,  
 par exemple sur la valeur absolue  
 d'une distinction entre la tranche syn-  
 -chronique et diachronique de la langue;  
 j'ai déjà quelques expériences en cours  
 sur le danger qu'il y a à communiquer  
 à un Allemand quelque chose d'idée  
 qu'il n'a pas, et je ne tiens pas à renou-  
 -veler l'expérience à voir tout un  
 ouvrage qu'on prépare, <sup>selon moi</sup> ~~à Paris~~  
 sa fleur et de sa racine, par p. L'artifice d'un plagiaire.  
<sup>misérable</sup>

La personne

par-dessus  
 moi

laborieux  
 et consciencieux

Soyez absolument persuadé que dans n'im-  
 -porte quel Allemand, il y a un ce plagiaire  
 tout prêt, ~~fait~~ - il est prêt présent en

apparemment par ses propres titres et par  
la situation, d'une ~~langue semblable~~ Affaire  
de mœurs, qui semble indépendante des  
individus.

Geehrte Lady und lieber Freund,

Erlauben Sie mir meinen zweiährigen  
Schüler, Herrn Albert Seckhaye, ~~bei Ihnen~~  
an Sie Zu empfehlen. (Licencié en  
lettres de  
L'Université  
de Genève)

Seine Absicht in Leipzig  
ist nicht ~~alle~~ gerade ~~an~~ oder indogermanis-  
tisch. <sup>weit</sup> Sprachforschung zu treiben, sondern einerseits  
die slavischen Sprachen <sup>etwa</sup> tiefer zu studieren,  
andrerseits und speziell, die syntactischen  
Eigenschaften dieser Sprachen auf dem Grunde  
indogermanischer Ergebnisse, oder  
überhaupt auf dem Grunde einer historischen  
Methode, begründen zu können.

Es war ~~sehr~~ <sup>sehr</sup> ~~besonders~~ <sup>interessant</sup>, ~~was ich~~  
Ihre Vorlesung über lateinische Syntax  
die ~~an~~ Herrn Seckhaye nach Leipzig bewies.

so daß  
~~Konnte, weshalb ich, ich auch~~  
 es mir auch <sup>da voran</sup> erlaubt schien,  
 und geigneten denselben an Sie zu richten.  
 Gang besonders

Die einzige indog. Sprache die Herr  
 Lechazy außer griechisch und lateinisch  
 kennt ~~kennt~~, ist Sanskrit; er möchte  
 seine Sanskritstudien fortführung und  
~~Samöglich~~ verrollständigen

— als Punkt ausserhalb der klassischen  
 Sprachen — ohne deshalb über die ganze Familie  
 zu schreiben zu haben.

Besten Dank für Ihre Karte,  
 bei Gelegenheit des Lerkien-Bandes; ich  
 war sehr froh zugleich so unermartet,  
 durch die Abwesenheit Leibkny's, <sup>etwas</sup>  
 von Ihnen zu erfahren. <sup>brückt</sup>

Mit bestem Grusse  
 und vorzüglicher Hochachtung

J

~~Santa~~  
 ob dies  
 Programm

Ferdinand de Saussure

MS. FR. 3951/10 «NOTE WHITNEY»

Les présentations du Ms. fr. 3951/10 proposés dans ce *Cahier* s'insèrent dans le projet initié par Robert Godel d'une philologie saussurienne fondée sur des sources analysées dans l'optique sémiologique que Saussure lui-même a proposée pour l'étude des productions langagières. Elles font suite à notre édition du *Troisième cours de linguistique générale* (CFS 58). La reproduction photographique de ce manuscrit, généreusement offerte par la Bibliothèque de Genève, se trouve dans le CD-Rom en annexe. Notre collaboration avec la Bibliothèque de Genève concernant les nouvelles technologies a commencé au début de l'année 2007 avec l'exposition virtuelle des manuscrits de Saussure, que l'on peut visiter sur le site de la BGE.

Chacun des auteurs des présentations garde la responsabilité de son texte, mais nous avons eu le plaisir de longues discussions entre nous, et avec Claire Forel, Marie-Claude Capt-Artaud et Curzio Chiesa, membres du Comité, que nous remercions pour leurs utiles commentaires et aide pratique.

D. G. et C. M.Q.

Daniele Gambarara

ORDRE GRAPHIQUE ET ORDRE THÉORIQUE  
PRÉSENTATION DE FERDINAND DE SAUSSURE, MS. FR. 3951/10

*Le Cours de linguistique générale pose en effet  
les bases de ce qu'on peut considérer comme  
la théorie des institutions (Prieto 1990, CFS 50).*

*1. Lire Saussure en manuscrit*

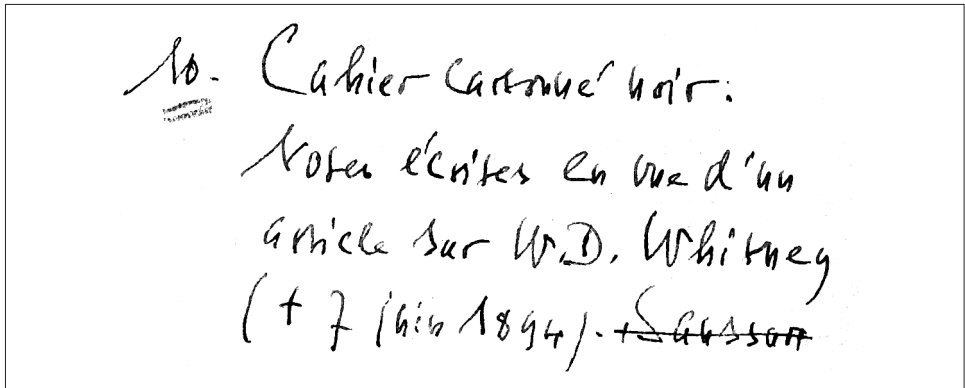
1.1. Dans ce *Cahier* destiné à fêter les 150 ans de la naissance de Ferdinand de Saussure, le Cercle Ferdinand de Saussure, avec l'aimable collaboration du Département des manuscrits de la Bibliothèque de Genève (anciennement BPU – Bibliothèque Publique et Universitaire), et en particulier avec le généreux soutien de sa conservatrice, Barbara Roth, adopte une nouvelle pratique éditoriale : la reproduction photographique d'un manuscrit de Ferdinand de Saussure. Ces dernières années, en effet, les éditions de textes saussuriens (et les traductions critiques, qui impliquent une édition différente du texte français<sup>1</sup>) se sont multipliées, et parfois leur évident désaccord crée le doute chez les lecteurs. Or, l'écriture de Saussure est presque toujours assez lisible, et les nouvelles techniques permettent actuellement

---

<sup>1</sup> Par exemple, celles de Jäger *WdS* 2003 et De Mauro 2005, qui ne traduisent pas directement Bouquet et Engler 2002, mais se basent chacun sur une révision critique, différant l'une de l'autre et aussi des *ELG* (cf. Russo 2005 : 299-300, *CFS* 58).

d'approfondir certains aspects sémiologiques du travail philologique: une reproduction intégrale, en couleurs, haute définition, numérique, de ses textes manuscrits va offrir à des lecteurs experts comme ceux des *Cahiers*, le plaisir de les voir de leurs yeux et de formuler ainsi leur propre jugement sur les sources. Sans ce retour aux données élémentaires des textes, toute interprétation reste arbitraire et incertaine.

1.2. Tel est, justement, le cas du document que nous présentons ici, le cahier assez connu, classé sous *Papiers Ferdinand de Saussure*, côte Ms. fr. 3951/10, intitulé dans les catalogues des manuscrits de Saussure « N. 10 – Notes pour un article sur Whitney »<sup>2</sup>. Il a été publié par Rudolf Engler dans son édition critique (1967-74) du *Cours de linguistique générale* (CLG) et repris dernièrement dans les *Ecrits de linguistique générale* (ELG, Bouquet et Engler 2002).



Note de Robert Godel sur la couverture du cahier (Ms. fr. 3951/10, couverture).

Bien que fondées sur la même lecture d'Engler, les deux éditions, dans Engler 1967-74 et dans Bouquet et Engler 2002, divergent l'une de l'autre à plusieurs endroits. Par ailleurs, pour donner un texte suivi, cette transcription est devenue tout d'abord partielle. En effet, dans ce cahier on retrouve alternées des unités d'utilisation différentes, et sans le mentionner explicitement, on a soudé certaines de ces unités textuelles, en en délaissant d'autres, pourtant tout aussi présentes. C'est-à-dire que, sans en avoir réellement conscience – et donc sans en faire prendre conscience –, on est passé de l'ensemble du cahier à la « Note Whitney », décontextualisée (cf. § 2 et Table 1). On donnait la partie retenue comme homogène et suivie (bien entendu, autant que peut l'être un brouillon), en sous-évaluant son lien avec les textes écartés, et encore plus les différences entre les parties

<sup>2</sup> On trouve une analyse de ce manuscrit dans Godel (*SM* 1957: 43-46), et un commentaire dans De Mauro (1972: 356).



rassemblées, et en surévaluant par contre l'expression du rapport que Saussure entretenait avec Whitney (cf. § 3 et Table 2). De plus, dans la partie ainsi publiée, pour réussir la linéarité standardisée de l'impression, on devait à chaque page redresser les tortueux parcours d'écriture dans lesquels Saussure recherche la première formulation de son propos (cf. § 4)<sup>3</sup>. On passait ainsi à côté d'une caractérisation pertinente de la pensée qui y est exprimée, et de la possibilité de repérer sa présence tout au long de la réflexion saussurienne (cf. § 5 et Table 3).

Aujourd'hui, pour restituer son contexte à ce texte ouvert, le retour au cahier dans sa matérialité paraît indispensable, pour tenir compte des pages sautées et des pages arrachées, des changements d'orientation, de direction, d'instrument et d'encre, du style d'écriture, des juxtapositions et des séparations. On l'a fait parfois pour des documents beaucoup moins importants ; comment se priver d'un tel éclairage sur un document capital pour comprendre Saussure ?

Mais pour cela, il fallait justement mettre le cahier (ou des photos numériques, non pas des photocopies) sous les yeux du lecteur, pour qu'il puisse le lire directement – c'est en fait assez facile ! –, ou au moins le confronter à une édition imprimée, et saisir par lui-même comment Saussure pense par écrit<sup>4</sup>.

La meilleure édition de la 'Note 10' reste celle d'Engler 1967-74 (numéro 3297 dans le 4<sup>e</sup> fascicule), incluant le jeu entre texte et appareil critique (qu'il faut constamment consulter). Mais elle privilégie uniquement la retombée directe de ce texte sur le *CLG*, à travers les extraits de Sechehaye et d'autres parallèles décelés par Engler (cf. § 5), ce qui entraîne un réarrangement de passages, dispersés dans les trois fascicules synoptiques du 1<sup>er</sup> tome. L'édition dans Bouquet et Engler 2002 (*ELG*: 203-222), qui en dérive, est par contre entièrement suivie, donc plus commode, mais très simplifiée<sup>5</sup>. La traduction allemande de Fehr (1997: 303-328), contrôlée sur le manuscrit à partir de l'édition d'Engler, constitue un bon exemple d'édition soignée, en même temps qu'une traduction.

1.3. Le support matériel du manuscrit est un petit cahier cartonné noir (19 cm. de haut sur 14,5 cm. de large), d'une centaine de feuilles, du type que l'on retrouve pour d'autres documents saussuriens, et qu'on peut se procurer encore aujourd'hui

<sup>3</sup> Le sens de *Glas* (1974) de Jacques Derrida serait complètement perdu, si quelqu'un essayait de le remettre en bon ordre. Notre petit cahier, quant à lui, a perdu aussi quelque chose dans ces présentations.

<sup>4</sup> Par opposition aux textes recopiés au propre, et à ceux que les étudiants ont notés de ses leçons. Mais certains des textes oraux de Saussure ont été soigneusement préparés par écrit.

<sup>5</sup> Les critères n'apparaissent pas homogènes : la ponctuation est parfois corrigée, les répétitions sont tantôt publiées tantôt éliminées, les passages biffés et les conjectures parfois intégrées au texte sans signaler ce fait.

en Suisse pour quelques francs. Un « 1.-» sur la page de garde au début semble indiquer que Saussure à l'époque l'aurait payé un franc.

Sur chaque feuille, au recto, il y a une numérotation, dont on peut reconnaître au moins deux états. Celle que nous allons suivre ici, et qui sert aussi à indiquer les photos, est la dernière en ordre de temps, établie après 1974, où la première feuille est 1, la seconde 1 bis, la troisième 2, et les nombres se suivent après sur toutes les feuilles conservées, jusqu'à 92 (la dernière dans l'état actuel du cahier). Les 'pages' 93 et 94 (feuilles bleues) sont les feuilles de garde collées à la troisième de couverture; les feuilles correspondantes collées à la deuxième de couverture, au début du cahier, ne sont ni écrites (sauf ce « 1.-»), ni numérotées, ni reproduites ici.

Sechehaye, Godel et Engler ont suivi une autre numérotation, où l'actuel 1 bis était 1, on ne considérait pas 30 et 31, l'actuel 31v était 29v (29a dans l'usage de Godel et Engler<sup>6</sup>), et l'on numérotait de 30 à 35 les feuilles 32 à 37. En effet, comme on peut bien le voir sur les photos de ces feuilles, la numérotation actuelle corrige une numérotation précédente.



Les nombres 30-35 corrigés en 32-37 (Ms. fr. 3951/10, f. 32, 33, 34, 35, 36, 37).

Les feuilles finales, actuellement numérotées de 87 à 94, présentent aussi une numérotation en chiffres romains de I (=91v) à VI (=86v), vraisemblablement de la main de Saussure. Engler indique ces pages en continuité avec les précédentes (donc sans considérer non plus les feuilles 40 et 41), de 38 (=91v) à 42a (=87). Nous parlerons de *page* pour traiter séparément le recto et le verso de chaque feuille. Les photos comprennent toujours le verso d'une feuille et le recto de la suivante; elles ont pour titre le numéro au recto de la feuille de droite.

Les feuilles n. 38 et 39, et de 42 à 86 n'ont pas été écrites, et nous n'en proposons pas ici des reproductions. Dans le cahier, il y a des feuilles arrachées. On peut voir une trace entre les feuilles 21 et 22, la feuille 40 a été arrachée et recollée, deux autres ont été arrachées au milieu des feuilles blanches après f. 77 et après f. 84<sup>7</sup>.

Pour permettre une comparaison des reproductions avec les textes imprimés, la Table 4, à la fin de cette présentation, indique la correspondance entre les photos du manuscrit (et les pages dans l'ordre d'écriture, cf. § 4) et les éditions citées.

<sup>6</sup> Cf. note 53.

<sup>7</sup> Le total original des feuilles était de 96 (6 cahiers de 16 feuilles chacun, le premier de 1 à 15 (avec 1bis), le dernier de 78 à 92), sans compter les pages de garde.

## 2. Un petit cahier aux emplois variés

2.1. On peut distinguer plusieurs unités textuelles d'utilisation du cahier. Il faut considérer séparément la couverture: il s'agit d'une chemise en papier dont Godel a habillé le carton noir originel en 1955, lorsque le cahier a été donné à la bibliothèque. La page 1 (recto) a été employée par Secheyay en 1913, pour se faire au crayon un résumé-table des matières du cahier, en vue de son utilisation pour la rédaction du *CLG* (cf. § 5); on peut se demander pourquoi Saussure l'avait laissée blanche.

Les autres textes sont de la main de Saussure, écrits aux mois de novembre et décembre 1894, en général 25 lignes à chaque page (mais il peut arriver jusqu'à 28). On reconnaît tout d'abord six unités ('parties').

I. Saussure avait laissé la première page blanche, et écrit déjà les pages 1v et 1 bis, quand, à partir du 10 novembre (date où il reçoit l'invitation à envoyer une lettre d'hommage à l'occasion de la mort de William D. Whitney), il écrit d'abord de 1 bis v jusqu'à 29. On peut reconnaître des sous-unités dans cette suite de pages, grâce à un ensemble de caractéristiques: l'organisation du texte, l'encre, le style, ou finalement le contenu (cf. § 3.1).

X L'objet qui sert de signe n'est jamais, <sup>1 bis</sup> le même" deux fois: il faut dès le premier moment un examen, pour savoir <sup>de quelle manière</sup> du nom de quoi nous avons le droit de l'appeler le même; là est la fondamentale différence avec un objet quelconque, et la première source très simple.

Début de la page 1 bis (Ms. fr. 3951/10, f. 1 bis):

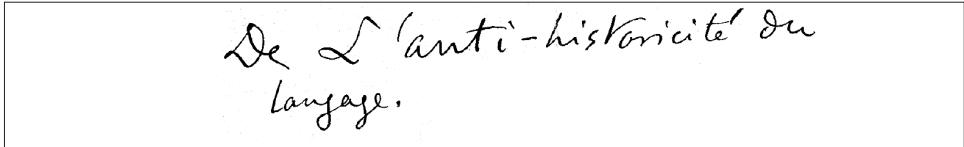
«L'objet qui sert de signe n'est jamais "le même" deux fois: [...]»

II. Peut-être immédiatement après la page 29, il écrit d'une tout autre façon, aux pages 30 et 31 tournées de 90 degrés, le brouillon d'une lettre au directeur du journal antisémite «La Libre Parole» (Paris, 1892-1924). La page blanche 29v sépare ce texte de I.

30  
Monsieur le Directeur de la Libre Parole. Paris.  
Monsieur:  
Des deux erreurs principales, dont la France entière était imbuë à l'égard des Juifs, l'une est à dénoncer et à détruire la première. Il a été établi qu'il n'y a aucun Juif (à part une dizaine de Juifs portugais)

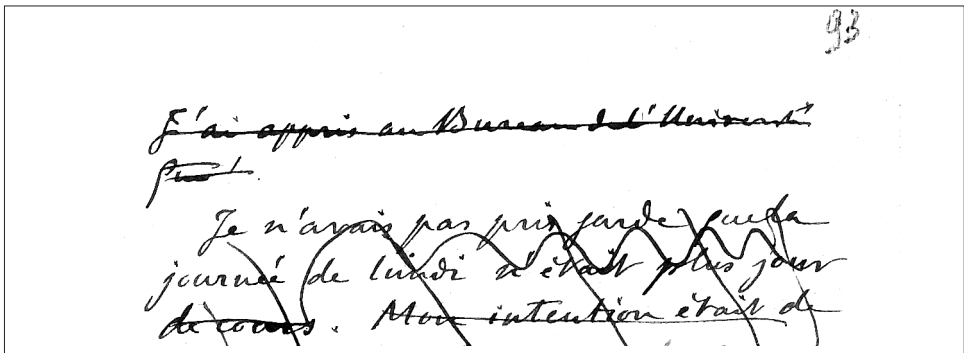
Début de la page 30 (Ms. fr. 3951/10, f. 30): «Monsieur le Directeur de la Libre Parole. Paris.»

III. Après le texte II, il reprend le style d'écriture et les arguments du texte I, et il écrit de la page 31v (29a dans l'ancienne numérotation) à la page 37. Aussi dans cette séquence on peut reconnaître des sous-unités.



Début de la page 31v (Ms. fr. 3951/10, f. 32): «<De> L'anti-historicité du langage.»

IV. Vers la fin de cette période, avant le 24 décembre, sur les pages de garde de la couverture, à la fin du cahier (93, 93v, 94), il écrit un brouillon de lettre, concernant les Tables d'Héraclée, partie du cours «Etude d'un choix d'inscriptions grecques archaïques», à ses étudiants (l'étudiant dont le nom est abrégé dans la lettre est Virgilio Tojetti, celui auquel la lettre est adressée est probablement R. Haacke)<sup>8</sup>.



Début de la page 93 (Ms. fr. 3951/10, f. 93): «F'ai appris au Bureau de l'Université que [ ]»

V. Ensuite, Saussure retourne de 180 degrés le cahier (on le voit bien sur la photo Ms. fr. 3951/10, f. 93, et à la position du numéro de la page, mais toutes les photos sont présentées selon l'orientation de l'écriture). Il numérote en chiffres romains les pages à partir de la fin jusqu'à VI (= 86v), et il recommence à écrire de 91v = I à 87 (= V verso). Il laisse blanches les pages 92 et 92v pour séparer cette unité du texte IV. Ici à nouveau, on peut reconnaître des sous-unités.

<sup>8</sup> Sur titres et dates des cours de Saussure, et les noms de ses étudiants, v. Linda (2001: 177-197).

réserve

7

L'impression générale qui se dégage  
des ouvrages linguistiques de Whitney  
est qu'il suffit du ~~bon~~ sens commun  
— du sens commun d'un homme

Début de la page 91v ou I (Ms. fr. 3951/10, f. 92):

«réserve – L'impression générale qui se dégage des ouvrages linguistiques de Whitney [...]»

VI. Au même moment, toujours avec le cahier retourné, il commence un autre texte politique à la page 40v, *Philosophie de la guerre sino-japonaise*, laissant à nouveau des feuilles blanches pour continuer ce texte en le séparant des textes dans la première partie du cahier; il le continue à 40 et 39v, et les feuilles n. 39 et 38 (= pages 39-37v) restent blanches.

*Philosophie de la guerre  
sino-japonaise,*

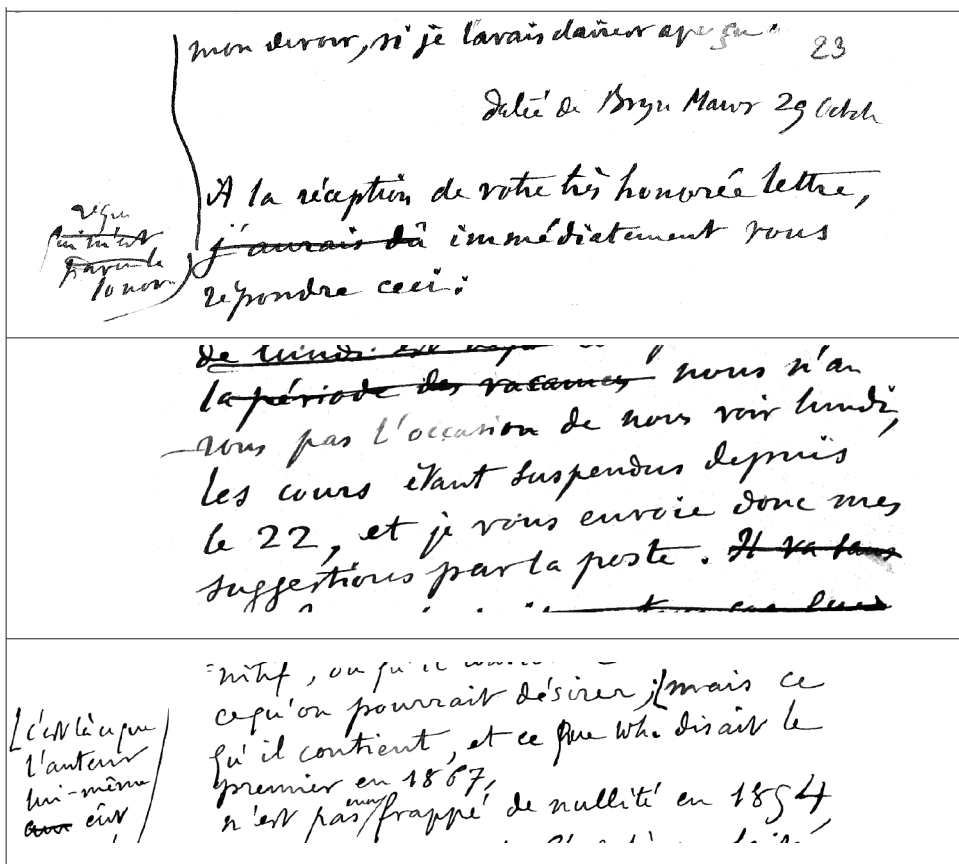
Le premier point est de  
constater que pendant que la  
France dépensait des centaines

Début de la page 40v (Ms. fr. 3951/10, f. 41): «Philosophie de la guerre sino-japonaise.»

2.2. A ce moment, Saussure interrompt l'emploi de ce cahier, et les feuilles de 86 à 42 – il avait retourné le cahier – sont effectivement restées blanches (un peu moins de la moitié du cahier); deux ou trois de ces feuilles, arrachées, pourraient se trouver actuellement dans un autre dossier saussurien. En revanche, les pages blanches 29v, de 37v à 39, 92 et 92v, comme nous l'avons vu, ont la fonction de séparer l'une de l'autre respectivement les unités textuelles I et II, III et VI, IV et V (I-III-IV, II, et V-VI étant distinguées par l'orientation du cahier).

Les repères chronologiques internes permettent de dater 1 bis-1v peu avant le 10 novembre; les textes I, II, III à partir du 10 novembre, sûrement jusqu' autour du 23 décembre (peut-être encore plus tard); le texte IV au 22 ou 23 décembre; les

textes V et VI après le 22 décembre jusqu'à un moment que l'on ne peut pas déterminer exactement, mais qui devrait se situer autour de la fin de 1894 (ou des premiers jours de janvier 1895)<sup>9</sup>. Durant tout ce temps, Saussure revient pour compléter ou corriger des pages déjà écrites.



Datations aux pages 23, 93, 87 (Ms. fr. 3951/10, f. 23, 93, 87)

<sup>9</sup> Les indications directes sont: le début d'une lettre sur Whitney à p. 1 bis v (donc après le 10 novembre); l'indication «<reçu le 10 nov(embre)>> dans un autre début de lettre à p. 23 (tous les deux dans le texte I); la référence à samedi 22 (décembre) pour la suspension des cours, qui n'auront donc pas lieu le lundi (24!) à la page 93 (texte IV); l'indication «en 1894» à la p. 87, peut-être – si ce n'est pas p. 39v – la dernière des pages rédigées (texte V).

Le cahier n'a été écrit ni tout d'un seul trait, ni une page par jour, mais par intermittence, bien que dans un temps limité. Une possible distribution quantitative ferait attribuer les pages de 1 à environ 21 au mois de novembre; des alentours de 21v à 37, aux premiers 20 jours de décembre; de 91v à 87, à la semaine 22-28 décembre (Saussure espérait encore arriver à envoyer un hommage?). Cf. les sous-unités thématiques, § 3.1.

Les textes II, IV, et VI étaient jusqu'ici inédits et non signalés<sup>10</sup>. Du texte II, à propos duquel on peut parler d'un long refoulement de la part des philologues saussuriens, Mejía donne, dans l'article suivant, une édition et une analyse importante.

Je reviendrai plus bas (§ 3.1) sur les textes I, III et V, contenant une réflexion de Saussure sur le langage qui s'entremêle avec le témoignage sur Whitney qu'on vient de lui demander. Mais pour apprécier ces textes il faut bien remarquer dès maintenant leur association (au moins syntagmatique) avec les autres textes, qui témoignent de l'intérêt porté par Saussure, au même moment, à ses cours (IV) et aux épisodes politiques de l'année 1894 (II, VI).

Il s'agit donc d'un ensemble composite. Le support du manuscrit n'est pas neutre, il postule un enjeu d'unité, il dessine une macrotextualité fragmentée mais centripète. Le cahier ressemble à un journal où sont notés des événements différents – politiques, académiques, familiers – qui composent une seule vie<sup>11</sup>; le co-texte du Ms. fr. 3951/10 renvoie ainsi à un contexte extérieur.

Les événements de l'année 1894 autour de Saussure sont présentés dans la Table 1.

### 3. *Seulement des notes pour un article sur Whitney?*

3.1. Un des éléments de ce contexte varié semblait dominer les autres: l'hommage à Whitney. Godel et, à sa suite, Engler ont rassemblé les pages 1v-29, 31v-37, 91v-87 de ce cahier, c'est-à-dire 70 des pages écrites par Saussure (en laissant de côté les 8 pages des textes II, IV et VI)<sup>12</sup>, comme «Notes pour un article sur Whitney» (et le pluriel disparaît dans l'appellation courante 'Note 10').

Mais, à regarder de près l'organisation des textes et la disposition des pages, et plus encore la succession des arguments et des notions-clé, la situation se révèle plus complexe. Il y a, en effet, plusieurs thèmes qui s'enchevêtrent, et sur chacun on trouve, au long du cahier, des nouveaux départs, avec des changements de formulation ou d'argumentation. Saussure recommence toujours, revenant à un sujet après l'autre, et il y a des répétitions et des reprises dans des contextes différents. Distinguer des sous-unités (des 'chapitres') est plus difficile ici qu'il ne

<sup>10</sup> Le texte II vient tout récemment d'être signalé et édité (et le VI signalé) par Lynn-George 2006, avec beaucoup d'explications historiques.

<sup>11</sup> Nous avons été éduqués à séparer biographie et philosophie d'un auteur. Mais les trois carnets 1914-1916 de Wittgenstein, avec leur partie secrète (militaire et privée) chiffrée, qui alterne avec celle philosophique en clair (dont il a extrait le *Tractatus logico-philosophicus*), sont un autre cas pour repenser cette séparation.

<sup>12</sup> 20 pages imprimées contiennent la partie écrite de ces 70 pages manuscrites, mais non les espaces, qui sont importants.

l'était pour les unités (les « parties ») du paragraphe précédent, et la fascination des micro-textes (des 'paragraphe'), de 1 ou 2 ou 3 pages, peut facilement amener à une vision atomistique. Pour ne pas multiplier le nombre des sous-unités, je garde sous le même numéro celles où l'argument général (ou le discours de l'écriture, ou la couleur de l'encre) reste semblable, même quand il y aurait lieu de distinguer des composantes spécifiques (signalées en partie avec une lettre).

Je présente la situation selon les unités déjà vues (I, III et V), sous-unités en continuation (de 1 à 14), séquences (a, b, c), et pages, avec mes commentaires<sup>13</sup>.

I.1.	1 bis+1v	signe : identité (encre noir)
I.2.a	1 bis v-4	premières ébauches de lettre sur Whitney : 1 bis v+2+2v a ; 3+2v b ; 4+3v grammaire comparée et linguistique (encre bleu)
I.2.b	5-6+5v	à partir de p. 5 Saussure commence à dévier : la critique de l'histoire de la linguistique l'amène à laisser Whitney de côté et mettre en cause Schleicher et le lituanien (p. 6+5v)
I.3.	7, 8	Whitney phonologiste, et une autre question (langage institution ?) (encre noir)
I.4.a	9+8v-10+9v-10v-11-11v-12-12v a	la linguistique est double (« des hommes éminents » 9) ; différence avec l'histoire politique
I.4.b	13+12v b-13v-14	la linguistique est double ; compromis entre esprit et symboles
I.4.c	14v-15, 16	la linguistique est double ; recherche empirique et théorie (cf. 9)
I.5.	17+16v, 18+17v	langage institution ; le bon sens de Whitney (lié à la réflexion de Saussure)
I.6.a	19	la linguistique est double
I.6.b	20-21	mots nouveaux et patois
I.7.	21v, 22	la linguistique est double ; signe et objet (encre bleu et noir)
I.8.	23+22v-23v	seconde ébauche de lettre sur Whitney, où Saussure renonce ; grammaire comparée et linguistique ; la doctrine raisonnable de Whitney (encre bleu)
I.9.a	24v-25v	premier plan de travail ; le langage institution (encre noir et bleu)
I.9.b	26-26v	second plan (élargit le précédent) ; Whitney inséré dans les réflexions de Saussure ; langage cas particulier du signe (encre bleu)
I.10.	27v-29	changements fortuits, pas de génie de la langue, Schleicher (encre noir)
III.11.a	32+31v-33-33v a	la linguistique est double (encre bleu à 33v a)
III.11.b	33v b, 34-34v-35-35v-36-36v-37	la linguistique est double ; formule des rapports
V.12.a	91v	le sens commun de Whitney
V.12.b	91-90v	signe non simple, transmissible ; langage cas particulier du signe

<sup>13</sup> A confronter avec l'analyse de Godel déjà cité (*SM* 1957: 43-46) ; je me sers autant que possible des formulations de Saussure. J'emploie le + pour les pages secondaires (cf. § 4). Cf. aussi la Table 4.



V.13.	90-88v	noms mythologiques
V.14.a	88, 87v a	troisième plan; grammaire comparée et linguistique
V.14.b	87v b-87	hommage Whitney; troisième ébauche de lettre

Le nom de Whitney figure seulement dans 15 – sur 70 – des pages du cahier (1 bis v, 2, 2v, 3, 4, 7, 8, 17, 23, 23v, 26, 91v, 88, 87v, 87). De ses publications, les études sur les *Prâtiçâkhyas* sont cités à 7, avec un autre travail de phonétique; *Language* 1867 à 23 et 87v-87; *Life* 1875 à 26; le *German and English Dictionary* 1877 à 88; les autres renvois étant génériques<sup>14</sup>. En ce qui le concerne, il y a essentiellement: des brouillons de lettres de circonstance qui oscillent entre l'acceptation et le refus (I.2.a, I.8, V.14.b); une considération théorique sur le rapport entre l'étude des langues, la grammaire comparée et la linguistique générale, insérée dans une critique de l'histoire de la linguistique contemporaine (I.2.b, I.8, V.14.a); une réflexion sur l'importance et les limites de la vision whitneyenne du langage comme institution (I.5, I.9.a et V.12), et ce qu'elle implique sur la nature des signes linguistiques (I.9.b et V.12.b)<sup>15</sup>. Quant au dernier sujet (mais aussi pour le second), Whitney n'est souvent que le point de départ d'un raisonnement qui s'écarte rapidement de lui, et l'on ne peut pas réduire les discussions de Saussure sur le langage institution à un hommage ou article sur Whitney. Ainsi, les pages qui, même sans le nommer, lui sont effectivement consacrées, sont une petite partie par rapport à celles où non seulement Whitney n'est pas nommé, mais dans lesquelles Saussure traite de thèmes qui n'ont pas à voir avec le linguiste américain.

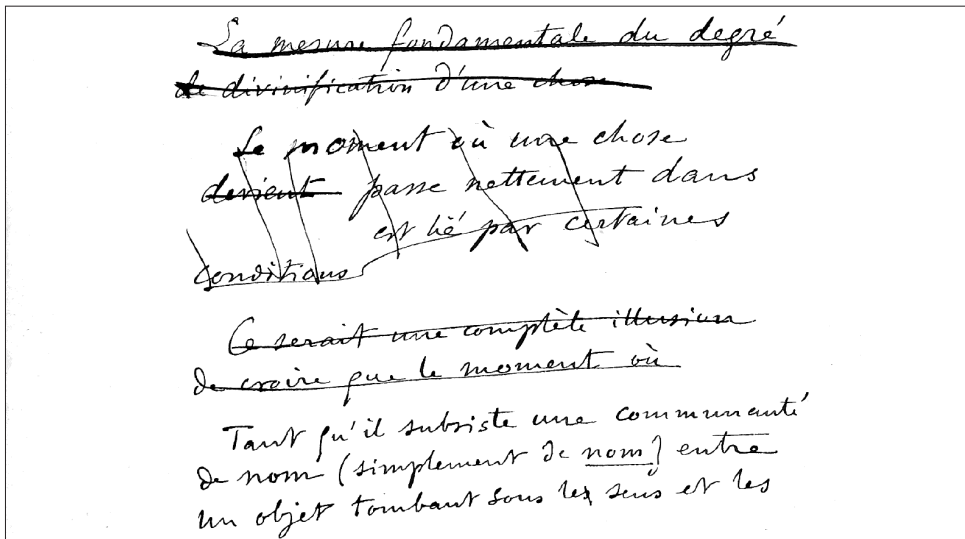
3.2. Considérons en premier l'exemple le plus évident. C'est normal que Saussure reprenne la matière qu'il a travaillé dans ses articles ou ses cours, non seulement pour illustrer une pensée déjà arrêtée, mais aussi comme un objet de réflexion active, efficace, un appui pour soulever de nouvelles questions. Beaucoup de phénomènes grammaticaux du sanscrit fonctionnent de cette manière dans les notes «De l'essence double du langage», et Whitney est parfois cité en rapport

<sup>14</sup> «ses <profondes> <capitales> études sur les *Prâtiçâkhyas* <de différents Veda,>» (7), Saussure possédait les textes publiés en 1862 et 1871 (reçus en hommage de Whitney ?), Engler (E 642) confronte l'indication, non utilisée par les éditeurs, à CLG 56; «je ne mentionne pas les [ ] comme *Remarks on utterance of vowels*,» (7): il n'y a pas de publication de Whitney avec ce titre: il pourrait s'agir de *Observations on vowel-utterance* (TAPA 1884). Les phrases comme «Whitney a dit: le langage est une institution humaine» (17) se réfèrent aussi bien à *Language* 1867 qu'à *Life* 1875.

Les ouvrages cités à p. 6 sont: F. Kurschat, *Laut- und Tonlehre der litauischen Sprache* 1849 et A. Schleicher, *Handbuch der litauischen Sprache*, I, 1856; l'essai 'théorique' plus connu de Schleicher c'est *Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft*, 1863.

<sup>15</sup> Il y a aussi des passages sur le travail de Whitney en ce que Saussure appelle 'phonologie'. Seulement le premier, à la p. 7, est développé; les deux autres sont un point sur une liste d'arguments: «6. Whitney phonologist.» (p. 26), «<Whitney et la syllabe.>» (p. 88).

avec ces passages (v. Table 2). En vérité, on a un cas semblable dans ce cahier. Prenons la section sur les noms mythologiques (V.13), qui a eu aussi une histoire éditoriale et critique à elle seule. Publiée, sur indication de Jakobson avant l'édition d'Engler 1974, et discutée par Lévi-Strauss en 1972 (reprochant à Saussure la nature non systématique de sa diachronie), elle a été ensuite attentivement éditée par Marinetti (1986 : 503-504) et examinée à la lumière des discussions successives de Saussure sur des questions semblables, dans les cahiers sur les légendes germaniques. Or, comment pourrait-elle faire partie d'un article sur Whitney ? Le thème – non le traitement – est plus proche de Max Müller ! Ces réflexions sont par contre cohérentes avec celles qui se trouvent ici dans les sections précédentes sur les changements des signes linguistiques, destinés à être transmis et modifiés (p. 90v), et le matériel vient vraisemblablement du cours sur les hymnes védiques que Saussure était en train de donner à ce moment-là<sup>16</sup>. On a, dans ce même cahier, une véritable lettre aux étudiants d'un autre cours (texte IV) ; ici le genre est différent, mais pas l'attitude.



Début de la page 90 (Ms. fr. 3951/10, f. 90) :

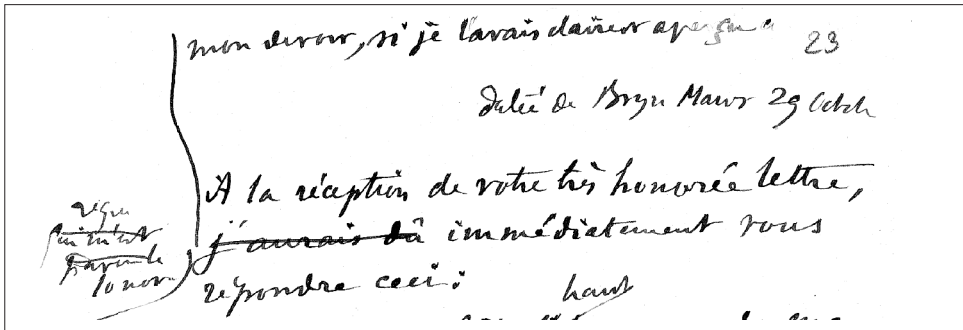
« La mesure fondamentale du degré de divinification d'une chose [ ] »

Mais alors, pourquoi s'étonner si à p. 6 lui vient à la plume, en parlant de Schleicher, le lituanien sur lequel il travaillait ? Ou ne pas reconnaître que la lettre au

<sup>16</sup> Est-ce au phénomène analysé dans ces pages que Saussure pense, quand, dans une des nouvelles 'Notes Item', il écrit qu'on peut parler de moitié du signe linguistique (l'apostrophe), seulement au point de vue diachronique, « Ex. les daēvas » ? (ELG 95 ; De Mauro 2005 : 108, n. 140).

directeur de «La Libre Parole» (texte II, pp. 30-31) suit directement la discussion des éléments linguistiques de type sémitique qu'on peut retrouver en français ou en allemand, à fin de détruire la notion de «génie de la langue» (pp. 27v-29)<sup>17</sup>?

Et d'autre part, si c'est le genre épistolaire qui a fait mettre de côté des textes (comme II et IV), pourquoi a-t-on considéré immédiatement et sans réserve les brouillons de lettre sur Whitney («cette lettre» p. 7) comme parties à plein titre d'un 'article'?



Début de la page 23 (Ms. fr. 3951/10, f. 23): «A la réception de votre très honorée lettre, [...]»

Il faut donc tout d'abord reconnaître que la 'Note 10', comme l'ensemble du cahier, est composite. D'une autre manière, certes, avec un rapport plus étroit, et qui par moments devient intime, entre certaines composantes, les conduisant à réagir les unes sur les autres. Mais c'est une question de degré, et non pas d'ordre de grandeur.

En effet, en reconduisant tous ces divers textes à une seule fonction spécifique externe, sans observer ni leur rapport avec les autres textes du cahier (les textes écartés II, IV et VI), ni surtout leur diversité, on perd une occasion unique d'observer le *modus cogitandi* de Saussure. Ce cahier documente, chronologiquement aussi, ce que les feuillets détachés qu'on trouve par ailleurs ne peuvent pas faire, le parcours de deux mois de pensée, à travers la succession de ces variations textuelles, avec ses tournants et ses reprises. Et ce parcours non seulement ressemble au mouvement de la lumière d'un phare, qui touche successivement des lieux différents, pour y revenir ensuite (ce qui est vrai de l'ensemble du cahier), mais il nous montre également une tension féconde entre les pages sur Whitney et

<sup>17</sup> Cf. l'article suivant de Mejía. La différence essentielle entre les langues, en particulier entre langues sémitiques et indo-européennes, comme base de l'opposition de l'esprit des races, était, à ce moment-là, un des arguments de la propagande antisémite. Mais elle est plus largement répandue (Olender 1989).

les autres, dans leur différence, et il en va de même à l'intérieur des sections sur Whitney. En extrapolant seulement ces dernières, ou en leur subordonnant rigide-ment toutes les autres pages, on perd leur co-texte, et donc le fil d'Ariane de la continuité, de la cohérence subtile du tout.

Saussure ne l'a pas fait: de son petit cahier noir il n'a jamais biffé toute une section ou une page. Les annulations de texte les plus longues sont moins d'une demi-page, aux pp. 10v, 13v, 19, 87v (où une nouvelle version suit immédiatement à p. 87). Même la difficulté du commencement donne tout au plus quelques biffures de suite, comme aux pp. 93 et 90. Saussure revient en arrière pour ajouter ou corri-ger, mais il n'efface jamais entièrement une partie déjà écrite. Il les conserve toutes disponibles pour y revenir (et choisir quels passages recopier?).

Bien sûr, la textualité saccadée de cette alternance de micro-textes pouvait incli-ner des chercheurs à le faire, comme en regardant un arbre après l'autre on risque de ne pas voir la forêt. Le principe unifiant des différentes sections de la 'Note 10' n'est pas un thème dominant, mais une autoconscience de recherche théorique ininterrompue qui investit alternativement plusieurs objets, et travaille à les assi-miler (pour certains plus que pour d'autres). Ce cahier a été, durant deux mois, le banc d'essai, la pierre de touche de Saussure. La dynamique entre le tout et ses parties se joue donc là.

La lettre d'hommage à Whitney constitue une instance de ce travail, sous un certain aspect pareil à la reprise de matériels d'un de ses cours, et certainement elle n'est pas l'unique moteur de ces 70 pages, même s'il faut bien reconnaître qu'on a là un point de saillance dans l'horizon macro-textuel (et dans la configuration théo-rique). Intituler l'ensemble sous la seule bannière de Whitney est une désignation (arbitraire bien sûr) possible, mais qui ne doit pas nous fourvoyer: il ne faut pas que Whitney nous cache Saussure en mouvement.

D'ailleurs, on ne demandait pas «un article» à Saussure, mais simplement un témoignage; il parle de *hommage*, *témoignage* 2v, *hommage* 3, *cette lettre* 7, *hommage*, *éloge* 87. Au *Whitney Memorial Meeting* du 28 décembre 1894, et dans le volume qui en découle (1897), on trouve 23 lettres de savants étrangers, envoyées entre le 12 novembre (Bréal, le premier à répondre) et le 17 décembre (Kern). La plupart sont longues d'environ une page ou deux, et les 6 pages et demie de Brugmann constituent une évidente exception. Or, ce cahier contient certaine-ment plusieurs brouillons de Saussure pour une pareille contribution. Mais il contient bien davantage: ce n'est pas dans le dessein de cet hommage qu'il s'acharne sur la duplicité de la linguistique, sur l'histoire, les états, les change-ments, sur le caractère différentiel et négatif du signe linguistique qui demande une formulation de type mathématique; bien au contraire cette pensée obsessionnelle lui rend la réponse plus difficile.

Nous ferons donc bien de prendre à la lettre Saussure, quand, dans la première et plus brève des listes d'arguments à examiner dans ce cahier, il en indique deux : « 1. Le langage institution. – 2. La linguistique est double. » (24v); même quand il élargit le cadre de sa recherche, ces deux points restent au centre – et Whitney est ajouté à la fin – (26)<sup>18</sup>. Le premier point est clair : Saussure n'écrit pas sur Whitney, mais sur sa propre vision de la science du langage au moment où le langage comme institution y prend place. Le second point, pour la philologie saussurienne, après 1996, a acquis une signification particulière.

~~1. Le langage institution~~

1. Le langage institution

2. La linguistique est double

26

1. La Grammaire Comparée
2. La Grammaire Comparée et la Linguistique
3. Le langage, institution humaine.
4. La linguistique, science double.
5. Whitney, et l'école <sup>des</sup> néogrammairiens.
6. Whitney comme phonologiste.

Points à traiter, pages 24v et 26 (Ms. fr. 3951/10, f. 25, 26)

<sup>18</sup> De manière tout à fait caractéristique, Saussure, pour maintenir ensemble en état d'investigation ce nœud de questions, se fait ci et là des plans de travail, dont certains vont bien au-delà d'un article, et demanderaient un livre. Une autre tentative pour trouver le bon point de départ pour son livre sur la science du langage ?

« 1. Le langage institution. – 2. La linguistique est double. » (24v); « 1. La Grammaire Comparée. – 2. La Grammaire Comparée et la Linguistique. – 3. Le langage, institution humaine. – 4. La linguistique, science double. – 5. Whitney et l'école des néogrammairiens. – 6. Whitney phonologiste. » (26): le plan précédent se retrouve maintenant inséré dans un cadre plus vaste. Dans le texte à p. 88 on reconnaît une stratification: la première rédaction, au crayon, consistait de deux passages: a) « Wh(itney) pas écrit gramm(aire) comp(arée) – Diction(naire) all(emand)-angl(ais) – Pas nécessaire gramm(aire) comp(arée) pour faire œuvre de [ ] – Mais gramm(aire) sanscrite donne pas occasion [ ] – âraik, »; b) « Wh(itney) mérite de s'être rendu assez indépendant de la gr(ammaire) c(om)p(arée), tout [ ] pour en avoir tiré le premier (une) vue philosophique. »; les ajouts à l'encre noire les transforment dans une série de points à traiter, où Saussure a hésité sur la position correcte pour « Wh(itney) et la syllabe », rajouté d'abord à la fin, et après au milieu de la liste.

3.3. Ce second point, «la linguistique est double», et même les formulations que Saussure emploie dans ce cahier, sont évidemment en rapport, parfois de façon très stricte<sup>19</sup>, avec la première ébauche du livre sur «La Science du langage» représentée par les notes «De l'essence double du langage»<sup>20</sup>. Le projet de ce livre est attesté dès décembre 1891 dans la lettre à Gaston Paris (Décimo 1994, *CFS* 48)<sup>21</sup>, et à nouveau en janvier 1894 dans la lettre à Antoine Meillet (Benveniste 1964, *CFS* 21). La chronologie et la relation entre les différents manuscrits conservés qui attestent les tentatives de Saussure de le réaliser, ne sont pas nettement définies.

Quand on ne connaissait pas encore les notes sur l'essence double (découvertes en 1996, et présentées par Engler 1997, *CFS* 50), et quand on considérait le Ms. fr. 3951/10 simplement comme «preparation for a Whitney memorial article» (Engler 1975: 839), on en avait seulement des témoins mineurs<sup>22</sup>. Maintenant

<sup>19</sup> Quelques formulations du Ms. fr. 3951/10 très proches de ces notes-là : «alors si l'essence <la nature> de cette chose, <en tout cas double, de son essence,>» (9v); «Nous hésit-er-ons par cela même à dire <sur> la nature <de la langue,> ou à décider si l'on peut <croire que quelqu'un puisse> dire sa nature, puisqu'elle est foncièrement double: là étant la vérité centrale.» (10v); «Nous nourrissons depuis bien des années cette conviction que la linguistique est une science double, et si essentiellement <profondément, irrémédiablement> double» (14v); «2. La linguistique est double.» (24v); «4. La linguistique, science double.» (26); «[ ] s'occupe d'un objet double, mais double d'une façon qui semblerait inextricable» (32); «- pour définir une bonne fois cette sémiologie qui particulière qui est le langage non dans un de ses côtés, mais dans cette irritante duplicité qui fait qu'on ne le saisira jamais» (33); «Il n'y a de 'langue' et de sciences de la langue, qu'à la condition initiale de faire abstraction de ce qui a précédé» (33v).

<sup>20</sup> AdS 372; *ELG* 17-88; voir l'édition diplomatique d'Engler (2004-05), et aussi Jäger *WdS* 2003 et De Mauro 2005 (cf. note 1).

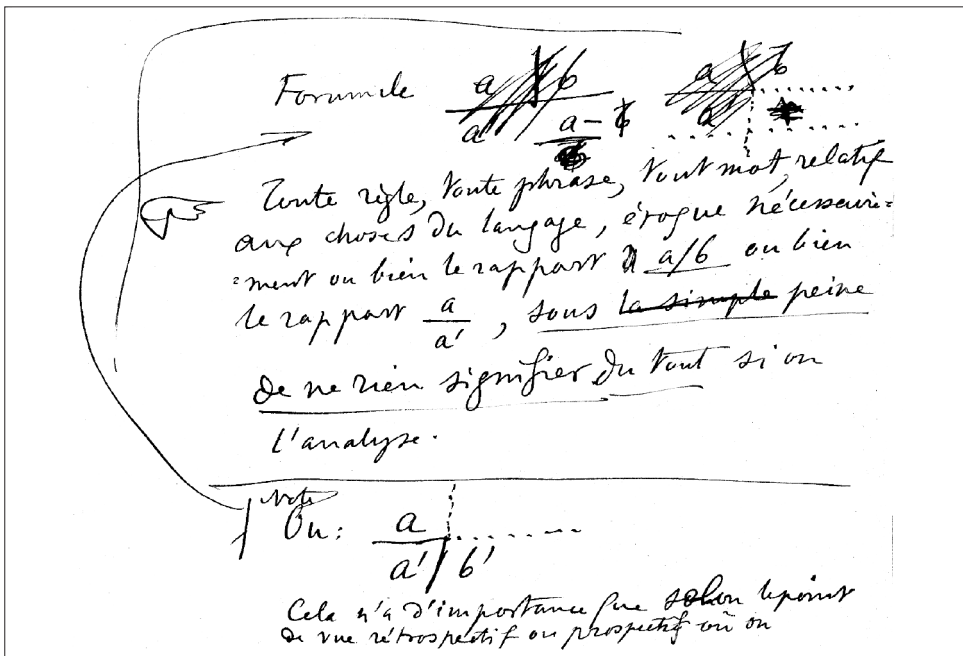
<sup>21</sup> La lettre témoigne que le point initial de la recherche de Saussure, en 1891, est l'opposition entre phonétique-succession (en abstraction du sens) et morphologie-unité d'époque (avec considération du sens). Cf. Engler (2000: 15).

<sup>22</sup> Ils sont: Ms. fr. 3951/6 ('Caractères du langage', N 6, Engler 1974: 3292; *ELG* 178-180), env. 1,5 pages imprimées; Ms. fr. 3951/9 ('Note *alka*', N 9, Engler 1974: 3295-96; *ELG* 197-203), env. 6 pages; Ms. fr. 3951/11-12 ('Status et motus', N 11-12, Engler 1974: 3298-99; *ELG* 222-233), env. 11 pages; Ms. fr. 3951/13 ('Sur les difficultés de la terminologie', N 13-13a, Engler 1974: 3300-01; *ELG* 233-236), env. 3 pages (toujours imprimées). Le Ms. fr. 3951/15 ('Notes item', N 15, Engler 1974: 3306-24; *ELG* 93-119 avec des nouveaux documents, mais il y a encore des notes pertinentes inédites) est plus tardif, et a un autre caractère. V. la présentation de Godel (*SM* 1957: 40-50); la brève caractérisation et tentative de datation d'Engler (1975: 838-840).

Seulement la 'Note 9, *alka*' (1896?) a été objet d'études récentes: Mejía (1997, *CFS* 50: 93-126), analyse (aussi théorique), transcription et reproduction des pp. 1-11 (1) et 1-5 (2); et Matsuzawa (2003: 319-322), présentation, édition et reproduction des pp. 4-5 (1) et de la copie de Secheyay. La question de l'unité linguistique et l'exemple *cantare* se retrouvent dans le Ms. fr. 3952/4b, publié par Marchese (1985: 88-97), et autrement peu considéré (*ELG* 281-282 l'attribue aux fonds retrouvés en 1996); *alka* comme exemple est déjà dans les notes «De l'essence double».

Toujours en 1894, le projet de livre de Saussure avait pris aussi, à partir de ses études lituaniennes, la voie d'un volume sur la linguistique générale et l'accent (Jäger *et al.* 2003, cf. Table 1); on pense à la dissertation doctorale de Louis Hjelmslev, *Etudes baltiques* (1932).

qu'on a découvert les premières, et qu'on peut redécouvrir le second, quel est le rapport entre ces deux textes, qui sont parmi les plus représentatifs du projet? En particulier, les notes sur l'essence double (AdS 372) précèdent-elles ou suivent-elles le cahier Ms. fr. 3951/10<sup>23</sup>? D'un côté, on pourrait argumenter que, par exemple, les quaternions, qui se retrouvent dans les premières, constituent une solution plus avancée à la recherche encore embryonnaire dans ce cahier d'une formulation mathématique<sup>24</sup>. De l'autre, on pourrait penser que justement cette indication est apparue à Saussure trop précise, trop stricte, et qu'il a préféré l'abandonner par la suite<sup>25</sup>.



«Formule», page 36 (Ms. fr. 3951/10, f. 36)

<sup>23</sup> Engler (2000: 9 et 18) date les notes «De l'essence double du langage» précisément au mois de décembre 1891, donc trois ans avant ce cahier, et Jäger *WdS* 2003 le suit; De Mauro (2005: XVI), par contre, les situe dans la seconde partie des années quatre-vingt-dix, donc dans les cinq ans après notre cahier.

<sup>24</sup> «Il arrivera un jour [...] où on reconnaîtra que les valeurs et quantités du langage et leurs rapports sont absolument <régulièrement> exprimables, <de leur nature fondamentale,> par des formules mathématiques.» (9); et voir les tentatives de schématisation aux pp. 35 et 36 («Formule»).

<sup>25</sup> A ma connaissance, le terme *quaternion* ne se retrouve dans aucun autre texte de Saussure.

Ce qui incline à choisir la seconde voie, c'est-à-dire la datation d'Engler (surtout fin 1891, mais aussi après), et à situer ainsi les notes sur l'essence double avant notre cahier, c'est justement le fait qu'aux thèmes et formulations de ces notes-là, il s'ajoute dans ce cahier quelque chose qui n'était pas dans les autres, et qui va accompagner Saussure pendant les années suivantes: une considération sur la spécificité du caractère social du langage, qui ne peut venir que de la confrontation avec le conventionnalisme de Whitney (bien qu'il soit différent de la position théorique de Saussure).

Le thème du langage en tant qu'institution dépasse l'hommage à Whitney (v. en particulier les sections I.5, I.8, I.9, V.12). Il suscite immédiatement chez Saussure des discussions sur la différence entre le langage et les autres institutions<sup>26</sup>, et la valeur du terme *institution* au long de ces textes se précise, en réorganisant le paradigme sémantique: le rapport avec *convention* entraîne les premiers usages techniques de *conventionnel*, et aussi d'*arbitraire*<sup>27</sup>. C'est la prémisse immédiate pour renforcer la distinction déjà acquise entre synchronie et diachronie, et la partie d'échecs, plus qu'une comparaison «là où il n'y a aucune comparaison juste» (10v), est une métaphore puissante qui soutient la compréhension scientifique<sup>28</sup>. La vision du langage institution aide encore à consolider la configuration sémiologique, d'une portée indéniable pour la considération du langage comme cas particulier de la théorie des signes (p. 91, ici aussi 'symbole'<sup>29</sup>); mais aussi à entamer la

<sup>26</sup> Saussure en effet, se sert ici de la notion d'institution pour opposer systématiquement le langage comme institution et les autres institutions: pp. 11, 17, 18, 19, 25, 25v, 36v; Whitney, au contraire, pour associer l'un et les autres.

<sup>27</sup> Après des emplois non techniques, les deux («formule ... conventionnelle, donc arbitraire») sont dans la 'Note 9, *alka*' (Engler 1974: 3296; *ELG* 202); *conventionnel* est discuté dans la 'Note 12, Status et motus', pp. 13, 18 (Engler 1974: 3299; *ELG* 228-29); *contrat conventionnel* – cf. dans ce cahier à p. 9 – et *signe conventionnel* (opposé au «geste direct, c'est-à-dire hors d'un système et d'une convention») sont dans les 'Notes 15, Item' (Engler 1974: 3310.1 et 11; *ELG* 103-104).

Dans notre cahier: les deux ensemble *nature conventionnelle, arbitraire, indépendante* (biffé, 13v), *convention initiale* (I bis, 9v), *symbole conventionnel* (biffé, >*indépendant*, 13), *rappports conventionnels* (18). Cf. aussi la note 29.

Le terme qui n'a pas encore un usage proprement technique dans ce cahier est *valeur*: la valeur des pièces aux échecs (10, 10v; cf. note 28); «les valeurs et quantités du langage et leur rapports» (9).

<sup>28</sup> Dans les notes «De l'essence double», le jeu d'échecs apparaît comme comparaison pour les éléments de la langue, «une pièce valant par son opposition avec d'autres selon certaines conventions» (§ 21, *ELG* 67).

<sup>29</sup> Le terme est rare chez Saussure. Il apparaît surtout dans ce cahier, pp. 13, 14, 19 (corrigé en *objet symbolique*), 35v (*symboles linguistiques*); et une fois dans les 'Notes 15, Item' pour un schéma graphique (Engler 1974: 3310.5; *ELG* 103). Dans les notes du I<sup>er</sup> cours de linguistique générale (I R 1.78, cité par Godel, *SM* 1957: 56), il est assez proche de ces usages. Dans le II<sup>e</sup> apparaît la distinction entre *symbole* et *signe* (II R 14, Godel *Intrad.* 1957, *CFS* 15: 16), qui se retrouve avec les mêmes exemples dans le III<sup>e</sup> (III C 281, D 189); ce dernier est la source de *CLG* 101. V. aussi Godel (*SM* 1957: 277), De Mauro (1972: 445-46, Note 140).



discussion du langage comme fait social, du rapport entre individuel et collectif, de la position et du rôle du sujet parlant.

Comme l'hommage à Whitney devient l'occasion de la remise en cause de son conventionnalisme, de la même façon la question de l'essence double trouve son début de solution et sa place dans une « théorie des institutions » (Prieto 1990, *CFS* 50), qui vient au *CLG* essentiellement de ce cahier.

La Table 3B donne le détail des passages du *CLG* sur la notion d'institution, et de leurs sources.

3.4. La construction et plus encore l'acceptation de tout cet ensemble comme une « Note Whitney » unitaire, enfin, a été rendue plus facile par une phase de l'historiographie des idées linguistiques qui privilégiait la recherche des précurseurs, et interprétait le rôle de Whitney non pas comme un facteur de déclenchement du réarrangement d'une conjoncture théorique, mais directement comme le créateur de cette théorie saussurienne<sup>30</sup>. Par contre-coup, cette Note constituait certainement la pièce la plus importante dans le dossier de ces rapports.

Or, la « Note Whitney » nous témoigne un engagement croissant de Saussure dans la théorie du langage, non pas une différente considération de Whitney.

Dans la Table 2 nous allons parcourir sommairement, dans les autres textes de Saussure, les traces de son rapport avec Whitney : un rapport constant, positif, mais bien délimité.

#### 4. *Penser par écrit*

4.1. Nous avons déjà remarqué que les 'chapitres' (sous-unités) de ce livre-cahier tendent à se réduire à un seul 'paragraphe' (en général de deux pages). Aussi les trois textes écartés de la 'Note 10' par les éditeurs sont-ils tous des microtextes (II consiste en deux pages, avec une page blanche en face; IV et VI occupent chacun trois pages de suite). La textualité fine de ce cahier est singulière; il convient de l'examiner de près.

En effet, en écrivant et en lisant, même des brouillons, nous sommes habitués à commencer à la première page (celle qui est à notre droite, quand on ouvre un cahier), et continuer tout de suite, en tournant la page, sur la seconde (à gauche), et

---

<sup>30</sup> Une monographie récente, du côté de Whitney, mais bien équilibrée, est Alter 2005 (v. par ex. l'appréciation conclusive, p. 253). Sur le rapport entre Whitney et Saussure, après les riches informations de De Mauro (1972: 332-34, 360-61, 387-88), se recommandent, aussi sur la question du modèle historiographique, les deux articles de Normand (1981). Mejía (1998), sur la comparaison avec le jeu des échecs, est centré précisément sur notre manuscrit, où elle analyse en détail le 'parricide' de Saussure envers Whitney.

de là sur la troisième (à nouveau à droite), sans laisser des pages, ou même des parties de page, sans écriture (une écriture spontanée et irréfléchie). Dans ce cahier également il y a des séquences de pages écrites l'une à la suite de l'autre, par ex. 27v-28-28v-29, ou 90-89v-88v (en partie aussi 20-21-21v a); mais il s'agit d'exceptions<sup>31</sup>.

Au contraire, ici, pour donner de l'espace à son temps de réflexion, Saussure emploie systématiquement comme un tout la double surface des pages, verso et recto vis-à-vis (et nos photos illustrent bien cet usage)<sup>32</sup>. On a alors une cellule, une unité microtextuelle que l'on peut embrasser d'un seul regard, dans laquelle on voit se déployer le mouvement de la pensée de Saussure en cours d'expression. Cette cellule est le lieu où l'on retrouve tous les phénomènes étudiés sur les textes littéraires par la critique des variantes; non seulement des additions et des retouches, mais aussi des ratures: ici on peut effacer. La double page est le tableau noir de Saussure, son banc d'essai.

Dans l'espace préétabli des deux pages se faisant face, Saussure matérialise progressivement en signes ses pensées. Une des pages (en général celle qui est à droite, le recto<sup>33</sup>) sert à la première formulation du texte de base, et aux petites corrections et intégrations à celui-ci. L'autre page (celle de gauche, le verso de la feuille précédente) est destinée aux longs rajouts, aux corrections importantes et aux développements ultérieurs du texte déjà écrit (ainsi 1v pour 1 bis, 2v pour 3, 3v pour 4, etc.). Il ne continue pas, en principe, sur le verso de la même feuille, en tournant la page, mais au recto de la nouvelle feuille, se réservant à nouveau le verso pour des interventions sur la continuation du texte au recto. Parfois il commence en se préparant deux couples de pages en séquence, chacune avec son espace supplémentaire (par ex. 7 et 8). Ce procédé devrait donner un texte clairement organisé, et très lisible. S'il n'est pas revenu sur le texte avec des rajouts ou corrections, la page de service peut rester blanche (4v, 6v, 7v, 15v, etc.).

Pratique d'écriture et savoir sur la pratique se redéterminent, dans un cahier où l'écriture est citée à chaque pas à côté des langues<sup>34</sup>. C'est une activité métalin-

<sup>31</sup> Remarquons qu'il s'agit de trois passages sur des arguments bien spécifiques. Autres suites de pages, par ex. 8v-12v, ou 33v-37 (toute la section III.11 a une textualité particulière), n'ont pas une véritable cohérence.

<sup>32</sup> Une recherche d'archive sur les manuscrits d'autres savants de la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle serait utile pour déterminer l'extension de cet usage.

<sup>33</sup> Il commence toutefois sur le verso (à gauche) à 1 bis v, 14 v, 24v, 27v; mais dans d'autres cas il est difficile de décider.

<sup>34</sup> «et la lettre b que j'écris est toute aussi matérielle que la table. mais elle n'est pas [ ]» (1 bis); «la relation intérieure du signe avec l'idée; ainsi, si on remplace la lettre [ ],» (12); «Par exemple, si je représente un homme par une figuration même grossière, mais si je le représente par le signe

guistique qui prévoit le moment du retour sur l'écrit. Le temps de l'écriture est alors dilaté, ouvert sur le futur : c'est à fin d'absorber un temps non déterminé, que l'espace est déjà aménagé à l'avance.

Voilà pourquoi Saussure ne commence pas à écrire à la page 1 : elle va rester disponible pour Sechehaye parce qu'elle a en face non pas une autre page blanche mais une feuille de garde ; la première page pour Saussure est la première qui fait partie d'un couple de pages (donc, celle aujourd'hui numéroté 1 bis). Pour suivre son usage, nous avons indiqué parfois les pages dans un ordre qui n'est pas celui de leur succession dans le cahier : c'est l'ordre de son écriture.

Je ne connais pas d'autres manuscrits de Saussure où l'on puisse si bien remarquer la systématisme de ce procédé graphique en vue d'un travail théorique à faire. Bien sûr, il y en a beaucoup qui sont ou des ensembles de feuillets volants, détachés de cahiers différents et rassemblés parce qu'ils traitent le même argument, ou des textes recopiés en propre sur un argument spécifique, et suivant le plan d'une seule argumentation. Mais aussi les cahiers de brouillons des notes manuscrites ne font pas non plus cet emploi de l'espace graphique. Et les notes grammaticales ont un autre critère de rédaction. L'écriture aphoristique des 'Notes 15, Item' est d'ailleurs le renoncement annoncé à chercher «une synthèse radieuse», renoncement qui dérive d'un rapport perfectionniste et réticent avec la fixation par écrit de sa pensée théorique<sup>35</sup>.

Ici on surprend une nouvelle configuration de la pensée de Saussure *statu nascenti*, au moment même qu'elle est en train de se faire. Et il s'agit d'une reconfiguration importante, où sur une maturité précoce de la distinction synchronie-diachronie, Saussure introduit ce qui lui apparaît son fondement : c'est parce que les langues sont des institutions arbitraires (sans analogues), que la linguistique est double (synchronie et diachronie). L'interdépendance de notions relationnelles (état et changement *versus* histoire et anti-histoire *versus* raison et irraison), est

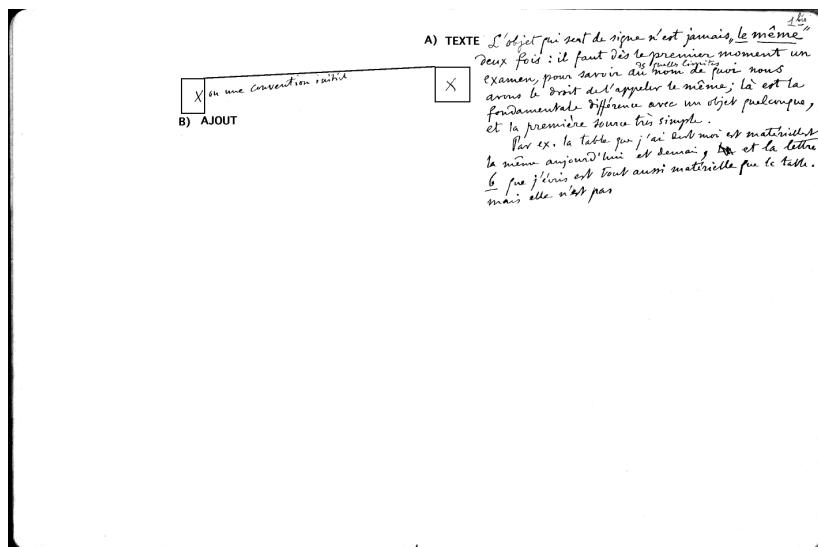
---

graphique X, ou par une figure vocale» (13); «[le langage] c'est une institution humaine, mais de telle nature que toutes les autres institutions humaines, sauf celle de l'écriture, sont destinées à <ne peuvent que> nous tromper complètement sur son véritable essence.» (17); «Mais le langage et l'écriture ne sont PAS FONDÉS depuis l'origine sur un rapport naturel des choses. Il n'y a aucun rapport, à aucun moment, entre un certain son sifflant et la lettre forme de la lettre S», «le langage est une institution sans analogue (si l'on y joint l'écriture)», «les lésions survenant <dans cette partie> entraînent la plupart du temps une incapacité pour [l'écriture (conjecture de Engler 1974 Appareil p. \*V/2)].» (18); «Mais l'institution d'un signe quelconque, par ex. s ou s, pour désigner le son s» (25); «alors même que, dans la Théorie générale des signes, le cas particulier des signes vocaux n'était <ne serait> pas en outre <mille fois> le plus complexe de tous les cas particuliers connus ; tels que l'écriture, la chiffraison, etc.» (91). Ce sont des positions bien différentes du logocentrisme que Derrida (*De la Grammatologie*, 1967) attribue à Saussure, sur la base du chap. VI de l'*Introduction* du *CLG*.

<sup>35</sup> J'avais indiqué un cas analogue dans la textualité du III<sup>e</sup> cours (*CFS* 58 : 36 et 39).

telle que l'on ne peut pas parler d'un aspect sans en rappeler un autre. Elle demanderait, pour recoudre ces microtextes dans une textualité ample et non fragmentée, des liens hypertextuels, aussi des procédés tous simples, comme des renvois en avant ou en arrière. Mais telle est justement la seconde pensée, celle de la science aboutie et de la page propre, prête à être imprimée. Et la mise au propre, que Saussure visait quand même, tout comme la transcription pour une impression à la linéarité standardisée, effacerait de ce chantier ouvert les traces d'un travail en cours<sup>36</sup>. Ici Saussure recueille encore des perles sur un fil (le fil des jours, le fil des pensées, le fil des pages), ce qui explique aussi l'alternance des microtextes, en attendant un dernier retour de la pratique d'écriture sur elle-même, un retour qui n'a pas eu lieu. Heureusement pour les philologues, ce cahier est un brouillon mis de côté, où les différents aspects sont encore juxtaposés, en parataxe, et nous pouvons y distinguer la stratification des inscriptions, la suite de ses actions sur le cahier, par les signes de l'écriture.

4.2. On peut reconnaître aussi la vitesse (le tempo musical<sup>37</sup>) de l'écriture de Saussure. Par exemple, regardons les toutes premières sections du cahier (celles qu'on vient de citer à propos de Whitney), I.1 et début de I.2.



Pages 1v et 1 bis (Ms. fr. 3951/10, f. 1bis).

<sup>36</sup> De même, les étudiants ont remis au propre quelques cahiers des notes de ses cours.

<sup>37</sup> Normand (2006) fait une remarque semblable en examinant les blancs au milieu des phrases (« les silences ») de Saussure, surtout ceux dans ce cahier. Elle reconnaît dans ces espaces blancs un rythme, la trace d'une oralité, l'étayage d'une construction à faire.

A la page 1 bis Saussure, comme on a dit, commence à droite et ajoute une insertion à gauche, il y a beaucoup d'espace libre pour revenir sur ce nœud théorique, son écriture est lente, elle a le tempo d'un largo.

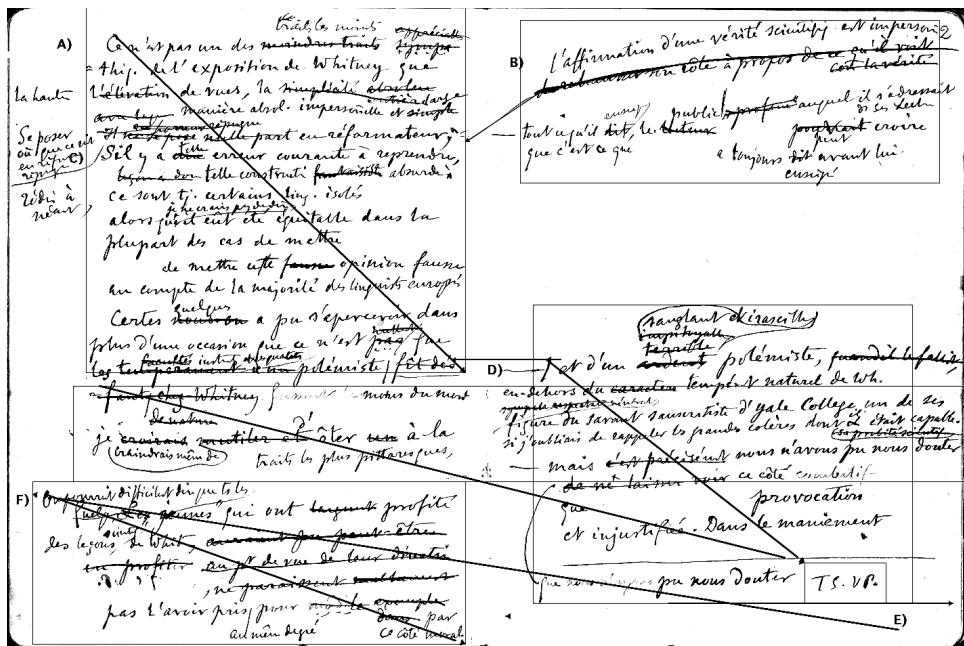
A) (1 bis, texte) L'objet qui sert de signe n'est jamais <le même> deux fois: il faut dès le premier moment un examen,

B) (1v, ajout) <ou une convention initiale>

(1 bis, le texte continue) pour savoir au nom de quoi, <dans quelles limites> nous avons le droit de l'appeler le même; là est la fondamentale différence avec un objet quelconque, et la première source très simple [ ].

Par ex. la table que j'ai devant moi est matériellement la même aujourd'hui et demain, et la lettre b que j'écris est tout aussi matérielle que la table, mais elle n'est pas [ ] (env. 15 lignes blanches)

Mais tout à coup le tempo change et devient un allegro: à la page 1 bis v il commence tout de suite à gauche (et non à droite), il note des ajouts dans l'espace supplémentaire en face, à page 2, à un certain point il écrit au travers de deux pages, il sent l'espace lui manquer, et cherche la bonne formulation sur la partie en haut de la page suivante 2v, quand il avait déjà écrit une conclusion à la fin de 1 bis v.



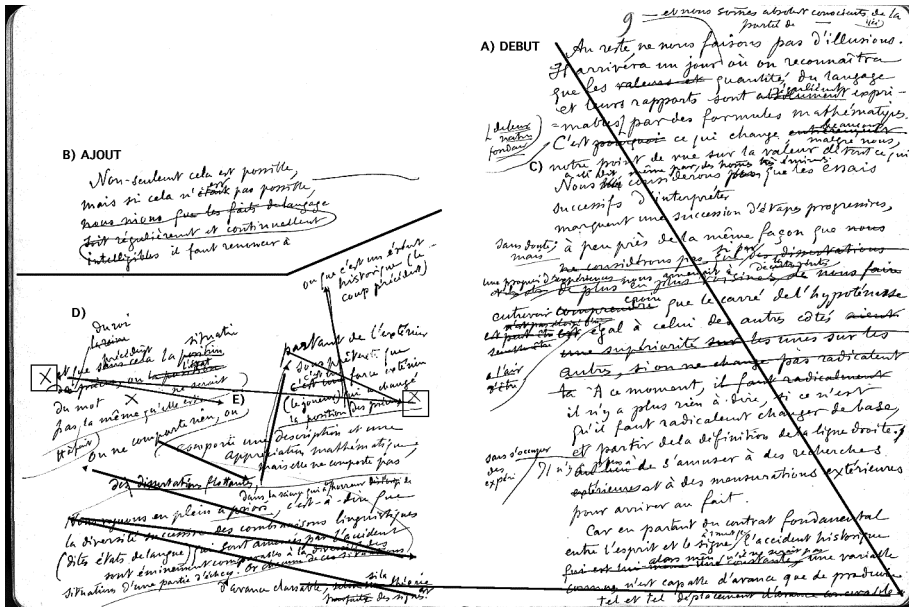
Pages 1 bis v et 2 (Ms. fr. 3951/10, f. 2).

- A) (*1 bis v, début du texte à gauche*) Ce n'est pas un des traits les moins sympathiques de l'exposition de Whitney que la hauteur de vues, la manière absolument impersonnelle et large [ ]. Se poser où que ce soit en réformateur répugne;
- B) (*2, ajout à droite*) <l'affirmation d'une vérité scientifique est impersonnelle; tout ce qu'il enseigne, le public auquel il s'adressait dans ses Lect[ures] peut croire que c'est ce que [ ] a toujours enseigné avant lui. >
- C) (*1 bis v, texte déjà écrit à gauche avant l'insertion*) S'il y a telle erreur courante à reprendre, telle construction absurde à réduire à néant, ce sont toujours certains linguistes isolés [ ] alors que je ne crains pas de dire qu'il eut été équitable dans la plupart des cas de mettre cette opinion fautive au compte de la majorité des linguistes européens.  
Certes quelques[-uns ont] pu s'apercevoir dans plus d'une occasion que ce n'est pas que les instincts et les qualités d'un polémiste,
- D) (*2, ajout à droite, et continuation sur les deux pages*) <et d'un irascible et sanglant polémiste>, fussent le moins du monde / en dehors du tempérament naturel de Whitney. / Je craindrais même d'ôter à la / vénérable figure du savant sanscritiste d'Yale College un de ses / traits les plus pittoresques, / si j'oubliais de rappeler les grandes colères dont il était capable.  
– mais nous n'avons pu nous douter que ce côté combatif [... (*passage très fragmentaire*)] T.S.V.P./
- E) (*2v a, nouvelle version de la dernière phrase sur la page suivante*) ~~Tout le monde rendra ce~~  
<beau> témoignage [ ] que nous ne nous serions pas douté de ce côté combatif et impatient de son caractère, [ ]  
Faisons cet aveu, qui est un bel hommage rendu au caractère de Whitney: nous ne serions [ ]
- F) (*1 bis v, texte déjà écrit en bas de la première page*) On pourrait difficilement dire que tous les «jeunes» qui ont profité des leçons scientifiques de Whitney ne paraissent pas l'avoir pris au même degré pour modèle par ce côté moral. (*transcription simplifiée*)

C'est qu'ici Saussure commence à ébaucher une lettre – la première – pour Whitney, c'est un nouveau temps. La page 1 bis a été laissée à moitié blanche parce que quelque chose est arrivé (l'invitation à écrire une lettre d'hommage?).

Les pages 1 bis v+2-2v sont déjà un cas de non respect de la règle. Il y en a de plus sérieux. Quand la pensée presse et pousse, Saussure emploie parfois la page de gauche aussi pour poursuivre le texte commencé sur la page de droite, en remontant du bas vers le haut, rejoignant les insertions qu'il avait déjà notées, jusqu'à la transformer en une arabesque, et ce résultat est contraire justement au principe de lisibilité (de visibilité, presque) qui le rend autrement généreux avec la surface des pages. Il en va de même pour les points d'insertions, qui parfois sont clairement signalés, mais pas toujours.

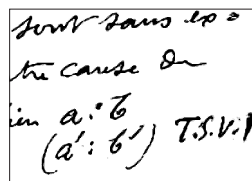
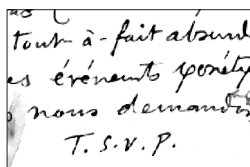
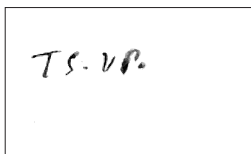
Regardons, par exemple, les pages 9 + 8v.



Pages 8v et 9 (Ms. fr. 3951/10, f. 9).

- A) (9, nouveaux début à droite) Au reste, ne nous faisons pas d'illusions. Il arrivera un jour –et nous sommes absolument conscient ici de la portée de [ ]– où on reconnaîtra que les valeurs et quantités du langage et leurs rapports sont absolument <régulièrement> exprimables, <de leur nature fondamentale.> par des formules mathématiques.
- B) (8v, insertion dans la page de gauche, quand le passage suivant à droite était déjà écrit) <Non seulement cela est possible, mais si cela n'est pas possible, nous nions que les faits de langage soient régulièrement et continuellement intelligibles il faut renoncer à [ ]>
- C) (9, continuation à droite) C'est pourquoi ce qui change entièrement <beaucoup, malgré nous, > notre point de vue sur la valeur de tout ce qui a été dit, même par des hommes très éminents. [...]
- Car, en partant du contrat fondamental entre l'esprit et le signe <à un moment quelconque, > l'accident historique, qui est lui-même une constante <alors même qu'il ne serait pas> une variable connue, n'est capable d'avance que de produire tel et tel déplacement d'avance concevable, /
- D) (8v, continuation du texte principal sur la page de gauche du bas en haut, jusqu'à rejoindre l'insertion B) d'avance classable, selon une <si la> théorie parfaite des signes <est> [ ].
- Nous vaguons en plein a priori <dans la science qui a en horreur le [ ]>, c'est-à-dire que la diversité successive des combinaisons linguistiques (dites états de langue) qui sont amenées par l'accident sont éminemment comparables à la diversité des situations d'une partie d'échecs. Or chacune de ces situations <ou ne comporte rien, ou> comporte une description et une appréciation mathématique, mais elle ne comporte pas des dissertations flottantes, partant de l'extérieur sous prétexte que c'est une force extérieure (le joueur) <ou que c'est un événement historique (le coup précédent)> qui a changé la position des pièces, et que sans cela <précédemment> la position des pièces <situation du roi> ou la position <l'état> du mot X ne serait pas <tout à fait> la même qu'elle est.
- E) (8v, fin du texte, au centre de la page de gauche)

4.3. Enfin, quand la page de gauche est pleine, et il doit continuer sur le verso de la feuille de droite, non pas comme une suite spontanée, mais parce qu'il n'a plus d'espace libre devant lui, et il devient nécessaire d'utiliser l'espace laissé de côté pour les révisions de la feuille suivante, il marque en bas de la page de droite. «Tournez, s'il vous plaît» (on vient de le voir à p. 2; omis dans les éditions courantes<sup>38</sup>). Or, dans quel cahier a-t-on jamais écrit ou lu «T.S.V.P.»? Pourquoi devrait-on le dire, et à qui? N'est-il pas évident pour tout le monde que quand on a terminé la page de droite il faut la tourner, et continuer à écrire ou à lire sur la suivante? Ici, Saussure se dit à lui-même de tourner la page de droite non pas quand il l'a terminée, mais quand il a terminé son supplément naturel, la page de gauche, pour se rappeler, en y revenant, que la molécule de réflexion qu'il développe, et dans laquelle il opère, n'est pas entière sur cette surface double, et qu'il faut encore la poursuivre au delà de cet espace.



T.S.V.P. à pages 2, 10, 35 (Ms. fr. 3951/10, f. 2, 10, 35).

On retrouve T.S.V.P. aussi dans d'autres manuscrits saussuriens (avec des variations)<sup>39</sup>, mais moins, à mon avis, dans les textes déjà préparés pour l'impression, qui sont, en général, recopiés au propre, et où les derniers rajouts sont toujours très clairement indiqués. Cette fonction d'aide-mémoire sur l'extension du micro-texte, qui comporte en tout cas une appréciation non simplement linéaire du texte, peut aussi revenir utile au moment non seulement de relire, mais de recopier le texte, soit qu'il s'agit de Saussure lui-même, soit de quelqu'un d'autre, comme c'est le cas pour certaines conférences qui nous sont parvenues de l'écriture de sa femme. Saussure se réservait-il la possibilité de fixer les résultats de son expérimentation après ces deux mois? de recopier, ou de faire recopier, au moins par extraits, des parties de ce cahier?

<sup>38</sup> On peut le trouver transcrit dans des éditions diplomatiques des manuscrits de Saussure.

<sup>39</sup> Par ex., dans la 'Note 9, *alka*' (cf. n. 22), dont on peut en voir la reproduction dans Mejía (1997, *CFS* 50: 111-126), les deux premières parties sont de 11 plus 5 pages manuscrites, avec alternance et reprise des argumentations, mais écrites de suite. *T.S.V.P.* y apparaît aux pages 1, 2, et 6, simplement pour indiquer que l'argumentation continue.



### 5. Un geste théorique qui se propage

5.1. La philosophie de Saussure se révèle dans son écriture. La Durée de la macrotextualité du cahier, et l'Instant de la microtextualité de ses pages accouplées, composent un équilibre processuel de temporalités différentes. Cet équilibre – on s'en doutait – réalise et manifeste son mouvement théorique: l'effort de tenir ensemble ce qui semblait une contradiction et n'était qu'un paradoxe, l'effort d'imprimer une torsion à ce qui serait autrement un cercle, pour en faire une spirale; cet effort gouverne l'ensemble du cahier, tout comme l'ensemble de la pensée de Saussure, qui ne peut pas s'arrêter.

Dans le brouillon d'une lettre à Secheyay – qui part faire des études en Allemagne en octobre 1893 –, Saussure lui demande de ne pas divulguer la distinction entre diachronie et synchronie, mentionnée encore dans deux pages proches de notre cahier, mais égarées, ainsi que cette lettre, au milieu de papiers sur le lituanien (AdS 377/8 et 377/13, édités par Marchese, dans ce *Cahier*). La distinction diachronie-synchronie est au centre et à la base de notre cahier, et dédouble la vision de l'histoire. D'un côté, cette distinction demande une notion de signe différentielle et négative, de l'autre, en se fondant sur une vision des langues comme institutions «sans analogue», elle déplace le sujet, qui ne trouve plus sa place ni dans le changement aveugle, ni dans un état contingent. Il n'y a pas de génie de la langue parce qu'il n'y a pas de pénétration et correction de l'esprit, pas de raison dans le sujet parlant; le rapport avec les signes est, mieux qu'un contrat, un compromis, le dernier compromis que l'esprit accepte avec certains symboles, et que tout de même constitue la langue.

Que le langage soit, à chaque moment de son existence, un produit historique, c'est ce qui est évident. Mais qu'à aucun moment du langage, ce produit historique, représente autre chose que ~~la combinaison~~ <sup>le compromis (le dernier compromis)</sup> qu'accepte l'esprit avec certains symboles, c'est là une vérité plus ~~trouvée et plus absolue encore,~~ <sup>car</sup> sans ~~laquelle~~ <sup>ce dernier</sup> ~~faire~~ il n'y aurait pas de langage. Or la façon dont l'esprit peut se servir d'un symbole

«la combinaison momentanée <le compromis (le dernier compromis)> qu'accepte l'esprit avec certains symboles.», page 14 (Ms. fr. 3951/10, f. 14).

Puisqu'il ne peut être ni dans la diachronie, ni dans la synchronie, il faudra bien que le sujet parlant soit à la jonction des deux, et on voit apparaître ainsi une des plus riches perspectives saussuriennes sur la cognition: ici, sans doute, l'esprit est *Mind* et non *Geist*.

C'est, sous une autre forme, le même nœud théorique que Saussure élabore dans les dernières leçons du III<sup>e</sup> cours de linguistique générale. Là aussi s'y retrouvent, en tension réciproque, le fonctionnement et l'évolution, le modèle mental collectif et les multiples comportements des individus, les rapports d'opposition sur un plan et de signification d'un plan à l'autre. Les répétitions, dans chaque texte comme d'un texte à l'autre, sont les transformations des relations dans un raisonnement diagrammatique, où mutabilité et immutabilité forment un couple dialectique. Avec l'action récursive d'un arbre à came (comme Antoine Culioli l'a proposé pour la langue), Saussure revient sans cesse sur les mêmes points, mais chaque fois qu'il y revient, quelque chose a changé: son objet théorique conserve le travail qu'il avait fait en précédente, et maintenant il se réarrange sur un autre niveau.



Au centre du mouvement, la came des minutes avec ses quatre pales (© Renaud & Papi).

5.2. Il y a plusieurs raisons à cette continuité à 16 ans de distance, et à l'impression de déjà-vu qu'un lecteur du *CLG* peut ressentir en face de la 'Note 10'. La première, intrinsèque, c'est le retour spontané de Saussure à son canal préférentiel de réflexion théorique, quand il revient sur la même question. A cette première condition de cohérence, il s'en ajoute d'autres.

Après la mort du maître (22 février 1913), cherchant les matériaux pour une publication posthume, Secheyhaye retrouve dans les tiroirs du secrétaire de Saussure ce cahier, qui lui apparaît tout de suite très important. Il écrit sur ce cahier même, à la première page, qui était blanche, un résumé-table des matières, et sur cette base il en copie des extraits. Est-ce qu'il accomplit ainsi, sans le savoir, ce que Saussure avait préparé? Il les incorpore ensuite aux notes des étudiants des cours dans la rédaction du *CLG*, notamment dans des passages-clé. Certes, dans la *Préface* du *CLG* (juillet 1915) toutes les notes manuscrites de Saussure sont déclarées «des ébauches assez anciennes, ... impossibles à utiliser». Et pourtant, le Ms. fr. 3951/10 est bien exploité. Secheyhaye en tire plus de matériel que d'aucune autre note: dans la publication par Godel (1954, *CFS* 12) de ces extraits, il y en a 7 de la 'Note 10', pour 6 pages imprimées, tandis qu'il y en a seulement 3 pour la 'Note 9, alka' (3,5 pages), et 3 aussi pour la 'Note 12, Status et motus' (2,5 pages). Godel publie ces *Extraits* (comme *Notes inédites de F. de Saussure*) avant d'avoir vu le cahier. Quand celui-ci est donné à la bibliothèque en janvier 1955, Godel (*SM* 1957), et Engler dans son édition critique, peuvent le comparer directement au *CLG*.

Sur la base de cette comparaison, on peut affirmer que, en plus des 7 extraits conservés, il y en avait encore d'autres qui ont disparu. La concordance textuelle précise relevée par Engler entre des pages de ce cahier et des passages du *CLG* pour lesquels il n'y a ni d'*Extraits* conservés ni d'autre source connue dans les cahiers des étudiants, ne pourrait pas s'expliquer autrement. Par exemple, en regardant l'index de Secheyhaye sur la photo de la page 1 du cahier, on peut voir que le seul passage qui le pousse à noter «Important. Reprend ses thèses avec beaucoup de force» est celui sur l'anti-historicité du langage (pp. 32-37 du cahier, pour lui pp. 30-35). Or, on n'a pas retrouvé de copie du début de ce passage, mais il est la source unique des pp. 126 et suivante du *CLG* – avec la comparaison du jeu d'échecs.

L'anti-historicité du langage pp 30-35 Important. reprend ses thèses avec beaucoup de force.

Cependant, plus intéressants encore sont les passages du *CLG* où le Ms. fr. 3951/10 n'est pas la source unique, et il y a de fortes affinités entre des pages de ce cahier et des pages de notes prises par les étudiants du III<sup>e</sup> cours<sup>40</sup>. Le soir du 6 mai 1911, Saussure lui-même avait déclaré à Léopold Gautier que les cours de linguistique générale le faisaient revenir à des sujets qui l'avaient occupé surtout avant 1900, et il avait ajouté – trop vite –, qu'il ne saurait pas retrouver les notes et travaux non publiés qu'il désignait de la main (*CFS* 58 : 69-70). Grâce à ces correspondances, on peut en effet (corrigeant un peu Engler 2000 : 15-16) avancer l'hypothèse que, s'il ne l'avait pas déjà fait, au moins après cet entretien, Saussure serait en fait allé chercher son cahier, notre cahier (et aussi l'enveloppe avec la première ébauche du livre sur la Science du langage). Le geste théorique qu'il déploie, en particulier dans quelques unes des leçons données après le 19 mai 1911, aurait été ainsi renforcé par le retour à celui qu'il avait écrit dans son cahier durant les deux derniers mois de 1894. Et ce serait alors sur ce terrain déjà préparé que, deux ou trois ans après, Sechehaye aurait à son tour inséré les passages copiés de ce même cahier, redoublant ainsi une continuité déjà existante.

Il ne faut pas doubler inutilement la relation entre ces deux textes, mais je crois possible d'y distinguer la stratification de deux relations qui se superposent. Le Ms. fr. 3951/10 de 1894 nous révèle la liaison entre les premiers textes de 1891 et le cours de 1910-11, et donc le *CLG* de 1916. En réouvrant des textes qui semblaient fermés, en les lisant lentement, en les situant dans l'ensemble du développement de la recherche de Saussure, nous pouvons y voir cette spirale d'une cohérence textuelle et théorique qui, dans le jeu entre système et changement, dans l'aller-retour entre individuel et collectif, nous annonce un regard toujours nouveau sur les problèmes philosophiques et généraux du langage.

La Table 3A présente la concordance des passages parallèles entre les pages du *CLG* et les pages du Ms. fr. 3951/10.

\* \* \*

---

<sup>40</sup> Cf. en particulier III C 316, 322, 341-43, 349-50 et 405 (*CFS* 58). Engler (2000 : 16, et dans la *Préface* d'Engler 2004-05), remarque qu'une partie de ces notes se trouvait en compagnie de trois feuilles se référant au III<sup>e</sup> cours. Elles doivent être parmi AdS 372/27, ff. 250-254 ou AdS 372/28, ff. 257-260, correspondantes aux pages 38-66 des notes de Constantin.

Et maintenant, c'est à vous, nos lecteurs, de dégager votre table de travail, de prendre à côté de l'ordinateur votre édition Engler, ou les *ELG*, ou les *CLG*, et de les comparer aux photos des manuscrits. L'esprit, qui peut et doit renouveler nos études, va surgir de la lettre.

*Table 1. Quelques événements autour de Saussure en 1894*<sup>41</sup>

- 28 juillet 1893: S. envoie à Streitberg son article sur le lituanien pour la *Festschrift Leskien*<sup>42</sup>, et il lui écrit encore à propos du X<sup>e</sup> Congrès des Orientalistes le 13 novembre (Villani 1990, *CFS* 44)
- 3 octobre 1893: Conférence de Bangkok sur les sphères d'influence britannique et française en Asie
- Octobre 1893: Secheyhay part pour Leipzig, avec des instructions de S. (AdS 377/8, Marchese dans ce *Cahier*)
- Décembre 1893: envoi de la circulaire d'invitation pour le X<sup>e</sup> Congrès des Orientalistes; S. est secrétaire du Comité d'organisation.

1894

- 4 janvier: lettre de S. à Meillet: parution de l'article sur l'intonation lituanienne (*MSL* 8/5 1894)<sup>43</sup>, projet d'un livre de linguistique (Benveniste 1964, *CFS* 21)
- 6 janvier: lettre de S. à son frère Horace
- 26 janvier: lettre de S. à Gaston Paris (Décimo 1994, *CFS* 48)
- 21 février: S. est à Paris pour une semaine, lettre à son doyen Eugène Ritter

Dans le semestre d'été 1894, S. continue les cours qu'il a commencé au semestre d'hiver en octobre 1893: Langue sanscrite; Etudes d'étymologie grecque et latine; Le verbe grec; Histoire du verbe indo-européen (parmi les étudiants il y a peut-être Bally, et Bérard, Böhli, Friedlander, Laufberg, Sudel, Tojetti, Visser)

Mai: deux lettres de S. pour la participation de Crispo Moncada au X<sup>e</sup> Congrès des Orientalistes (dans les papiers sur le lituanien: Jäger *et al.* 2003, Marchese 2006)

Mai: dans la «Revue philosophique de la France et de l'étranger» (année 19, vol. 37), apparaît la première partie de l'essai d'Emile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique* (Durkheim sera un dreyfusard de la première heure)

<sup>41</sup> Dans la même année 1894, Charles S. Peirce écrit *What is a sign?*, Gottlob Frege publie un compte-rendu négatif à la *Philosophie de l'arithmétique* de Edmund Husserl (1891), et Sigmund Freud l'article *Les psychonévroses de défense*. Même s'il ne sont pas des événements dans l'horizon de Saussure à ce moment-là, ils vont croiser les répercussions de sa réflexion dans la philosophie du langage contemporaine.

<sup>42</sup> August Leskien avait été son professeur, et traduit en allemand *Life and Growth of Language* de Whitney (Leipzig 1876).

<sup>43</sup> Comme on voit, les études sur le lituanien ont une grande place dans le travail de Saussure à ce moment, et se répercutent dans ce cahier (cf. Ms. fr. 3951/10, 6). Cette continuité explique que des textes proches de notre cahier se retrouvent au milieu de papiers sur le lituanien.

- Juin : Début du soulèvement grec en Crète (AdS 371/3, Mejía dans ce *Cahier*)  
 7 juin : New Haven (Connecticut), Whitney meurt, à l'âge de 67 ans  
 24 juin : Lyon, le président de la république française Marie-François Sadi Carnot est assassiné par un anarchiste italien, Sante Geronimo Caserio. Le 27 juin est élu président Jean Casimir-Perier
- 4 juillet : anniversaire des 25 ans d'enseignement de Leskien, signalé sur sa *Festschrift*  
 12 juillet : lettre de S. à Streitberg : quand les élèves vont-ils présenter à Leskien son hommage ?  
 25-28 juillet : batailles navales et terrestres entre la Chine et le Japon  
 28 juillet : en France est votée la troisième des « lois scélérates » contre les anarchistes
- 1<sup>er</sup> août : déclaration de guerre entre Chine et Japon (première guerre sino-japonaise). La guerre dure jusqu'au mois de mars 1895. Le frère de S., Léopold, officier de la marine française, se trouve sur le théâtre de guerre (cf. Ms. fr. 3951/10, 40v-39v ; Lynn-George 2006 : 271)
- 2 août : naissance du second fils de S., Raymond  
 3 août : lettre de S. à son frère Horace  
 Avant le 13 août : lettre de S. à Ascoli, perdue  
 14 août : lettre de S. à Zubatui  
 14 août : Lyon, Caserio est guillotiné  
 Du 18 août au 10 septembre 1894 : massacre des Arméniens à Sassoun (AdS 371/3, Mejía dans ce *Cahier*)
- 3-12 septembre : Genève, X<sup>e</sup> Congrès des Orientalistes ; Albrecht Weber y rend hommage à Whitney dans la section 1 bis : Linguistique et langues aryennes (Ms. fr. 3972/5 ; AdS 369/11 procès-verbal de la main de S. ; Marchese 2006 ; cf. Amacker 2006, *CFS* 59)
- 8 septembre : relation de S. sur l'accent lituanien ; seul le résumé est publié dans les *Actes* (1897)<sup>44</sup>
- Pour le semestre d'hiver 1894-95 S. donne comme cours : Langue sanscrite : Lecture d'hymnes védiques (cf. Ms. fr. 3951/10, 90-89v) ; Etude d'un choix d'inscriptions grecques archaïques (cf. Ms. fr. 3951/10, 93-94) ; Etude de la déclinaison grecque<sup>45</sup>. Des étudiants de ces cours on connaît Bojerst, Haacke, Tojetti
- 15 octobre : Alfred Dreyfus est arrêté pour trahison. La nouvelle arrive aux journaux le 31 octobre  
 15 et 23 octobre : lettres de S. à Ascoli (et une autre en décembre)
- 1<sup>er</sup> novembre : Nicolas II, dernier tsar de Russie, succède à son père Alexandre III

<sup>44</sup> A la place d'un nouvel article il commence à penser à un livre, avec un aspect spécifique et un aspect général (Ms. fr. 3953, Jäger *et al.* 2003).

<sup>45</sup> A ce dernier cours pourrait se rapporter le manuscrit de Saussure Ms. fr. 3951/7 (N 7, Engler 1974 : 3293).

En novembre (en particulier le 1<sup>er</sup> et le 24) : articles sur Dreyfus dans « La Libre Parole » (cf. Ms. fr. 3951/10, 30-31 ; Lynn-George 2006 ; Mejía dans ce *Cahier*)  
 10 novembre : S. reçoit l'invitation, datée 29 octobre, à participer au Whitney Memorial Meeting (cf. Ms. fr. 3951/10, 22v-23v)  
 26 novembre : S. fête ses 37 ans

En décembre Théodore Flournoy commence à travailler avec Hélène Smith  
 Avant le 24 décembre S. s'aperçoit qu'il n'y aura plus de cours avant Noël (Ms. fr. 3951/10, 93-94)  
 22 décembre : Dreyfus est jugé coupable et condamné à la déportation  
 28 décembre : Philadelphie (Pennsylvania), Whitney Memorial Meeting (on donne lecture des lettres reçues des savants étrangers)

3 janvier 1895 : lettre de S. à son frère Horace  
 3 janvier 1895 : dégradation publique de Dreyfus  
 Le 15 janvier 1895 en France Casimir-Perier démissionne. Le 17 Janvier est élu président Félix Faure (AdS 375, *ELG* 134)

*Table 2. Quand Saussure cite Whitney*

Selon un témoignage de Secheyay, validé par De Mauro (1972 : 332-334), Saussure aurait lu Whitney, *Life of Language* (1875), ou la traduction française de la même année, ou la traduction allemande de August Leskien (1876), pendant ses années à Leipzig. De ce livre, Saussure cite ou l'original anglais, ou la 2<sup>e</sup> éd. de la traduction française (1879)<sup>46</sup>.

Dans ses deux premiers articles, écrits en 1876 et publiés en 1877, Saussure ne cite pas Whitney. Comme grammairien sanscrit, il fait référence à celle de Bopp, 4<sup>e</sup> éd. 1868 (*Recueil* 340), qu'il emploie encore dans le *Mémoire*. Whitney apparaît comme autorité sur le sanscrit dans le *Mémoire* (page 20 = page 21 du *Recueil*), terminé et imprimé en 1878<sup>47</sup>.

Entre le 28 mars et le 2 avril 1879 Saussure rencontre Whitney à Berlin, avec Heinrich Zimmer, son professeur. Zimmer était en train de préparer la traduction allemande de la *Sanskrit Grammar* de Whitney, qui devait paraître en même temps que la version anglaise. La préface de la *Sanskrit Grammar* de Whitney est datée «Gotha, July 1879» (Joseph 1988, *CFS* 42). Elle est citée par Saussure dans la dissertation de 1881 (*Recueil* 272), et dans un article de 1887 (*Recueil* 426).

Dans le manuscrit *Phonétique* (1881-83), Whitney est cité quatre fois : *Language* 1867, et des travaux de phonétique (Marchese 1995 : 28, 32, 53, 62).

En 1889 paraît la deuxième édition de la *Sanskrit Grammar* de Whitney, revue et corrigée, qui inclut les résultats sur le génitif absolu de la thèse de Saussure sans le citer<sup>48</sup>.

<sup>46</sup> On peut voir les citations de Saussure pour chaque ouvrage de Whitney dans Gambarara 1972 ; v. les précisions de Amacker (1988, *CFS* 42 : 249-250). Il faut maintenant ajouter les nouveaux textes publiés.

<sup>47</sup> L'ouvrage de Whitney n'est pas cité. Peut-être qu'il s'agit de «On the classification of the forms of the Sanskrit aorist» *JAOS*, X (1876).

<sup>48</sup> Mejía, *Le cours d'une vie. Portrait diachronique de Ferdinand de Saussure*, à paraître chez Cécile Défaut à Paris.

Dans la *Première Conférence* de Genève, en novembre 1891, il y a un passage biffé sur Whitney à la page 3 (N 1.1; Engler 1974: 3283, Appareil: \*IV/1; Fehr 1997: 242; il manque dans *ELG* 144)<sup>49</sup>: «Sur ce point de la préhistoire et de l'ethnologie on ne peut que citer ce que dit l'éminent linguiste américain Whitney: vous reprochez à la linguistique de ne vous donner que des indications relatives et sujettes à corrections [...]» (cf. p. 11-14 les critiques à Max Müller et Schleicher, *ELG* 147-148).

Dans les notes «De l'essence double du langage», il y a deux citations explicites<sup>50</sup>. Plus que l'édition dans les *ELG* il faut voir la transcription diplomatique d'Engler (2004-05), ou la traduction allemande de Jäger (*WdS* 2003) et celle italienne de De Mauro (2005), revues sur les manuscrits, et qui corrigent et précisent le texte.

§ 7 (*ELG* 40); Jäger 2003: 102 et notes à p. 185; De Mauro 38-9, n. 48: Whitney, *Vie du Langage* (pas la *Sanskrit Grammar!*), 1879. Dans le premier fragment il y a quatre lignes de citation (p. 41 dernier alinéa). Dans le second, daté 15 décembre, Saussure commente: «On est plongé dans une profonde rêverie en voyant comparer, dans des ouvrages sérieux (exemple Whitney) ces deux espèces de changement dans le temps»; § 9 (*ELG* 46); Jäger 2003: 108 et note à p. 185; De Mauro 2005: 47, Whitney, *Vie du Langage*, 1879: «il nous semble à vrai dire que même dans un ouvrage tout à fait général et presque de vulgarisation, comme par exemple *La Vie du Langage* de M. Whitney, il faudrait poser dès la première page ce dilemme: [...]».

Dans les nombreux passages sur le sanscrit, il peut y avoir des références implicites à la *Sanskrit Grammar*. De Mauro en indique deux

§ 4 (a, b) (*ELG* 29-30; Jäger 2003: 89-90); De Mauro 2005: 25 n. 32: cf. *Sanskrit Grammar* §§ 164-179;

§ 7 (*ELG* 43; Jäger 2003: 105); De Mauro 2005: 42 n. 54: cf. *Sanskrit Grammar* § 143.

Dans la 'Note 13, Sur les difficultés de la terminologie' (Engler 1974: 3300; Fehr 1997: 343; *ELG* 234-235) Whitney est longuement cité à la page 3 (*Life*, 1875, et le précepte néogrammairien de s'occuper des langues vivantes).

En 1908, esquissant un compte-rendu de *Programme et méthodes de la linguistique théorique* d'Albert Sechehaye (N 21, Engler 1974: 3330, p.1; Fehr 1997: 381; *ELG* 259), dans une revue des essais de formuler une vue théorique de la langue de Humboldt à Kruszewski, S. écrit: «<Whitney. L'Américain Whitney, que je révère, n'a jamais dit un seul mot sur les mêmes sujets qui ne fût juste mais, comme tous les autres, il ne songe pas que la langue ait besoin d'une systématique.>» (cf. p. 5 les critiques à Max Müller, *ELG* 260).

Dans la partie publiée du II<sup>e</sup> cours de linguistique générale (1908-09, notes de Riedlinger<sup>51</sup>; et pour un passage nous avons aussi la note préparatoire de Saussure pour la leçon), Whitney est cité quatre fois:

<sup>49</sup> Dans l'édition génétique par Matsuzawa (2006) manquent justement les feuilles 4 et 5 (pp. 3-4) avec ce passage. Peut-être qu'il s'agit du même essai de 1867 que Saussure cite dans le II<sup>e</sup> cours.

<sup>50</sup> Whitney est le seul auteur cité dans les notes publiées, avec Pascal (§10 a: *ELG* 50).

<sup>51</sup> Ici, et dans les Tables suivantes, je cite les cahiers des étudiants selon les sigles de Godel et Engler: I, II, III indiquent le I<sup>er</sup>, II<sup>e</sup>, III<sup>e</sup> cours de linguistique générale. C, D, R les cahiers respectivement de Constantin, Dégallier, Riedlinger, la chiffre suivante la page de leur cahier. Godel (*SM* 1957)



- R 5-6 (5.11.1908) E 171-74 (cf. *CLG* 26) Introduction: Whitney, langage institution, organes vocaux par hasard (Godel *Intr.* 1957, *CFS* 15: 9 sv.; Komatsu 1997: 3-4);
- R 120 (fin janvier) E 83 (*CLG* 18 manque) Aperçu de la linguistique indo-européenne: Whitney ne parle pas des langues romanes (Komatsu 1997: 70)  
sur la même leçon N.22.2, Engler 1974: 3332; *ELG* 299-303; citation et commentaire du VII essai, «Indo-European philology and ethnology», in *Oriental and Linguistic Studies* (New York 1873, page 200; l'article original est de 1867);
- R 134 (février) E 47 (*CLG* 16 manque) ", de 1816 à 1870: attaques de Whitney à Max Müller (Komatsu 1997: 80);
- R 160 (mars 1909) E 87 (*CLG* 18) ", la nouvelle école: Whitney donna le branle, *Life* 1875 (Komatsu 1997: 90)

Dans le III<sup>e</sup> cours de linguistique générale (1910-11, notes de Constantin et Dégallier), il est cité trois fois:

- C 15, D 6 (4.11.1910) E 167-169 (*CLG* 26) Division du cours: Whitney, langage institution, appareil vocal par hasard;
- C 117, D 74 (13.01.1911) (manque dans *CLG* et Engler) Famille indo-européenne: Whitney et l'importance des langues indo-européennes;
- C 264-65, D 173-74 (25.04) E 165-172 (*CLG* 26) La langue: Whitney, langage institution, appareil vocal par hasard

Aussi dans le II<sup>e</sup> que dans le III<sup>e</sup> cours, Whitney est cité au début et à la fin; ces passages ont été employés dans les mêmes lieux du *CLG*.

L'attitude de Saussure à l'égard de Whitney ne change pas au long de 35 ans. Il y a d'un côté les travaux grammaticaux, et de l'autre *Language* 1867 et *Life/Vie* 1875, cités toujours avec respect et intérêt, mais aussi un certain détachement, si on les compare aux citations de Baudouin ou de Kruszewski.

---

analyse les cours en se référant aux cahiers de Riedlinger pour le I<sup>er</sup> et le II<sup>e</sup>, de Dégallier pour le III<sup>e</sup>. Engler (1967-78) reporte tous les passages parallèles au *CLG*. Komatsu a publié dans l'ordre des leçons une partie des cahiers de Riedlinger pour le II<sup>e</sup> cours (1997) et de Costantin pour le III<sup>e</sup> (1993). Dans *CFS* 58 on trouve l'édition intégrale des cahiers de Constantin et des notes préparatoires de Saussure pour le III<sup>e</sup> cours.

Table 3A. *Présence du Ms. fr. 3951/10 dans le CLG*

CLG	Engler 1967-68	Ex. Sech.	pages Ms.	source	autres sources
16 Schleicher	E 52	Ex. 10	5-6	secondaire	dans II R 134-35
18 Whitney	E 87*	(Ex. 10)	6	secondaire	dans II R 160
26 Whitney	E 166	—	26	secondaire	dans III C 264-65
26 Whitney	E 168	—	26	secondaire	= III C 14-15
26 Whitney	E 173-174	—	26	secondaire	dans II R 5-6
42 emprunt	E 404-07	Ex. 12	20-21(-22)	unique	dans II R 47
56 phonologie	E 642	—	7	secondaire	avec III C 93-4
101 arbitraire	E 1145*<1264	(Ex. 14)	18	secondaire	avec III C 282
106 immutab.	E 1210-12	—	25-26	unique	dans III C 316
110 mutabilité	E 1261-66	Ex. 11	17-18(-19)	unique	après III C 322
110 ”	E 1262, 1268	Ex. 14	24v-25v (partiel)	unique	
110 “	E 1263	—	19	unique	
110 “	E 1267	Ex. 16	91v-91(-90v)	unique	avant III C 322
120 dualité	E 1392	—	9v	secondaire	avec III C 341
121 “	E 1399	—	10v-11	secondaire	avec III C 342-3
122 “	E 1413*<3245	(Ex. 13)	28	secondaire	avec III C 343
126 échecs	E 1484-85	—	31v-33	unique	dans III C 350
127 “	E 1489	—	10-9v	primaire	avec III C 350-1
163 différence	E 1903	Ex. 15	35-35v	secondaire	avec III C 404-5
163 “	E 1906-10	Ex. 15	35v-36v(-37)	unique	
311-2 type ling.	E 3240-48	Ex. 13	27v-28v	unique	avant III C 111
313 famille I.	E 3251*<3248	(Ex. 13)	28-28v	secondaire	avec I R 3, 20
316 “	E 3273-74*<3241	(Ex. 13)	27v	secondaire	avec III C 254-5
317 Schleicher	E 3280	Ex. 13	28v-29	primaire	après III C 265

Engler reporte les passages extraits par Sechehaye dans un contexte plus large (les pages qu’il ajoute sont ici entre parenthèses), il répète les mêmes à d’autres endroits (ici signalés par \*), mais surtout il doit introduire des autres passages dont on n’a pas des extraits de Sechehaye<sup>52</sup>.

<sup>52</sup> Une illustration récente de l’architecture de l’édition Engler 1967-68 a été donnée par Mejía 2005 (*CFS* 58: 10-16).

*Table 3B. Langue comme institution dans le CLG*

CLG	Engler 1967-68	cours	N 10
(La langue) C'est à la fois un produit social			
25	E 158	III C 263, D 172	
et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social ...			
"	E 160	II R 6, Bouchardy 4: <Définition:> La langue est un ensemble ...	
Ainsi pour Whitney,			
26	E 166		N 10 p. 26
qui assimile la langue à une institution sociale au même titre que toutes les autres,			
"	E 167	III C 14-15, D 6	
c'est par hasard, (...) commodité, que nous nous servons de l'appareil vocal ...			
"	E 168	III C 15, D 6	N 10 p. 26
la langue n'est pas une institution sociale en tous points semblable aux autres			
"	E 170	III C manque, Sechehaye 1.6 (>D): Non institution sociale, mais sémiologique. Ce seraient les institutions sémiologiques qui auraient le plus d'analogie avec elle.	
(Whitney va trop loin, mais sur ce point il a raison)			
"	E 171-73	II R 5-6, B 3	N 10 p. 26
la langue est une convention, ...			
"	E 174	II R 5-6 (Bouchardy: la langue est une institution. Cette institution est l'acceptation d'une convention par le corps social)	
Nous venons de voir que la langue est une institution sociale;			
33	E 272	(éd.)	
mais elle se distingue par plusieurs traits des autres institutions ...			
"	E 273	III C 15-16, D 7	
Pour comprendre sa nature spéciale, ...			
"	E 274	III C 16, D 7: Avant de mettre langue directement dans institutions sociales, (suite égale à C)	
"	E 281	III C 17, D 7: Il faudrait donc faire entrer la langue dans les institutions sémiologiques.	
On peut débattre si la forme monogame du mariage est plus raisonnable			
106	E 1210		N 10 p. 25: L'institution du mariage
"	E 1211	III C 315-16, D 216	
107	E 1212		N 10 p. 25: Mais l'institution d'un signe quelconque est fondé sur l'irraison même
On ne peut établir aucune comparaison entre elle et les autres institutions			
107	E 1227	III C 315, D 215	
La langue est de toutes les institutions sociales celle qui offre le moins de prise aux initiatives			
"	E 1230	II R 20 (sans 'institutions')	

CLG	Engler 1967-68	cours	N 10
Les autres institutions humaines (...) sont toutes fondées			
110	E 1261		N 10 p. 17 Ex. 11
Pour bien faire sentir que la langue est une institution pure, Whitney			
“	E 1264		N 10 p. 18 Ex. 11
Mais il n’a pas vu ... sépare radicalement la langue de toutes les autres institutions			
“	E 1266		N 10 p. 17 Ex. 11
la science des institutions politiques est essentiellement descriptive			
114	E 1309	III C 327-28, D 227	Ms. fr. 3951/23 (note préparatoire de Saussure, <i>CFS</i> 58 : 254)

(comparaison avec une partie d’échecs)

125-26	E 1461	III C 349-350, D 244-45	
126	E 1484		N 10 p. 30-29a

Non seulement le Ms. fr. 3951/10 est la source principale de ces passages, qui ont influencé, avec la linguistique, toutes les sciences de l’homme – de la culture –, mais même quand les sources sont les cahiers des étudiants, on sent, dans leur formulations, un parfum de ‘Note 10’.

*Table 4. Correspondance des photos aux éditions Engler 1967-74 et ELG 2002*

Pour permettre de mieux confronter les photos aux éditions, je repète parfois le numéro d’une photo, en spécifiant la page concernée; je n’indique pas les pages blanches en face d’une page écrite (par ex. : 4v).

Photos (pages)	incipit	Engler 1967-74 <sup>53</sup>	ELG 2002
COUVERTURE	[R. Godel]		
F_1	[A. Sechehaye]		
F_1BIS (1 bis+1v)	L’objet qui sert de	E 3297, p.21/2	ELG 203
F_2 (1 bis v+2)	Ce n’est pas un des	“ (1a –2)	“
F_3 (2v a)	<del>Tout le monde rendra</del>	“, p.22/1 (2a)	“ <sup>54</sup>
F_3 (3+2v b)	La pensée dont s’est	“ (3-2a)	ELG 203-4
F_4 (4+3v)	Il est plus facile dans	“ (4-3a)	ELG 204
F_5 (5 a)	Considérons avant	“, p.22/1-2 (5)	ELG 204-5
F_5 (5 b)	Ce sera pour tous	E 52 (5)	ELG 205
F_6 (6+5v)	de voir que, lorsque	E 52 (6)	“
F_7 (7)	Pour autant que la	E 642 (7)	ELG 205-6

<sup>53</sup> Engler, comme Godel, emploie ‘a’ pour indiquer le verso d’une feuille. Ici nous employons pour le verso ‘v’, et ‘a, b’ pour distinguer la partie supérieure et la partie inférieure d’une même page, ce qui ne correspond pas nécessairement à l’ordre d’écriture (cf. notes 55, 60-61).

<sup>54</sup> ELG 203 n’indique pas que la phrase est biflée.

Photos (pages)	incipit	Engler 1967-74	ELG 2002
F_8 (8)	Mais il y a eu une	E 3297, p.22/2 (8)	ELG 206
F_9 (9+8v)	Au reste, ne nous	“(9)	ELG 206-7
F_10 (10+9v a)	Les théoriciens du	E 1489 (10-9a)	ELG 207
F_10 (9v b)	Simple exemple:	E 1392, 1399 (9a)	ELG 207-8
F_11 (10v b)	<del>Comme il n’y a pour</del>	E 1399 (10a)	ELG manque <sup>55</sup>
F_11 (10v a-11 a)	à insérer: Nous	E 1399 (10a-11)	ELG 208 <sup>56</sup>
F_11 (11 b)	Nous prévenons	E 3297, p.23/1 (11)	“
F_12 (11v-12)	Il n’y a, dans les	“(11a-12)	“ <sup>57</sup>
F_13 (12v a)	En prenant au sens	“(12a)	“
F_13 (13+12v b)	Des philosophes	“(13-12a)	ELG 208-9
F_14 (13v-14)	<del>Il suffit de dire que</del>	“, p.23/2 (13a-14)	ELG 209 <sup>58</sup> -10
F_15 (14v-15)	Nous nourrissons	“(14a-15)	ELG 210
F_16 (16)	Cette maison est une	“(16)	ELG 210-1
F_17 (17+16v)	Quelques illuminés	E 1265-66, 1261 (17)	ELG 211
F_18 (18+17v)	Mais le langage et	E 1264 (18)	ELG 211-2
F_19 (19)	Les autres institutions <sup>59</sup>	E 1263 (19)	ELG 212
F_20 (20)	Nous ne pouvons	E 404-05 (20)	“
F_21 (21)	Le patois de certaines	E 406-07 (21)	ELG 212-3
F_22 (21v)	Une langue est formée	E 407 (21a)	ELG 213
F_22 (22)	Avant que cette vérité	E 3297, p.24/1 (22)	“
F_23 (23+22v)	A la réception de votre	“(23-22a)	“
F_24 (23v)	Et ce désaccord est tel	“(23a)	ELG 213-4
F_25 (24v a)	1. Le langage institution	“(24a)	ELG 214
F_25 (24v b+25 a)	Il n’y a jamais une	E 1262 (24a-25)	“
F_25 (25 b)	C’est la raison qui dicte	E 1262 (25)	“
F_25 (25 b)	L’institution du mariage	E 1210-12 (25)	“
F_26 (25v)	Par le fait même qu’il	E 1268 (25a)	“
F_26 (26 a)	1. La Grammaire Comp	E 3297, p.24/2 (26)	ELG 214-5
F_26 (26 b)	Dans toute son œuvre	E 166,168, 173 (26)	ELG 215
F_27 (26v)	(philo-/s)ophique qui	E 173-74 (26a)	“
F_28 (27v-28)	Par sa genèse un	E 3240—48 (27a-28)	ELG 215-6
F_29 (28v-29)	Absolument à rien	E 3248-47, 3280 (28a-29)	ELG 216

<sup>55</sup> Le passage biffé en bas de la page (10v b) a été écrit avant celui en haut (10v a), que Engler (E 1399) donne pour premier.

<sup>56</sup> «Reprise» dans *ELG* 208 (p. 10v) ne vient pas de Saussure, mais c’est une indication méta-textuelle de Godel (*SM* 1957: 45), parfois employée aussi par Engler (mais pas à E 1399).

<sup>57</sup> *ELG* 208 (p. 12) insère ici, sans la signaler en tant que telle, une conjecture peu heureuse de Engler «[En linguistique, les états (*cj.*)] ont une raison organique (interne)», où la phrase de Saussure semble se référer aux «choses historiques générales» et pourrait même suivre à «soit la crise, soit l’état» (p. 11v).

<sup>58</sup> La phrase biffée est omise dans *ELG* 209, qui commence avec «La situation exacte».

<sup>59</sup> La page commence avec une phrase biffée «~~Non seulement elle obligerait~~» qu’Engler donne dans l’Appareil, p. \*V/2.

Photos (pages)	incipit	Engler 1967-74	ELG 2002
F_30 (30), F_31 (31)	Monsieur le Directeur	—	—
F_32 (32+31v) <sup>60</sup>	De L'anti-historicité	E 1484 (30-29a)	ELG 216-7
F_33 (33)	Tel est exactement	E 1485 (31)	ELG 217
F_34 (33v a)	Il n'y a de 'langue'	E 3297, p.24/2 (31a)	"
F_34 (33v b-34) <sup>61</sup>	C'est la condition	" (31a-32)	ELG 217-8
F_35 (34v-35)	que deux roches	" (32a-33)	ELG 218
F_36 (35v-36)	La loi tout à fait finale	E 1903-10 (33a-34)	ELG 218-9
F_37 (36v-37)	On ne voit pas très	E 1910 (34a -35)	ELG 219-20
F_93 (93), F_94 (93v-94)	<del>J'ai appris au</del>	—	—
F_92 (91v)	réserve. L'impression	E 1267 (38/I)	ELG 220
F_91 (91-90v)	1. Le langage n'est	E 1267 (38a-39)	"
F_90 (90-89v)	Tant qu'il subsiste	E 3297, p.25/1 (39a-40)	ELG 220-1
F_89 (89-88v)	Et à ce moment, le dieu	" (40a-41)	ELG 221
F_88 (88-87v)	Wh(itney) pas passager	" , p.25/2 (41a-42)	ELG 221-2
F_87 (87)	Je crois que ce sera	" (42a)	ELG 222
— (86-41v)	<i>[pages restées blanches]</i>		
— (39-37v)	<i>[pages blanches pour se détacher de 37, et continuer 39v]</i>		
F_41 (40v), F_40 (40-39v)	Philosophie de la	—	—

<sup>60</sup> Le titre à 31v a «<De> L'anti-historicité du langage.» a été probablement écrit après le début de 32 «[ ] s'occupe d'un objet».

<sup>61</sup> 33v b peut se lire avant 34 «De même tel produit» (comme le font Engler et ELG), ou après, comme seconde version de 34 b.

## BIBLIOGRAPHIE

AdS = Archives de Saussure, Bibliothèque de Genève

CLG = Ferdinand de Saussure, 1916 (1922 2<sup>e</sup> éd., dont on emploie la pagination), *Cours de linguistique générale*, publié par Ch. Bally et A. Sechehaye, avec la collaboration d'A. Riedlinger, Paris, Payot; à partir de 1972, éd. par T. De Mauro (contient De Mauro 1972).

Alter, Stephen G. (2005), *William Dwight Whitney and the Science of Language*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.

Amacker, René (1988), «Notules», *CFS* 42: 245-250.

– (2006), «Notule III: Saussure et la transcription officielle du sanscrit (1894)» *CFS* 59: 175-178.

Benveniste, Emile (1964), «Lettres de F. de Saussure à Antoine Meillet», *CFS* 21: 89-130.

Bouquet, Simon et Engler, Rudolf (ELG, 2002), F. de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

De Mauro, Tullio (1972), «Introduction», «Notes biographiques et critiques», et «Notes» in *CLG*: I-XVIII, 319-495.

– (2005), F. de Saussure, *Scritti inediti di linguistica generale, Introduzione, traduzione e note*, Roma-Bari, Laterza.

Décimo, Marc (1994), «Saussure à Paris», *CFS* 48: 75-90.

Engler, Rudolf (1967-74), F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique, 4 fasc., Harrassowitz, Wiesbaden; Tome 1, fascicules 1-3 *Synopse du CLG et de ses sources* (1967-68): passages E 1 (*CLG* 13) – E 3281 (*CLG* 317); Tome 2, fascicule 4 *Appendice: Notes de F. de Saussure sur la linguistique générale* (1974): passages E 3282 – E 3347 (repris dans *ELG*, pp. 99-122, 137-273, 295-336).

– (1975), «European Structuralism: Saussure», in *Current Trends in Linguistics*, vol. 13 *Historiography of Linguistics*, The Hague – Paris, Mouton, 829-886.

– (1997), F. de Saussure, «De l'essence double du langage», *CFS* 50: 201-205.

– (2000), «La langue, pierre d'achoppement», in Bouquet, S. (éd.), *Saussure, Paris-Genève, Hier et aujourd'hui* (Actes du colloque de Paris, 14 novembre 1998), *Modèles linguistiques*, XXI/I: 9-18.

– (2004-05), F. de Saussure, *De l'essence double du langage*, transcription diplomatique établie par Rudolf Engler d'après le manuscrit déposé à la Bibliothèque de Genève (1996), I<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> livraison (I-XXIV), décembre 2004 - juin 2005 [en

- ligne]. Disponible sur : [www.revue-texto.net/Saussure/De\\_Saussure/Essence/Engler.html](http://www.revue-texto.net/Saussure/De_Saussure/Essence/Engler.html)
- Fehr, Johannes (1997), F. de Saussure, *Linguistik und Semiologie : Notizen aus dem Nachlass*, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 2<sup>e</sup> éd. 2003.
- Gambarara, Daniele (1972), « La bibliothèque de Ferdinand de Saussure », *Genava* N.S. XX : 316-368.
- (2005), « Un texte original. Présentation des textes de F. de Saussure » [notes préparatoires pour le III<sup>e</sup> cours de linguistique générale, Ms. fr. 3951/23 et AdS 372/27], *CFS* 58 : 29-41.
- Godel, Robert (1954), « Notes inédites de F. de Saussure » [copie A. Sechehaye], *CFS* 12 : 49-61.
- (*SM*, 1957), *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz (2<sup>e</sup> tir. 1969).
  - (*Introd.*, 1957), F. de Saussure, « Cours de linguistique générale (1908-1909). Introduction », *CFS* 15 : 3-103.
- Jäger, Ludwig (*WdS*, 2003), F. de Saussure, *Wissenschaft der Sprache*, hrsgg. und Einleitung. Übersetzt und textkritisch bearb. von Elisabeth Birk und Mareike Buss, Frankfurt a. M., Suhrkamp.
- Jäger, Ludwig, Buss, Mareike et Ghiotti, Lorella (2003), F. de Saussure, « Notes sur l'accentuation lituanienne » [Ms. fr. 3953, partiel], in Bouquet, S. (dir.), *Saussure*, Paris, L'Herne, 323-350.
- Joseph, John E. (1988), « Saussure's Meeting with Whitney, Berlin, 1879 », *CFS* 42 : 205-14.
- Komatsu, Eisuke (1993), F. de Saussure, *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911)*, d'après les cahiers d'Emile Constantin, Edition bilingue français-anglais, Oxford, Pergamon Press.
- (1997), F. de Saussure, *Deuxième cours de linguistique générale (1908-1909)*, d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois, Edition bilingue français-anglais, Oxford, Pergamon Press.
- Lévi-Strauss, Claude (1972), « Religion, langue et histoire : à propos d'un texte inédit de Ferdinand de Saussure », in *Méthodologie de l'histoire et des sciences humaines. Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel*, Toulouse, Privat, 325-333.
- Linda, Markus (2001), *Elemente einer Semiologie des Hörens und Sprechens*, Tübingen, Narr.
- Lynn-George, Michael (2006), « The Crossroads of Truth: Ferdinand de Saussure and the Dreyfus Affair », *MLN*, 121/4, 961-988. Disponible sur : [muse.jhu.edu/journals/mln/v121/121.4lynn-george.html](http://muse.jhu.edu/journals/mln/v121/121.4lynn-george.html)



- Marchese, Maria Pia (1985), «Un frammento di Saussure sull'unità» [Ms. fr. 3952/4b], *Archivio Glottologico Italiano* LXX/1-2, 88-97.
- (1995), F. de Saussure, *Phonétique, Il manoscritto di Harvard Houghton Library bMS Fr 266(8)*, Padova, Unipress.
  - (2006), «Il X Congresso Internazionale degli Orientalisti: testimonianze di Ascoli e Saussure», in Bombi, R. *et alii* (éd.), *Studi linguistici in onore di Roberto Gusmani*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1071-1079.
  - (2007), «Saussure: note di biografia e teoria linguistica in carte inedite del 1893» [AdS 377/8 e 13], *CFS* 60
- Marinetti, Anna (1986), «Un frammento di Saussure sui nomi divini» [Ms. fr. 3951/10, 90-88v], in Marinetti, A. et Meli, M. (éd.), F. de Saussure, *Le leggende germaniche*, Este, Libreria editrice Zielo, 503-510.
- Matsuzawa, Kazuhiro (2003), F. de Saussure, «Notes pour un livre sur la linguistique générale» [Ms. fr. 3951/9.1, 3-3v], in Bouquet, S. (dir.), *Saussure*, Paris, L'Herne, 319-322.
- (2006), F. de Saussure, *Première conférence à l'Université de Genève* (novembre 1891) [Ms. fr. 3951/1.1], Edition génétique, 1<sup>e</sup> livraison, juin 2006 [en ligne]. Disponible sur: [www.revue-texto.net/Saussure/De\\_Saussure/Confences/Matsuzawa\\_CG1.pdf](http://www.revue-texto.net/Saussure/De_Saussure/Confences/Matsuzawa_CG1.pdf)
- Mejía Quijano, Claudia (1997), «Unde exoriar?» [Ms. fr. 3951/9.1-2], *CFS* 50: 93-110.
- (1998), «L'image du jeu d'échecs chez Ferdinand de Saussure ou le bouclier de Persée», in Berchtold, J. (éd.), *Echiquiers d'encre: Le jeu d'échecs et les lettres (XIX - XX<sup>e</sup> S.)*, Genève, Droz.
  - (2005), «Rudolf Engler. L'ouvrage d'un philologue artiste», *CFS* 58: 5-19.
  - (2007), «L'adresse et l'écoute, la dualité de la parole» [Ms. fr. 3951/10, 30-31], *CFS* 60
  - (à paraître), *Le cours d'une vie. Portrait diachronique de Ferdinand de Saussure*, Paris, Cécile Défaut.
- Normand, Claudine (1981), «Comment faire l'histoire de la linguistique?», 97-106, «Arbitraire et/ou convention chez Whitney et Saussure», 271-288, in *Les sciences humaines, quelle histoire?* (Actes du Colloque GRHIL, 28-30 mai 1980, Paris-X-Nanterre), Université Paris X Nanterre, 2 volumes, numéro spécial de *Linx, Bulletin du Centre de recherches linguistiques de Paris X*. Le premier article est disponible sur: [www2.unil.ch/slav/ling/textes/Normand80.html](http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Normand80.html)
- (2006), *Allegro ma non troppo, invitation à la linguistique*, Paris, Ophrys. Une version précédente du chapitre sur les silences de Saussure est disponible sur: [www.dissonancesfreudiennes.fr/blancs\\_saussure.html](http://www.dissonancesfreudiennes.fr/blancs_saussure.html)

- Olender, Maurice (1989), *Les Langues du Paradis: Aryens et Sémites: un couple providentiel*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1989.
- Prieto, Luis J. (1990), «Ferdinand de Saussure (1857-1913), *Cours de linguistique générale*, 1916», in *En français dans le texte. Dix siècles de lumières par le livres*, Paris, Bibliothèque Nationale, p. 316; reimpr. *CFS* 50 (1997), p.15-16.
- Russo, Tommaso (2005), C.R. de De Mauro (2005), *CFS* 58: 299-308.
- Saussure, Ferdinand de (1922), *Recueil des publications scientifiques*, Genève, Société Anonyme des Editions Sonor, éd. et préf. Ch. Bally et L. Gautier; réimpr. Genève, Slatkine 1984
- Silverstein, Michael (1971 ed.), *Whitney on Language: Selected writings of William D. Whitney*, Cambridge (Mass.), The MIT Press.
- Villani, Paola (1990), «Documenti saussuriani conservati a Lipsia e a Berlino», *CFS* 44: 3-33.
- The Whitney Memorial Meeting. A report of that session of the first American Congress of Philologists*, ed. by Charles H. Lanman, Boston, Ginn and Co., 1897.
- Whitney, William Dwight (1867), *Language and the study of language: Twelve Lectures on the Principles of Linguistic Science*, New York, Scribner; trad. allem. 1874.
- (1873), *Oriental and Linguistic Studies*, New York, Scribner Armstrong and Co.
  - (1874), *Oriental and Linguistic Studies, Second Series*, New York, Scribner Armstrong and Co.
  - (1875), *The Life and Growth of Language: An Outline of Linguistic Science*, New York, Appleton; trad. franç. 1875, 2de éd. 1879; trad. allem. 1876.
  - (1877), *A Compendious German and English Dictionary*, with A.H. Edgren, New York, Holt.
  - (1879), *A Sanskrit Grammar*, Leipzig, Breitkopf & Härtel, 2° ed. 1889; trad. allem. 1879.
- Wittgenstein, Ludwig (1914-16), *Carnets 1914-1916*, trad., introd. et notes de G.G. Granger, Paris, Gallimard, 1997; *Carnets secrets 1914-1916*, trad. et prés. par J.-P. Cometti, Tours, Farrago, 2001.

Claudia Mejía Quijano

L'ADRESSE ET L'ÉCOUTE, LA DUALITÉ DE LA PAROLE  
A PROPOS D'UN TEXTE POLITIQUE DE SAUSSURE  
DANS LE MS. FR. 3951/10

à Marie-Claude Cap-Artaud,  
qui m'expliqua la distinction langue/parole

Dans ce cahier destiné à fêter le centenaire de la naissance de la linguistique générale ainsi que les 150 ans de la naissance de Ferdinand de Saussure, le Cercle Ferdinand de Saussure, avec l'aimable collaboration du Département des manuscrits de la Bibliothèque de Genève, propose la reproduction du seul manuscrit *de la main* du maître genevois qui contienne une argumentation développée sur sa théorie générale des signes. Il s'agit de la «Note 10», selon le catalogue de Robert Godel, écrite en vue d'un article d'hommage au linguiste américain William Dwight Whitney, qui a été publiée par Rudolf Engler dans son édition critique du *Cours de Linguistique Générale* et reprise dernièrement dans les *Ecrits de linguistique générale*.

Pour ma part, j'aimerais aborder le lien entre cet hommage et un autre manuscrit qui n'a jamais été publié dans les transcriptions de la note 10, et que l'on peut aisément lire dans la reproduction accompagnant ce numéro. En effet, contrairement à la plupart des brouillons saussuriens qui se présentent comme des feuilles volantes, la note 10 est écrite dans son intégralité dans un petit cahier cartonné noir, où l'on trouve

aussi, au beau milieu de l'argumentation linguistique, deux pages correspondant à un discours de toute évidence non linguistique. Doit-on prendre en compte ou négliger ces deux pages ? Du point de vue d'un hommage à son prédécesseur, on devine facilement que Saussure n'aurait pas inclus ces pages dans son article, ce qui explique leur absence des transcriptions disponibles. Cependant, si l'on envisage la note 10 comme *trace* d'une activité discursive de Saussure, trace d'un *acte de parole* – ce qui est précisément le point de vue du présent article, il devient alors nécessaire d'interroger la présence de ce discours « non linguistique » à cette place-là.

Comme toutes les notes sur la linguistique générale, cet hommage à Whitney ne fut jamais achevé. Pourquoi le fondateur de la linguistique générale n'a-t-il rien publié sur les principes généraux qu'il a conçus ? Sans prétendre avoir le fin mot de l'affaire, la levée d'un tabou trop longtemps maintenu concernant ces pages « non linguistiques » permet aussi d'approcher d'une nouvelle façon ce silence. Ce tabou porte de façon générale sur l'activité *politique* de Ferdinand de Saussure, qui semble avoir été présente tout au long de sa vie et dont témoignent justement les pages en question. Certes, pour être à même d'évaluer la place de cette activité vis-à-vis de la pensée linguistique du maître genevois, il faudrait publier tous les documents la concernant en expliquant le contexte historico-politique. Mais en attendant que ce travail soit accompli, on peut porter l'attention sur ce texte politique de la note 10 qui non seulement occupe une place singulière dans le petit cahier cartonné noir, mais entretient aussi un rapport théorique avec les idées exprimées dans l'argumentation linguistique de l'hommage à Whitney, rapport qui témoigne de la cohérence de la pratique discursive de Saussure.

La datation de cet hommage permet de situer le contexte historico-social des textes politiques accompagnant la note 10. L'Association américaine de philologie invite Saussure, par une lettre reçue le 10 novembre 1894, à participer à un recueil d'hommage au linguiste disparu le 7 juin 1894, et Saussure mentionne cette même année 1894 dans le manuscrit lui-même comme celle de la rédaction du texte. C'est donc entre le 10 novembre et le 31 décembre 1894 que ce brouillon a été écrit. Que se passe-t-il en France et en Suisse au niveau politique à ce moment-là ? On assiste à la montée d'un antisémitisme des plus virulents, notamment après l'arrestation d'Alfred Dreyfus, qui eut lieu le 15 octobre 1894. Dans le petit cahier en question se trouve une trace explicite de cet événement politique, à savoir le brouillon d'une lettre (reproduite à la fin de cet article<sup>1</sup>), adressée au directeur du journal antisémite *La Libre Parole* qui dès le 1<sup>er</sup> novembre annonça l'arrestation de Dreyfus et mena alors une vaste campagne de presse antisémite.

---

<sup>1</sup> Pages 30-31 de la note 10. Je ne propose en fin d'article que la transcription des pages qui sont objet de mon analyse.

*Divergence dans la censure, accord dans le clivage*

Le brouillon de cette lettre a sans doute étonné tous ceux qui en ont eu connaissance, ces manuscrits étant consultables à la BGE depuis les années cinquante. Cependant, durant le XX<sup>e</sup> siècle, aucun linguiste n'a mentionné ouvertement l'existence de ce brouillon; moi-même je ne l'ai pas fait lors de mon étude de l'image du jeu d'échecs, *Le bouclier de Persée*, une longue analyse de cet hommage à Whitney<sup>2</sup>. Je me suis borné à signaler timidement l'ambiance socio-politique du moment et la censure introduite par la pagination du manuscrit afin d'effacer les deux pages qui correspondent à ce brouillon<sup>3</sup>.

La raison de ma propre censure était le dilemme posé par une lecture littérale de ce brouillon. La réflexion linguistique contenue dans cette « note Whitney » est celle d'un homme qui conçoit la totale égalité des langues; on peut même à cet égard sous-titrer cette note « La déclaration de l'égalité des langues ». Or, Saussure fut également celui qui mit à l'honneur la nature fondamentalement *sociale* des langues. L'égalité des langues proclamée sur la base de *l'arbitraire du signe*, évoque ainsi nécessairement l'égalité des communautés qui les parlent. Il apparaît donc incohérent que le linguiste qui en envisageant cette « déclaration » changea le cours des études linguistiques<sup>4</sup>, eut été aussi l'antisémite qu'on entend très fortement dans le brouillon de cette lettre.

Du côté personnel chez Saussure, un fait important exige aussi une interprétation serrée du brouillon: quelle personnalité pouvait avoir un homme qui a étroitement côtoyé et disait « vénérer » Michel Bréal – juif maintes fois attaqué par *La Libre Parole* dans sa campagne antisémite, tout en entretenant les convictions qu'une lecture littérale de ce brouillon donne à voir? Personnalité mensongère, hypocrite, fourbe? Or, aucun témoignage des gens ayant connu Saussure ne permet d'aller dans ce sens. Bien au contraire: personne n'a jamais mis en doute la probité de ce dernier, tous ceux qui l'ont connu ont salué son intégrité, la sincérité de ses sentiments et la droiture de ses actes.

Cependant, ce brouillon est authentique. Une partie de la famille de Saussure était bel et bien antisémite, tout comme une partie de Genève et une partie de la France à l'époque, et face au dilemme posé par ce document il était commode

<sup>2</sup> « L'image du jeu d'échecs chez Ferdinand de Saussure ou le bouclier de Persée », in Jacques Berchtold, *Echiquiers d'encre*, Genève, Droz, 1998.

<sup>3</sup> Cette pagination est vraisemblablement antérieure au catalogage de Robert Godel puisque le résumé de la première page où figure déjà la pagination « censurante » n'est pas de la main de Godel.

<sup>4</sup> Au moment de traiter de la famille indo-européenne dans son troisième cours, Saussure est bien explicite à cet égard (Emile Constantin, *Linguistique générale. Cours de Monsieur le professeur Ferdinand de Saussure*, CFS 58, 2005, pp. 165-166).

d'imaginer une sorte de *clivage* entre la pratique sociale et la théorie linguistique, entre les actes de l'homme et la pensée du savant. Les linguistes saussuriens ont vraisemblablement préféré adopter l'hypothèse de ce clivage accompagnée de la négation de l'existence du brouillon afin de sauver l'image idéale du maître genevois, quitte à rigidifier par là-même la pensée de Saussure. En effet, lorsque l'on nie un pan de l'activité de l'homme, les idéaux de toutes sortes imposent l'immobilisme en congédiant la liberté, l'esprit critique et la créativité.

Ne voulant pas demeurer dans ce clivage, j'ai réalisé par la suite un travail de recherche fort désagréable, à savoir la lecture attentive du journal en question durant les mois entourant la rédaction de la note 10. Que les hommes puissent *écrire* et *publier* les idées et les images que je me suis contrainte alors à comprendre, ne laisse aucun doute sur la nature narcissique et destructrice de l'humanité. Je n'ai rien trouvé concernant la publication d'un courrier adressé par Saussure à ce journal<sup>5</sup>, mais la teneur même du journal et le genre de lecteurs à qui il s'adressait, m'ont fait envisager qu'il pouvait s'agir d'une *parodie*, dont le ton et le contenu étaient destinés à mettre en évidence l'erreur de l'antisémitisme.

Pourtant, aucun document ne permettait d'étayer par des traces concrètes cette idée d'une lettre parodique. Face au brouillon hermétique, je me suis donc tue... bien à tort, car les « nouveaux » manuscrits saussuriens actuellement disponibles à la BGE permettent effectivement de défendre une hypothèse semblable.

Si, voulant sauvegarder la pureté théorique du maître tout en présupposant la tache de son antisémitisme – soi disant compréhensible pour l'époque, les linguistes ont exclu ce brouillon des publications et des commentaires de la note 10, l'historien Michael Lynn-George a, pour sa part, brisé le tabou en publiant dernièrement une transcription de ce brouillon dans son article *The crossroads of Truth: Ferdinand de Saussure and the Dreyfus Affair*, disponible sur le site internet du journal *Muse*<sup>6</sup>. Bien documenté historiquement, Lynn-George y raconte comment Saussure, à l'instar de la plupart des Français aurait changé d'opinion au fur et à mesure du déroulement de l'affaire Dreyfus. En effet, dans le nouveau fonds de manuscrits saussuriens, il y a encore d'autres textes concernant cette affaire où Saussure se montre comme un « dreyfusiste convaincu », selon ses propres termes (*BGE, Archives de Saussure* 371/2 f. 12-15). Le texte où se trouve cette affirmation est vraisemblablement daté de 1896. C'est ainsi que Lynn-George, interprétant à la lettre le brouillon de la note 10, imagine le Saussure de 1894 comme un antisémite partagé entre ses idées politiques et ses amitiés linguistiques parisiennes, l'affection prenant le dessus seulement à partir des années 1896, moment où la probabilité de l'innocence de Dreyfus est plus généralement envisagée.

<sup>5</sup> Bien entendu, on ne peut jamais avancer un fait négatif comme certain.

<sup>6</sup> MLN 121.4 (2006) 961-988. <http://muse.jhu.edu/journals/mln/v121/121.4lynn-george.html>

Curieusement, Lynn-George tout en donnant un large ensemble de détails concernant le contexte historique du soi-disant brouillon antisémite ne mentionne aucunement où se trouve ce brouillon et à plus forte raison oublie le *développement linguistique* de la note 10. Par conséquent il ne met pas en rapport les idées politiques de Saussure et ses idées linguistiques comme le faisaient, implicitement, les linguistes.

Mais la divergence s'arrête là car l'attitude des linguistes et celle de Lynn-George peuvent en fait être comprises comme équivalentes du point de vue de l'interprétation de l'acte de parole, c'est-à-dire que dans les deux cas on a scindé en deux un tout, en en niant à la fois une des parties: la partie politique chez les linguistes, la partie linguistique chez l'historien. Cette sorte de «clivage + déni» a été réalisé avec une fréquence étonnamment élevée tout au long de la réception de la pensée saussurienne. La forme même de cette pensée – «la loi de dualité» que Saussure énonce comme «infranchissable», a certainement rendu le clivage plus aisé à réaliser et, dans les dualités linguistiques, le *signifié*, la *parole* et la *diachronie* ont été les éléments les plus occultés. Il serait ainsi intéressant d'envisager une interprétation linguistique de ce brouillon prenant en compte, à la fois et dans leur *dynamique* propre, la langue et les éléments pertinents de l'acte de parole.

L'hommage à Whitney a été écrit, on l'a dit, dans un petit cahier cartonné noir qui fait un tout à part entière. Dans ce même cahier, se trouvent aussi trois textes dont le lien avec l'argumentation linguistique peut être mis en doute: deux textes nettement politiques, l'un étant le brouillon de la lettre en question et l'autre, un brouillon à propos de la guerre sino-japonaise. Le troisième texte est le brouillon d'une lettre à des élèves concernant un travail épigraphique. La présence du brouillon apparemment antisémite dans l'hommage à Whitney correspond-elle à un lien circonstanciel, comme semble être le cas de la lettre aux élèves, ou à un lien théorique? A mon avis, il existe effectivement un lien théorique qui permet d'envisager la teneur rhétorique de ce brouillon, une telle valeur rhétorique pouvant encore par ailleurs être confirmée grâce à l'intertextualité chez Saussure lui-même.

#### *Entendre la parole rhétorique\**

En effet, dans les nouveaux manuscrits donnés à la BGE en 1996 par la famille de Saussure, se trouve la preuve que l'hypothèse d'une lettre «rhétorique» était possible, plausible et surtout *probable*. Non seulement il existe des documents

---

\* Cette analyse de parole suit les notions proposées par Marie-Claude Capt-Artaud dans ses travaux sur les mécanismes poétiques et rhétoriques eu égard à la distinction langue/parole chez Saussure. Voir en particulier son article *Rhétorique et poétique, une distinction fondée sur la linguistique saussurienne*, CFS 43, 1989, ainsi que son livre *Petit traité de rhétorique saussurienne*, Publications du Cercle Ferdinand de Saussure, Genève, Droz, 1994.

authentiques écrits par un « dreyfusiste convaincu », mais surtout l'activité politique de Saussure a été dévoilée au grand jour grâce à ces manuscrits. Dans ses textes « politiques » Saussure signale les injustices envers les hommes, *quels qu'ils soient*. La conception du « colonisé » comme un être inférieur, par exemple, normalement acceptée dans l'idéologie ambiante du 19<sup>ème</sup>, lui est parfaitement étrangère, comme on peut le voir dans sa défense indignée de la population de Ceylan soumise, avec la complaisance du pouvoir en place, à l'iniquité de certains colons Anglais (*BGE, Archives de Saussure 368/1-5, f. 43-45*). Dans d'autres textes Saussure épingle les hypocrisies de ceux qui envoient à la mort les soldats des guerres de l'époque, et il s'oppose autant aux petites déviances administratives de sa région genevoise qu'aux décisions des puissances européennes dictées par des intérêts financiers au détriment de la vie et la sécurité d'autres communautés (*BGE, Archives de Saussure 371/1-3*).

Ferdinand de Saussure s'est donc battu à plusieurs reprises contre des tentatives de discrimination raciale, politique et économique avec l'arme qu'il maîtrisait le mieux - le langage. Dans cette lutte, Saussure se montre sous une facette parfaitement inconnue de sa personnalité : il n'a aucun doute, il sait ce qu'il veut, et il le dit haut et fort, dans le style rhétorique qui conviendrait au débat avec ses interlocuteurs. Il n'est pas inutile d'entendre de larges extraits de ces manuscrits pour bien saisir la *verve rhétorique* de Saussure. Je transcris ici des textes inédits où il s'insurge face à l'inertie des diplomates et notamment celle de la France, concernant les massacres des Arméniens par les Turcs dans les années 1894-1896 <sup>7</sup>:

*BGE, Archives de Saussure 371/2, f. 19 :*

Il faut avant tout se garder d'intempestives colères. Nous ne sommes plus dans un siècle où une St Barthélemy se condamne parce qu'elle est une St Barthélemy. Il faut savoir si cette St Barthélemy n'avait pas une opportunité politique, s'il y avait un « avantage » soit à la faire, soit à la laisser faire, soit à ne pas la laisser faire : hors de quoi on raisonne dans le vide le plus absolu pour notre génération.

Chose étrange à l'heure où tout se réclame ou des idées chrétiennes dans un certain camp, et des idées d'humanité dans [ ], ni l'idée chrétienne ni l'idée humanitaire n'ont le moindre succès en politique.

Le plus courageux critique comme M. Larisse se garderait bien de dire que la France a fait fausse route humanitairement, à qui, je le demande, cela ferait-il quelque chose ? Il a soin d'expliquer qu'elle a fait fausse route politiquement, au point de vue de ses *intérêts*. Il sait bien de quelle manière on arrive à passer pour un imbécile dans ces choses, même avec la plus haute situation.

---

<sup>7</sup> Cette transcription suit l'ordre donné par le catalogue qui ne correspond peut-être ni à la logique de la rédaction ni à la datation des manuscrits. Ma transcription privilégie une lecture aisée du discours.



BGE, *Archives de Saussure* 371/3, f. 22

Il y a des gens qui ont dans la diplomatie une foi admirable. Rien à faire, qu'à flatter leur manie. Mais un morceau comme le suivant, écrit par l'excellent monsieur Pressensé dans le *Temps* (du 4 février), mérite positivement de passer à la postérité. Inutile de dire qu'il est écrit d'un bout à l'autre avec le plus profond sérieux :

[espace de quelques cinq lignes laissé blanc]

etc.....

Stupéfiants, n'est-ce pas, ces ambassadeurs qui se mettent d'accord? – Au fond, pourquoi est fait un ambassadeur, si ce n'est pour se mettre d'accord? – Et bien réjouissante pour les pauvres diables à qui on a tranché les poignets, ou découpé sur leurs genoux leurs petits enfants, l'idée que le *modus operandi* est désormais une chose réglée sans contestation entre MM les diplomates. Où es-tu Molière? Tu n'as connu que les médecins, tu n'avais pas prévu les diplomates!

Et dire que ce grand accord, quand il aura été dûment signé et paraphé, aura juste la même valeur que le solennel pacte d'Halepa de 1878 concédant aux Crétois de mirifiques réformes dont *pas une* n'a postérieurement inquiété la diplomatie européenne, puisque *pas une* n'a été exécutée, et que l'année de massacres et d'incendies qui vient de s'écouler en Crète n'a pas d'autre cause que le mépris professé gaîment par cette diplomatie, pendant 18 ans, pour sa propre parole. Qui pouvait penser sérieusement qu'on allait s'occuper des Crétois? N'était-ce pas le comble du ridicule, pour quiconque était admis à allumer son cigare dans le fumoir d'une ambassade? Les Crétois! les Arméniens! Laissez-nous donc tranquilles avec tout cela! C'est là le véritable mot de cette affaire sinistre, dans toute sa vulgarité. – De même que tout ce qui s'est passé depuis dix-huit mois en Turquie est uniquement imputable à la nullité de ces diplomates qui, pendant que le carnage régnait à Constantinople et encore [22vo] six semaines après, n'ont pas quitté leur bonne villégiature de Thérapia, – à l'exception du ministre de Suède –, de même l'idée que cette réunion de pâles personnages ferait œuvre utile pour l'avenir est presque du plus haut comique. A peine on saura ce qu'ils ont décidé dans leurs conciliabules que le Sultan, nous le craignons bien, éclatera de rire, mais il aura pris les devants, qu'on n'en doute pas, et au lieu de placer le « concert européen » devant une Turquie tranquille, il aura eu l'habileté de le placer devant une Turquie de nouveau révolutionnée sur trois ou quatre points de son empire. On sait que le dernier chef d'œuvre des diplomates a été de mettre entre leurs laborieux colloques et la sanction de leurs gouvernements la période du Ramadan, pour donner tout loisir à S. M. Abdul-Hamid de manœuvrer à son gré pendant ce temps.

f. 23

– Rien de plus amusant que de voir cette bonne diplomatie européenne (habituée à considérer que l'égoïsme de deux ou trois cent mille individus ne saurait avoir d'autre conséquence que l'élaboration, à tête reposée, d'un « plan de réformes », qu'on aura soin de ne présenter au Sultan *qu'après le Ramadan*) subitement mise en présence d'une volonté, et d'une volonté qui lui met le feu quelque part, sans qu'on nous presse de dire où.

C'est là une telle leçon de l'histoire, et une telle revanche de la « justice immanente des choses » qu'on ne nous fera pas croire que le présent conflit soit susceptible de

se résoudre de nouveau à la volonté des diplomates par quelque édulcorée solution, mais ils porteront la peine entière de leur rôle, et si la guerre se déchaîne c'est eux seuls qui en seront les auteurs responsables devant l'Europe.

☞ *Résumé: Il y a eu trop de bons cigares fumés dans la discussion des atrocités arméniennes, c'est là le véritable sens des événements que nous voyons maintenant se dérouler.*

f. 27

Premier et bon aveu

Il n'y a aucune espèce de sarcasme qui n'ait été répandu, n'est-ce pas, les arménophiles, ces émotifs capables de s'émouvoir par exemple de ce qu'on ait brûlé dans une cathédrale cinq mille individus, alors que nous savons depuis longtemps que ces mêmes jeux amusaient Caligula. Toutefois le particulier ridicule de l'arménophile consistait dans ses opinions ou affirmations politiques, qui étaient au nombre de trois, et faisaient sourire discrètement les diplomates, parce que tous les diplomates sourient discrètement.

f. 28

De toutes les manières possibles les arménophiles ont encouru la disgrâce du public. Par exemple quand dans une seule cathédrale cinq mille personnes étaient brûlées vives, et qu'il y avait à la porte une profondeur de cinquante centimètres de graisse humaine, comment cela ne s'est-il pas passé à Paris, de manière à battre le record du Bazar de Charité ?

f.30

Les trois convictions (ou manies) qu'un journaliste des *Débats* déclarerait peut-être « concomitantes de l'état d'esprit arménophile » ont toujours été n'est-ce pas, d'affirmer sans aucune hésitation, que les massacres ottomans auraient été :

1. Protégés par la Russie, spécialement par Lobanof
2. Ignorés (et de plus dissimulés) par le gouvernement français, sur l'invitation de la Russie, c'est-à-dire de Lobanof.
3. Complètement indépendants, si suspecte que soit en général L'Angleterre, des intrigues anglaises.

Quand on dit cela, on est le parfait *arménophile gobeur* du *Temps* ou des *Débats*, une sorte d'esprit tellement éloignée de la vérité diplomatique comme de la nuance diplomatique.

f.31

Le triomphe du mort

Le chancelier sanglant

Ce n'est pas de Bismarck qu'il s'agit, cette face rouge de Germain ~~brutal~~, qui lorsqu'il s'agit de faire l'Allemagne sacrifier ~~brutalement~~, comme il le faut bien, ses cent mille Germains, et irait lui-même dans la mêlée comme son juste ~~et brutal~~ ancêtre *Wuotân*. C'est cette face blême de Slave, de collectionneur de souvenirs de Marie-Antoinette, qui tout en prenant les bains de Contrexéville pour soigner ses rhuma-

tismes, recommande à l'Angleterre sous menaces et à la France sous le serment de l'amitié, de ne pas faire opposition au massacre pacifique d'un peuple, absolument nécessaire au bonheur de la Russie.

Je ne vois pas ce qu'il y a en un Bismarck de diabolique, je vois ce qu'il y a de diabolique dans un Lobanof.

Après autre chose:

Bismarck en 20 ans n'a pas perverti le sens moral de l'Europe, Lobanof en 2 ans l'a perverti.

f. 32

Le sérieux avec lequel les puissances offrent aux Crétois leur «garantie», en les priant de mettre bas les armes, n'a d'égal que l'irrévérence des Crétois à vouloir se défendre sans les puissances, ni leurs garanties, ni leurs diplomates: tout simplement avec de bonnes balles qui vont au but et ne doivent rien à personne.

Pourrait-on leur en faire un crime? A l'heure qu'il est, il ne faudrait plus se dissimuler que «être placé sous la garantie des puissances» est un mot qui a pris un sens tout à fait sinistre pour une population chrétienne de l'empire turc. Il signifie qu'elles peuvent être égorgées sous la garantie des puissances; en tous cas ne signifie pas autre chose. Ni une mesure préventive avant l'événement, ni une réforme sérieuse pour la suite, ni même un secours d'humanité pour le moment ne sont pas à attendre. La seule chose positivement garantie est que, si le massacre a lieu, la volonté des chancelleries est qu'il ne s'en suive point de trouble; que tout se passe tranquillement, de manière que le «foyer des désordres» reste heureusement circonscrit. Système admirable, qui permet de contenter à la fois l'Europe et le Sultan, sans faire baisser la Bourse.

Ces textes posent des questions de tous ordres que je n'aborderai pas, me limitant ici à traiter de leur style. En premier lieu, entendre cette sorte de discours de la part de Saussure permet d'aborder le brouillon soi-disant antisémite avec un regard moins ingénu<sup>8</sup>.

L'arme de Saussure, on l'a dit, c'est le langage, qu'il pratiquait sous toutes ses formes: il a écrit des poèmes, des contes, des essais, il a traduit en vers et en prose, il était un magnifique conférencier, un correspondant fort agréable, il a déchiffré des écritures, il a enseigné, et il était loquace quand il était mis en confiance. Parallèle à ces pratiques plurielles, une caractéristique étonnante du savoir langagier de Saussure est la grande mobilité de sa parole. En effet, son style peut changer radicalement d'un texte à l'autre tout en gardant son unité, comme si ce changement de style n'avait de raison *qu'extérieure à celui qui écrit*.

<sup>8</sup> D'autres textes politiques sont disponibles dans l'exposition virtuelle de manuscrits saussuriens «Qui était Ferdinand de Saussure?», organisée par le Département des manuscrits de la *Bibliothèque de Genève* sur son site <http://www.ville-ge.ch/bge/expos/f/virtuel.htm>

Rien de surprenant à cela chez le linguiste qui défendait la nature sociale de la langue et affirmait que « l'acte individuel quand il s'agit de langage suppose deux individus ». L'acte, à savoir *la parole*.

Saussure présente donc un riche éventail de styles, *selon les différents récepteurs* à qui il s'adresse : une argumentation logique serrée dans la prose neutre et limpide du *Mémoire* ou de la thèse de doctorat, un discours subreptice dans ses lettres politiques, des vociférations envers ses collègues plagiaires et des critiques acerbes mais subtiles de la médiocrité linguistique dans ses notes et communications personnelles, des images simples mais profondes dans son discours professoral, une prose tendrement explicite dans sa correspondance personnelle, un style extrêmement respectueux dans ses délicates corrections des exercices des élèves.

Il est nécessaire de comprendre cette capacité de Saussure de moduler sa parole selon l'attente et l'écoute de l'autre, afin d'être à même de suivre sa pensée et pouvoir ainsi concevoir un sens rhétorique au brouillon faussement antisémite. Pour une analyse approfondie de l'argumentation linguistique je renvoie à mon étude sur l'image du jeu d'échecs, citée à la note 2 ; je me bornerai ici à donner une interprétation de la présence de cette lettre politique au beau milieu de l'argumentation linguistique.

### *Les passages à niveaux*

Dans l'argumentation linguistique de la note 10, Saussure se bat principalement avec la difficulté de faire comprendre ce qui est général au langage, car ses idées générales supposent que l'on ait accepté *l'unité* de la dualité « état/évolution », laquelle deviendra 17 ans plus tard dans le *Troisième cours* le principe de *la dualité de la linguistique générale*. Or, ses contemporains n'arrivaient même pas à envisager l'opposition, à savoir les deux volets de l'objet comme complètement contraires. Saussure tente ainsi de bien montrer tout d'abord ce qui sépare les deux choses et explique qu'il n'y a pas de lien essentiel ou causal entre l'« état » et l'« évolution ». Pour illustrer cette idée il compare d'abord le français à l'hébreu (page 27v). Cette comparaison renvoie à une réflexion critique sur l'appartenance des langues à des familles, mais aussi à une comparaison des conceptions sur le langage que Saussure met alors en cause. L'« esprit originel » qui était l'un des piliers des conceptions judéo-chrétiennes du langage est la cible principale de sa critique dans les pages 27-29 où Saussure affirme que la *fortuité* est à l'origine de l'évolution langagière, ce qui va non seulement à l'encontre des idées linguistiques de l'époque, mais aussi de l'idéologie ambiante.

En niant la notion qui soutenait la hiérarchisation des langues depuis Bopp, à savoir la force évolutive du « génie de la langue », Saussure dévoile en fait plus particulièrement les erreurs de la pensée du linguiste américain auquel il est censé

rendre hommage. Whitney concevait en effet que l'inégalité des langues allait de pair avec l'inégalité des races, car pour lui les langues sont comparables à des instruments et il y aurait ainsi des langues plus perfectionnées que d'autres, *selon les différentes races* qui les ont façonnées au cours du temps. La discussion concernant l'égalité des langues vis-à-vis de l'égalité des races est donc fort pertinente dans l'hommage à l'œuvre de Whitney<sup>9</sup>.

Dans ce brouillon Saussure s'interrompt sur l'idée que l'argument historique n'a aucune validité, à savoir sur une critique de la tradition judéo-chrétienne qui détruit la base linguistique de la notion de *race arienne*... Aux pages suivantes (30-31) écrit dans la disposition contraire comme pour bien marquer qu'il s'agit d'un autre niveau de réflexion<sup>10</sup>, on retrouve le brouillon de la lettre faussement antisémite, explicitement adressée au directeur de *La Libre Parole*, E. Drumont.

Le fait que l'interlocuteur de la lettre (« M. le Directeur ») apparaisse également mentionné sous une appellation différente dans le contenu même de la lettre (« M. Drumont ») est, pour l'auteur, une source d'équivoque exploitable et, pour nous, une marque non négligeable des différents plans menés de front dans cet acte de parole: L'auteur supposé de la lettre méconnaît-il l'identité du « Directeur »? Ou bien, E. Drumont est-il le véritable récepteur de la lettre et sa mention dans le contenu n'est alors qu'un éloge déguisé? Mais encore, est-ce plutôt aux lecteurs du journal que l'auteur de la lettre s'adresse et la pensée de Drumont est alors ce qu'il critique à l'aide d'antiphrases?

Au niveau du contenu, remarquons que dans les deux premiers paragraphes de cette lettre, il s'agit de développer la *même* idée exprimée dans les pages précédentes, mais cette fois au niveau « socio-racial »: Saussure pointe l'argument historique, droit de cité, invasion romaine, qui a été invoqué pour rejeter *ou* légitimer l'« état », la présence des Juifs en Europe. Par le contraste entre des positions opposées, Saussure met en relief le trait qu'elles partagent et qui permet justement la comparaison: elles sont toutes deux fondées sur le même type d'argument. Or, il vient de démontrer que l'histoire n'*explique* pas l'état dans le sens où, bien qu'un état soit à coup sûr le résultat d'une histoire donnée, il n'y a pas de déterminisme historique: un même état peut être produit par différentes suites d'évènements (comme la position momentanée d'une partie d'échecs peut être le résultat de diverses suites des coups). Ce qui dévoile la vanité de la discussion concernant la légitimité d'un état donné eu égard à son histoire.

<sup>9</sup> En 1911, Saussure ne manque pas de mentionner Whitney au moment de parler de la famille indo-européenne: « Mais il ne faut pas comme Whitney considérer les autres familles comme très secondaires » (Constantin, 2005, *op. cit.*, p. 165).

<sup>10</sup> Le manuscrit de ces pages porte également la marque d'avoir été plié en deux.

Par ailleurs, la valeur associative et syntagmatique des termes utilisés dans la lettre (« imbue », « essaim de parasites », « s'abattre », « encombrer », « usuriers ») met fortement en relief, telle une caricature, la *subjectivité* de l'auteur de la lettre - lequel dès la première phrase se présente comme reprenant la parole de Drumont afin de la « parfaire »; ce qui a pour effet que le lecteur actuel, hors contexte, voit d'emblée le portrait *grossier* de l'antisémite du XIX<sup>e</sup> siècle. On pourrait encore voir dans l'équivoque Drumont-Directeur un moyen d'épingler l'ignorance de l'auteur supposé, permettant de dévaluer le contenu de ses propos. Saussure continuerait ainsi, sur le terrain des communautés, sa réflexion « générale » sur « l'état » et « l'évolution » en tentant de faire envisager *l'irrationalité* d'une démarche qui combine à l'ignorance et à la fausseté des arguments la subjectivité des intérêts personnels.

Aussi Saussure réalise-t-il ici un réel exploit d'analyse critique et dépasse son propre héritage linguistique. La linguistique à l'époque est encore entièrement sous la férule idéologique selon laquelle une langue parfaite aurait été parlée par une race parfaite. En effet, avec la reconstruction de l'indo-européen les linguistes donnèrent à la notion de race aryenne un fondement soi-disant scientifique. On connaît l'admiration que Saussure a ressentie dans son enfance pour A. Pictet, auteur de *Les origines indo-européennes, ou Les Aryas primitifs : Essai de paléontologie linguistique*. Ce livre peut être rangé dans l'ensemble de travaux qui étayaient l'idée de Whitney sur l'inégalité des langues liée à l'inégalité des races. La ferveur pour la race qui aurait parlé une langue parfaite fait obscurément partie des *tout premiers* travaux de Saussure adolescent, mais disparaît entièrement des travaux linguistiques à partir de sa rencontre personnelle avec Michel Bréal, rencontre qui façonna profondément le jeune homme.

Lynn-George signale dans son article que Drumont avait attaqué à plusieurs reprises l'œuvre de Michel Bréal dans l'enseignement public avec des accusations, qui rappellent celles adressées à Socrate, de corruption de la jeunesse. Quelles étaient les relations personnelles entre Saussure et Bréal en 1894 ? Justement cet été-là s'est tenu à Genève le Congrès des Orientalistes. Saussure a été l'un des organisateurs de ce congrès et en tant que tel, il avait cherché à s'assurer la présence de ses amis de l'*Ecole Pratique des Hautes Etudes* en faisant déjà en janvier 1894 un petit séjour à Paris. Saussure invita personnellement Bréal à loger chez lui, dans sa maison de la Tertasse, durant le séjour de ce dernier à Genève<sup>11</sup>. En 1894 la confiance était donc toujours à l'ordre du jour entre Bréal et Saussure, tout comme lorsque ce dernier vivait à Paris et bénéficiait de la générosité finan-

<sup>11</sup> Selon lettre de remerciements de Bréal. *BGE, Archives de Saussure* 366.

cière de Bréal à qui il confiait ses problèmes et ses chagrins<sup>12</sup>. Signalons encore que lors du congrès en question un hommage à Whitney a été prononcé après l'annonce de sa mort<sup>13</sup>.

Prendre la parole pour défendre l'esprit critique face à un interlocuteur qu'il s'agit de discréditer aux yeux des lecteurs du journal, voilà ce que Saussure aurait pu vouloir faire dans ce brouillon rhétorique. Pourquoi n'a-t-il pas fini cette lettre? Certes, la plume du rhéteur s'interrompt encore mais pour laisser la place à celle, efficace et perdurable, du poète. Saussure revient en effet à la page 32 sur la *même* argumentation linguistique: «De l'anti-historicité du langage», mais cette fois-ci, tel Persée devant la Méduse, avec le bouclier de l'image du jeu d'échecs qui lui permet de libérer sa réflexion de l'emprise raciale<sup>14</sup>. Avec cette image Saussure revendique la rationalité créative de sa pensée linguistique, et oserais-je le dire, l'originalité de sa pensée politique, qui en envisageant le contraste entre les deux extrêmes dépasse le paradoxe par la création d'un nouveau cadre de réflexion. En cela il ne fait que rendre hommage à l'enseignement qu'il reçut du Juif Michel Bréal qui mettait l'esprit critique lié à la créativité par dessus toute autre considération.

Saussure aurait donc écrit le brouillon de cette lettre en tant qu'«application» sur un autre niveau de ses idées générales. On peut trouver dans d'autres recherches du Saussure de cette époque des «passages à niveaux» de ce type où sa pensée linguistique s'articule avec la réalité qu'il vit, politique ou autre. Comme, par exemple, dans les brouillons sur le «suffixe ethnique» en grec, où l'on peut lire tout à coup dans la même page une idée linguistique à côté d'un paragraphe critique sur la situation au Transvaal (*BGE, Archives de Saussure* 382/4 f.1-2). Saussure vivait ses idées linguistiques, et ce n'est pas un hasard qu'Antoine Meillet en témoigne:

Sa personne faisait aimer sa science; on s'étonnait de voir cet œil bleu plein de mystère apercevoir la réalité avec une si rigoureuse exactitude; sa voix harmonieuse et voilée ôtait aux faits grammaticaux leur sécheresse et leur apprêt; devant sa grâce aristocratique et jeune, on ne pouvait imaginer que personne reproche à la linguistique de manquer de vie<sup>15</sup>.

Cette vie linguistique de Saussure est la raison pour laquelle on peut rapprocher les cris de ses lettres politiques visant droit au sens et justement adressées, de ses regrets incessants vis-à-vis de l'impossibilité d'écrire.

<sup>12</sup> Selon lettre de Bréal concernant les confidences de Saussure autour des «fâcheuses impressions de l'été» 1889. *BGE, Archives de Saussure* 366.

<sup>13</sup> *BGE, Archives de Saussure* 369/11, f. 9

<sup>14</sup> Pour le jeu de miroir que Saussure introduit par cette image, voir l'article cité à la note 2.

<sup>15</sup> Antoine Meillet, *Annuaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes* (section des sciences historiques et philologiques), 1913-1914, p 115.

*Anonymat politique et silence linguistique*

Le style particulier habité par le sarcasme que l'on trouve chez les pamphlétaires *anonymes* est bien intéressant à comparer avec le style limpide du linguiste qui signe de *son nom* ses brefs et rares articles scientifiques. A première vue, on pourrait ranger le Saussure politique parmi les pamphlétaires anonymes: le brouillon d'une lettre permet d'affirmer qu'au moins une de ces lettres a été en effet signée par «un lecteur régulier de vos chroniques» (*BGE, Archives de Saussure* 371/2, f. 9). Cependant, d'autres brouillons de lettres «politiques» sont en revanche signés de son nom, accompagné de divers titres, comme, par exemple, le brouillon de la lettre adressée au journal français le *Temps* concernant une votation genevoise sur la «suppression des maisons» [closes?], lettre que Saussure entend signer en tant que «ancien Maître de conférences à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Chevalier de la Légion d'honneur, Professeur à l'Université de Genève» (*BGE, Archives de Saussure* 382/7 f. 17).

C'est ainsi que l'on peut envisager un «anonymat» particulier chez Saussure. Il ne s'agit pas d'un auteur qui, craignant des conséquences fâcheuses pour lui, cache son identité afin de ne pas devoir assumer sa parole. L'anonymat peut en effet représenter aussi une sorte de compromis qui en acceptant la censure, en l'intériorisant, permet l'expression en ce que la parole trouve son adresse. Les lettres politiques de Saussure me semblent construites autour de l'appel au récepteur, appel nécessaire pour que celui-ci puisse accepter la communication: la connivence du sens est obtenue via *la restriction de l'identité de l'émetteur* à ses caractéristiques pertinentes pour la communication en question. Pour être écouté, Saussure réduit son identité d'émetteur à celle qui serait entendable par son interlocuteur.

A cet égard, on peut poser une passerelle entre les lettres rhétoriques du citoyen et le silence du linguiste. L'appel exprime parce qu'il y a adresse et, malgré la réduction de l'identité de l'émetteur, la parole existe. La poésie *anonyme* de différents peuples commence souvent par cet appel – devenu signe linguistique dans la croyance au partage, commence par un *vocatif* signifiant l'écoute: «Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα»<sup>16</sup>. Mais si le récepteur n'accepte pas la communication, si l'écoute vient à manquer, c'est dans la révolte et la colère que la souffrance de cette perte peut chercher à s'exprimer. Le sarcasme et l'ironie véhiculent souvent cette agressivité dont la force peut parfois transformer le vocatif en anathème, comme c'est le cas pour ces écrivains en lutte contre un héritage honteux que leur récepteur ne veut pas assumer. Par exemple, en 1970, au commencement de son *Reivindicación del Conde Don Julián* l'écrivain espagnol Juan Goytisolo interpelle ainsi la

<sup>16</sup> Sur l'appel du vocatif, voir de l'auteur «Le vocatif, signe du désir» in *L'émergence de la parole, Bulletin Petite Enfance N° 17*, Paris, 2001.



terre de la dictature franquiste: «Tierra ingrata, entre todas espuria y mezquina, jamás volveré a ti!»

Bréal a représenté pour Saussure, et cela dès son premier article linguistique l'interlocuteur par excellence<sup>17</sup>. Le traducteur de Bopp était en effet fort à même de représenter pour Saussure celui qui permet de dire une parole novatrice et, partant, destructrice de l'ordre établi, cet Autre qui admet de mourir pour que le suivant advienne, comme l'affirme Louis Havet lors de sa nécrologie de Bréal parue dans l'annuaire de l'*EPHE* en 1916: «Si Ferdinand de Saussure a enseigné chez nous, s'il a formé chez nous tant de brillants élèves, c'est que Michel Bréal, non pas un autre, a inventé de le faire venir de Genève à Paris, de l'installer à sa propre place et dans son propre fauteuil, et de lui confier lui-même le soin de reconstruire la linguistique, avec carte blanche pour détruire d'abord». Quelle écoute avait Saussure à l'esprit en écrivant ce brouillon adressé à cette sorte de synecdoque «le Directeur de la Libre Parole. Paris»? Certes, celle des lecteurs du journal, mais puisqu'il s'agit de caricaturer Drumont – ennemi de Bréal, celui qui a permis à Saussure de s'exprimer librement 10 années durant à Paris faisait probablement aussi partie de l'écoute envisagée.

Or, que dit Saussure dans le brouillon de cette lettre? Il affirme que l'argument historique rejetant ou *légitimant* un «état» donné est fallacieux. Par cette idée, il s'oppose non seulement aux théories générales de Whitney, mais encore aux vues de Bréal, et Saussure perd ainsi *dans son esprit* l'écoute de ce maître aimé. Il n'est dès lors pas étonnant qu'à partir de la parution de *La sémantique* le silence linguistique de Saussure devienne plus obstiné. Ce livre, dont Bréal était fier le considérant comme son legs linguistique, reprend la linguistique historique de l'époque avec nombre d'erreurs que la linguistique générale de Saussure, *dans sa dualité constitutive établissant l'indépendance de la synchronie vis-à-vis de la diachronie*, permet d'éliminer.

En liant l'adresse à l'écoute, on peut ainsi proposer une réponse à ces questions: Pourquoi n'a-t-il rien *publié* sur sa linguistique générale? Pourquoi a-t-il juste donné ses trois cours? Entre autres, peut-être du fait qu'il ne pouvait pas envisager le récepteur à qui il aurait pu s'adresser *par écrit* et qui lui aurait donné la clé du style à créer pour établir cette étude scientifique du langage qu'il a conçue, *une étude débarrassée d'idéologies inégalitaires*. Il aura fallu et l'hommage reçu en 1908 et l'affection et l'intérêt de ses jeunes élèves genevois (Riedlinger, Gautier, Constantin...) pour convaincre Saussure de l'existence d'un récepteur possible pour ses idées générales.

<sup>17</sup> Article qui commence par: «M. Bréal dans l'analyse qu'il a faite du suff. *ant* au tome II de ces Mémoires (p. 188), l'a ramené au suff. *ta* du part. pass. en montrant l'antériorité de la forme *at* sur *ant*. Telle était aussi notre conjecture [...]. Mais, .....».

C'est en effet aux nouveaux linguistes qu'il adresse sa parole « d'une clarté, d'une aisance et d'une élégance souveraines »<sup>18</sup>. « Il semblait n'apporter jamais à son cours une vérité toute faite ; il avait soigneusement préparé tout ce qu'il avait à dire, mais il ne donnait à ses idées un aspect définitif qu'en parlant ; et il arrêta sa forme au moment même où il s'exprimait ; l'auditeur était suspendu à cette pensée en formation qui se créait encore devant lui »<sup>19</sup>, le maître étant, lui aussi, suspendu à l'écoute de ses élèves, écoute accueillante qui, en lui exigeant de trouver une forme adéquate, a créé dans le partage et transmis dans leur écriture sa pensée :

*A une seule personne, la langue ne servirait à rien, car alors il n'y aurait pas de parole.*

Medellín, le 7 août 2007

Claudia Mejía Quijano  
Universidad de Antioquia  
clmejia@idiomas.udea.edu.co

### Papiers Ferdinand de Saussure

Ms. fr. 3951/10 Bibliothèque de Genève.

[27v]

Par sa *genèse*, un procédé [ ] provient de n'importe quel hasard. Par exemple *Hôtel-Dieu* (signifiant exactement au moyen âge *hotel de Dieu*) offre un *procédé* totalement identique à l'hébreu *tsédek* [ ] « justice de Dieu ». Le procédé « hébreu » est employé sans restriction dans des centaines de mots juxtaposés français [ ].

On pourrait dès lors dire que l'ancien français, sortant des voies séculaires de l'indo-européen, est tombé

La vérité est qu'une simple fortuité

; et alors il est tout aussi clair qu'une fortuité de même genre a pu précipiter le proto-sémitique dans ce qui semble être un de ses traits indélébiles : il n'y a pas là le moindre indice d'une différence d'esprit originelle, ni même d'une différence d'esprit accidentelle ; le tout se passe hors de l'esprit, dans la sphère des mutations de sons, qui bientôt imposent un joug absolu à l'esprit, et le forcent d'entrer dans la voie spéciale qui lui est laissée [28] par l'état matériel des signes.

<sup>18</sup> E. Muret, *Saussure, Plaquette d'hommage*, hors commerce, p. 44

<sup>19</sup> Antoine Meillet, *Annuaire de l'EPHE*, 1913-1914, p. 115.

<sup>x</sup> De la même façon, des composés comme *Bet-haus*, *Spring-brunnen*, [ ] (où le premier terme offre une idée verbale) pourraient être employés pour dire que l'allemand n'est pas une langue indo-européenne,

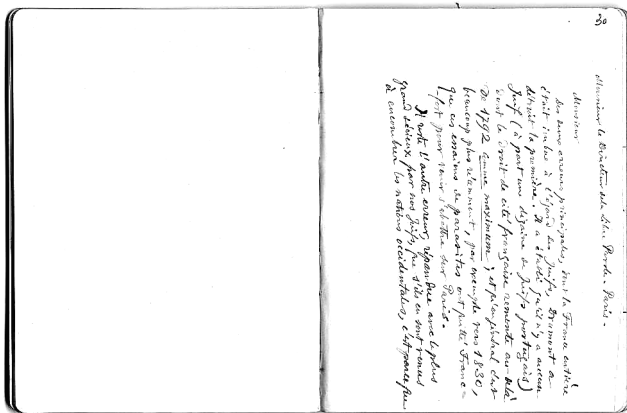
Tout cela n'a aucune portée. Le procédé est ce qu'il est obligé d'être par l'état des sons; il naît la plupart du temps d'une chose non seulement fortuite, et non seulement matérielle, mais de plus négative comme l'est la suppression de l'*a* dans *beta-hûs* qui devient le germe fécond.

Il vaut à peine de dire que par sa cessation un procédé

Mais dès lors quelle est la valeur d'une classification quelconque des langues d'après les procédés qu'elles emploient pour l'expression de la pensée; ou à quoi cela correspond-il?

[28v] Absolument à rien, si ce n'est à leur état momentané et sans cesse modifiable. Ni leurs antécédents, ni leurs cousinages, ni encore moins l'esprit de la race n'ont aucun rapport nécessaire avec ce procédé, qui est à la merci du plus ridicule accident de voyelle ou d'accent qui se produira l'instant d'après dans la même langue. En reconnaissant que la prétention de Schleicher de faire de la langue une chose organique indépendante de l'esprit humain était une absurdité, nous continuons, sans nous en douter, à vouloir faire d'elle une chose organique dans un autre sens, en supposant que le génie indo-européen ou le génie sémitique veille sans cesse à ramener la langue dans les mêmes voies fatales. Il n'y a pas une seule observation qui ne conduise à nous pénétrer de la conviction contraire et à

Le «génie de la langue» pèse *zéro* en face d'un seul fait comme la suppression d'un *o* final, qui est à chaque instant capable de révolutionner de fond [29] en comble le rapport du signe et de l'idée, dans n'importe quelle forme de langage, précédemment donnée; et de manière que le nouveau procédé

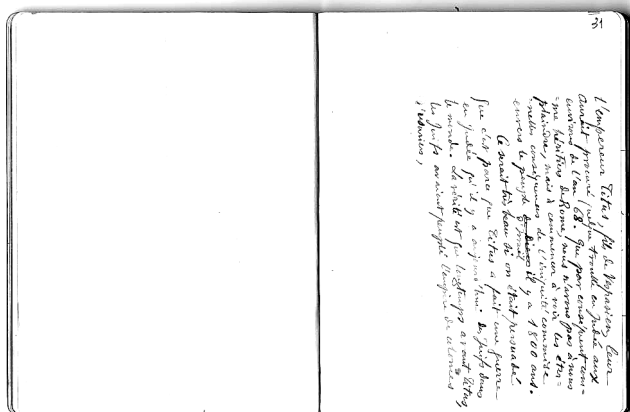


[30] Monsieur le Directeur de la Libre Parole. Paris.

Monsieur

Des deux erreurs principales, dont la France entière était imbue à l'égard des juifs, Drumont a détruit la première. Il a établi qu'il n'y a aucun Juif (à part une dizaine de Juifs portugais) dont le droit de cité française remonte au-delà de 1792 *comme maximum*; et qu'en général c'est beaucoup plus récemment, par exemple vers 1830, que ces essaims de parasites ont quitté Francfort pour venir s'abattre sur Paris.

Il reste l'autre erreur, répandue avec le plus grand sérieux par nos Juifs, que s'ils en sont venus à encombrer les nations occidentales, c'est parce que



[31] l'empereur Titus, fils de Vespasien, leur aurait procuré quelque trouble en Judée aux environs de l'an 68. Que par conséquent comme héritiers de Rome, nous n'avons pas à nous plaindre, mais à commencer à voir les éternelles conséquences de l'iniquité commise envers le peuple d'Israël il y a 1800 ans.

Ce serait très beau si on était persuadé que c'est parce que Titus a fait une guerre en Judée qu'il y a aujourd'hui des Juifs dans le monde. La vérité est que longtemps avant Titus, les Juifs avaient peuplé l'empire de colonies d'usuriers,

[31v] *De l'anti-historicité du langage*

[32] S'occupe d'un objet double, mais double d'une façon qui semblerait inextricable si nous ne recourions à une comparaison.

Dans une partie d'échecs, n'importe quelle position donnée a pour caractère singulier d'être affranchie des antécédents, c'est-à-dire qu'il n'est pas « plus ou moins » indifférent, mais *totalelement indifférent*, qu'on en soit arrivé à telle position

par une voie ou par une autre ; ou que celui qui a suivi toute la partie n'a pas le plus léger avantage sur le curieux qui vient inspecter cette partie au moment critique.

[31v] Ou encore que personne ne songera à décrire la position en mêlant tantôt ce qui *est*, tantôt ce qui a *été*, fut-ce seulement dix secondes auparavant.

[33] Tel est exactement le point de départ pour la langue. Si on l'admet, il reste à se demander par quel côté un tel objet peut être *historique*. De son essence, il paraît en effet rebelle à toute considération historique, bien plutôt voué à une spéculation abstraite, telle que celle que peut comporter la position d'échecs dont nous parlions. Mais nous allons maintenir la comparaison, bien persuadé qu'il n'y en aurait pas beaucoup qui nous permettent d'entrevoir aussi bien la si complexe nature de la sémiologie particulière dite langage :

– pour définir une bonne fois cette sémiologie particulière qui est le langage non dans un de ses côtés, mais dans cette irritante duplicité qui fait qu'on ne le saisira jamais.



*CFS 60 (2007)*

TABLE DES MATIÈRES

A nos lecteurs .....	3
I 150 ans de la naissance de Ferdinand de Saussure	
Célébrations à Genève du cent cinquantième de la naissance de Saussure .....	7
Olivier FLOURNOY, Sigmund Freud et Ferdinand de Saussure, Convergences, divergences de deux contemporains de génie .....	9
II L'héritage vivant de Luis J. Prieto	
Présentation .....	33
Umberto ECO, La pertinence de Luis Prieto .....	35
Marcello Walter BRUNO, Sémiotique de l'aura. Luis Prieto et l'œuvre d'art à l'époque de l'image cinématographique .....	41
Marie-Claude CAPT-ARTAUD, De l'essence double de l'arbitraire: quelques « conséquences voilées » .....	55
Emanuele FADDA, L'identité symbolique. Notes sur le sujet de la sémiologie chez Prieto .....	73

	Claudia MEJÍA QUIJANO, Objectivité et sciences humaines . . . . .	85
	Tommaso RUSSO †, Asymétries du signe: outils, gestes, mots/signes . .	107
III	Articles	
	Claire FOREL, Montrer au maître ce qu'il fait . . . . .	125
	Franco LO PIPARO, Saussure et les Grecs . . . . .	139
	Stijn VERLEYEN, Le fonctionnalisme entre système linguistique et sujet parlant: Jakobson et Troubetzkoy face à Martinet . . . . .	163
IV	Documents	
	Chiara ROMAGNOLI, A new Chinese Translation of the <i>CLG</i> . . . . .	191
	PEI WEN, Preface to the Chinese Translation of the <i>CLG</i> . . . . .	201
	Maria Pia MARCHESE, Tra biografia e teoria: due inediti di Saussure del 1893 ( <i>AdeS</i> 377/8 e 377/13) . . . . .	217
	Ferdinand de SAUSSURE, Ms. fr. 3951/10 «Note Whitney» . . . . .	236
	Daniele GAMBARARA, Ordre graphique et ordre théorique: présentation de F. de Saussure, Ms. fr. 3951/10 . . . . .	237
	Claudia MEJÍA QUIJANO, L'adresse et l'écoute, la dualité de la parole. A propos d'un texte politique dans le Ms. fr. 3951/10 . . . . .	281
Annexes		
	F. de Saussure, Ms. fr. 3951/10 images numériques en CD-Rom.	
	Index général des numéros 1-60	



# *Le Monde du Symbolique*

A Paris, dans le cadre de la Maison des Sciences de l'Homme, se tiendra en novembre 2008 un

## **Colloque international, *Le Monde du Symbolique — en hommage à Claude Lévi-Strauss***

organisé conjointement par l'Institut Ferdinand de Saussure et le Centre Culturel Franco-Norvégien. Si des préjugés souvent journalistiques ont porté aux nues un prétendu structuralisme (regroupant Barthes, Lacan, Althusser, Foucault et tant d'autres) pour le condamner quelques années plus tard, Saussure et Lévi-Strauss étant les premières cibles de cette *damnatio*, le programme d'une étude scientifique interdisciplinaire du monde symbolique n'a cessé d'inspirer des recherches novatrices en linguistique, en anthropologie et dans les autres sciences de la culture. Le néo-saussurisme qui se développe à présent en témoigne. Ce colloque entend ouvrir des champs de réflexion et de débat à partir de :

- (i) la légitimité d'une relecture présentiste du programme d'étudier « la vie des signes au sein de la vie sociale » (Saussure) ;
- (ii) l'actualité d'une philosophie des formes symboliques ;
- (iii) la critique sémiotique des paradigmes de la communication et de la cognition, et le développement corrélatif d'un programme épistémologique de la culturalisation.

Claude Lévi-Strauss, dont ce colloque célèbre le centième anniversaire, est Président d'honneur de l'Institut Ferdinand de Saussure.

Toutes informations sur le site de l'Institut Ferdinand de Saussure :  
<http://www.institut-saussure.org/>

Mise en pages :  
Atelier PAO Prépresse Perrin  
CH-2014 Bôle

Impression :  
Imprimerie Slatkine  
CH-1279 Chavannes-de-Bogis

Septembre 2008

***Nouveaux regards sur Saussure. Mélanges offerts à René Amacker***

Édités par Louis de Saussure. 2006, 256 p., CHF 51,20 € 37,95

ISBN: 2-600-01049-1

Publications du Cercle Ferdinand de Saussure, 5

*Nouveaux regards sur Saussure*, publiés en hommage aux importants travaux de René Amacker, professeur de linguistique générale à l'Université de Genève jusqu'en 2002, rend compte de l'intérêt que les linguistes contemporains réservent à l'œuvre fondatrice de Saussure à partir de leurs propres paradigmes théoriques. Autour de questions générales – la place de Saussure dans l'enseignement universitaire ou l'articulation de la sémantique avec le *Cours de linguistique générale* – et particulières – le traitement des onomatopées en regard de l'arbitraire, la nature du nom propre ou la notion de valeur face à celle de contexte –, les auteurs témoignent de la manière dont doivent se comprendre les grandes intuitions saussuriennes, en s'aidant au besoin du recours à des documents inédits, comme le cours de gotique que Saussure dispensa à Paris. Ils sondent également la nature même du projet saussurien, souvent envisagé comme davantage théorique qu'empirique, et posent, pour certains, leur méthode de travail comme issue du *Cours*. Ce livre est dédié à la mémoire de Rudolf Engler, décédé quelques semaines avant la tenue du colloque auquel il devait prendre part et dont est issu ce livre.

***Claire FOREL, La Linguistique sociologique de Charles Bally***

*Etude des inédits*. 2007, 768 p., CHF 73,75 € 54,65

ISBN: 978-2-600-01152-5

Publications du Cercle Ferdinand de Saussure, 6

C'est à la demande de la toute jeune Faculté des Sciences économiques et sociales que Charles Bally donne en 1918 son premier cours sur l'aspect sociologique du langage. Il continue à défricher cette matière avec ses étudiants jusqu'en 1936, plus ou moins au rythme d'un cours semestriel. Son champ d'investigation est très large: il s'attaque aux préjugés sur le langage, il explore les rapports entre le langage et la mode, il discute des notions d'évolution et de progrès, il passe tout un semestre à explorer ce que pourrait être cette sémiologie annoncée par Saussure, enfin il s'interroge beaucoup sur les problèmes épistémologiques soulevés par cette nouvelle discipline: la linguistique sociologique.

*La Linguistique sociologique de Charles Bally* comprend trois grandes parties. Claire Forel examine tout d'abord les sources sociologiques, avérées ou supposées, dont Bally se serait inspiré: Pareto, Tarde, Durkheim, Lévy-Bruhl. Elle explore ensuite les cinq manuscrits contenant les notes que le savant a utilisées pour ses cours. Elle publie des larges extraits et donne les éclaircissements nécessaires à des notes parfois très lapidaires. L'ouvrage se clôt enfin par la présentation analytique de ce que l'on pourrait appeler la sociolinguistique de Bally. Le tout est complété par un tableau des cours professés par Bally ainsi que par la bibliographie à laquelle il est fait référence dans ses notes.